



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 08172459 7

*DM

~~Mercur~~

met

March 11

M

D

D É

ER UNE

Journal

travaux des

vers &

Ouvrage

verres de

les Cauf

Province

particul

S A



Chez

MERCURE

DE FRANCE

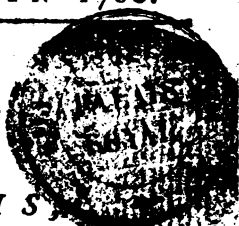
DÉDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

C O N T E N A N T

Le Journal Politique des principaux événemens de toutes les Cours; les Pièces fugitives nouvelles en vers & en prose; l'Annonce & l'Analyse des Ouvrages nouveaux; les Inventions & Découvertes dans les Sciences & les Arts; les Spectacles; les Causes célèbres; les Académies de Paris & des Provinces; la Notice des Édits, Arrêts; les Avis particuliers, &c. &c.

S A M E D I 3 J U I N 1780.



A P A R I S,

Chez PANCKOUCKE, Hôtel de Thou;
rue des Poitevins.

Avec Approbation & Breveté du Roi.



T A B L E

Des Matières du mois de Mai.

P	PIÈCES FUGATIVES.	& Moderne.	14
Mes Âges,	3	Nouvelles Lettres d'un Voya-	
Vers pour mettre au bas du		geur Anglois,	36
Portrait de M. d'Alcm-		Éloge de Voltaire,	67
bert,	5	Histoire générale de Provence,	110
L'Amour créé par la Beauté,	ibid.	Plan d'Etablissement tendant	
Conseil aux Amans quittés,	49	à l'extinction de la Mendi-	118
Chanson Provençale,	51	cié,	
L'Héritier Malheureux, Anec-		Œuvres de M. l'Abbé Mé-	122
dote,	57	tafasc,	
A ma première Maîtresse,	97	La Discipline de l'Eglise de	125
A M ^{de} Devardon,	98	France,	
A Mlle DE... de Genève, ib.		Éloge de Voltaire,	159
La Tourterelle & le Pinçon,		Le Chansonnier François,	166
Fable,	99	Mes Loifirs,	174
Observations sur les Connois-		S P E C T A C L E S.	
sances humaines,	100	Académie Roy. de Musiq. 89.	
Vers à M ^{lle} le Comte de			127, 177.
Tressan,	145	Comédie Française, 95, 131,	
A Lesbie, imitation de l'Ita-		Comédie Ital. 21, 134, 179.	
lien,	147	V A R I É T É S.	
Est-ce un Rêve, Conte,	150	Lettre sur le Code des Gen-	
A S. A. S. Mgr le Prince de		teux,	136
Condé,	155	Eclairciffemens sur le Chanf-	
La Chèvre & les Moutons,		fage économique,	138
Fable,	ibid.	Lettre au fujet du nouveau	
Enigmes & Logogryphes,	11,	Théâtre de Bordeaux,	181
66, 109, 157.		Gravures,	46, 190
NOUVELLES LITTÉR.		Mufique,	190
Essai sur la Mufique Ancienne		Annonces Littéraires, 47, 94.	
			143, 195

De l'Imprimerie de MICHEL LAMBERT,
rue de la Harpe, près Saint-Côme.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI ; JUIN 1780.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

V E R S

Sur la mort d'une très-jolie Femme.

UN noir cyprès s'élève où fleurissoit la rose ;
La couche nuptiale est un triste tombeau ;
Et l'Amour achevant cette métamorphose ,
En lampe sépulcrale a changé son flambeau.

*M. DE LA TOURAILLE, à qui on monroit
le Tombeau d'un Cénobite, dont la vocation
s'étoit un peu démentie avant sa mort ,
lui fit sur le champ cette Épitaphe,*

PASSANT, je mourus à la Trappe,
Où me mit un dépôt d'amour.
Si jamais je revois le jour,
Je ne crois pas qu'on m'y rattrappe.

A ij

CHARLOT *, *Anecdote Historique ,
Mythologique & Galante , en forme de
Romance , par un Marguillier de B. , **.*

AIR : *Du Mineur du Vaudeville du Tableau-Parlant.*

MOMUS rentrant aux cieux

Un beau soir de Novembre ,

Un enfant radieux

Frappe ses yeux ;

« Il sent doux comme l'ambre ! , »

« Portons-le dans ma chambre ,

« (Dit-il) & l'on saura

« Qui l'engendra. »

Le lendemain matin

La gentille figure

Du petit orphelin ,

L'occupe en vain.

Piqué de l'aventure ,

Tandis que le Dieu jure ,

Il lit sur le maillot :

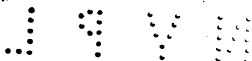
Je suis Charlos.

ARRIVE sur cela

La céleste cohorte ;

* Cette plaisanterie a été faite pour la Fête de M. le
P.... de L...., le jour de S. Charles.

** Superbe Terre appartenant au P....



DE FRANCE

(Car c'étoit ce jour-là

Jour de *gala*.)

Dès le seuil de la porte,

En montrant ce qu'il porte,

Momus s'en va criant :

A qui l'Enfant ?

Tout l'Olympe agité,

Sur le Poupard attache

Un regard enchanté

De sa beauté;

Puis, chacun se l'arrache :

Mais *Junon*, qu'un rien fâche,

Lance un coup-d'œil jaloux

Sur son Époux.

Le Dieu, qui connoît trop

L'humeur de la Commère,

Dans ses bras aussitôt

Prenant *Charlot* :

Sachons quel est son Père,

Ou tout au moins sa Mère,

(Dit-il, en souriant :)

A qui l'Enfant ?

Vénus, en rougissant

Presque comme pucelle,

De *Jupin* s'approchant,

Et l'embrassant : ,

A iij

Mars (dit-elle) est son Père. . . .

Ose nommer sa mère ;

(Dit le maître des Dieux)

Il a tes yeux.

A QUOI le bon *Jupin*

Ajouta d'un air tendre :

J'adopte le *Bambin* ;

Mais crains *Vulcain* ! . . .

Pour sauver tout esclandre ,

Fais qu'il renaisse en Flandres :

En lui déjà je voi

Son père & toi.

Jupin ne mentit pas ;

Digne Fils de son Père ,

Charlot , dans les combats ,

Suivit Tes pas.

S'il tient du caractère

De Madame sa Mère ,

Charlot , à tous les yeux ,

N'en plaît que mieux.

(Par M. D. L. Place.)



LETTRE au Rédacteur du Mercure.

*Pastores hederâ crescentem ornare Poeram
Arcades , invidiâ rumpantur ut ilia codro :
Aut , si ultra placitum laudarit , baccare frontem
Cingite , ne vari noceat mala lingua furor.*

VINGT. Buc. VII.

MONSIEUR,

UN homme de Lettres, qui a quelque droit de juger les talens , puisqu'il a prouvé qu'il en avoit lui-même en plus d'un genre , a rendu compte dans le Mercure de l'Ouvrage de M. Roucher. Il l'a loué avec enthousiasme ; il l'a critiqué avec sévérité. M. Imbert a senti que l'amitié même ne devoit avoir de l'indulgence que pour les Ouvrages médiocres , & que c'étoit de la critique que les éloges recevoient leur plus grande autorité. S'il étoit question de juger l'Ouvrage , je me garderois bien de vouloir ajouter quelque chose à ce que l'Auteur du *Jugement de Paris* a imprimé du Poëme des Mois. Mais vous ne l'ignorez pas , sans doute , Monsieur , jamais Ouvrage n'a excité un déchaînement plus universel ; jamais le talent , méconnu ou envié , n'a été traité avec un mépris plus absurde & plus insultant. Il ne s'agit plus de juger le Poëme de M. Roucher , qui ne le fera pas de long-tems encore : il s'agit de défendre M. Roucher lui-même. Sans vouloir indiquer la place que doit obtenir un jour le Poëme , il est possible de faire voir combien ils sont injustes , ceux qui refusent un très grand talent au Poëte. Si quelqu'un n'élevoit la voix en sa faveur, il faudroit croire qu'il y a dans les Lettres bien peu d'hommes que l'injustice irrite : on pourroit même

A iv

soupçonner que chacun d'eux en particulier espère tirer un grand profit de ces injustices, dont ils sont cependant tour à tour la victime.

Un autre motif m'engage à vous écrire cette Lettre, que je prévois devoir être beaucoup trop longue. C'est au moment qu'elle prononce ses Arrêts, qu'il est intéressant d'observer l'opinion publique. On voit comment se forment les Jugemens, comment ils se répandent, & de quel poids ils doivent être pour décider le mérite des Ouvrages : on peut juger du goût, de l'esprit & du caractère d'une Nation, au moment où elle juge elle-même les productions d'un ordre distingué. C'est alors qu'on apperçoit clairement quel est le degré de sa sensibilité pour les Arts, & jusqu'à quel point l'habitude de vivre au milieu de leurs Ouvrages a épuré les principes de son goût, & les a rendus fixes & constans. C'est alors que, dirigée par le caractère que ses usages & ses mœurs ont donné à son goût, on la voit préférer, ou les images majestueuses & touchantes de la Nature, ou les peintures maniérées des spectacles & des ridicules d'une société corrompue; ou les sentimens qui élèvent & aggrandissent l'ame, ou ceux qui l'amollissent pour la préparer & l'ouvrir à l'impression de tous les vices; ou ces Ouvrages plus frivoles que légers qui perdent l'esprit en lui donnant l'habitude de se jouer de tout, ou ces productions du vrai talent, qui font servir les graces de l'imagination & les charmes de la sensibilité à faire faire des progrès à la raison en la rendant plus aimable. C'est encore alors qu'on apperçoit si un Peuple a véritablement de l'amour, de la reconnoissance & du respect pour les talens qui lui créent tant de plaisir. Si avant de connoître l'Ouvrage, le vœu secret des cœurs est de le trouver bon ou mauvais, est pour la chûre ou pour les succès; si l'on est difficile par

malignité d'esprit, ou délicat par sensibilité de goût ; en un mot, toutes les fois qu'un grand Ouvrage paroît, on a un Auteur & une Nation à juger.

Que dis-je, Monsieur, une Nation ? Dois-je appeler ainsi ce petit nombre d'hommes à qui leurs lumières peuvent donner le droit de décerner ou de refuser la gloire ? Quoi ! la multitude des Lecteurs seroit en état de juger ce que si peu de génies privilégiés sont en état de produire ! Que ces arrêts présomptueux, qu'avec tant de légèreté nous prononçons tous les jours sur les Ouvrages de tous les genres, prouvent bien que nous ignorons encore combien il faut avoir de talent pour juger le génie, & de goût pour juger le talent ! Quelle seroit en effet la partie d'un Ouvrage dont il fût si aisé d'apprécier le mérite ? Seroit-ce le plan ? Mais, qui de nous peut se flatter de pénétrer d'un coup-d'œil rapide, mieux que l'Auteur, avec le secours de la méditation, le genre, le nombre & l'ordre des idées qui devoient naître du sujet ? Qui osera dire à un Ecrivain : Vous avez amené de force dans votre sujet des choses qui lui étoient étrangères, qui l'embarrassent, au lieu de l'étendre & de l'embellir ; & tandis que vous cherchiez au loin des défauts, vous n'avez pas apperçu auprès de vous les points de vue qui auroient répandu le plus de lumière, d'intérêt & de nouveauté sur votre Ouvrage ? Qui osera lui dire : Je vois mieux que vous-même l'ordre & la liaison que vous deviez donner à vos idées. Vous savez créer des richesses, mais vous ne savez pas les dispenser : je vous apprendrai à vous servir de votre génie ? Voilà pourtant le langage qu'il faut avoir le droit de tenir, pour être en état de juger le plan d'un Ouvrage. Est-ce le style, sur lequel il seroit plus facile de prononcer ? C'est sur cette partie que le

A. V.

grand nombre des Lecteurs se montre aujourd'hui le plus sévère. Depuis qu'on a établi comme une maxime incontestable que c'est le style sur-tout qui fait les grands Ecrivains, tout le monde s'est établi juge du style ; comme si le talent, qu'il est le plus difficile & le plus rare d'avoir, étoit celui qu'il fût le plus facile & le plus commun de bien juger ! Mais, qu'est-ce que le style ? L'Abbé d'Olivet a-t-il jugé le style de Britannicus & d'Athalie, lorsqu'il a pris toutes les expressions de génie pour des fautes de grammaire ; & l'Auteur des Observations sur la Traduction des Géorgiques, a-t-il fait voir que M. l'Abbé Delille n'est pas Poète, lorsqu'il a prouvé rigoureusement que *verdoyante* se dit d'une chose qui *verdit*, mais non pas d'une chose qui est *verte* ? L'homme de talent respecte les principes de la grammaire, mais non pas les règles des Grammairiens : & tel est à cet égard le malheur de la plupart des Critiques, que les lumières mêmes qu'ils possèdent en ce genre, doivent leur faire confondre très-souvent l'Ecrivain qui enrichit sa langue, & l'Ecrivain qui la corrompt & la dénature. Oh ! combien les connoissances, même les plus sûres dans cette partie mécanique de l'art d'écrire, sont encore loin de ce sens exquis, de ce goût fin, étendu, pénétrant, sans lesquels il est impossible de juger le talent du style ! Ici les beautés sont à côté des défauts : les limites qui les séparent sont très-souvent imperceptibles ; ce sont des nuances, & des nuances de l'esprit ; rien de si fugitif & de si difficile à saisir. A chaque instant on peut prendre les beautés pour des défauts, & les défauts pour des beautés. Le véritable talent même s'y méprend quelquefois ; le goût du plus grand nombre des hommes les confond presque toujours ; & pour peu que la mauvaise-foi ait d'adresse, elle peut se servir, d'une manière infallible, de cette

espèce de ressemblance, pour inspirer à l'ignorance, & à la multitude un mépris injuste, ou une admiration ridicule. Est-il en effet beaucoup de Lecteurs qui puissent distinguer & ces alliances heureuses de mots qui, en rendant par la même expression deux sensations que l'ame a reçues à la fois, enrichissent les langues & fécondent la sensibilité de ceux qui les parlent; * & ces associations de mots, pé-

* Il est d'autres alliances de mots, ce sont celles qu'on ne crée pas, mais qu'on rajeunit. Chez les peuples qui cultivent les Lettres depuis plusieurs siècles, les plus belles images de la langue sont effacées très-souvent par la longue habitude de se servir des alliances de mots qui les ont produites. Un homme de talent sépare ces mots, dont l'union ne produit plus aucun tableau; substitue à l'un d'eux un mot dont la signification est à peu-près la même; & par ce seul changement il rend à l'image toute sa vivacité & tout son premier éclat. Ce procédé est très-près d'un grand abus, & il est très-commun de le voir blâmer lors même qu'il a été employé le plus heureusement: ceci va s'éclaircir par un exemple tiré du Poème même de M. Roucher. *Le poids de la chaleur*, expression belle & hardie dans son origine, ne produit plus aucun effet dans notre langue, parce qu'elle y est devenue très-commune. M. Roucher a voulu la rajeunir, & il a dit:
 L'homme libre aujourd'hui du fardeau des chaleurs,
 Se relève, & déjà renaît avec les fleurs.

Ce changement est-il heureux? Je l'ai entendu blâmer par des hommes d'un grand mérite, & mon dessein n'est pas de le justifier: je dis seulement que, soit qu'on le critique, soit qu'on l'approuve, l'impression qu'il produit tient à un sentiment très-délicat, dont peu de gens pourroient rendre compte, & qui ne se trouve même que dans des ames très-exercées. M. Roucher a voulu rajeunir encore la même image d'une autre ma-

nibles & forcées , qui unissent ensemble des idées que les esprits justes ne pourront jamais rapprocher, & des impressions que le cœur n'éprouva jamais dans le même tems ? On fait, en général , qu'il faut varier les tons & les couleurs ; mais fait-on aussi bien dans quelles circonstances on doit être obligé d'avoir recours à ces couleurs empruntées & réfléchies qui donnent aux objets des beautés que leur a refusées la nature ? ressource souvent nécessaire , mais dangereuse , si on ne cache pas l'idée toujours peu agréable des artifices de la composition , en faisant prédominer avec éclat l'impression heureuse du pouvoir & de la magie du talent. Sait-on aussi bien dans quelles occasions , au contraire , il faut préférer ces couleurs naturelles que tout le monde a vues dans les objets , & qui , transportées dans le style , produisent souvent une illusion si complète , qu'elles font oublier toute idée de Poème & de Poète , pour ne voir & pour en sentir que la nature ? Illusion délicieuse , qui fait peut-être qu'on admire moins l'Auteur , mais qu'on aime beaucoup plus l'Ouvrage. Qui peut être sûr de ne jamais confondre un Poète qui manque d'harmonie , avec un Poète dont l'oreille très-déli-

nière ; il a dit , *le faix des chaleurs* , & j'ai entendu blâmer encore ce second changement. Je ne prononcerai pas plus sur celui-ci que sur l'autre : j'observerai seulement que Boileau , voulant renouveler l'expression usée du *poids des années* , a dit : *le faix des années* , & a fait un vers dont ce changement augmente beaucoup la beauté :

Mon corps n'est point ce r.é so.ale faix des années.

Y a-t-il une différence notable dans les circonstances où ils ont fait le même changement ? Si l'on dit *le poids & le faix des années* , pourquoi ne dirait-on pas *le poids & le faix des chaleurs* ? l'analogie n'est-elle pas la même dans les deux cas ?

ate aura senti que la Musique de la parole s'use aussi promptement que celle des instrumens & de la voix, & qui aura porté dans la Poésie des mesures nouvelles & des accens inconnus, pour donner un charme nouveau à cette mélodie des sons qui prépare & qui augmente si puissamment l'effet des idées, des images & des sentimens qu'elle accompagne? On s'écrie avec un superbe dédain : Ses vers blessent mon oreille. Mais les oreilles remplies des vers de Lucile & d'Ennius, ne furent-elles pas blessées d'entendre sur la Lyre Romaine les modes qu'Horace emprunta de la lyre de Sapho & d'Alcée? Est-ce à Virgile que vous faites un crime d'avoir ajouté de nouvelles richesses à l'harmonie de la Grèce, ou punissez-vous l'orgueil de Claudien qui croit triompher de Virgile avec son harmonie retentissante? Il seroit un peu fâcheux de s'y méprendre; êtes-vous sûr des moyens que vous avez d'éviter la méprise? Un Auteur commence un discours par une phrase très-courte, d'une ligne : un Critique vient, & dit : cette phrase d'une ligne est sèche dans un exorde; le début d'un Ouvrage demande plus de nombre & de période. Mais l'intention du discours est de fixer un instant le Lecteur sur cette première idée : l'Auteur l'a isolée & séparée à dessein, de toutes celles qui la suivent, pour que les esprits s'y arrêtent, & la considèrent plus long-tems : est-ce l'Auteur ou le Critique qui a tort? Quand les mœurs & le goût se sont perfectionnés ou dépravés dans le progrès des lumières & de la civilisation, tout le monde exige de la noblesse & de l'élégance dans le choix des mots; mais au milieu de tant d'Esprits qui se piquent d'une extrême délicatesse, qui osera décider jusqu'à quel point il faut permettre à un homme de génie l'usage de ces expressions familières qu'il emploie souvent de préférence, parce qu'il est sûr de produire un bien plus grand effet

par ce contraste même de la pensée & de l'expression ; parce qu'il ne veut point donner à un mot le droit d'ennobler son idée, & qu'il aime mieux communiquer à une expression populaire quelque chose de la noblesse de son génie ; parce qu'enfin du point de vue où l'a porté l'élévation de ses idées, les rangs & les divers degrés de noblesse des mots se confondent à ses yeux, à peu-près comme toutes les distinctions des hommes dans la société s'évanouissent aux yeux de celui que le pouvoir absolu met à une grande distance des hommes les plus élevés en dignités.

Quelle finesse & quelle justesse d'esprit, quelle sensibilité d'ame & d'imagination il faut donc avoir pour jouir seulement de tout ce que le génie fait produire ! Non, celui qui a pénétré dans tous ces secrets des voluptés de l'esprit & de l'ame, n'est pas loin de rendre aux autres les jouissances qu'il a reçues lui-même : & c'est ce qui prouve qu'en littérature, comme dans tous les genres, on ne peut être bien jugé que par ses Pairs.

Cependant il n'est personne qui ne veuille tout lire & tout juger. Dans le monde, par exemple, où les Gens de Lettres rencontrent aujourd'hui des personnes dont le goût les étonne & les éclaire, on ne prend guères un intérêt véritable qu'aux Romans, aux ouvrages de Théâtre & aux Histoires qui tiennent à la fois des Ouvrages Dramatiques & des Romans. Il faut au plus grand nombre des Lecteurs une action qui attache indépendamment du talent de l'Auteur. Une suite de pensées fines ou fortes, exprimées avec noblesse ou avec élégance, ne peuvent les intéresser beaucoup par elles mêmes. On lit cependant, parce qu'il faut pouvoir dire son avis dans un souper. On fait un effort ; cet effort est une espèce de travail, & voilà une disposition bien prochaine à trouver l'Auteur pénible & forcé ;

l'ennui que donne le genre, on croit le recevoir de l'Ouvrage : on est déjà déterminé à le déclarer mauvais. Mais parmi tous ces mots qui servent de formules aux jugemens, *il n'a point de goût, il manque de chaleur, il ne pense point, il est sans couleur & sans imagination*, quel mot choisira-t-on ? On hésite ; on voudroit bien que le hasard fit trouver celui qui a le plus de rapport aux défauts réels de l'Ouvrage. Ce mot, ce sont les gens de Lettres qui le donnent aux gens du monde : & l'on peut croire que ceux-là ne s'en sont pas rapportés au hasard dans le choix qu'ils en ont fait. Ils n'imiteront point la mal-adresse de ces critiques qui s'attachent toujours aux beautés d'un Ouvrage ; ils trouvent qu'il est un peu plus facile de perdre un écrit par ses défauts, & savent qu'une injustice ne fait jamais plus de mal, ne réussit jamais mieux que lorsqu'elle n'est que l'exagération d'une vérité. Si le mérite est dans le plan, & les défauts dans l'exécution, on ne parlera que de l'exécution ; si le talent est dans le style, & les défauts dans le plan, on ne parlera que du plan ; & toujours les principes sur ce qui caractérise essentiellement un grand Ecrivain, chargeront avec les circonstances. A celui qui aura laissé échapper quelques fautes dans l'exécution d'un plan conçu avec force & avec étendue, distribué avec ordre & avec intelligence, on dira que sans la perfection du style il n'est point d'Ecrivain, & que c'est par les détails que vit un Ouvrage. *C'est la conception d'un plan vaste & hardi qui annonce le génie ; une foule d'Auteurs écrivent bien des morceaux*, dira-t-on au contraire à celui qui aura répandu les charmes d'une Prose ou d'une Poésie élégante sur un Ouvrage dont le premier dessin est foible & sans caractère. Il en est de même pour les beautés de détail ; on exige de l'énergie de celui qui a de la grâce, & de la grâce

de celui qui a de l'énergie. Si Corneille & Quinault paroissent aujourd'hui, on jugeroit Quinault sur ce qu'il n'a pas de vigueur, & Corneille sur ce qu'il manque de mollesse*.

Voilà cependant, me direz-vous peut-être, les hommes de Lettres jugés par des hommes de Lettres; voilà ce jugement des Pairs que vous demandiez. Oui, mais les Pairs ici sont des rivaux: ils sont ceux qui peuvent voir le mieux la vérité; mais ils sont aussi ceux qui ont le plus d'intérêt à la cacher. Ils se disputent la gloire qu'ils doivent

* J'ai-toujours vu que cette méthode, dont il me paroît difficile de démêler l'artifice, avoit pourtant un plein succès auprès du plus grand nombre. Les meilleurs Ouvrages n'y résistent pas pendant quelque temps. On se souvient du moment où parut le Poëme des Saisons; quel déchaînement! quel mépris beaucoup de Gens de Lettres & beaucoup de Gens du monde affectoient pour un des plus beaux monumens de notre Poësie! M. Thomas & M. de la Harpe ont mérité l'un & l'autre plusieurs couronnes à l'Académie Française, en répandant des beautés d'un caractère différent dans le même genre d'Eloquence. Que de gens qui ne distinguent encore ces deux Orateurs que par la différence des défauts qu'on leur suppose! Le parallèle de leur talent, je ne l'ai vu nulle part encore. Ce parallèle seroit pourtant très-intéressant à faire; & il pourroit être utile à ceux qui veulent s'exercer dans le genre dont ces deux Écrivains ont enrichi notre Littérature. J'ai regret, en écrivant cette note, de ne pouvoir pas y mettre quelques-uns des vers que je crois avoir recueillis de la lecture & de l'étude de leurs ouvrages. On me demandera, peut-être, si c'est au Disciple à faire le parallèle de ses modèles, & si des études sont des jugemens. Je répondrai que des études ne peuvent être que des jugemens; & que si on ne juge pas ce qu'on lit, on n'étudie pas.

se dispenser les uns aux autres. Dans la plupart des jugemens, il suffit de n'être pas un mal-honnête homme pour être juste. Ici, pour être juste, il faut une espèce de sacrifice de soi-même, il faut une vertu généreuse; & malheur à ceux qui n'attendent justice que de la vertu! Mais ne se rend-on pas justice au moins d'un genre à l'autre, & l'Orateur & le Poète, jaloux l'un de l'autre, portent-ils envie dans le Philosophe à un ennemi de leur gloire? Oui; il y a une rivalité entre les genres divers, comme entre les talens du même genre. Le Poète & l'Orateur, avides de gloire, voudroient que toute celle que peuvent donner les hommes appartînt à l'Eloquence & à la Poésie, & le Philosophe est persuadé que si les hommes raisonnaient juste, la Philosophie seule obtiendrait leur admiration & leur reconnoissance. Il a été un tems parmi nous où le seul nom de Géomètre mettoit en fureur toute cette multitude d'Ecrivains enorgueillis de leur déraison, qui pensent que le génie est perdu si l'on fait quelque cas du bon-sens. Quelle étoit cette époque? Celle précisément où les Fontenelle, les d'Alembert & les Clairault commençoient à donner à la gloire de la Géométrie une étendue & un éclat qui n'avoient appartenus jusqu'alors qu'à la gloire des beaux-Arts. Quel Poète dramatique ne seroit pas enchanté de persuader à tous les hommes qu'il ne faut du génie que pour des Ouvrages de Théâtre, & que le simple bon-sens, aidé du travail, suffit pour découvrir le système du Monde, comme Newton, ou pour faire l'Esprit des loix, comme Montesquieu?

Mais, que fais je, Monsieur, & pourquoi développer avec tant de détails des foiblesses & des vices dont il est si triste & si douloureux d'appercevoir les taches dans la gloire des hommes de talent? Je ne fais trop moi-même quel est le senti-

ment qui m'arrête sur ce tableau, dont j'ai tant de besoin de détourner mes regards. Je ressemble à ces personnes qui recherchent & qui reproduisent en frémissant les longs détails d'une histoire qui les épouvante. Sans doute, il me suffit de regarder autour de moi pour voir des hommes de Lettres qui ont dans leurs cœurs plus de vertus encore qu'ils n'en peignent dans leurs écrits. J'en connois dont la vie entière est une suite d'actions nobles, généreuses & bienfaisantes, qu'ils font avec tant de naturel & de facilité, qu'elles ne paroissent être que les grâces d'un homme aimable. Je sais qu'il en est qui, toujours prêts à prodiguer leur admiration au grand talent, n'ont jamais pu entendre sa voix sans éprouver ce frémissement intérieur qui porte aux yeux de douces larmes; qui, par la plus heureuse de toutes les illusions, croient toujours produire quelque chose des beautés qui les enchantent, & ne se trouvent jamais plus sûrs de leur talent que dans les momens où celui d'un autre les remplit d'enthousiasme. Mais plus leurs vertus sont dignes d'estime & d'admiration, plus on est étonné de voir des sentimens si opposés dans ceux qui ont les mêmes lumières; plus on est blessé de ce contraste où l'on voit d'un côté ce qu'il y a de plus grand & de plus aimable, & de l'autre ce qu'il y a de plus vil & de plus dangereux. Ne pourroit-on pas en découvrir la cause?

On ne peut guères s'empêcher de l'attribuer à l'habitude qu'ils ont prise de vivre dans le monde, & d'y rechercher des succès de tous les momens. C'est en se rencontraient dans la Société, où on les oppose sans cesse les uns aux autres, que, de rivaux, les gens de Lettres deviennent ennemis. S'ils ne desiroient & n'espéroient pour prix de leurs travaux que cette gloire que décerne la postérité, leur ame s'éleveroit & s'aggrandiroit, comme leur

imagination doit s'étendre pour saisir ce brillant fantôme à une si grande distance. Comment ne se disputeroient-ils pas avec fureur les applaudissemens d'un cercle, cette gloriole qui n'est plus rien dès qu'elle est partagée ? Mais la gloire, mais cette renommée que la voix de toutes les Nations éclairées doit répandre dans tous les siècles, un homme ne conçoit pas l'ambition de la posséder sans partage, & l'on souffre volontiers des frères dans cet immense héritage du génie.

Si c'est dans le monde que les gens de Lettres deviennent ennemis les uns des autres, c'est encore là qu'ils rencontrent des ennemis de leurs succès, même parmi ceux qui n'ont pas l'ambition de leur talent. Il existe aujourd'hui une rivalité bien établie entre les gens du monde & les gens de Lettres ; & c'est à ces derniers qu'il faut s'en prendre. L'homme de Lettres n'attendoit autrefois de ses talens que de la gloire ; il en attend aujourd'hui des places, de la fortune, & les caresses de la Société. Tout ce que les gens du monde se disputent entr'eux, l'homme de Lettres le dispute aux gens du monde. Et, il faut en convenir, il peut y avoir une grande inégalité dans ces combats : trop souvent l'avantage peut être du côté de celui qui a puisé dans la culture de l'esprit & des Arts ce tact fin, sûr & prompt, cette habitude de donner à l'ame des mouvemens qui embellissent toute la personne, cette facilité de réveiller en lui-même des sentimens dont l'expression doit avoir un grand charme pour tous ceux qui l'écoutent. Aussi, comme on attend l'occasion de lui faire expier tous ces avantages ! Comme on voudroit couvrir toutes les grâces de son esprit de la honte d'une chute ! Pourquoi cet homme qui n'a jamais fait que des *Factum* d'Avocat, ou des Calculs de Finance, forme-t-il les vœux les plus ardens pour voir tomber une

Tragédie ou un Poème ? Son esprit borné pourroit-il s'élever jusqu'à la jalousie de la gloire ? Hélas ! non ; mais il a vu que le talent du jeune Poète recevoit quelquefois plus d'honneur dans le monde que tout l'éclat de sa fortune ; & si un succès nouveau vient augmenter encore cette gloire qui obscurcit son or, il n'osera plus paroître avec lui dans les mêmes soupers.

Comment donc concevoir cet attrait, ce charme qui attire les gens de Lettres dans le monde, où ils prennent tant de vices, où ils trouvent tant d'ennemis & de chagrins ? On le conçoit sans peine : ils y sont plus entraînés encore que les autres, par ce luxe ingénieux qui a fait servir les arts de l'imagination à la parure de la Société ; ils sont plus touchés de cette politesse & de cette élégance de mœurs que leurs ouvrages ont perfectionnées. Dans leur jeunesse ils y sont appelés sur-tout par une passion qui se féconde elle-même par les talens qu'elle inspire, & qu'ils nourrissent sans cesse de tous les feux de leur imagination. Au milieu de tout cet enchantement, une inquiétude sourde de leur ame les avertit qu'ils ont en eux-mêmes une source plus inépuisable de jouissances ; le talent qu'ils laissent périr se venge par les remords qu'il leur inspire. La vie entière se passe dans ces combats ; & lorsque l'illusion est enfin dissipée, il n'est plus temps, le génie & la gloire se sont retirés d'eux. C'est donc pour eux que le monde a le plus de séduction à la fois & le moins de bonheur. Oh ! que de biens, que de momens de pures délices l'homme de talent a perdus lorsqu'il a cessé de préférer à tout sa solitude ! Eh ! quel est celui dont le cœur n'a pas tressailli de joie lorsque fermant à tout le monde l'asyle écarté de ses méditations, il touche au moment de se voir environné de tous les fantômes qui doivent l'inspirer ? Le talent est une grande

passion , & il n'en est point qui donne des voluptés plus profondes & plus vives. L'instant où l'homme est le plus heureux sur la terre , est celui où des pensées de génie sortent de son ame. Son bonheur l'élève alors au - dessus de l'humanité comme son talent.

Un des plus grands inconvéniens pour les gens de Lettres , de l'usage de vivre dans le monde , sont ces lectures de Société , par lesquelles presque tous les talens aujourd'hui jettent leur premier éclat. On a pensé que c'étoit un moyen de pressentir le goût du Public , de juger d'avance de l'effet que doit produire un Ouvrage , de ne le donner à l'impression , que lorsque jugé & corrigé déjà par les Critiques d'une partie de la Nation , il ne lui manqueroit plus rien pour faire les délices de la Nation entière. Ces illusions sont très-belles ; l'amour - propre dans ses illusions est toujours près de la magnificence ; mais pour ne point s'en laisser éblouir , & pour les apprécier au juste , il suffit d'avoir assisté à quelques-unes de ces lectures , & d'avoir suivi d'un œil un peu observateur , tous les ressorts , tous les mouvemens & toutes les révolutions de ces petits spectacles. Elles se font communément après des dîners ou des soupers : annoncées d'avance à tous les Convives , tout le monde les regarde comme un bal , ou comme un concert qui doit ajouter à la beauté de la fête. J'observerai d'abord que le moment est on ne peut pas plus mal choisi. Les premières heures qui suivent les grands repas , sont , pour la plupart des hommes , suivant la diversité de leurs tempéramens , ou des momens où tout se peint en beau à leur imagination , ou des momens dans lesquels ils répandroient les dégoûts de leur ame sur les objets les plus dignes d'admiration. Les uns , comme Sterne après le repas de Calais , sen-

tent toutes les artères exécuter leurs mouvemens avec un concert admirable ; ils se dressent & se balancent sur leurs pieds ; ils élèvent la tête avec un doux orgueil , & voudroient faire partager à tous les hommes cette grande & belle existence dont ils jouissent. Alors la tête du père Laurent paroît une de ces têtes sorties du pinceau du Guide , & l'on ne peut voir sans passion le bout des doigts d'une femme sortir de l'extrémité de ses gants noirs ; alors toutes les femmes sont charmantes , & tous les vers sont beaux. Les autres , au contraire , sont des **PROCOCURRENTÉS** dont il est impossible de réveiller la sensibilité fatiguée , épuisée dans les plaisirs de la table. Homère leur paroîtroit aussi barbare que ses héros , aussi absurde que ses Dieux. La lyre d'Horace se feroit entendre à leurs oreilles , ils la trouveroient dure & sans harmonie ; ils lui ordonneroient de se taire : pour eux , le quatrième Acte d'Armide seroit sans grace & sans volupté ; Iphigénie en Tauride & Alceste seroient pauvres d'idées. Leur tête-appesantie trouve le sommeil au premier appui qu'elle rencontre. Tels sont les Juges que l'on rassemble pour entendre des lectures.

Si les opinions étoient abandonnées à la liberté des impressions que chacun reçoit , vous concevez, Monsieur, que tous les jugemens seroient dictés par un excès d'indulgence ou de sévérité qui ne prouveroit absolument rien ni pour , ni contre l'Ouvrage.

Mais d'autres causes plus puissantes influent sur les jugemens que l'on porte dans ces lectures de Société ; & celles-ci peuvent avoir des effets pernicieux.

Presque toujours , dans ces cercles , il y a une ou deux personnes qui font profession publique d'admirer tout ce que produit le Poète qui va se faire entendre. La réputation de leur goût s'est attachée

à la gloire de son génie. Dès que sa voix a cadencé les premiers vers, leurs regards, remplis de plaisir, se promènent autour de l'Assemblée, pour y répandre & pour y chercher l'impression qu'ils ont déjà reçue. Ceux qui, moins enchantés, n'éprouvent pas encore de ravissement, craignent que leurs regards & leur corps immobile ne les accusent d'un goût moins vif pour la Poésie, d'une sensibilité plus lente à s'ébranler. Tout ce qu'ils peuvent faire encore, c'est d'écouter avec des yeux fixés sur le poète, avec ce silence d'étonnement qui précède l'admiration. Le Poète qui les voit tous suspendus à sa bouche, s'anime : son accent devient plus flexible & plus passionné : ses gestes, plus rapides & plus variés. L'émotion se communique, & on l'exagère : chacun croit montrer d'autant plus de goût qu'il applaudit davantage. Oh ! combien le jeune inspiré va recevoir d'encens & d'éloges ! Ils lui sont prodigués par l'amour-propre de ses admirateurs : à chaque instant il est interrompu par les transports qu'il excite. Il a cessé de chanter : on se lève en désordre. Dans l'impuissance de rendre un compte exact & senti de ce qu'on admire, on jette des cris d'admiration qui se croisent, se confondent, & donnent à l'Assemblée un air d'ivresse & de tumulte. Ah, voilà l'effet du génie sur les hommes assemblés ! Son souffle puissant les trouble & les émeut, comme un vent impétueux agite & bouleverse des flots mobiles. Enfin, après s'être mis presque aux genoux du nouveau Dieu, on ose se familiariser, on revoit en lui un jeune homme aimable & modeste encore sous tant de rayons de gloire. Ses amis s'élançant dans ses bras les yeux baignés de larmes, tous les hommes l'embrassent ; les femmes, qui n'ignorent pas que c'est à elles à distribuer les plus doux prix du talent, présentent aussi à ses baisers, ou leur front ou leur cou, & c'est

alors sur-tout que le jeune homme se croit un Dieu. L'Apothéose est achevée ; il sort, & ses amis le suivent ; ils descendent avec lui de la montagne.

Il est sorti , tout-à-coup la Scène change. Dans la foule qui compose l'assemblée , il s'est trouvé un homme qui a applaudi deux ou trois fois d'un mouvement de tête & d'un sourire protecteur , mais qui presque toujours avoit l'air d'écouter le Poète avec la moitié de son attention , & de regarder l'enchantement dont il étoit témoin avec un étonnement dont il ne pourroit revenir de sa vie. Au moment où tout le monde se pressoit autour du Poète , lui , les deux coudes appuyés sur les rebords de la cheminée , il parcourait des mains & des yeux les formes d'un petit buste de marbre. Il se retourne , & de cet air froid & tranquille , qui montre si bien l'infailibilité qu'on suppose à ses opinions , il déclare à cette foule d'adorateurs que les vers que l'on vient d'admirer sont tous mauvais & même détestables si on en excepte deux ou trois expressions où il y a encore plus d'audace que de talent. On croiroit qu'ils vont s'écrier tous au blasphème , & que tous ensemble ils vont défendre la couronne qu'ils ont posée ; point du tout : chacun prévoit que cet audacieux va se faire un grand honneur en méprisant ce que tout le monde admire : on ne songe plus qu'à se ranger doucement de son parti , mais assez vite pour avoir l'air de le précéder , & non de le suivre dans ses critiques. Hélas ! c'est l'amour-propre qui a prodigué tant de louanges au Poète ; c'est l'amour-propre encore qui va lui prodiguer les mépris & les injures. L'un attaque le style , l'autre les idées ; celui-ci prétend que les couleurs ne sont pas fondues , & que l'Auteur ne connoît pas les nuances qui sont le charme des esprits délicats ; cet autre qu'au bout de vingt vers son harmonie assourdit l'oreille qu'elle flatte d'abord :

d'abord : tous ensemble concluent que le jeune homme est perdu s'il imprime l'ouvrage tel qu'il est , & qu'un seul jour verra s'évanouir toute cette gloire usurpée par des lectures.

En se séparant tous protestent qu'il leur tarde de revoir ce pauvre jeune homme pour l'avertir de tout le danger que court son imprudence : aucun ne le revoit que pour le féliciter du brillant succès de cette lecture.

(Cet Article est de M. Garat.)

La suite au Mercure prochain.

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *les Notes de Musique* ; celui du Logogryphe est *Maison*, où se trouvent *Sion, Sina, son, foi, sa, nos, ma, moi, mon, on, Mons, ains, mi, si, Mai, Simon, moins, mis, main, mais, ami.*

É N I G M E.

Qu'il n'osant dire mot, le Sage, sans chagrins,
Végète, sequestré loin de tous les humains,

Dans une froide indifférence,

C'est bien fait : quant à moi, j'aime à voir du pays ;

Et si je gardois le silence,

Je cesserois soudain d'être ce que je suis.

Oui, sans cesse, Lecteur, je jase, je babille,

Cent fois plus encor.... qu'une fille :

Sam. 3 Juin 1780.

B

Dispute entre les grands, fête, combat naval,

Projets de paix ou de bataille,

Je raisonne de tout, de tout tant bien que mal;

J'ai beau ne rien dire qui vaille,

Toujours objet nouveau de curiosité

Pour les fainéants, dont j'amuse

Et le loisir & l'inutilité,

Loin de s'en prendre à moi, par excès de bonté,

Leur petit tribunal m'excuse:

Le seul tort qu'il me donne, & vraiment mérité,

(Car avec toi, Lecteur, je veux être sincère)

C'est que, tel que les gens qui ne peuvent se taire,

Je ne dis pas toujours l'exacte vérité.

(Par M. Houllier de Saint-Remi.)

LOGOGRAPHIE.

Avec cinq pieds ma structure est entière.

De deux Muses, Lecteur, je suis l'enfant bâtard.

Le fou, le sage, le vieillard,

Le jeune homme, la tendre mère,

En me voyant, versent des pleurs,

Et me quittent souvent pénétrés de douleurs.

Sans chef, un bras nerveux me tient à la galère.

Rends-moi mon chef, coupe mon second pié,

Je me métamorphose en Dame.

Supprime-les tous deux, ô douleur, ô pitié!

Il ne me reste plus qu'une ame.

(Par M. le Bailly)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ÉCLAIRCISSEMENTS historiques & critiques sur l'invention des Cartes à jouer, par M. l'Abbé Rive. A Paris, chez l'Auteur, Hôtel de la Valière, rue du Bacq, & chez Didot le Jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins, brochure in-12. Prix, 1 liv. 4 sols.

UNE dissertation sur les cartes a son mérite comme une autre, & tout s'annoblit sous une plume savante. Il est peu de nations à qui une autre ne conteste la gloire d'une découverte. L'invention des cartes attribuée à la France, étoit comprise dans cette classe, quoiqu'on eût depuis longtemps que son époque étoit entièrement éclaircie, M. l'Abbé Rive est venu nous enlever l'honneur de cette déplorable découverte.

On prétendoit que cette invention singulière, qui, asservissant pendant des heures entières la pensée de plusieurs individus aux combinaisons de l'inventeur d'un jeu, & qui, à l'aide de l'épithète de *beau joueur*, fait admettre dans nos cercles tant de froids originaux, d'ennuyeux personnages, ne remontoit pas plus haut qu'à Charles VI, qui, dans ses momens lucides, jouoit aux cartes pour s'étourdir sur les maux que faisoient à

B ij

la France deux factions puissantes & ennemies. M. l'Abbé Rive vient d'en reculer l'époque jusqu'en 1330. Il a été plus loin encore; il a prouvé qu'elles n'ont point été inventées en France, & que les inductions qu'on a tirées des fleurs de lys qu'on voit peintes sur les figures, sont très-fausſes. C'est à l'Eſpagne qu'il en attribue l'invention. Il prouve qu'elles y étoient connues en 1330, conſéquemment avant qu'elles fuſſent en uſage chez les autres nations. Les Italiens les reçurent des Eſpagnols, & les nommèrent *naïbi* ou *naïbes*, nom qui leur eſt donné dans une Vie Latine de S. Bernardin de Sienné en 1444. Les cartes avoient été prohibées en Eſpagne vers l'an 1332, par les ſtatuts de l'*ordre de la bande*, ordre de Chevalerie qui n'exiſte plus. De l'Eſpagne, les cartes paſſèrent en France, où elles ne furent pas mieux accueillies. *Le petit Jehan de Saintré* ne fut honoré des faveurs de Charles V, que parce qu'il ne jouoit ni aux dez ni aux cartes. On les décria dans diverſes Provinces de France, « On y donna à quelques-unes de » leurs figures des noms faits pour inſpirer » de l'horreur. En Provence on appelle les » valets *ruchim*. Ce nom désignoit une race » de voleurs, qui, en 1361, avoient cauſé » dans ce pays & dans le Comtat Vénéſſin » un ravage ſi horrible, que les Papes furent » obligés de faire prêcher une Croiſade pour » les exterminer. » C'eſt à l'époque de l'invention du jeu de piquet ſous Charles VII, qu'il

faut borner l'usage commun des cartes. Les Lecteurs qui cherchent à s'instruire, & ceux qui sont très-frivoles, ne peuvent que favoir bon gré à M. l'Abbé Rive d'avoir discuté avec tant de clarté & de précision une époque qu'il est d'ailleurs important de connoître, comme tout ce qui concerne les origines.

HISTOIRE Naturelle des Oiseaux. Volume in-4°. Tome VI. A Paris, chez Panckoucke, Libraire, à l'Hôtel de Thou, rue des Poitevins.

Nous avons déjà inféré dans ce Journal un fragment du discours qui commence l'Histoire des Perroquets; le Public a dû y reconnoître l'éloquence & la philosophie qu'on a tant de fois admirées dans l'Histoire de l'Homme & des Quadrupèdes. Les détails sur les différentes classes de Perroquets méritent également d'être lus; ils offrent une multitude d'observations neuves, & même des anecdotes fort plaisantes.

Une femme distinguée par ses talens & par les grâces de son esprit, Madame Nador, sœur de M. de Buffon, lui a communiqué les observations suivantes sur un Perroquet nourri chez elle.

“ Il aimoit avec fureur une fille de
” Cuisine, il la suivoit par-tout, la cher-
” choit dans les lieux où elle pouvoit être,
” & presque jamais en vain: s'il y avoit
” quelque temps qu'il ne l'eût vue, il

B iij.

„ grimpoit avec le bec & les pattes jusques
 „ sur les épaules, lui faisoit mille caresses,
 „ & ne la quittoit plus, quelque effort qu'elle
 „ fît pour s'en débarrasser.... Cette fille eut
 „ un mal au doigt considérable & très-long,
 „ douloureux à lui arracher des cris; tout
 „ le temps qu'elle se plaignit le Perroquet
 „ ne sortit point de sa chambre; il avoit
 „ l'air de la plaindre en se plaignant lui-
 „ même, mais aussi douloureusement que
 „ s'il avoit souffert en effet : chaque jour sa
 „ première démarche étoit de lui aller ren-
 „ dre visite; son tendre intérêt se soutint
 „ pour elle tant que dura son mal; & dès
 „ qu'elle en fut quitte il devint tranquille,
 „ avec la même affection qui jamais n'a
 „ changé. Cependant son goût excessif pour
 „ cette fille paroissoit inspiré par quelques
 „ circonstances relatives à son service à la
 „ cuisine, plutôt que par la personne; car
 „ cette fille ayant été remplacée par une
 „ autre, l'affection du Perroquet ne fit que
 „ changer d'objet, & parut être au même
 „ degré, dès le premier jour, pour cette nou-
 „ velle fille de cuisine, & par conséquent
 „ avant que ses soins n'eussent pu inspirer
 „ & fonder cet attachement. „

Les Lecteurs trouveront des choses aussi
 curieuses dans l'Histoire des Colibris & des
 Oiseaux-Mouches. Ces derniers ont fourni à
 l'Auteur une occasion nouvelle de déployer la
 fraîcheur de son coloris, & la douce chaleur
 de son ame. A la vue de cette charmante
 miniature, on partage le sentiment dont le

Peintre étoit lui-même affecté lorsqu'il en méditoit la composition.

« De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme, & le plus brillant pour les couleurs. Les pierres & les métaux polis par notre Art ne sont pas comparables à ce bijou de la Nature; elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux au dernier degré de l'échelle de grandeur, *maximè miranda in minimis* : son petit chef-d'œuvre est le petit Oiseau-Mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux : légèreté, rapidité, prestesse, grâce & riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émerande, le rubis, la topaze brillent sur ses habits, il ne les souille jamais de la poussière de la terre, & dans sa vie toute aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instans: il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs; il a leur fraîcheur comme leur éclat; il vit de leur nectar, & n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent. C'est dans les contrées les plus chaudes du nouveau monde que se trouvent toutes les espèces d'Oiseaux-Mouches; elles sont assez nombreuses, & paroissent confinées entre les deux tropiques; car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour; ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, & voler sur l'aîle des zéphirs à la suite d'un printemps éternel. Les Indiens, frappés de l'éclat & du feu que ren-

dent les couleurs de ces brillans oiseaux ; leur avoient donné le nom de *cheveux du Soleil*.... Leur bec est une aiguille fine ; & leur langue un fil délié ; leurs plumes & leurs ailes sont si délicates qu'elles en paroissent transparentes : à peine apperçoit-on leurs pieds ; tant ils sont courts & menus ; ils en font peu d'usage , ils ne se posent que pour passer la nuit , & se laissent pendant le jour emporter dans les airs... Le battement de leurs ailes est si rapide & si continu , que l'oiseau s'arrêtant dans les airs paroît non-seulement immobile , mais tout-à-fait sans action. On le voit s'arrêter ainsi quelques instans devant une fleur , & partir comme un trait pour aller à une autre ; il les visite toutes , plongeant sa petite langue dans leur sein , les flattant de ses ailes sans jamais s'y fixer , mais aussi sans les quitter jamais ; il ne presse ses inconstances que pour mieux suivre ses amours , & multiplier ses jouissances innocentes ; car cet amant léger des fleurs vit à leurs dépens sans les flétrir. »

Ce volume , ainsi que les précédens , n'est pas tout entier de la main de M. de Buffon. L'Histoire des *Coucous* , celle des *Huppés* , celle des *Promérops* , celle des *Guépriers* , des *Engoulevents* , des *Martins* & des *Hirondelles* ont été faites par M. de Montbeillard. Dans tous ses articles on reconnoît un Écrivain d'une imagination féconde , d'un jugement solide , d'une sagacité rare , qui non-seulement rassemble tout ce qu'ont écrit les Naturalistes sur son objet , mais s'attache

tantôt à les concilier, tantôt à détruire leur témoignage par des recherches plus exactes & par ses propres expériences. Aussi courageux qu'Aldrovande & Réaumur quand il s'agit d'observer, il a sur eux l'avantage de raisonner en Philosophe & de peindre en homme de goût. Les Naturalistes, comme les gens du monde, applaudiront à l'Histoire des Hirondelles & des Coucous. Ces derniers sur-tout avoient donné naissance à une foule d'erreurs : le Coucou étoit un petit Épervier qui se métamorphosoit tous les ans à une époque fixe. Les Coucous revenoient chaque année dans nos climats sur le dos du Milan, qui vouloit bien leur servir de monture à cause de la foiblesse de leurs ailes. Les Fauvettes, les Linottes & les Rouges-gorges tuoient leurs petits pour en nourrir l'oiseau étranger qu'elles venoient de couvrir ; & ce petit monstre finissoit lui-même par avaler sa nourrice. Toutes ces fables, & un grand nombre d'autres, disparoissent devant la critique judicieuse de M. de Montbeillard. Il assigne les raisons physiques de toutes les singularités qu'on observe dans l'instinct & les mœurs du Coucou. En général ces oiseaux entrent en mue fort tard, par conséquent ils refont leurs plumes fort tard : à peine sont-elles refaites à la renaissance du printemps ; alors ils se traînent, pour ainsi dire, de buissons en buissons, & se posent même quelquefois à terre, où ils vont sautillans comme des Gri-

ves. On peut donc dire que dans la saison de l'amour, le superflu de la nourriture étant presque entièrement absorbé par l'accroissement des plumes, ne peut fournir que très-peu à la reproduction de l'espèce; que c'est par cette raison que la femelle Coucou ne pond ordinairement qu'un œuf, ou tout au plus deux; que cet oiseau, ayant moins de ressources en lui-même par l'acte principal de la génération, il a aussi moins d'ardeur pour tous les actes accessoires, tendans à la conservation de l'espèce, tels que la nidification, l'incubation, l'éducation des petits &c. tous actes qui partent du même principe, & gardent entre-eux une sorte de proportion. D'ailleurs, de cela seul que les mâles de cette espèce ont l'instinct de manger les œufs des oiseaux, la femelle doit cacher soigneusement le sien; elle ne doit pas retourner à l'endroit où elle l'a déposé, de peur de l'indiquer à son mâle: elle doit donc choisir le nid le mieux caché, le plus éloigné des lieux qu'il fréquente; elle doit même, si elle a deux œufs, les distribuer en différens nids; elle doit les confier à des nourrices étrangères, & se reposer sur ces nourrices de tous les soins nécessaires à leur entier développement. . . Considéré sous ce point de vue, les procédés du Coucou rentreroient dans la règle générale, & supposeroient l'amour de la mère pour ses petits, & même un amour bien entendu qui préfère l'intérêt de l'objet aimé, à la douce satisfaction de lui prodiguer ses soins. . . Au reste,

le Coucou n'est pas le seul parmi les oiseaux connus qui ne fasse point de nid ; plusieurs espèces de Mésanges, les Pies, les Martin-pêcheurs, &c. n'en font point non plus ; il n'est pas le seul qui ponde dans des nids étrangers ; il n'est pas même le seul qui ne couve point ses œufs : l'Antruche, dans la Zone Torride, dépose les siens sur le sable, où la seule chaleur du soleil suffit pour les faire éclore... La conduite du Coucou n'est donc point une irrégularité absurde, une anomalie monstrueuse, une exception aux lois de la Nature, comme l'appelle Willughby ; mais c'est un effet nécessaire de ces mêmes lois, une nuance qui appartient à l'ordre de leurs résultats, & qui ne pourroit y manquer sans laisser un vuide dans le système général, sans causer une interruption dans la chaîne des phénomènes. »

M. de Montbeillard démontre d'ailleurs, par différentes expériences vérifiées avec beaucoup d'exactitude, 1°. que les femelles de plusieurs espèces de petits oiseaux qui se chargent de couver l'œuf du Coucou, se chargent aussi de couver d'autres œufs étrangers avec les leurs propres ; 2°. qu'elles couvent quelquefois ces œufs étrangers par préférence aux leurs propres, & qu'elles détruisent quelquefois ceux-ci sans en garder un seul ; 3°. qu'elles couvent & font éclore un œuf unique autre que celui du Coucou ; 4°. qu'elles repoussent avec courage la femelle Coucou lorsqu'elles la surprennent

Bvj

venant déposer son œuf dans leur nid ; 3°. enfin , qu'elles mangent quelquefois cet œuf privilégié , même dans le cas où il est unique.

“ Mais un résultat plus général & plus important , c'est que la passion de couver , qui paroît si forte dans les oiseaux , semble n'être point déterminée à tels ou tels œufs , ni à des œufs féconds , puisque souvent ils les mangent ou les cassent , & que plus souvent ils en couvent de clairs ; ni à des œufs réels , puisqu'ils couvent des œufs de craie & de bois ; ni même à ces vains simulacres , puisqu'ils couvent quelquefois à vuide : que par conséquent une couveuse qui fait éclore , soit un œuf de Coucou , soit tout autre œuf étranger substitué aux siens , ne fait en cela que suivre un instinct commun à tous les oiseaux , & par une dernière conséquence qu'il est au moins inutile de recourir à un décret particulier de l'Auteur de la Nature , pour expliquer le décret de la femelle Coucou. ”

L'Histoire des Hirondelles présente des tableaux d'un autre genre , & suppose encore un plus grand nombre d'expériences. La vue perçante , la force & l'étendue des ailes de cet oiseau lui rendent une agilité prodigieuse ; toujours errant à travers les régions aériennes , il mange & boit en volant , se baigne , & quelquefois donne à manger à ses petits en volant. “ Sa marche est peut-être moins rapide que celle du Faucon , mais elle est plus facile & plus libre ; l'un se précipite avec effort , l'autre

éoule dans l'air avec aisance; l'Hirondelle sent que l'air est son domaine, elle en parcourt toutes les dimensions & dans tous les sens, comme pour en jouir dans tous les détails; & le plaisir de cette jouissance se marque par de petits cris de gaité: tantôt elle donne la chasse aux insectes voltigeans, & suit avec agilité leur trace oblique & tortueuse, ou bien quitte l'un pour courir à l'autre, & happe en passant un troisième; tantôt elle rase légèrement la surface de la terre & des eaux pour saisir ceux que la pluie ou la fraîcheur y rassemble; tantôt elle échappe elle-même à l'impétuosité de l'oiseau de proie, par la flexibilité preste de ses mouvemens: toujours maîtresse de son vol dans sa plus grande vitesse, elle en change à tout instant la direction; elle semble décrire au milieu des airs un dédale mobile & fugitif, dont les routes se croissent, s'entrelacent, se fuient, se rapprochent, se heurtent, se brouillent, montent, descendent, se perdent & reparoissent pour se croiser, se rebrouillent encore en mille manières, & dont le plan, trop compliqué pour être représenté aux yeux par l'art du dessin, peut à peine être indiqué à l'imagination par le pinceau de la parole. »

Dans certain pays, les enfans prennent ces oiseaux à la ligne; on se met aux fenêtres d'une tour élevée: une plume suffit pour toute amorce; l'Hirondelle veut la saisir afin de la porter à son nid; une seule pest

bonne en prend de cette manière cinq ou six douzaines par jour.

Les Hirondelles habitent le nouveau comme l'ancien monde; on en trouve dans tous les pays; mais leurs émigrations annuelles ont été la source de plusieurs erreurs. Un Evêque d'Upsal, le Jésuite Kirker, & différens Naturalistes, parmi lesquels se trouve Linnæus, ont cru qu'aux approches de l'hiver ces oiseaux vont en foule se jeter dans les puits, les rivières & les lacs, qu'ils s'enfouissent dans la vase, & y restent engourdis & sans respirer jusqu'à la renaissance du printemps. On assuroit que les Pêcheurs avoient souvent tirés dans leurs filets avec le poisson, des groupées d'Hirondelles peletonnées, se tenant accrochées les unes aux autres, bec contre bec, ailes contre ailes, pieds contre pieds; que transportées dans des poêles elles se ranimoient assez vite, mais expiroient bientôt après; & que celles-là seules conservent la vie après leur réveil, qui, éprouvant dans son temps l'influence de la belle saison, se dégourdissent insensiblement, quittent peu-à-peu le fond des lacs, reviennent sur l'eau, & sont enfin rendues par la Nature même, après différentes gradations, à leur véritable élément. M. de Montbeillard détruit ces erreurs par des faits incontestables, par une foule d'observations & d'autorités contre lesquelles il est impossible de rien opposer de raisonnable. L'immersion de ces oiseaux lui paroît même

d'autant plus absurde, qu'il a vérifié, par une suite d'expériences, qu'*aucun amphibie ne peut subsister sans respirer l'air, au moins par intervalle, & que les poissons eux mêmes ne peuvent s'en passer.*

La principale cause de l'émigration des Hironnelles est la disette de vivres; celle de leur retour est présentée dans l'Ouvrage d'une manière ingénieuse & touchante: " Si un oiseau n'a point de climat, du moins il a une patrie; comme tout autre animal il reconnoît, il affectionne les lieux où il a commencé de voir la lumière, de jouir de ses facultés, où il a éprouvé les premières sensations, goûté les prémices de l'existence; il ne les quitte qu'avec regret; & lorsqu'il y est forcé par la disette, un penchant irrésistible l'y rappelle sans cesse; & ce penchant, joint à la connoissance d'une route qu'il a déjà faite, & à la force de ses ailes, le met en état de revenir dans le pays natal toutes les fois qu'il peut espérer d'y trouver le bien-être & la subsistance. »

Ce Volume de l'Histoire des Oiseaux, est le dernier où l'on trouvera des Articles de M. de Montbeillard; il vient d'abandonner cette partie, afin de se livrer tout entier à l'Histoire des Insectes, qu'il traitera seul, & qui doit servir à compléter l'Ouvrage de son illustre Collègue. Les preuves de savoir & de talent que nous a données jusqu'ici M. de Montbeillard, sont un heureux présage des succès qu'il obtiendra dans cette nouvelle carrière.

S P E C T A C L E S.

CONCERT SPIRITUEL.

LE Concert qu'on a donné au Château des Tuileries le jour de la Fête-Dieu, n'a pas attiré un grand nombre de Spectateurs; il est vraisemblable que M. Legros s'y attendoit, puisqu'il a dispensé les Chœurs d'y venir figurer. Dans ce Concert, qu'on appelle Spirituel, on a entendu deux airs bouffons de *Sacchini*; il Signor *Rovedini* a chanté l'un & l'autre; sa voix, qui est une basse-taille d'un beau timbre, & d'une heureuse flexibilité, a fait beaucoup de plaisir à ceux qui préfèrent les voix mâles à celles des hautes-contes & des castrats.

M. *Kreutzer*, âgé de 13 ans, a exécuté sur le Violon un Concerto d'*Antoine Stamitz*, dont il est l'Élève; ce jeune Virtuose annonce les plus rares talens pour l'exécution; il a fait entendre des difficultés étonnantes pour son âge, étonnantes même chez les plus habiles Maîtres, & à cet égard il n'a rien laissé à désirer, si ce n'est que ces difficultés prodigieuses deviennent enfin impossibles.

M. *Bruni*, autre Virtuose, a joué sur le même instrument un Concerto de sa com-

position, & qui n'a pas été moins justement applaudi : un bel à-plomb, une manière décidée, une vigueur de doigts & d'archet peu commune, une mélodie très-variée, & sur-tout phrasée avec un art infini : voilà ce qui le distingue.

M. Rathé a joué pour la seconde fois sur la clarinette, un Concerto de sa composition, qui a obtenu les mêmes applaudissemens qu'à son début. Cet Artiste paroît avoir une vive chaleur de tête & une grande force de poitrine. Il parcourt avec une agilité merveilleuse toutes les dimensions possibles de son instrument, il en tire des sons fort agréables dans l'aigu & le médium; mais le volume & la qualité des sons graves font une telle disparate avec le reste, qu'on les croiroit sortis d'une autre espèce d'instrument : au lieu de les renforcer, M. Rathé devroit s'attacher à les adoucir, ou du moins à les fondre dans l'orchestre. On pourroit aussi lui reprocher de n'avoir pas rendu son dernier morceau avec assez de simplicité, & d'y avoir joint plusieurs variations trop dénuées de grâces & de sens.

Deux Motets, l'un de M. Candaille, l'autre de M. Gosséc, ont été bien accueillis; le Public a témoigné à ce dernier une bienveillance toute particulière, & qui sans doute est dûe à l'heureux accord de ses talens & de ses qualités morales.

A C A D É M I E.

SÉANCE Publique de l'Académie Royale
de Chirurgie, du Jeudi 6 Avril 1780.

L'ACADÉMIE avoit proposé pour la seconde fois, avec promesse d'un prix double, le sujet qui suit :
Exposer les effets du mouvement & du repos, & les indications suivant lesquelles on doit en prescrire l'usage dans la cure des Maladies Chirurgicales.

La perfection de l'art (dit M. Louis, Secrétaire perpétuel) étant l'objet essentiel de l'Académie, on demandoit que les connoissances acquises sur cette matière, laquelle n'avoit été traitée jusqu'ici que par rapport à la conservation de la santé, fussent considérées sous un point de vue thérapeutique, & qu'on désignât le secours à obtenir du mouvement & du repos dans le traitement des maladies du ressort de la Chirurgie.

De quatorze Mémoires envoyés sur ce sujet, cinq, après une première lecture, ont été retenus au concours. Un mûr examen a fait donner la préférence à deux; & leurs Auteurs, en partageant le prix double, ont reçu chacun une médaille de 500 livres.

La plupart de ceux qui ont traité ce sujet n'en avoient apperçu ni les bornes, ni l'étendue. Une courte analyse des Mémoires couronnés pourra mettre sur la voie pour travailler par la suite avec plus de succès.

Le Mémoire N°. 11 a pour épigraphe un vers d'Ovide dont le sens est qu'il y a plus d'honneur à entrer en lice, qu'il n'y a de honte à n'en pas sortir victorieux.

Non tam
Turpe fuit vinci, quàm consensidisse decorum.

La nécessité du mouvement dans l'univers & dans l'économie animale étant démontrée, l'Auteur, par une introduction aussi précise que savante, fait l'histoire de la Gymnastique depuis *Hérodicus* son inventeur, jusqu'à *Mercurialis*, le dernier qui ait traité au long cette matière *ex professo*.

Ce début curieux & intéressant ne doit être regardé que comme un discours préliminaire : l'omission de cet exposé historique n'a pas été jugée un défaut dans le Mémoire N°. 10.

L'énoncé de la proposition sembloit prescrire la division des Mémoires en deux parties : telle est celle du N°. 11. La première, où il est question des effets du mouvement & du repos, fournit deux sections relatives à ce double objet. Dans l'une, l'Auteur expose les effets de l'exercice, son utilité, les précautions qu'il faut prendre avant, pendant & après; il établit les règles générales & les différences qu'apportent dans le choix & l'usage des exercices, le lieu, le climat, la saison, l'âge, le sexe, le tempérament, l'habitude, la force du sujet, la nature de la maladie & la partie qu'elle occupe. Des détails sur toutes ces différences, sans perdre de vue les considérations thérapeutiques Chirurgicales, amènent des préceptes dictés par la raison, & étayés de l'autorité de ceux qui ont le mieux écrit sur ces objets.

Il y a un grand chapitre sur les frictions, si utiles pour suppléer au défaut des exercices que l'Auteur divise en actifs & en passifs. Il fixe les idées sur le genre d'utilité de chacun d'eux, avec l'indication sommaire de leur application aux Maladies Chirurgicales. Un point des mieux traités est l'équitation, recommandée par plusieurs Auteurs célèbres comme un excellent moyen curatif dans certaines maladies, pendant que des Praticiens dont

l'autorité n'est pas moins recommandable, ont trouvé ce genre d'exercice très-nuisible dans les mêmes maladies. L'Auteur du N°. 11, établit avec beaucoup de discernement la diversité des cas où l'exercice du cheval peut être salutaire, & où il ne produiroit que de mauvais effets. Les Écrivains en contradiction souscriroient à un prononcé si judicieux.

Après avoir exposé les inconvéniens des exercices forcés, on traite des avantages du repos qui en est le remède; on fait connoître les cas où il est indispensable, quels en sont les inconvéniens, & comment on peut les prévenir, ou y remédier.

Toute cette première partie, longue par la multiplicité des objets qui, en particulier, sont traités avec assez de précision, n'est que l'exposé des principes dont il convient de faire l'application dans la cure des Maladies Chirurgicales.

Elles sont divisées ici en Aiguës & en Chroniques. Le repos est nécessaire & indispensable au commencement des Maladies aiguës : les raisons en sont sensibles. On indique les cas & le tems où l'exercice est convenable. Il y a des plaies qui exigent les plus grandes précautions pour éloigner toute agitation & tout bruit extérieur. Les premiers accidens passés, il faut avoir recours aux exercices partiels, par le mouvement des membres sains, & faire des frictions sèches sur les parties auxquelles le mouvement est interdit.

Chaque Maladie dans laquelle on peut faire un usage particulier du mouvement & du repos suivant des indications raisonnées, est traitée en autant d'articles différens : telles sont le squirrhe, l'œdème, la goutte, le rhumatisme, les hernies, les ulcères, la carie, les fractures, les luxations, l'anchylose, le rachitis.

L'Auteur a fait un chapitre à part sur les mala-

dies des femmes, relativement à l'administration thérapeutique du mouvement & du repos, avant l'âge de puberté, à l'époque de cet âge, pendant la grossesse, &c.

Des faits de pratique tirés des Auteurs accrédités, confirment les notions théoriques; cet Ouvrage, fruit de l'étude la plus approfondie, a mérité des éloges, & la première couronne que l'Académie avoit à donner.

Le Mémoire N°. 10 est beaucoup moins étendu. Les sources où la bonne doctrine pouvoit être puisée ne sont point inconnues à l'Auteur, & l'on voit que s'il n'a pas exposé les règles générales, c'est qu'il n'a pas cru devoir en surcharger sa dissertation, il l'a divisée en quatre sections. Le mouvement est l'objet des deux premières : il parle d'abord de ses effets; dans la seconde, il traite des indications suivant lesquelles le mouvement doit être prescrit. Les effets du repos sont exposés dans la troisième section; & il examine dans la quatrième l'application qu'on peut en faire à la cure des Maladies Chirurgicales, suivant diverses indications. Ce plan très-simple, méthodiquement suivi, a fourni un Mémoire digne de l'attention de l'Académie, & susceptible de récompense.

L'Auteur du N°. 11 est M. Reyne, Maître-ès-Arts en l'Université de Paris, Elève en Chirurgie, qui a obtenu, il y a trois ans, une médaille d'or à l'Ecole Pratique.

L'Auteur du N°. 10 est M. Lombard, Correspondant de l'Académie, Maître en Chirurgie à Dôle en Franche-Comté, Chirurgien - Major de l'Hôpital-Militaire de cette ville, employé l'année dernière en cette qualité à l'Armée sur les côtes de Normandie, & qui vient d'être nommé, par la Cour, Chirurgien - Major - Adjoint de l'Hôpital-Royal-Militaire de Strasbourg.

Le Prix d'émulation a été adjugé à M. Icart,

Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi, & Correspondant de l'Académie à Castres, en Languedoc. Des Mémoires remplis d'observations utiles sur les Maladies cancéreuses, un instrument ingénieusement inventé pour la ligature prompt, facile & sûre des amygdales, ont mérité à l'Auteur la récompense due à son zèle & à ses travaux.

Parmi les Chirurgiens regnicoles qui, dans le Cours de l'année précédente, ont envoyé des Mémoires & des Observations à l'Académie, on a surtout distingué M. Thomassin, Maître en Chirurgie de la ville de Dôle en Franche-Comté, Chirurgien-Major du premier Régiment des Chasseurs à cheval, en garnison à Besançon; & M. Févre, Maître en Chirurgie à Mont-Réal, près Avalon en Bourgogne. Des circonstances particulières obligent de rappeler que les Observations de M. Févre ont pour objet la pustule maligne, maladie assez commune dans la haute Bourgogne, suivie de la mort, quelquefois dans l'espace de vingt-quatre heures, si elle n'est traitée avec autant de promptitude que de méthode. Ce sujet a paru si important à l'Académie des Sciences de Dijon, qu'elle l'avoit proposé, l'année dernière, pour un Prix distribué le 14 Février de cette année. Il étoit double; & ce qui intéresse particulièrement l'Académie de Chirurgie, c'est qu'il a été obtenu par deux Chirurgiens. L'un des Ouvrages couronnés a pour Auteur M. Chambon, Associé de l'Académie Royale de Chirurgie à Brévanc. L'autre Mémoire jugé digne du Prix par l'Académie de Dijon, est du même M. Thomassin, couronné par celle de Chirurgie: il a fait imprimer sa Dissertation sur le Charbon-malin, ou Pustule-maligne de la Bourgogne.

L'Académie, en suivant son plan sur l'Hygiène

Chirurgicale , a proposé pour le Prix de l'année prochaine 1781 , le sujet qui suit :

Exposer les effets du Sommeil & de la Veille , & les indications suivant lesquelles on doit en prescrire l'usage dans la cure des Maladies Chirurgicales.

Le prix est une médaille d'or de la valeur de 500 l. suivant la fondation de M. de la Peyronie.

G R A V U R E S.

Les sieurs NÉE & MASQUELIER , Graveurs , ont eu l'honneur de présenter au Roi , à la Reine , & à toute la Famille Royale , la première Livraison de la Description Générale & Particulière de la France , Ouvrage dont le Roi a bien voulu agréer la Dédicace , & que Leurs Majestés , ainsi que la Famille Royale , ont honoré de leurs Souscriptions , en témoignant à ces deux Artistes leur satisfaction sur le plan de cet Ouvrage non moins utile qu'agréable.

La première Livraison est composée de huit Estampes de Vues & de Monumens , accompagnées d'une Notice générale sur la Bourgogne , de l'explication des Planches , & d'éclaircissemens qui laissent entrevoir , à travers l'immensité de l'entreprise , un esprit d'ordre & de précision qui garantit la possibilité de l'exécution.

On souscrit à Paris , chez les sieurs Née & Masquelier , Graveurs , rue des Francs-Bourgeois , place S. Michel.

Nous rendrons compte de cette grande entreprise.

La Fille Grondée, Estampe de treize pouces & demi de haut sur huit & demi de large , gravée d'après Greuze , par Letellier , rue de Grenelle Saint-Honoré , la porte-cochère à côté du Marchand de Musique.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

ON vient de mettre en vente à l'Hôtel de Thou, rue des Poitevins, le *Tome VII^e des Oiseaux in-4^o*. Prix, 15 liv. en blanc; 15 liv. 10 sols broché; 17 liv. 10 sols relié.

Le *XVI^e Cahier, Quadrupèdes, enluminé*. Prix, 7 liv. 4 sols.

Traité de l'Education des Femmes, & Cours complet d'Instruction. Tome 4. A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, & chez Esprit, au Palais-Royal.

La France Illustre, ou le Plutarque François, par M. Turpin, N^o. I, troisième Souscription. A Paris, chez Deslauriers, Marchand de papier, rue S. Honoré, à côté de celle des Prouvaires.

T A B L E.

<i>VERS sur la mort d'une très-jolie femme,</i>	3	<i>L'invention des Cartes,</i>	27
<i>Epitaphe d'un Cénobite, ib.</i>		<i>Histoire Naturelle des Oiseaux,</i>	29
<i>Charlot, Anecdote historique,</i>	4	<i>Concert Spirituel,</i>	40
<i>Lettre au Rédacteur du Mercure,</i>	7	<i>Séance Publique de l'Académie Royale de Chirurgie,</i>	42
<i>Enigme & Logogryphe,</i>	25	<i>Gravures,</i>	47
<i>Eclaircissemens Historiques sur</i>		<i>Annonces Littéraires,</i>	48

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercure de France*, pour le Samedi 3 Juin. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 2 Juin 1780. DESANCY.

M E R C U R E D E F R A N C E.

S A M E D I 10 J U I N 1780.

P I È C E S F U G I T I V E S E N V E R S E T E N P R O S E.

L I S E T T E , ou les Amours des Bonnes-Gens.

S U R la toilette
De ma Lisette ,
Vous trouverez
Simples fleurettes ,
Point n'y verrez
De fard , d'aigrettes .
Léger jupon ,
Bas de coton ,
Coëffe à dentelle ,
Mais pas bien belle ,
Sont ses arours
De tous les jours .

C'EST le Dimanche
Qu'il faut la voir

Sam. 10 Juin 1780.

C

M E R C U R E

Près du miroir ,
Quand sa main blanche
Sur ses cheveux
Pas trop poudreux ,
Ajuste , arrête ,
Ruban brillant ,
Dont son amant
Lui fit présent
Un jour de fête.

Puis elle met
Son beau corset ;
(Qu'elle a de grâce !)
Elle permet
Que je le lâce ;
Quand tout est fait ,
Elle m'embrasse.

Bientôt sa main
Met sur son sein
Voile de lin :
Mais moi soudain
Je l'ouvre & j'ose
Orner ce lieu
Fait pour un Dieu ,
De quelque rose
Bien fraîche éclosse ,
Ou d'un bouquet
De blanc muguet.

Son corps la gêne,
Elle auroit peine
A se baisser ;
Elle me prie
De lui chauffer
Mule jolie,
Qu'elle broda
De compagnie
Avec Lida ,
Sa bonne amie.

PENDANT ce tems ,
Lisette chante
Ou met ses gants ,
Qu'on lui présente ; .
Puis nous sortons
Et nous allons
Droit à l'Eglise.
Et dans ce lieu
Avec franchise ,
Faisons à Dieu
Courte prière ,
Mais bien sincère.
De presque rien
N'avons affaire.
Un peu de bien ,
Le nécessaire ,
Mêmes loisirs ,
Mêmes plaisirs ,

M E R C U R E

Point de tapage
 Dans le ménage ;
 Petit ragoût ,
 Car c'est mon goût ;
 Cave un peu grande ,
 Et voilà tout
 Ce que demande ,
 Pour son amant
 Ma toute belle ;
 Et moi pour elle
 J'en fais autant.

AVANT Lifette ,
 Une coquette
 M'eut quelque tems.
 Chez Cidalyse ,
 Meubles brillans ,
 (Vains ornemens
 Qu'Amour méprise)
 Frappent les yeux
 Des curieux.
 Là, l'on repose
 Sur un beau lit
 De satin rose ,
 Dans un réduit
 D'où le jour n'ose
 Chasser la nuit.
 Être en mon lit ,
 Avant minuit ,

Est ma méthode :
 La nuit , courir ,
 Le jour , dormir ,
 Voilà sa mode.
 Point ne priois ,
 Quand me levois ,
 Le tant bon maître
 Qui nous fit naître ;
 Je l'oublois
 Ou j'en riois ,
 Ou je feignoïis
 Le méconnoître.

OH, nous menons
 Une autre vie ,
 Ma douce amie !
 Point nous n'avons
 Dans notre chambre
 De grands trumeaux ,
 De longs rideaux
 Parfumés d'ambre :
 Point de sofas
 Chez toi, Lisette ;
 Mais ta couchette
 De vieux damas ,
 Ta chaise à bras ,
 Sont nos sofas.
 Entre des draps

MERCURE

A grande laise ,
 Eh ! n'est-on pas
 Bien à son aise ?
 Nous ne faisons
 Point de lecture ,
 Mais nous t'aimons ,
 Nous t'admirons ,
 Bonne Nature.
 Cela vaut bien
 Une lecture
 Qui n'apprend rien.

L'HOMME du monde
 Raille & me fronde ;
 On dit par-tout
 Quelle folie !
 Passer sa vie ,
 Près de sa mie ,
 Le triste goût !
 Je laisse rire
 Les envieux ;
 Je suis heureux ,
 Je puis le dire :
 Quand je soupire ,
 C'est de plaisir ;
 Je ne desire
 Rien que mourir
 Dans ma retraite ,

Entre les bras
De ma Lisette,
Sur la couchette
De vieux damas,
Loin de nos fats,
De nos grisettes,
Loin des appas
De nos coquettes
En falbalas.

(Par M. D. . . , Avocat au Parlement ,
de Rennes.)

*Fin de la Lettre au Rédacteur du Mercure ,
insérée dans le précédent Numéro.*

ON voit assez quel doit être le résultat de ces lectures de Société : l'amour-propre peut en attendre beaucoup d'avantages , parce qu'il y trouve quelque plaisir ; l'amour de la gloire doit les faire craindre & éviter ; car rien n'est plus funeste au talent. L'illusion qu'elles produisent se dissipe en un moment dans ceux qui l'ont éprouvée ; mais l'Auteur l'emporte avec lui : elle se conserve dans son imagination , où elle énerve toute l'énergie naturelle du talent. Les défauts , que la paresse seule ne cache que trop bien , seront mieux couverts encore par les applaudissemens qu'il a reçus. Quel besoin auroit-il de perfectionner ce qui a excité tant de transports ? On abaisse son orgueil devant la sévérité d'une amitié éclairée , lorsque les blessures passagères qu'elle fait à l'amour-propre doivent rendre la gloire qu'on espère plus sûre & plus brillante.

C iv

lante ; mais , est-ce avec toutes les couronnes du génie sur la tête que l'on peut se soumettre à entendre les vérités dures de la critique ? On produira encore , on produira même davantage ; on ne travaillera plus du tout ; on prendra pour une preuve du progrès du talent cette facilité qui achèvera de le perdre : enfin , le jeune infortuné n'entendra plus la vérité que lorsqu'elle lui apprendra la chute de son ouvrage. A supposer même que , comme M. Roucher , encouragé plutôt qu'aveuglé par les succès des Lectures , il donnât à son talent une partie de la perfection qu'il peut recevoir , ses vers imprimés n'auraient jamais les effets qu'ils l'ont produits dans sa bouche. Combien d'hommes qui trouvent dans tous les livres le froid morrel qui glace leurs sens & leur ame ! Les images des Poètes ne vont se peindre d'elles-mêmes que dans des imaginations un peu poétiques : l'enthousiasme ne passe d'un livre muet que dans des ames sensibles & ardentes ; presque tous les hommes ne reçoivent de vives impressions dans ce genre , que lorsque le geste du Poète parle à leurs yeux ; que lorsque les accens de sa voix retentissent dans leurs oreilles. Ils compareront toujours le Poème qu'ils comprennent à peine , au Poète qui les a touchés ; & il est facile de juger combien cette comparaison doit être terrible pour le Poème.

Quelques personnes , qui condamnent en général les lectures , en exceptent cependant celles des Ouvrages Dramatiques. Mais un Cercle n'est pas une Salle de Spectacle ; une vingtaine de personnes ne forment pas le Parterre de la Comédie Française ; on ne peut bien juger une Pièce de théâtre que sur le théâtre même ; & il n'est aucune Société , quelque nombreuse qu'elle soit , qui puisse en pressentir les effets , comme deux ou trois amis vrais &

sincères , & qui cultivent le même genre avec succès. Ce sont eux qui , dans leur cabinet même , porteront tour-à-tour leur imagination à toutes les distances du Théâtre , pour juger de l'effet du tableau dans tous les points de vue : ce sont eux qui sauront prendre un moment l'ame d'une multitude entière , pour sentir d'avance toutes les impressions que doivent recevoir les deux ou trois mille personnes qui assistent à une première Représentation.

Comme je me suis égaré long-tems , Monsieur , avant d'en venir à M. Roucher , pour qui seul j'ai commencé à vous écrire cette Lettre ! Mais la manière dont le Public a reçu son Poëme a été un grand événement dans la Littérature , & les grands événemens font naître les longues réflexions. Rien n'est si fécond que le malheur en vérités utiles. Rien ne donne à penser comme les injustices des hommes : & les vérités mêmes les plus connues font alors une impression nouvelle.

De tous les jeunes Poëtes qui ont acquis de la célébrité avant l'impression de leurs Ouvrages , M. Roucher est celui sur lequel le Public a le plus signalé l'inconstance de ses opinions. On l'a mis tour-à-tour au dessus & au-dessous de tout. S'il étoit permis de comparer des destinées & des choses si différentes , comme on a dit d'un ancien , que la fortune avoit voulu faire voir , dans sa destinée , à quel excès de grandeur & d'abaissement elle peut porter un homme , il semble aussi qu'on pouvoit dire que l'opinion publique à Paris a voulu faire voir sur M. Roucher à quel excès elle peut porter tour-à-tour le dénigrement & l'enthousiasme. Mais la fortune à Rome , & l'opinion publique à Paris , ont bien plus montré leur puissance dans l'abaissement que dans l'élévation de ces deux hommes. Elles se sont montrées bien plus habiles à nuire qu'à favoriser. Elles les ont abaissés malgré leurs talens , & en les

élevant elle n'ont fait que les porter où leurs talens pouvoient les faire monter un jour.

Oui, Monsieur, je crois au grand talent de M. Roucher, malgré les Jugemens des Cafés & des Journaux, malgré les défauts réels de l'Ouvrage: je suis persuadé que l'Auteur du Poëme des *Mois* est un de ces hommes à qui Horace vouloit que l'on décernât la gloire du nom de Poète. *Des nominis hujus honorem.*

Je crois qu'en général, il a porté plus d'élévation & de fierté dans l'accent de notre Poésie; que, dans plusieurs morceaux, il donne l'idée de cette ivresse Poétique, que respire le génie de quelques Anciens & que l'on ne trouve presque jamais parmi les modernes. Il n'est guères d'homme de talent qui ne l'ait senti en écoutant, & même en lisant M. Roucher; & l'impression qu'ils en ont reçue a inspiré déjà plus d'un beau vers à quelques-uns d'entre-eux. Celui qui ajoute à l'inspiration des Poètes, doit être un peu Poète lui-même: il faudroit beaucoup de critiques pour effacer entièrement une telle gloire.

L'imagination de M. Roucher, également sensible aux grands tableaux & aux tableaux touchans de la Nature, fait trouver des couleurs fortes & des couleurs douces pour les reproduire; & c'est encore un des premiers signes du Poète, d'avoir autant de genres de sensibilité, & autant de formes de talent que la nature a de genres de beautés. Car s'il est douteux qu'un homme puisse posséder un génie universel, il est certain du moins que le Poète doit avoir une sensibilité universelle.

Le Chantre des *Mois* me paroît posséder à un haut degré un autre don qui caractérise plus essentiellement peut-être la Poésie: c'est le mouvement. *Énée*, suivi du seul *Achante*, cre au hasard dans les sables de la Lybie. Une femme paroît à leurs

yeux : ils sont prêts à l'adorer , parce qu'elle est belle , & qu'elle se montre sensible à leurs maux ; mais ils ne savent encore si c'est une Nymphe , ou une Mortelle : elle marche ; à ses mouvemens ils reconnoissent une Déesse : & *vera incessu patuit Dea*. Voilà l'image de la Poésie ; & cette comparaison charmante est d'un Poète : elle est de M. l'Abbé Delille. Par-tout la Poésie de M. Roucher est en mouvement , & ce mouvement , aussi varié que les sentimens qui le produisent , est tantôt le pas lent & rêveur d'un Amant qui se promène en des lieux où chaque objet est marqué d'un souvenir tendre ; tantôt , c'est un vol impétueux qui le porte rapidement dans tout l'univers , par-tout où la Nature a des beautés ; c'est le vol immense de ces oiseaux des hautes régions , qui semblent changer de climat à chaque battement de leurs ailes.

Mais, qu'importent des beautés qu'on ne peut trouver qu'au milieu des plus grands défauts, disent des Critiques sévères ?

Eh ! laissez-là les défauts lorsque vous voulez juger si un homme a du talent , & un grand talent. Souvenez-vous toujours que la médiocrité peut éviter les défauts , & que le talent seul peut produire les beautés. *Vitavi culpam , non merui laudem* ; prenez-garde que c'est Horace qui l'a dit. Le génie donne au goût des plaisirs que le goût ne lui rend guères , a dit encore un homme de beaucoup d'esprit & de talent. Je ne fais s'il ne lui rend pas des plaisirs ; je fais au moins qu'il lui rend de grands services. Mais que celui-là auroit un goût foible & borné , qui pourroit ignorer que c'est une chose bien différente de juger l'Auteur , & de juger l'Ouvrage. Eh quoi ! faut-il donc que le Soleil brille toujours dans un ciel pur , pour vous faire avouer que l'astre du jour est sur nos têtes ? Ne reconnoissez-vous point la présence à ces longues bandes de pourpre

à ces couleurs si richement variées dont il peint le contour des nuages qui le couvrent ? Le premier souffle des vents va dissiper ces nuages ; il a fallu le souffle de Dieu pour créer le Soleil.

Je lis vingt fois quelques livres de l'Énéide, pour une fois que je lis quelques livres de la Pharsale ; mais je n'oublierai jamais que Lucain avoit fait la Pharsale à l'âge où Virgile faisoit le *Culex*.

On nous crie : « il faut pardonner les fautes à ceux qui ouvrent la carrière des Arts ; mais après que deux siècles de lumière ont éclairé une nation , il ne faut plus admirer des beautés mêlées de défauts. Il est trop facile alors d'avoir de ces talens remplis d'inégalités. » Non ; les siècles de lumière ne rendent pas les beautés neuves & sublimes plus faciles à trouver : ils apprennent seulement à éviter les fautes ; ils rendent la connoissance & la pratique de l'art plus faciles. Les Campistron naissent en foule à ces époques ; & les Crébillon , malgré leur barbarie , sont des hommes très-rares. Dans quels momens un Ecrivain reçoit-il de son goût les avertissemens les plus prompts & les plus sûrs ? C'est lorsque son talent ne fait qu'imiter , plus ou moins heureusement , des beautés déjà connues. Mais trouve-t-il des idées & des images nouvelles ; une expression ou une forme , dont le modèle n'est pas dans sa Langue ; se présente-t-elle à lui ; son goût est étonné de ces choses nouvelles & inconnues : il hésite ; il peut se tromper ; il peut manquer de goût en devenant original & créateur , & ce malheur n'est pourtant pas le plus grand qui puisse lui arriver. Dans tous les tems & dans tous les siècles , il faut avoir le même respect & la même indulgence pour les esprits créateurs. Les uns ouvrent la carrière des Arts ; les autres ouvrent de nouvelles carrières dans les Arts. Quel mérite pourriez-vous avoir de ne point vous égarer dans ces vieux empires , ouverts de

sous côtés par des chemins sur lesquels des pierres numéraires vous disent par-tout la route que vous devez tenir? Celui qui a découvert un nouveau Monde peut s'égarer facilement, & s'égare encore avec gloire dans ce monde qu'il a trouvé.

Je me surprends encore dans un écart, Monsieur; mais pour celui-ci, je ne vous en demande point d'excuses; je ne crois pas m'être éloigné beaucoup de M. Roucher.

Son Poème me fournisoit abondamment de quoi justifier l'opinion que j'ai de son talent; mais il est sous les yeux du Public, qui l'a beaucoup acheté, malgré un certain monde qui l'a beaucoup décrié; & je puis borner mes citations. On m'a dit que les vers qui suivent les huit ou dix premiers avoient essuyé beaucoup de critiques; les voici :

Sur la roche sauvage; où le chêne a vieilli,
J'irai m'asseoir; & là, dans l'ombre recueilli,
A l'aspect de ces monts suspendus en arcades,
Et du Fleuve tombant par bruyantes cascades,
Et de la sombre horreur qui noircit les forêts,
Et de l'or des épis flottans sur les guérêts,
A la douce clarté de ces globes sans nombre,
Qui, flambeaux de la nuit, rayonnent dans son ombre;
A la voix du tonnerre, au fracas des Autans,
Au bruit lointain des flots se croisans, se heurtans,
De l'inspiration le délire extatique
Versera dans mon sein la flamme poétique;
Et parcourant les Mers, & la Terre & les Cieux,
Mes Chants reproduiront tout l'ouvrage des Dieux.

On peut reprendre des fautes dans ces vers; mais que celui à qui la nature a donné des organes sensibles à la Poésie, les entende, ou qu'il, les récite lui-même à haute voix, & qu'il dise si la première impression qu'il en reçoit n'est pas celle de la force.

gue du Poëte ? S'il n'entend pas résonner à son oreille cette harmonie imposante qui seule peut donner à un homme le droit de prendre & de toucher la lyre ? S'il examine ensuite plus particulièrement les détails , qu'il dise si , dans les deux premiers vers qui mettent le Poëte dans une attitude si pittoresque , la coupe du second , *j'irai m'asseoir* , n'est pas un coup de pinceau qui rend cette attitude si gulièrement frappante ? Si ce beau vers

Et de la sombre horreur qui noircit les forêts ,

n'est pas l'imitation la plus hardie & la plus heureuse de ce superbe vers de Virgile ,

. . . *Et caligantem nigrâ formidine lucum.*

je le demande à M. l'Abbé Delille , qui doit si bien savoir comment il faut traduire Virgile ?

Le chant du Rossignol , qui semble destiné à célébrer les graces du printemps , auxquelles il ajoute tant d'intérêt & de charmes , est une des choses qui ont le plus frappé les hommes , & que les Poëtes de tous les siècles ont été le plus jaloux de peindre. Dans presque toutes les Poésies , il étoit question du Rossignol & de son chant. Eh bien ! que dans toutes les Langues on cherche , sur le chant de cet oiseau , des vers que l'on puisse comparer avec avantage à ces vers de M. Roucher :

Mais frappé tout-à-coup d'une éclatante voix ,
J'écoute , & reconnois l'Orphée ami des bois ;
Le tendre Oiseau cache sous un taillis sauvage ,
De ses tons variés animant le rivage ,
Traîne tantôt sa voix en soupirs languissans ,
Tantôt la précipite en rapides accens ,
Là coupe quelquefois d'un gracieux silence ,
Et plus brillante encore , la roule & la balance.
Vingt fois renaît le jour dans l'Orient vermeil ,

Tandis que cet oiseau , refusant le sommeil ,
S'obstine à célébrer son amoureuse histoire :
Hélas ! il ne sait pas que ses chants de victoire
Avancent à la fois & présagent sa mort.

Il n'y a pas un mot qui ne soit de la vérité la plus fidelle , & qui ne fasse cependant une beauté de Poésie. Qu'il est rare d'être à la fois si exact & si poétique ! On doit comprendre que je ne compare point à ces vers ce morceau de Virgile , *Qualis populeâ, &c.* l'objet , le dessin & les beautés de ce morceau sont d'un genre absolument différent , & ne permettent aucune espèce de comparaison.

Je voudrois que l'on tendît justice au talent de M. Roucher ; mais mon dessein n'est pas de dissimuler que son talent est resté quelquefois au-dessous de lui-même , des sujets qu'il a traités , des modèles ou des rivaux qu'il devoit avoir l'ambition d'égaliser ou de surpasser. Par exemple , quatre ou cinq Poètes parmi les anciens & les modernes , Lucrèce & Virgile chez les anciens ; Thompson , M. de S. Lambert & Malfilatre chez les modernes , ont peint ce moment où les feux de la Nature renouvelée , versent les flammes de l'amour dans le sein de l'homme & de tous les animaux ; & c'est-là , sans doute , un des tableaux les plus magnifiques & les plus intéressans que la Nature puisse offrir au génie du Poète. J'en conviens ; dans le tableau entier M. Roucher est resté au-dessous de tous ces Poètes contre lesquels il devoit lutter. Je ne sais si l'on en conviendra , mais il me semble aussi qu'il les a tous surpassés dans le morceau des amours du Cheval. Peut-être cet avantage a-t-il de quoi le consoler ; car on peut avoir encore du talent , en restant même au-dessous de ces Poètes ; & il faut en avoir infiniment pour leur être quelquefois supérieur. Ce morceau a été cité très-souvent

mais ce qui me dispense encore mieux de le citer ici, c'est qu'il est déjà dans la mémoire de tous ceux qui aiment beaucoup la Poésie.

M. Imbert a été frappé, Monsieur, de la description du voyage de la Peste noire autour du Globe. Que cette idée est belle en effet, de donner le mouvement du vol d'un monstre à toutes les images de ce fléau destructeur ! & quels traits de Poésie !

Le Monstre déployant ses ailes ténébreuses,
Vole au Calthai, s'abbat sur ses villes nombreuses,
Les comble de mourans entassés sous des morts ;
Reprend son vol, du Gange atteint les riches bords,
Les transforme en passant en vastes cimetières.

Une seconde fois fait expirer Carthage.

Entr'eux [les Espagnols] & les François quelque tems en
balance,

Des Mōts Pyrénéens sur les Alpes s'élance.

N'est-ce point-là, Monsieur, la marche de ces chevaux des Dieux d'Homère, qui, dans trois pas, ont atteint les bornes du Monde ?

Touche au Pôle, & soudain, &c.

Ce dernier trait, si beau par lui-même, a le mérite d'en rappeler un autre de Montesquieu, qui m'a toujours paru d'une grande beauté. Montesquieu peint les Barbares poussés successivement vers le Nord, & ADOSSÉS CONTRE LES BORNES DU MONDE, ne pouvant reculer, se précipitant de tout leur poids sur l'Empire Romain. J'observerai ici, Monsieur, que dans ce morceau de la peste, on trouve un discours d'une éloquence très-noble & très-touchante ; c'est celui que Philamandre adresse à Dieu, dans le Temple où il se renferme avec

ses enfans. C'est bien ainsi que doit parler à Dieu la vertu malheureuse par les fléaux de la Nature ; & ceux qui le reliront, conviendront peut-être que M. Roucher ne manque pas, comme on l'a dit, du talent de l'éloquence.

Mais si l'on veut prendre une idée de la variété des tons & des couleurs de la Poésie de M. Roucher, que l'on rapproche sur-tout de ce morceau de la Peste, le morceau sur les regrets des Fables de la Mythologie.

Heureux jours, où les Dieux habitoient les campagnes,
Où Pan, Flore & Cérès, Diane & ses compagnes,
De mensonges rians fascinoient les Mortels,
Et voyoient l'allégresse encenser les autels ;
Qu'étes-vous devenus, beaux jours que je regrette !
Qu'il étoit doux alors d'habiter la retraite
D'une grotte, d'un bois ; & dans les champs voisins,
De voir l'or des épis, & l'azur des raisins !
Alors l'illusion, pour consoler la terre,
Offroit des Dieux amis à l'homme solitaire ;
Des Dieux qui, comme lui, citoyens des hameaux,
Avoient connu long-tems ses plaisirs & ses maux.
Ces pins religieux, ces vénérables hêtres,
Étoient l'asyle aimé des Dées champêtres ;
Chacun d'eux, jusqu'au jour marqué par son trépas,
D'une jeune Dryade enfermoit les appas :
Elle le défendoit des fureurs de l'orage,
Et pour l'homme Berger en nourrissoit l'ombrage.
Le raisin n'étoit pas un fruit inanimé ;
C'étoit Bacchus lui-même en grappe transformé,
Sur la jeune Erigone étendant son feuillage.
L'Amant que trahissoit une Amante volage,
Conché languissamment sur un lit de roses,
Contoit son infortune à la Nymphé des eaux :
Et le bruissement de la vague tremblante
Étoit alors pour lui cette voix consolante

Dont l'amitié fidelle assoupit nos douleurs ,
Et l'Amant soulagé laissoit tomber des pleurs.

Il est difficile de ne pas sentir dans ce morceau
cette grâce & cette mollesse qui charmoient Horace
dans les vers de Virgile.

Qu'êtes-vous devenus , beaux jours que je regrette !

Que ce mouvement est touchant & vrai !

Alors l'illusion , pour consoler la terre ,
Offroit des Dieux amis à l'homme solitaire ,
Des Dieux qui , comme lui , citoyens des hameaux ,
Avoient connu long-tems ses plaisirs & ses maux.

Il ne faut pas beaucoup de beautés de ce genre &
de cet effet , pour faire preuve d'un talent très-rare
& très-heureux.

Je finis , Monsieur ; mais je ne puis m'empêcher
de vous citer encore un morceau ; un de ceux du
Poème que j'aime le mieux. C'est le tableau d'une
veillée de Village.

C'est-là qu'au jour obscur d'une lampe enfumée ,
Près d'un brasier nourri d'un faisceau de ramée ,
Chacun s'assied ; les jeux se mêlant aux travaux ,
L'un d'une dent nouvelle arme ses vieux rateaux ;
L'autre arrondit le van , dont la sagesse antique
Fit d'un culte épuré le symbole mystique ;
Lycas taille sans art le sceptre des Bergers ;
Nice , avec plus d'adresse , entre ses doigts légers
Roule l'osier pliant , le façonne en corbeilles ,
Ou l'élève en panier pour ses jeunes abeilles.
Et cependant Baucis , en tournant son fuseau ,
Raconte dans un coin l'histoire du hameau ;
Dit qu'elle a vu le bled regorger dans les granges ,
Que l'Automne donnoit de plus riches vendanges ;
Que tout est bien changé , les hommes & les tems ,

Et que l'on n'aime plus comme dans son printemps.
Lise, à ces derniers mots, sourit, & sur Clitandre,
En lui serrant la main, jette un regard plus tendre ;
Les autres tour-à-tour occupés & distraits,
Demeurent sans oreille à tous ces longs regrets.
Mais sitôt que Baucis, d'un ton de voix plus sombre,
Commence à leur parler d'esprits errans dans l'ombre,
De fantômes, de morts, qui du fond des tombeaux,
S'allongent dans les airs, traînant d'affreux lambeaux,
Agitent une torche, & de longs cris funèbres,
Et du bruit de leurs fers remplissent les ténèbres,
Crosent le voyageur dans sa route perdu ;
Le travail à l'instant demeure suspendu,
Le folâtre tumulte expire, & l'auditoire
Frémit, presse les rangs, & de l'œil suit l'histoire.

On peut bien dire ici du Poète qu'il peint ce qu'il voit, & qu'il fait voir ce qu'il peint. Tout ce morceau est plein de ces sensations neuves qui seules peuvent rajeunir le style, & faire réaliser par l'expression les images qu'on a conçues. Un homme de goût a critiqué cette expression, & *des yeux suit l'histoire* ; j'en suis étonné : il me semble qu'on ne pouvoit trouver un mot plus heureux pour peindre cette attitude de tous les Assistans, qui, les regards fixés sur le Conteur, semblent écouter des yeux son récit.

Dans toute cette longue Lettre, Monsieur, mon objet n'a point été d'imposer mes sentimens à personne : je demande seulement que l'on me pardonne d'avoir énoncé les miens avec cette étendue. J'ai parlé de ce que je sentoais ; j'ai cru que je mériterois quelque indulgence. Je desiro d'avoir apporté quelques consolations dans le cœur de M. Roucher, qui a dû être cruellement blessé de toutes ces injustices. Je me féliciterois sur-tout d'avoir écrit cette Lettre, si elle ajoutoit quelque chose au courage

qu'il doit porter dans le Poëme Epique qu'il commence. L'expérience de ses erreurs & des injustices des hommes, portera sans doute de nouveaux trésors dans son talent. Il sentira que la plus forte méditation doit jeter les fondemens de ces grands Ouvrages de Poésie, avant que l'imagination y répande toutes ses richesses; que les tableaux physiques de la Nature aperçus par les yeux, sont bien plus faciles à peindre que ces passions dont les mouvemens se cachent souvent au fond de nos ames, & que l'œil de l'imagination peut seul y découvrir; qu'un des plus grands hommes & des plus aimables de l'Histoire moderne, que Gustave, qui réunissoit tous les dons du héros, doit être chanté par un Poëte qui réunisse tous les dons du génie; & qu'enfin, dans le cours de son travail, il vaut mieux recueillir les critiques de ses amis, que les louanges mensongères ou exagérées des Sociétés de Paris.

(Cet Article est de M. Garat.)

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Gazette*; celui du Logogryphe est *Drame*, où se trouvent *ame*, *Dame* & *ame*.

É N I G M E.

Aux Saints Ordres, Lecteur, je prépare la voie.

Qui veut y parvenir, qu'il examine & voie

Si sa vocation est telle qu'il le faut.

On ne veut point d'un fat, d'un sot, ni d'un bégault;

On veut un homme vrai, pieux, savant, sincère,

Et qui , riche une fois , des pauvres soit le père.
 J'habite & la campagne , & la ville & la Cour.
 Le nombre de mes sœurs augmente chaque jour ;
 Chaque jour quelquefois peut-être il diminue.
 Tantôt je suis couverte , & tantôt je suis nue.
 Susceptible de barbe , on me la fait souvent ;
 Ainsi que dans le monde on me voit au Couvent.
 Grande ou petite , il faut que je sois toujours ronde ;
 Et qui me prend , renonce aux vanités du monde.
 J'élève un grand génie , & souvent un butor.
 (Je ne te disois pas qu'on me trouve à la Trape.)
 Tu dois me deviner ; me tiens-tu ? — Pas encor ;
 — Eh bien , vas me chercher sur la tête du Pape.
 (*Par le Curé de la Chapelle Filisméen , en Bretagne.*)

L O G O G R Y P H E.

SANS usage le jour , ce n'est qu'à la lumière
 Que tu pourrois juger de mon utilité.
 Lecteur , à celle qui t'éclaire ,
 Peut-être ai-je déjà redonné la clarté.
 Si tu ne me tiens pas , poursuivons à loisir.
 Monté sur mes huit pieds , d'abord je vais t'offrir
 Un insecte volant ; un terme de silence ;
 Un port de mer connu sur les côtes de France ;
 Une pièce d'argent ; ce qui donna le jour
 A celle qu'on nomma la mère de l'Amour.
 La Nymphé qui jamais ne se tait la première ;
 Ce qui dans une lampe est toujours nécessaire.

Peut-être en dis-je trop ; car sans ce dernier point
Je serois inutile, & n'existerois point.

(Par M. C. de G. , Officier au Régiment
de Boulonnois.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*PENSÉES sur plusieurs points importans de
Littérature, de Politique & de Religion ,
recueillies de l'Histoire Ancienne & du
Traité des Études de M. Rollin , par
l'Abbé Lucet, avec cette Épigraphe : Les
jeunes gens ne puiseront jamais des leçons
d'une morale plus saine & d'un goût plus
épuré que dans les Ouvrages de M. Rollin.
Tant que ceux qui président à l'éducation
publique ne donneront eux-mêmes d'autre
guide à leurs Élèves , on ne doit pas craindre
pour les Beaux-Arts une entière décadence.*

PALISSOT,

ON a blâmé plus d'une fois , avec raison ,
ces compilations , ou , pour mieux dire , ces
mutilations de nos meilleurs Écrivains , que
des gens , la plupart sans esprit , ont la
manié de publier sous le titre d'*esprit*. On a
dû juger néanmoins , par l'accueil que le
Public fait d'ordinaire à ces sortes de com-
pilations , de quelle utilité quelques-unes
d'entre-elles pouroient être , si elles offroient

en effet ce que leur titre semble promettre. Il est agréable sans doute de voir réuni, dans un espace peu volumineux, les sentimens & les pensées de nos célèbres Auteurs, placées dans un ordre qui les rende en quelque sorte moins étrangères les unes aux autres. Le Rédacteur de la Poétique de M. de Voltaire a très-bien fait, par exemple, de rassembler avec beaucoup d'ordre & de goût, & de ranger, sous des titres généraux, les pensées éparées dans les Œuvres de cet illustre Écrivain, sur divers point de Littérature & de Poésie : il en a formé en quelque sorte un corps d'Ouvrage complet, & c'est un service qu'il a rendu aux Lettres. L'Éditeur du choix que nous annonçons s'est proposé le même but à l'égard des Œuvres de M. Rollin, & l'a très-bien rempli. Ce Recueil peut être regardé comme un corps de morale, de politique & de Littérature à l'usage des jeunes gens. " Si le sentiment peut passer pour un
" bon juge, écrivoit Rousseau au célèbre
" Professeur, je puis dire qu'il n'y eut ja-
" mais de difficulté plus mal fondée que
" celle que vous dites vous avoir été ob-
" jectée sur la prétendue longueur des ré-
" flexions dont votre narration est quelque-
" fois accompagnée, ni de plus mauvais
" conseil que celui qu'on vous a donné de
" les abréger. C'est vouloir ôter de votre
" Livre ce qui le distingue le plus utilement,
" & même le plus agréablement, de tant
" d'autres Histoires dont le Public se trouve

» inondé, & qui, dépouillées de l'instruc-
 » tion qui doit être le but de l'Écrivain &
 » le fruit de la lecture, méritent plutôt le
 » nom de Gazettes savantes que celui d'His-
 » toires. Quelque nécessaires que ces ré-
 » flexions soient aux jeunes gens, vous con-
 » noissez trop bien les hommes pour ne pas
 » sentir combien elles le sont aux per-
 » sonnes avancées en âge, & qui passent
 » même pour les plus raisonnables. »

Et encore dans une autre Lettre. « Cette
 » partie de votre ouvrage, qui est la plus
 » utile, est en même-temps la plus agréable
 » & celle qui satisfait le plus l'esprit. » Or,
 ce sont ces réflexions que l'Éditeur a recueil-
 lies & rangées dans un ordre où elles se pré-
 sentent un mutuel secours pour faire mieux
 entendre les divers points de morale ou de
 littérature qui y sont traités. Son travail a
 eu sans doute pour objet particulier les
 Élèves de l'Université, qui trouveront ras-
 semblées dans un seul Volume, les réflexions
 les plus propres à former leur cœur, leur
 esprit & leur goût; & c'est en cela sur-tout
 qu'il semble digne de M. Rollin. O bon, &
 respectable Rollin! toutes tes pensées, toutes
 tes intentions ont été pures; tous tes senti-
 mens ont toujours été ceux d'un parfait
 Citoyen. L'amour du bien public, l'en-
 thousiasme de la vertu, le respect pour les
 mœurs ont toujours animé ton cœur & ta
 plume. Tu ne bornas point ton travail &
 tes études à ta propre satisfaction & à ta
 gloire,

gloire , tu n'eus pour but que l'utilité publique. Cette noble inclination t'a inspiré pendant tout le cours de ta laborieuse carrière , & t'a dicté ces Ouvrages recommandables pour tous ceux qui ont du goût & de la probité. Ton nom sera béni dans l'intérieur des familles vertueuses. Il sera cher aux bons pères , & respecté des enfans que tu as choisis de préférence pour tes Lecteurs & pour tes juges , & qui ne te liront jamais sans se sentir portés à devenir meilleurs. Si tous les Gens de Lettres te ressembloient , chacun d'eux seroit content de sa place , nul ne porteroit envie aux talens de ses Collègues, il n'y auroit point parmi eux de ces usurpateurs de la renommée Littéraire, qui , pour s'élever eux seuls , oppriment tous les autres. Ils ne connoitroient point cette tyrannie de l'esprit , qui consiste à voir d'un œil jaloux les succès de ceux qui ne pensent pas comme eux , à être blessé de leur réputation , à rabaisser leur mérite , à n'estimer que son propre goût & ses propres opinions , & à dominer seul dans l'empire des Lettres.



DICTIONNAIRE universel des Sciences morale, économique, politique & diplomatique, ou Bibliothèque de l'Homme d'État & du Citoyen, mis en ordre & publié par M. Robinet, Censeur Royal, tomes X & XI, in-quarto. A Paris, chez l'Éditeur, rue de la Harpe, à l'ancien Collège de Bayeux, 1779.

LA réputation de ce grand Ouvrage est faite. Les différens Journaux qui en ont parlé, lui ont donné des louanges justement méritées. Ceux même qui avoient paru d'abord prévenus contre ce Livre, en ont reconnu le mérite; &, revenus de leur prévention, ils ont eu lieu de se convaincre que cette collection de mémoires, d'observations & de traités sur les différentes branches de la science du Gouvernement, étoit judicieusement faite, & d'autant plus précieuse, que nous manquions d'un corps de sciences politiques; qu'elle remplissoit exactement son titre, pouvant servir de Bibliothèque à l'Homme d'État & au Citoyen, assez affectonné à la chose publique pour desirer de connoître ce qui la fait prospérer. Nous nous contenterons donc d'ajouter ici que l'on trouvera dans ces deux nouveaux volumes, comme dans les précédens, des vues profondes & réfléchies, d'excellens principes d'administration, des maximes d'une saine politique, propres à

accroître la gloire extérieure & la félicité intérieure des États. On lira avec plaisir, & nous osons dire avec fruit, les articles *Cabinet d'État, Cabinet Politique, Cadastre, Calomnies de parti, Cambray, Congrès de Cambray, Police des Campagnes, Canada, Canal de Navigation, Droit Canon, Capitation, Capitulation Impériale, Caractère National, Carleton, Extrait de ses Négociations, Paix de Carlowitz, Castel de S. Pierre, Catilina, Caton, Cécill, Secrétaire d'État & grand Trésorier d'Angleterre, Célibat, Cens, Censeur Royal, Censure publique, Cérémonial, Cercles de l'Empire, Cesar, Champ de Mars, Change, Changemens politiques, Charte, Administration des Chemins, Chine, & plusieurs autres, car nous pourrions les citer presque tous. Il n'y en a pas un seul, même des moins considérables, & de ceux qui paroissent les moins importans, qui ne contienne quelque instruction & quelque vue d'utilité publique. A mesure que les Auteurs avancent dans la carrière, leurs forces semblent s'accroître, leur marche est plus ferme, plus sûre; les questions les plus délicates, celles où il est le plus difficile d'accorder les droits respectifs des différentes classes de la société civile, sont discutées avec sagacité, & la science politique se développe sous leur plume également sage, correcte & féconde.*

S P E C T A C L E S.

ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE.

M. d'Auvergne , Sur - Intendant de la Musique du Roi , a été nommé pour succéder à M. Berton , dans la place de Directeur de l'Opéra ; il est entré dans l'exercice de ses fonctions le Samedi 27 du mois dernier ; M. Gossec lui est Adjoint en qualité de Sous-Directeur.

Avant de faire aucune observation sur les difficultés qui sont , aujourd'hui plus que jamais, attachées à cette place , nous dirons deux mots de la situation actuelle de l'Académie Royale de Musique.

Ce Spectacle est resté sous les ordres immédiats du Secrétaire d'État , ayant le département de la Ville de Paris ; mais il n'est plus régi intérieurement , comme autrefois , par la volonté d'un Directeur , qui étoit alors l'ame de la machine , & qui n'en est plus que le premier membre. Un Comité , composé de six personnes , délibère , conjointement avec le Directeur , sur les opérations à faire ; & dans ce Comité , comme dans tous les autres de la même espèce , la pluralité des voix fait pencher la balance , mais la voix du Directeur est comptée pour deux. Les personnes qui composent le Comité sont

MM. Legros , Durand , Vestris , Gardel , Dauberval & Noverre. Chacun d'eux est chargé de veiller sur un objet relatif ou au service du Public ou à l'Administration de la machine. Le premier a l'inspection du luminaire ; le second , celui des machines ; le troisième veille à ce que les postes soient bien tenus & bien gardés ; le quatrième à le district des décorations & peintures ; le cinquième , celui du magasin des habits ; le dernier enfin , est nommé pour présider à la rentrée des contributions que les danses des autres Spectacles doivent à celui-ci. Il se tient de temps à autre des assemblées générales où le Comité rend compte de ses opérations ; les principaux sujets y sont consultés & invités à faire les réflexions qu'ils croient utiles.

Tout ce qui tient à la musique regarde essentiellement le Directeur. Mais que l'on jette un coup-d'œil sur les divisions qui naissent aujourd'hui des différens systèmes de musique , & l'on sera forcé de sentir que la place dont nous parlons , quoique dégagée d'une foule d'objets qui ne lui appartiennent plus qu'en partie , est néanmoins entourée des difficultés les moins faciles à surmonter. En effet , rien de plus embarrassant que de puiser en même-temps dans un vieux répertoire , où il existe à peine quelques Ouvrages faits pour être goûtés par le Public actuel , & de faire exécuter les productions des nouveaux Musiciens au milieu des cris

d'enthousiasme ou de haine que poussent quelques centaines d'extravagans, dont les mots de ralliement sont *Germaniam* ou *Italiam*. En vain la justice, la sagesse & l'intérêt de l'Opéra engageront le Directeur à choisir tantôt un Ouvrage d'un genre, tantôt un Ouvrage d'un autre; il s'entendra reprocher la faveur qu'il accordera, dira-t-on, à tel Compositeur préférablement à tel autre; il entendra un parti entier répéter scandaleusement ces clameurs, auxquelles le Public, d'ailleurs très-facile à séduire comme à entraîner, ne prêterait que trop souvent l'oreille.

Nous ne faisons point ces observations pour effrayer M. d'Auvergne, mais au contraire pour l'engager à examiner attentivement les devoirs que sa place lui impose, dans un temps où tout est esprit de parti. L'Opéra n'a jamais eu plus de besoin d'un Directeur qui sache joindre l'intelligence au goût, & la sagesse au courage; nous aimons à penser que M. d'Auvergne est doué de toutes ces qualités, & qu'en conséquence il ne peut manquer de répondre aux espérances qu'ont fondées sur lui les Amateurs du Théâtre de Polymnie.

COMÉDIE ITALIENNE.

Nous ne dirons rien de Mademoiselle Deschablon & de M. Desplaces, qui ont débuté dans *la Fausse Magie* le Dimanche

21 Mai, sinon qu'avec quelques moyens de plaire à une certaine portion de Spectateurs, ils n'ont eu qu'un succès médiocre.

Le Mardi 23, on a représenté pour la première fois *la Demande Imprévue*, Comédie en trois actes & en prose.

Cet Ouvrage, qui a une ressemblance assez remarquable avec *le Souper mal apprêté* du Comédien Hauteroche, a été fort applaudi dans le premier acte, & reçu très-froidement dans le cours des deux derniers. On assure que l'Auteur s'occupe d'y faire des coupures & des changemens capables de réchauffer l'intérêt; nous attendrons donc, pour en rendre compte, qu'on en ait repris les représentations; ou bien quand la Pièce sera imprimée, nous en parlerons à l'article des Nouvelles Littéraires.

Le Mardi 30 Mai, on a remis *la Fausse Suivante*, ou *le Fourbe Puni*, Comédie en prose & en trois actes, par Marivaux & Parfait l'aîné.

Nous ne donnerons point d'analyse de cette Pièce, une des plus médiocres du Théâtre Italien. La décence, la vérité, la vraisemblance y sont blessées à chaque instant, sans qu'il s'y trouve rien de plus pour la gaieté & l'intérêt. Elle eut autrefois un assez grand succès, mais elle le dû au rôle de Trivelin, que représentait alors le Comédien de Hesse, Acteur d'un grand mérite, mort en 1778, & qui méritoit plus de regrets qu'il n'en a excités.

D iv

Le même jour on a donné pour la première fois *Cassandre Oculiste*, Comédie-Parade en un acte & en Vaudevilles.

Tout le monde connoît le Conte du Chevalier de B., qui a pour titre l'*Oculiste dupe de son art*; c'est-là que les Auteurs de la Pièce dont nous parlons ont puisé le fond de leur Ouvrage, qui, pour cette raison, n'a pas besoin d'être analysé. On y trouve beaucoup d'esprit, de la gaieté, & de la facilité à bien tourner un Vaudeville.

V A R I É T É S.

DU PARTERRE DEBOUT ET DU PARTERRE ASSIS.

Réponse à un Article d'une Brochure nouvelle, intitulée : Observations sur la nécessité d'un second Théâtre François.

L'AUTEUR termine cette Brochure par une observation sur la suppression du parterre debout, dont nous sommes menacés à la nouvelle Salle du Fauxbourg S. Germain, & il assure que cette nouveauté sera la perte de la Comédie.

Loin de penser comme lui sur cet objet, je suis très-persuadé que si l'on étoit assis aux trois Spectacles de la Capitale, je n'en excepte pas même l'Opéra, ils seroient presque toujours pleins; & les recettes, à la fin de l'année, seroient beaucoup plus con-

fidérables à chacun de ces Spectacles qu'elles ne le sont aujourd'hui.

1°. Par la seule raison qu'on est debout au parterre, beaucoup de personnes renoncent de bonne heure aux Spectacles.

2°. Elles y renoncent, parce qu'on ne peut plus supporter à un certain âge d'être deux & trois heures debout sur ses jambes; la peine passe le plaisir.

3°. A aucun âge même, on n'aime à prendre du plaisir quand on est pressé, foulé, & qu'on court risque de périr, ou au moins de gagner une maladie.

4°. Il est incroyable que chez une nation qui aime ses aises, qui donne l'exemple du luxe, des superfluités & des commodités à toutes les autres nations, on souffre depuis si long-temps un usage barbare, ridicule, dangereux, qui expose la vie des Citoyens, & qui a été la cause de la mort de plusieurs au sein des plaisirs.

5°. On a vu nombre de fois des Citoyens transportés du milieu du parterre, presque morts, pénétrés de sueur à un point que tous leurs vêtemens en étoient mouillés.

6°. Qui n'a point été témoin de ces flux & reflux de parterre, où les Citoyens pressés couroient risque à chaque instant de perdre la vie, & demandoient grâce les uns aux autres, en faisant effort de toutes parts pour se débar-rasser de la foule, sans pouvoir y parvenir?

7°. Peut-on douter que, dans les grands froids de l'hiver, ceux qui ne prennent

D v

point de précautions au sortir de ces parterres tumultueux, ne rentrent chez eux avec le germe de plusieurs maladies, fruit de leur imprudence, de la chaleur excessive qu'ils ont éprouvée, & du mal-aise où ils ont été ?

8°. Ceux qui se sont trouvés dans ce qu'on appelle *un parterre rempli*, savent trop combien on y éprouve de pressions, de secousses, de chocs en tout sens ; il n'y a pas un de ces malheureux Spectateurs debout qui, dans ces jours de représentations tumultueuses, ne donnât le double & le triple de son argent, pour ne s'y être pas exposé. Comment en effet ne souffriroit-t'on pas au parterre, puisque quand la chambrée est bien complète, on éprouve même du mal-aise à l'orchestre, à l'amphithéâtre, dans les loges, soit par l'excessive chaleur, soit parce qu'on y est trop pressé ; car l'affluence des Spectateurs est alors si considérable, que les bancs des balcons, de l'amphithéâtre & de l'orchestre, sont presque toujours plus remplis qu'ils ne devroient l'être, malgré l'ordre & la police qu'on s'efforce d'y mettre.

9°. Ces raisons seroient suffisantes pour détruire un usage aussi pernicieux. L'État, qui veille sur la conservation des Citoyens, doit le proscrire ; un intérêt mal entendu ne l'a que trop long-temps soutenu.

10°. On est assis aux parterres de tous les Spectacles des Boulevards, & on ne croit pas qu'il soit convenable de l'être aux Spectacles décens de la Capitale.

11°. On a bien trouvé à ces petits Spectacles les combinaisons du prix du parterre aux premières, secondes & troisièmes loges : qu'on ne nous objecte donc pas que si l'on étoit assis aux parterres des grands Spectacles, les loges seroient désertes, & que les Comédiens n'auroient plus de recette.

12°. J'ai cité les Spectacles des Boulevards ; mais dans toute l'Europe , à Rome , à Naples , à Venise , à Gènes , à Londres , &c. l'on est assis aux parterres , & l'on n'a jamais entendu dire que , par cette raison , les loges fussent abandonnées. Les Directeurs de ces Spectacles ont bien su trouver la proportion du prix des loges & du parterre ; on la trouvera de même à Paris , quand on aura jugé qu'il est convenable , nécessaire que le Public enfin ne prenne plus son plaisir debout aux Spectacles.

13°. S'il m'est permis de dire mon avis sur le prix des places au parterre assis , je crois qu'il doit être à tous les Spectacles du prix des secondes loges , en supprimant l'amphithéâtre ; mais il faut laisser subsister l'orchestre , parce que le parterre étant de toutes les places la meilleure pour voir & pour entendre ; l'orchestre , qui n'est composé que des 5 ou 6 premiers bancs , sera toujours préféré par les grands , les gens riches , & les véritables amateurs , qui , étant en état de payer , ne veulent point se confondre avec une trop grande multitude. Il faut même en construire un à l'Opéra , en supprimant l'amphithéâtre ; car les sens

D vj

étant plus de la partie à ce superbe Spectacle, que l'ame ou le cœur, on leur procure d'autant plus de plaisir, qu'on les met à portée de jouir de plus près. Je serois donc bien fondé à croire que l'amphithéâtre actuel de l'Opéra étant converti en orchestre, seroit toujours rempli; & la cherté du prix des petites loges, voisines du théâtre & de l'orchestre, ne me permet pas d'en douter. Cependant, si l'on trouve des inconvéniens par rapport à l'Opéra, on peut, à l'égard de ce Spectacle seul, prendre un tempérament : ce seroit de changer l'amphithéâtre en orchestre ou parquet, en augmentant ce dernier d'un tiers, & en abandonnant le reste à un parterre debout; car il y a des gens qui prétendent qu'on ne veut point être à poste fixe à l'Opéra, & l'on apporte cette mauvaise raison pour soutenir qu'un parterre debout est nécessaire au moins à ce Spectacle, parce qu'on aime à s'y déplacer. Cependant, les gens qui observent, remarquent que les personnes à l'Opéra qui aiment ainsi à changer de place, sont en petit nombre; que ces personnes en général se tiennent aux entrées du parterre, préfèrent les corridors; & d'ailleurs on pourroit encore faire à l'Opéra une galerie à l'entour du parterre *assis*, qui seroit un second corridor, du prix du parterre actuel, & où les gens qui aiment à voltiger pourroient le faire sans gêner personne.

14°. Mais il faut défendre, & l'arrange-

ment d'un parterre assis exige, que les femmes ne prennent aucune place à ce parterre , (J'en excepte l'amphithéâtre ou le parquet de l'Opéra.) Les loges leur sont destinées ; c'est depuis peu qu'on les a vues s'emparer de l'orchestre des Comédies Française & Italienne , & on a eu tort de le souffrir.

15°. Si l'on est assis au parterre, les loges seront toujours remplies ; la raison en est simple. Beaucoup d'hommes du moyen âge ne vont point aujourd'hui aux Spectacles , parce que ne pouvant se tenir debout au parterre , & trouvant difficilement place dans les loges , ils s'arrangent de bonne heure pour se procurer des plaisirs ailleurs , qu'ils préféreroient de prendre aux Spectacles , si on étoit assis au parterre & à un prix modéré.

16°. Beaucoup de femmes y renoncent aussi de fort bonne heure , & la raison en est encore fort simple. Les hommes qui n'ont point encore renoncé aux Spectacles , s'emparent des secondes & des troisièmes loges ; les femmes sont donc presque toujours sûres de trouver les places prises , & dès-lors elles aiment mieux arranger leurs journées pour se passer de spectacles , que de s'exposer à des courses qui leur sont presque toujours inutiles.

17°. Si l'on étoit assis au parterre , ces deux inconvéniens ne subsisteroient plus. Les hommes qui actuellement occupent les deuxièmes & troisièmes loges , préféreroient

le parterre assis, & laisseroient la place de ces loges aux Dames & à leur société. Les femmes qui ont renoncé aux spectacles par la trop grande difficulté d'y trouver des places à un prix modéré, se réconcilieroient avec eux : le parterre seroit donc toujours rempli, ainsi que les loges.

18°. Il ne faut pas qu'on allègue que les premières loges seroient souvent vuides, car les femmes n'étant point admises aux parterres assis ni aux orchestres, il n'y auroit aucune raison pour qu'il y eût le moindre changement à cet égard ; elles seroient même plus garnies, puisque les Demoiselles qui actuellement occupent les orchestres des Comédies Italienne & Française, iroient nécessairement aux premières loges, le prix étant le même que celui de l'orchestre, & tout le monde y gagneroit. Il faut aussi espérer qu'on se défera de la très-mauvaise habitude qu'on a encore aujourd'hui d'éclairer très-peu les Salles de spectacles, sous prétexte que c'est le moyen de mieux voir la scène ; mais il seroit plus simple de doubler les lumières du théâtre, en éclairant la Salle d'une manière plus convenable.

19°. L'Auteur des Observations convient que le parterre n'est pas aujourd'hui trop bien composé ; & croit-il qu'il le sera mieux en le conservant ? S'il est devenu mauvaise compagnie, pense-t-il que la bonne ira s'y confondre ? Le parterre n'est mal composé

aujourd'hui, que parce que le goût des spectacles ayant singulièrement fait des progrès depuis quelques années, une partie du peuple, qui ne connoissoit point ce plaisir, aime à le prendre aujourd'hui; & ce qu'il y a de singulier, c'est qu'une partie de la bonne société, que sa présence a banni du parterre, va le remplacer sur les boulevards, & applaudir des histrions qui ne méritent que l'attention de la populace.

20°. Ce mauvais goût, sûrement momentané, d'une portion du Public instruit & éclairé, n'a sans doute d'autres causes que la difficulté d'aborder aux spectacles, & de pouvoir en jouir assis & à un prix modéré. Je le répète, qu'on fasse asseoir au parterre, toute cette portion du Public qui se confond aujourd'hui sur les tréteaux des boulevards avec la plus mauvaise compagnie de Paris, reviendra avec plaisir jouir des spectacles honnêtes & décens de la capitale.

21°. Il y a cependant des personnes, même de l'art, qui prétendent que la scène deviendra froide, si le Public n'est pas dans une grande presse au parterre; ils assurent que le succès d'une Pièce peut même dépendre de cette grande presse; que *le Public assis est froid, tranquille; que dans tout le reste du spectacle, hors le parterre, il n'y a que des femmelettes, des petits maîtres, des dormeurs, des braillards, des gens blajés & dénigrans*; de sorte que, selon l'Auteur des Observations, le parterre, qu'il assure lui-

même être aujourd'hui fort mal composé, seroit cependant le seul juge compétent, raisonnable, tranquille, des Pièces & des Acteurs. J'avoue que ces raisons m'ont paru si étranges, que je ne conçois pas comment des hommes qui, d'ailleurs, ont infiniment d'esprit, ont pu sérieusement les avancer, s'ils n'ont point eu l'intention de se moquer du Public & des Administrateurs.

22°. Si le Parterre est mal composé, il ne peut être un bon juge des Pièces de théâtre; c'est une quarantaine de personnes instruites & éclairées, répandues dans le parterre, & dans la Salle, dont les applaudissemens & les décisions entraînent à la fin ceux de la multitude.

23°. Quand on donne une Pièce nouvelle, il y a de ces *applaudisseurs* répandus dans tous les coins du parterre, qui hâtent, pressent, excitent les battemens de mains, & qui souvent nuisent à l'Auteur & à sa Pièce par un zèle trop indiscret.

24°. Si l'Auteur d'une Pièce nouvelle a des ennemis nombreux & violens, ce qui n'est pas rare, le parterre a plusieurs fois favorisé leurs desseins. La cabale n'a que trop souvent prévalu & privé le Public, pendant des années entières, de Pièces de théâtre auxquelles on a ensuite rendu justice, mais que l'on avoit trouvé le moyen de faire tomber aux premières représentations.

25°. Le parterre debout, quoiqu'on en dise, nuit bien plus aux succès dramatiques qu'il ne leur sert. Les jeunes Auteurs se trompent à cet égard, & on les abuse quand on veut leur faire accroire qu'il peut servir au succès de leurs Pièces; quand tout le spectacle est plein, quand la Pièce agit sur les spectateurs, les applaudissemens viennent de tous les points de la Salle. Les balcons, l'orchestre, l'amphithéâtre, les loges, tout est ému, tout est attendri, & répand des larmes. Pourquoi donc faire l'injure à la portion la plus éclairée de la nation qui occupe les premières places aux spectacles, de croire qu'elle est indifférente à l'effet de nos Ouvrages dramatiques, lors même que dans ce moment-ci la reprise & le succès de *la Veuve du Malabar* démentent ces assertions?

26°. L'Auteur des Observations convient que le parterre n'est guères cabaleur qu'aux premières représentations; & c'est cependant aux premières représentations qu'il seroit de l'intérêt des Auteurs qu'il ne le fût pas; il seroit même de l'intérêt du Public qu'il ne le fût jamais. Les bons Ouvrages y perdent, les mauvais n'y gagnent que pour un moment: les vrais connoisseurs font bientôt la loi au Public, & remettent l'Auteur & sa Pièce à sa véritable place. Les réputations usurpées ne sont jamais de durée.

27°. L'Auteur des Observations voudroit

qu'on épurât le parterre les jours de premières représentations, en le réduisant aux deux tiers de ses spectateurs, & en mettant les billets à quarante sols. Je doute que le Public se contentât de cet arrangement, & que le gros des spectateurs du parterre consentît volontiers à payer le double pour être debout à ces premières représentations; d'ailleurs, cela fût-il vrai, l'Auteur contredit formellement dans cet endroit ce qu'il a dit sur la nécessité de rester debout au parterre; car si aux premières représentations le parterre est diminué d'un tiers, le prix étant doublé, le parterre ne peut plus alors être considéré de la manière dont on l'envisage aujourd'hui, ce n'est plus qu'une grande enceinte, où deux cent-cinquante à trois cent personnes sont debout à l'aise, & où il seroit beaucoup plus agréable pour elles qu'elles fussent assises, car si elles sont à l'aise & debout, pourquoi ne pas les faire asseoir? L'Auteur assureroit-il de bonne-foi qu'on juge plus mal lorsqu'on est à son aise assis, que lorsqu'on est à son aise debout? Je ne me suis jamais apperçu, lorsque l'Acteur jouoit bien & que la scène étoit intéressante, qu'on fût moins attentif dans les loges qu'au parterre. Les applaudissemens y sont sans doute plus décens qu'au parterre, mais c'est que la bonne compagnie exprime sa sensibilité, ses affections, sa joie, ses plaisirs, d'une toute autre manière que la mauvaise, dont on prétend que les

parterres des Comédies Italienne & Françoisise sont aujourd'hui composés.

28°. On ne m'accusera d'aucune vue personnelle dans la cause que je défends; c'est l'intérêt du Public, qu'on néglige toujours trop, que j'ai cru devoir prendre, dans un moment où l'on assure qu'on est encore en doute si l'on sera assis à la nouvelle Salle de la Comédie Françoisise, & où l'on prétend que les Comédiens Italiens sont déterminés à conserver leur parterre debout dans celle qu'on projette en leur faveur. Il est à présumer que l'Administration ne laissera point à des intérêts particuliers, mal entendus, la décision d'un objet aussi intéressant; & que l'Auteur des Observations, que je n'ai pas l'honneur de connoître, ne trouvera pas mauvais que je diffère de son avis sur cet objet de sa Brochure.

N. B. Le parterre assis ne peut avoir lieu que pour les nouvelles Salles des Comédies Françoisise & Italienne; car cet arrangement blesseroit les convenances d'une partie du Public dans les Salles actuelles, parce qu'il faut, comme à l'Opéra, un paradis d'une étendue convenable, & du prix actuel des parterres debout, pour les personnes qui ne sont pas en état de payer le prix d'un parterre assis.

(Par le Breveté du Mercure.)

G R A V U R E S.

L'Alliance de la France avec les Etats-Unis. Louis XVI descend d'un Temple, conduit par Henri IV, qui lui montre des Isles où l'on voit les Drapeaux de France groupés avec ceux du Congrès, un bonnet sur une pique, symbole de la Liberté; à la porte du Temple, on apperçoit un bouclier, sur lequel sont gravées les armes de M. d'Estaing. On lit au bas ces deux vers :

Tes premiers pas, mon fils, te mènent à la gloire,
Et graveront ton nom au temple de Mémoire.

Cette Gravure peut être mise sur une tabatière; on en trouvera rue S. Louis du Palais, chez M. de Monchanin.

Carte réduite de la partie occidentale de la Méditerranée, dressée d'après les Cartes Marines levées par ordre du Roi; par L. Denis, Auteur du Conducteur François. A Paris, chez Basset, rue Saint-Jacques, au coin de la rue des Mathurins. On trouve chez le même une *Carte de la Manche*, dressée d'après les originaux tirés de France & d'Angleterre, par L. Denis.

Trois Arcs de Triomphe projetés à la gloire du Roi, par le sieur Panferon, Professeur d'Architecture. Deux de ces Gravures se vendent 1 liv. 12 sols chacune, & l'autre 12 s. A Paris, chez l'Auteur, maison de M. le Vasseur.



ANNONCES LITTÉRAIRES.

COLLECTION choisie des plus célèbres Auteurs Anglois, Italiens, Espagnols & Allemands. A Paris, chez Pissot & Théophile Barrois, Libraires, quai des Augustins.

Imprimer à Paris tous les bons Ouvrages étrangers avec une élégance & une correction qui surpassent celles des Éditions originales elles-mêmes ; donner les uns à un quart, les autres à la moitié, & un très-grand nombre à près des deux-tiers au-dessous du prix qu'ils coûtent en les tirant de chez nos voisins ; les faire parvenir, par la voie de la poste, dans toute l'étendue du Royaume, sans aucuns frais de port, & au même prix qu'ils se vendent à Paris ; voilà certainement les trois plus grands avantages qu'on puisse offrir à ceux qui s'occupent de l'étude des principales Langues vivantes de l'Europe.

On a eu ne pouvoir ouvrir cette Collection par un Ouvrage plus agréable à toutes les classes des Lecteurs, que par l'Histoire de Tom-Jones.

L'Édition de Londres la moins coûteuse est en 4 volumes in-12, qui se vendent 14 livres brochés à Paris.

Celle que l'on annonce en 4 volumes du même format, du même caractère, & sur le même papier que les Auteurs Italiens de Prault, est de 10 liv. br. rendus francs de port par la Poste dans toutes les parties du Royaume.

Il y a quelques Exemplaires en papier d'Hollande, qui se vendent 20 liv. les 4 vol. brochés, rendus également francs de port.

On en propose en même tems par souscription une superbe édition en 4 volumes in-8°. imprimés par

Didot l'aîné, en caractère de Cicéro, sur du papier fin d'Angoulême, au prix de 18 liv. brochés, port franc jusqu'à la frontière. On reçoit actuellement le premier, le second & le troisième volume ; le quatrième paroîtra à la fin de Juin. La Souscription sera rigoureusement fermée à la fin de Juin pour Paris, & à la fin de Juillet pour l'étranger & pour la Province ; le prix des 4 volumes sera alors de 24 l. brochés.

On a tiré un petit nombre d'Exemplaires de l'Edition in-8°. en grand papier, d'une grande beauté. Le prix de la Souscription, pour les quatre volumes, est de 60 liv. La Souscription sera ouverte jusqu'à la fin de Juin pour Paris, & jusqu'à la fin de Juillet pour la province & pour l'étranger. S'il en reste alors quelques exemplaires, le prix sera de 84 liv.

Une singularité remarquable dans l'exécution de cet Ouvrage (in-8°.) & qui prouve les soins qu'on y a apportés, c'est que par la disposition bien ménagée des espaces qui séparent les mots, sans que les lignes soient plus inégales entre-elles que dans les Editions ordinaires, il n'y a pas un seul mot coupé d'une ligne à l'autre dans tout le cours de l'Ouvrage, ce qui le rend unique à cet égard.

Cette Edition a été faite sur les deux meilleures Editions Angloises comparées entre elles ; savoir, celle de Murphy, Londres 1766, chez Millar, & celle des Libraires associés, Londres 1773. Quoique l'une & l'autre Edition soient très-estimées en Angleterre, on ne craint point d'avancer que celle de Paris l'emporte de beaucoup sur elles pour la correction : & pour détruire toute espèce de prévention contraire à ce sujet, on s'engage formellement ici à donner un exemplaire de la magnifique Edition, dont le prix est de 60 livres, à toute personne qui pourra découvrir, soit dans l'in-8°. , soit même dans le petit in-12, la moitié des fautes qu'on est en état

de produire dans les deux meilleures Editions de Londres citées ci-dessus , & qui sont celles qui se vendent habituellement à Paris. MM. les Maîtres de Langue Angloise en particulier , sont invités à tenter cet examen.

On ne recevra ni Lettres , ni argent dont le port ne soit affranchi.

Mémoires de Chymie Médicinale , couronnés dans différentes Académies , par M. Thourvenel , Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier , & Médecin des Eaux minérales de Contrexeville en Lorraine.

Ces Mémoires , au nombre de trois , sont le commencement d'une précieuse Collection , dont l'Auteur nous fait espérer la suite. Il se propose de publier dans le courant de l'année prochaine , trois autres Mémoires également relatifs à la Chymie Médicinale , & couronnés de même par des Académies regnicoles & étrangères.

Ceux que nous annonçons aujourd'hui présentent des objets très-importans.

Le premier , imprimé à Pétersbourg , en 1777 , est sur le *mécanisme & les produits de la sanguification.*

Le deuxième , imprimé à Bordeaux en 1778 , sur les *substances médicamenteuses , ou réputées telles , du règne animal.*

Le troisième , imprimé à Paris en 1780 , sur la *nature , les usages & les effets de l'air & des airs , des alimens & des médicamens , relativement à l'économie animale.*

Ces Mémoires se vendent séparément chez Didot le jeune , quai des Augustins.

On trouve chez le même Libraire , le Mémoire Chymique & Médicinal , sur les *principes & les*

vertus des Eaux Minérales de Contrexeville, aussi par M. Thouvenel,

Nous donnerons une notice de ces différens Mémoires

L'Esprit des Croisades, ou Histoire Politique & Militaire des Guerres entreprises par les Chrétiens, contre les Mahométans, pour le recouvrement de la Terre-Sainte pendant les XI^e, XII^e & XIII^e siècles. 4 Vol. in-12. A Paris, chez Moutard, rue des Mathurins.

Entretiens avec Jésus-Christ dans le Très-Saint Sacrement de l'Autel, par un R. P. Bénédictin. Nouv. Edit. Vol. in-12. Prix, 2 liv. 10 s. A Paris, chez Onfroy, rue du Hurepoix.

T A B L E.

L I S E T T E . ou les Amours	Dictionnaire universel des	
des Bonnes-Gens, 49	Sciences morale, &c.	74
Fin de la Lettre au Rédac-	Académie Roy. de Musiq.	76
teur du Mercure, 55	Comédie Italienne,	78
Enigme & Logogryphe, 68	Du Parierre debout & du l'ar-	
Pensées sur plusieurs points im-	terre assis,	80
portans de Littérature, &c.	Gravures,	92
70	Annonces Littéraires,	93

A P P R O B A T I O N.

J' A I lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercure de France*, pour le Samedi 10 Juin. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 9 Juin 1780. DE SANCY.

M E R C U R E D E F R A N C E.

S A M E D I 17 J U I N 1780.

PIÈCES FUGITIVES E N V E R S E T E N P R O S E.

A Z I R P H É.

J E T É dans un monde trompeur
Qui n'offre rien à la tendresse,
Je n'ai point perdu ma jeunesse,
Puisqu'il me reste encore un cœur ;
Les prestiges de l'imposture
N'avoient pas droit de l'enivrer :
Ce cœur est né pour t'adorer ;
Il n'appartient qu'à la Nature.
Ah ! dans mes jours d'égaremens ,
Aux pieds de trompeuses idoles ,
Mes goûts volages & frivoles
N'étoient jamais des sentimens :
Cette rapide & vive flamme
Que font naître les voluptés ,
Entraînant mes sens agités ,
Ne descendoit point dans mon ame.

Sam. 17 Juin 1780.

E

Loin de toi je formois des vœux ;
 Même au sein de la jouissance ,
 J'étois puni par ton absence ;
 Hélas, je n'étois point heureux.
 Mon cœur abjure ce délire ,
 Cette félicité d'un jour :
 Te voir , t'aimer & te le dire ,
 C'est le vrai culte de l'Amour.
 J'ai cherché des beautés nouvelles ,
 J'en fais l'aveu , pardonne-moi ;
 Toujours constant , c'est auprès d'elles
 Que j'appris à n'aimer que toi.

A L A M Ê M E.

P OURQUOI, me dites-vous, votre lyre amoureuse
 Qui célébroit l'empire des Plaisirs,
 Maintenant sous vos doigts , timide & paresseuse,
 N'est-elle plus que l'écho des Soupirs ?
 Eh ! comment voulez-vous que , flexible & sonore,
 Ma lyre, qui toujours fut la voix de mon cœur,
 Soit infidelle à ma douleur,
 Quand vous ne m'aimez plus, quand je vous aime
 encore ?
 J'ai perdu mon talent en perdant cette erreur,
 Qui, sur vos pas, nous trompe & nous enchante.
 Hélas ! rendez-moi le bonheur
 Si vous voulez que je le chante.

(Par M. d'Oigni,)

ÉPITAPHE DE M. DORAT.

DE nos Papillons enchanteurs,
Émule trop fidèle,
Il caressa toutes les fleurs
Excepté l'Immortelle,

LA LEÇON UTILE, Anecdote.

EULALIE tomba dans la pauvreté après avoir vécu dans l'aisance. Il est difficile de savoir être pauvre quand on ne l'a pas toujours été. Eulalie avoit seize ans lorsque, par l'inconduite de son père, elle vit sa fortune renversée sans retour. Elle sentit ce malheur; mais sa douleur ne la rendit ni foible ni injuste. Loin de reprocher son infortune à son père, elle ne lui en parla que pour le consoler; & ce fut sans regret qu'elle alla s'enterrer avec lui dans une campagne, dont le Seigneur charitable leur avoit donné un petit terrain à défricher. Le vieillard avoit un fils presque aussi jeune. Tous deux se mirent à travailler à leur champ, tandis qu'Eulalie, qui avoit dû compter sur une maison servie avec autant d'abondance que de luxe, prenoit soin de leur ménage rustique. En peu de temps on eût dit qu'elle étoit née dans le genre de vie qu'elle menoit, tant elle paroïsoit familiarisée avec des soins qui

E ij

devoient lui être si étrangers. Bientôt même elle trouva du plaisir à les remplir. Son emploi n'intéressoit point sa vanité ; mais il flattoit son cœur. C'est moi , disoit-elle quelquefois , qui apprête les alimens dont mon père se nourrit ; c'est moi qui prépare la couche où il se délasse de ses travaux ; sa santé , son repos sont mon ouvrage ; c'est un plaisir que je n'aurois pas connu dans l'opulence. C'est ainsi que le tendre cœur d'Eulalie savoit trouver ses plaisirs dans son malheur même. Aussi quand elle pleura la mort de son père , qui ne tarda pas à arriver , on eût dit que c'étoit-là le premier malheur qu'elle eût souffert. Eulalie devenue orpheline , ne s'attacha que plus fortement à son frère. Mais ce tendre cœur avoit encore un vuide à remplir , & l'Amour vint s'en emparer. Elle avoit trop de raison & de sagesse pour ne pas mettre ses projets d'hyménée au niveau de son état actuel ; ce fut pour un habitant du même hameau qu'elle devint sensible. La seule ambition que lui laissa le souvenir de sa naissance , ce fut de ne vouloir donner son cœur qu'à un amant qui fût au moins , comme elle , au-dessus de son état par ses sentimens. La fortune ne trompa point ses projets ; & Georges , qu'elle avoit choisi , étoit digne en tout de son amour.

Le cœur d'Eulalie étoit d'autant plus satisfait , qu'elle avoit acquis l'amitié de toutes ses compagnes. La crainte d'être accusée de

fierté l'avoit rendue plus modeste qu'elles-mêmes. Ayant perdu toute espérance de fortune, & regardant le hameau qu'elle habitoit comme l'endroit où ses jours devoient finir, elle voulut au moins y être consolée par l'amitié. Elle avoit senti que l'orgueil isoloit tout; elle savoit en éviter jusqu'au soupçon; & l'éducation qu'on lui avoit donnée ne lui servoit qu'à mettre dans ses soins ces attentions, ces prévenances, ces ruses innocentes du cœur, qui rendent l'amitié plus aimable. C'est ainsi qu'Eulalie couloit des jours heureux entre l'amitié, la nature & l'amour. Le souvenir d'un père tendrement aimé n'étoit pas effacé de sa mémoire; mais la nature, dont l'intérêt s'oppose aux douleurs éternelles, verse toujours un baume sur les blessures du cœur. Après avoir pleuré douloureusement la mort d'un ami, d'un père, il arrive un temps où quelque douceur se mêle à l'amertume de ce souvenir; & si l'on pleure encore, ce sont plutôt des larmes d'attendrissement que de douleur.

Tandis qu'Eulalie, satisfaite de son sort, ne regrettoit plus une fortune qui auroit pu la rendre plus malheureuse, un événement désastreux vint renouveler toutes ses douleurs. Son frère, pour qui elle avoit l'amitié la plus vive & la plus tendre, en fut l'auteur, & faillit en être la victime. Le fils du Seigneur de ce hameau venoit d'hériter de son père; il avoit nom Saintive. Vif,

E iij

étourdi, encore plus jeune que son âge, il avoit vécu à Paris dans l'indépendance, pour ne rien dire de pis. Sans être méchant, il étoit capable d'actions de méchancete, parce qu'il ne raisonnoit point sa conduite. Comme il n'étoit guidé par aucun principe de morale, il s'égaroit fort souvent, non par amour pour le vice, mais faute d'avoir réfléchi sur la vertu. Vivant toujours avec des jeunes-gens inconsiderés, il les imitoit mieux qu'il ne les jugeoit; & comme il voyoit faire beaucoup plus de sottises que d'actions honnêtes, il faisoit beaucoup plus souvent le mal que le bien.

Tracer le portrait du Maître, c'est faire connoître les gens qui le servoient. L'un d'eux ayant pris querelle avec René, (c'étoit le frère d'Eulalie) celui-ci usa des armes qu'il avoit dans ce moment-là, & le frappa si rudement d'une canne qu'il tenoit en main, qu'on le jugea blessé mortellement. Ce matin-là, René, en déjeûnant avec des amis, avoit oublié la tempérance dont il ne s'étoit jamais écarté moins encore par principe que par caractère. Ce premier trouble de sa raison eut une suite bien funeste. Leçon cruelle & effrayante! D'un jeune-homme sage & modeste, d'une ame tendre & humaine, l'oubli d'un moment en avoit fait un homicide. La Justice du Seigneur verbalisa, fit des écritures; &, plus disposée à empoisonner le mal qu'à le pallier, on donna bien vite à une rencontre malheureuse, à un

mouvement de colère, l'apparence d'un projet & d'un assassinat de sang-froid.

Qu'on se représente les alarmes de la plus tendre sœur, de la sensible Eulalie. Elle ne perd pas un moment : Sainrive étoit ce jour-là dans son Château; elle y vole, & demande à se jeter aux genoux de Monseigneur. Sainrive, ayant appris que c'étoit une fille jeune & jolie, veut bien la recevoir à ses pieds, & elle y tombe avec tout le désordre de la douleur & du désespoir. Ses beaux yeux étoient inondés de larmes, & ses sanglots étouffoient sa voix. Grace, Monseigneur, s'écrioit-elle ! Rendez-moi mon frère. Eulalie crut voir un air d'intérêt dans les regards de Sainrive. En effet, il commençoit à s'attendrir, mais plus sur sa beauté que sur l'objet de son désespoir. Plus attentif à la regarder qu'à l'écouter, il sembloit s'intéresser au frère, tandis qu'il n'étoit occupé que des charmes de la sœur. Allez, mon enfant, lui dit-il enfin, je me ferai instruire de cette affaire; revenez demain, & croyez que je vous rendrai justice. Justice tout au moins, ajouta-t-il, en lui passant la main sous le menton; & Eulalie sortit avec l'espoir de sauver son frère.

Ayant passé la nuit à le consoler, le lendemain elle revint au château. Sainrive lui sourit en la voyant, & elle en conçut un heureux augure. Eulalie, lui dit-il, après l'avoir fait asseoir, je me suis informé de tous les détails; l'action de votre frère est

E iv

très-criminelle; mais avec d'aussi beaux yeux que vous en avez, on peut se flatter de faire absoudre de plus grands coupables encore. Eulalie ne soupçonnant rien des sentimens de Sainrive, ne réfléchit pas même sur le sens de ces paroles; & naïvement elle s'applaudissoit d'avoir de beaux yeux, puisqu'ils pouvoient servir au salut de son frère. Sainrive, en lui parlant ainsi, s'étoit approché d'elle. Depuis qu'il avoit quitté Eulalie, il n'avoit pas cessé d'y songer; & le sentiment qu'il avoit éprouvé en la voyant, n'avoit fait que s'accroître par la réflexion. Il mit plus de galanterie dans ses discours, plus d'expression dans ses regards; bientôt même l'éloquence du geste vint se joindre à celle de la bouche & des yeux, Eulalie ne pouvant plus douter de ses projets, le repoussa doucement. Elle trembla pour son frère en songeant au prix qu'on alloit mettre à sa grace. Elle retomba aux pieds de Sainrive, redemanda la vie de René; ses larmes couloient plus abondamment; sa voix étoit plus touchante, ses regards plus tendres; & tout cela ne servoit qu'à rallumer les desirs de Sainrive. Enfin, il s'expliqua si clairement, que la pauvre Eulalie vit bien qu'elle ne pouvoit rien obtenir qu'aux dépens de son propre honneur. Allez, lui dit-il enfin; je vous laisse y penser; songez à sauver votre frère; & Eulalie sortit en disant: Hélas! je n'ai plus de frère.

Sainrive, trop étourdi pour se contraindre,

laissa deviner son projet , & bientôt tout le village en fut instruit : l'amant lui-même fut informé de ce nouveau malheur. Qu'on jette un coup d'œil rapide sur ces trois cœurs infortunés. René apprend qu'il ne peut se sauver que par l'infamie , & il estime trop sa sœur pour craindre qu'elle veuille le délivrer à ce prix. Eulalie , douloureusement combattue entre son honneur, son frère & son amant , voit bien que , quand elle pourroit fermer l'oreille à la voix de l'honneur , René maudiroit sa sœur & sa propre vie , si elle étoit le prix de sa honte. À ce crime se joindroit encore celui d'avoir outragé l'amour. Elle sent enfin qu'elle est dans la cruelle nécessité de trahir son amant ou son frère ; & le pauvre Georges , martyr tout-à-la-fois de sa délicatesse & de son amour , tandis qu'il est en proie à toutes les terreurs de la jalousie , n'ose encore la laisser voir à son amante , parce qu'il ne peut la prier d'être fidelle à l'amour , sans la presser de trahir la nature.

Le même jour Eulalie promenant ses noires pensées autour du village , fut rencontrée par Sainrive , qui l'aborda. Eh bien , lui dit-il , rêvez - vous au parti que vous prendrez ? Songez-y bien ; si je fais beaucoup pour vous , il est bien juste au moins que vous fassiez quelque chose pour moi. Non , Monseigneur , répondit Eulalie , je ne peux croire que vous ayez formé sur moi des projets. Vous aviez résolu sans doute de sacrifier mon frère ; & vous n'avez mis des

conditions à sa grace, que pour la rendre impossible. Petite incrédule, lui répondit Sainrive ! il enfila aussi-tôt quelques douceurs impertinentes, & il la quitta en lui disant : Je vous prie, ma belle enfant, de venir passer seulement quinze jours à Paris avec moi ; voilà mon dernier mot. Il ajouta, en s'en allant : pour éviter l'éclat, je viendrai demain matin dans ce même endroit chercher votre dernière réponse.

Eulalie, en le voyant partir, se promit bien de ne pas s'y rendre ; cependant, ayant rêvé toute la nuit à la situation où elle se trouvoit, une idée vint la frapper subitement le matin comme un trait de lumière. Elle se lève & se dispose à se trouver au rendez-vous. Le projet qu'elle a formé est hardi ; nous allons voir quelle en sera l'issue. Sainrive, un moment après, en arrivant au même endroit, fut agréablement surpris d'y trouver déjà Eulalie. Eh bien, ma Reine, lui dit-il en s'approchant, venez-vous m'annoncer mon bonheur ? Eulalie, fidelle à son plan, lui répondit aussi-tôt : je viens obéir à la nécessité. Sainrive, enchanté, épuisa tous les lieux-communs de la galanterie. Eulalie le pria de vouloir bien envoyer à son frère une lettre qu'elle lui écrivoit, & de le faire élargir aussitôt. Je ne vous demande, ajouta-t-elle, pour vous suivre, que le tems de lui dire adieu. Sainrive appela sur l'heure un de ses gens qui étoit à l'écart, pour aller porter la lettre d'Eulalie à son frère, & pour le faire

élargir en même-tems. Dans la lettre qu'elle avoit écrite, elle lui marquoit que, pour le sauver, elle avoit consenti à tout : avant d'arriver, elle avoit écrit la même nouvelle à Georges, & averti une de ses amies, qui en fit bientôt confidence à toutes les autres. Enfin, presque tout le monde se rendit à la fois au lieu où Sainrive étoit avec Eulalie. Dès qu'elle s'aperçut qu'on arrivoit, elle pria Sainrive, pour dernière grace avant de partir avec lui, de se cacher derrière une espèce de buisson, d'où il pouvoit tout entendre sans être vu.

Georges arrive le premier ; & croyant n'avoir plus rien à craindre après le complice dont il étoit averti, il laisse éclater ses transports contre l'ingrate Eulalie. Parjure, s'écria-t-il, tu as donc abjuré ton amour & tes sermens ? Je te remercie au moins de te déshonorer en m'abandonnant. Je me guérirai de mon amour par le mépris. Tu as donc promis ton déshonneur ? Oui, répond Eulalie froidement, j'ai consenti à mon déshonneur. Le frère survient à ces mots. Sœur lâche & perfide, lui cria-t-il, en m'annonçant ma grâce, tu m'annonces ton infâmie ? Est-il bien vrai ? Tu veux donc, pour reconnoissance de ton bienfait, emporter ma haine & ma malédiction ? Oui, répond Eulalie toujours froidement, c'est votre malédiction que je mérite & que je veux mériter. Plusieurs de ses compagnes arrivent à-la-fois pour l'accabler des reproches les plus humilians. Quoi ! lui disent-

E v j

elles, tu renonces à ton innocence ! renonce donc aussi à notre amitié. Nous rougissons de t'avoir accordé le titre d'amie. Nous te méprisons autant que nous t'avons aimée.

Sainrive caché ne perdoit pas un seul mot de tout cet entretien. Les amies, le frère & l'amant parlent tous à-la-fois, & accumulent les reproches les plus injurieux. Oui, s'écrie-t-elle, oui, je suis indigne de l'amitié de mes compagnes, de l'amour d'un frère, de la tendresse d'un amant. Je suis un objet de mépris. Je suis vile, & je le suis par mon choix. Aussi-tôt s'élançant vers Sainrive : voilà, s'écria-t-elle, voilà ce que j'ai dû devenir pour être à vous. Après cela, partons.

Sainrive vaincu par ce spectacle, demeura honteux de ses procédés ; il demanda pardon à Eulalie de ses honteuses poursuites, lui rendit son frère sans conditions, & la pria d'accepter une dot en l'unissant à Georges. Il offrit de se charger de leur fortune, s'ils vouloient aller habiter Paris ; mais Eulalie qui ne vouloit plus s'exposer sur cette mer où elle avoit déjà fait naufrage, & qui ne vouloit pas renoncer à un bonheur déjà trouvé pour courir après un bonheur incertain, le pria de les laisser dans leur champêtre habitation. Par bonheur pour René, qui n'auroit jamais été heureux sans cela, le domestique obtint une parfaite guérison. Sainrive les combla tous de bienfaits. Tous

trois restèrent au village, & tous trois vécurent heureux.

(Par M. Imbert.)

BOUQUET à Mademoiselle DE B...

le 21 Mars.

DU beau Printemps c'est aujourd'hui la fête;
Je l'ai vu radieux monter sur l'horizon:
De ses plus belles fleurs pour vous il m'a fait don,
J'enne Life, & j'en viens couronner votre tête,
De la part de votre Patron.

(Par M. G. D. M.)

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Tonsure de Clerc*;
celui du Logogryphe est *Mouchette*, où se
trouvent *mouche*, *chut*, *Cète*, *écu*, *écume*,
Écho & *mèche*.

É N I G M E.

SOIT chez gros Jean, soit chez un Prince,
Soit à Paris, soit en Province,
J'ai même sort en tous pays.
Corps décharné sur quatre pattes,
J'ai queue & jambes assez plates,
Encor tout jeune on me dit gris,

Gris sans barbe, sans chevelure,

C'est une erreur de la Nature.

Noirci, difforme, estropié,

Au feu, pour un goût, un caprice,

On me condamne sans pitié.

Est-on content de mon service ?

Je suis pendu, partant payé.

Du sort, Lecteur, vois l'injustice.

(*Par un jeune Homme de Domfront.*)

LOGOGYPHE.

J'HABITE le palais des Princes de la terre,

Et je prononce entre-eux la paix comme la guerre.

Je suis utile à tous, mais entre-autres, de moi

Le beau sexe, dit-on, fait un très-grand emploi.

Ami Lecteur, si tu me décomposes,

Dans mes six pieds tu trouveras sept choses :

Ce qui te garde en tout temps, en tous lieux ;

Ce que tu prends quand tu veux sauter mieux ;

Ce que tu fus quand tu parus au monde ;

Ce que tu vois quand le tonnerre gronde ;

Ce qui la nuit peut éclairer tes pas ;

Ce que souvent tu grattes quand tu l'as.

Si dans ces six branches décrites,

Lecteur, tu ne me trouves pas,

La septième sera le nom que tu mérites.

(*Par M. Parthon.*)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

PROCÈS-VERBAL des Séances & de l'Assemblée Provinciale de Haute-Guienne, tenue à Villefranche dans les mois de Septembre & d'Octobre 1779, avec la permission du Roi. Vol. in-4°. Prix, 3 l. 12 s. A Villefranche, chez Védeilhie, Imprimeur du Roi; & à Paris, chez Moutard, rue des Mathurins.

PARMI les moyens qui peuvent rallumer en nous l'amour de la Patrie, il n'en est peut-être aucun d'aussi efficace, de mieux assorti à l'état actuel de la France, que l'établissement des Administrations Provinciales. Anoblis par la confiance du Souverain, associés pour ainsi dire à ses travaux, nous cesserons de regarder la chose publique avec indifférence; chaque Province, chargée de l'examen de ses besoins & de ses ressources, de la répartition & du recouvrement des impôts, de l'administration des routes, des canaux navigables & de plusieurs autres objets d'utilité commune, acquerra sur l'intérêt général des idées plus justes & des sentimens plus élevés; on aura honte de n'être qu'un Sujet soumis lorsqu'on pourroit devenir un Citoyen recommandable; un grand nombre de particuliers surveillés par l'opi-

nion, n'oseront plus désormais se soustraire à des taxes consacrées à leur bien-être comme à celui des autres ; chacun s'instruira , soit pour figurer dans ces petites Assemblées Nationales , soit pour en discuter les opérations soumises au jugement du Public ; & si le Monarque veut connoître le véritable état de ses peuples , si le peuple lui-même a besoin d'organes auprès du Trône, des Citoyens choisis parmi les trois Ordres de l'État pourront remplir ce double objet , d'autant mieux qu'aucun esprit de corps ne fera suspecter les mouvemens de leur zèle. Qui fait même si ces Assemblées ne serviront pas un jour à former des hommes pour l'Administration ? Nous avons des écoles pour tous les Arts, il n'en existe aucune en faveur de la science la plus difficile , celle de l'Homme d'État ; car le savoir & le genre de talent qu'elle exige ne s'acquièrent , ni à la tête d'un régiment , ni au sein d'une ville de garnison , ni même dans un tribunal de judicature , où l'ame , presque toujours passive , n'est jamais occupée qu'à résoudre des problèmes de chicane. Au reste , quelle que soit à cet égard l'influence de ces établissemens , ils n'en sont pas moins jusqu'ici la plus belle des opérations du Ministère de M. Necker ; ils suffiroient seuls pour rendre Louis XVI à jamais cher à la France , & placer son nom à côté des Henri IV & des Charles V.

Un spectacle bien intéressant, un spectacle unique peut-être dans nos annales , c'est de

voir les représentans de deux Provinces & des trois Ordres presque toujours ennemis, suspendre tour-à-tour leur vanité, leurs jalousies, leurs prétentions héréditaires, se réunir au nom de la Patrie pour le bien commun, & pendant un travail de plusieurs mois, ne montrer dans tous leurs desseins qu'un même esprit, dans toutes leurs délibérations, qu'une parfaite unanimité de suffrages: tel est l'exemple que vient d'offrir l'Assemblée Provinciale dont nous allons rendre compte.

On fait que cette Généralité est composée du Rouergue & du Querci. Pour écarter une première source de tracasseries, on a d'abord aboli ces deux dénominations, auxquelles on a substitué celle de *Haute-Guienne*: opération qui ne paroîtra point indifférente à ceux qui connoissent combien les mots ont fait faire de sottises aux peuples. L'*Administration Provinciale de Haute-Guienne* est composée de 52 Membres savoir, 10 Ecclésiastiques, 16 Gentilhommes, 26 Propriétaires du Tiers-État, dont 13 sont représentans des villes, & les 13 autres représentans des campagnes, indépendamment de deux Syndics & d'un Secrétaire Archiviste. Parmi les représentans du Clergé se trouvent les quatre Evêques de la Province, deux Ecclésiastiques Bénéficiers du Diocèse de Cahors, deux de Rhodéz, deux de Montauban, & un de Vabres.

Pour devenir Membres de l'Administra-

tion , les Gentilhommes doivent être Propriétaires de Fief, payer au moins 100 liv. d'impositions royales, avoir fait preuve de quatre générations nobles, & d'au moins 100 ans de noblesse ; ils sont tenus de remettre les titres justificatifs de leur qualité entre les mains des Syndics, qui les vérifient sous l'inspection d'un Commissaire du Clergé, de deux Gentilhommes & de deux Membres du Tiers-État. Les titres une fois reçus sont inscrits sur un registre particulier, & déposés dans les archives de l'Administration. Ce registre pourra dans la suite servir de nobiliaire à la Province.

L'Assemblée se tiendra tous les deux ans pendant un mois ; chaque représentant ne peut y être en exercice que pendant six années consécutives , après cette époque l'Administration choisira elle-même un nouveau Député.

Voici les motifs qui ont déterminé l'Administration sur ce dernier point. » On sent
 » combien la brigade, le crédit & la fortune
 » ont d'influence dans les élections populaires ; combien la multitude est peu propre à discuter le genre de mérite nécessaire pour défendre ses intérêts. Les difficultés presque insurmontables que présente le projet de rassembler, soit les Gentilshommes , soit les habitans des campagnes , pour les faire jouir du droit de nommer leurs Représentans, a dû faire abandonner la forme des élections pour ces

» deux classes ; elle auroit pu paroître prati-
 » cable pour ceux des villes , si l'on n'avoit
 » observé que celles de la Province , à l'ex-
 » ception de Montauban & de quelques au-
 » tres , n'avoient point de Conseil politique ;
 » que , par cette raison , les assemblées pu-
 » bliques y étoient habituellement ou peu
 » nombreuses , ou fort tumultueuses ;
 » que , dans le premier cas , elles n'expri-
 » meroient pas suffisamment le vœu de la
 » communauté ; que , dans le second , le
 » choix seroit le plus souvent le fruit de
 » la cabale & de l'intrigue. D'ailleurs , l'As-
 » semblée n'auroit pu adopter la voie des
 » élections pour la classe des Représentans
 » des villes , & l'abandonner pour les au-
 » tres , sans donner lieu à un défaut d'uni-
 » formité peu favorable aux principes d'u-
 » nion & d'égalité qu'il est si intéressant de
 » conserver parmi des Administrateurs. Le
 » sacrifice unanime qu'ont fait à l'Assemblée
 » les quatre classes qui la composent, du droit
 » de nommer leurs Représentans , ne peut
 » donc être regardé que comme une preuve
 » de la confiance qu'elles ont dans ses prin-
 » cipes , & comme un témoignage éclatant
 » du desir qu'elles ont de les y perpétuer. »
 C'est aux Provinces qui n'ont point encore
 d'Administration , à juger si , malgré les in-
 convéniens des élections en forme Démocra-
 tique , cette sorte d'Aristocratie mérite la
 préférence.

L'Administration de haute Guienne ne

pouvant s'assembler que pendant un mois tous les deux ans, a cru devoir créer une Commission permanente, un *Bureau intermédiaire*, pour veiller à l'exécution de ses délibérations, & à tous les objets relatifs au bien de la Province. Les Membres de ce Bureau sont choisis parmi ceux de l'Administration où ils conservent tous leurs droits.

Dans les différentes parties de la Province qui n'ont point de Représentans, on a jugé à propos d'établir des correspondans particuliers: choisis sans distinction dans les trois ordres, destinés à fournir des lumières à l'Administration, ils doivent seconder les efforts du Bureau intermédiaire, & partager avec lui l'honneur de servir leurs concitoyens. La création de ces correspondans nous semble d'ailleurs fort utile, soit pour exercer aux affaires ceux qui doivent un jour parvenir au rang d'Administrateurs, soit pour dédommager ceux qui n'étant point Administrateurs, & se jugeant plus dignes de l'être que tout autre, auroient pu troubler leurs cantons pour se venger d'une préférence humiliante aux yeux de l'amour-propre.

Ces premières opérations, comme on le voit, n'ont de rapport qu'à l'ordre, à l'état constitutif de l'Administration l'objet qu'elle doit remplir est d'une nature bien différente; il s'agit des Vingtièmes, de la Capitation, de la Taille, des Voies publiques, &c.

1°. A l'égard des Vingtièmes, tout le monde fait combien la vérification des biens qui y sont assujétis a fait naître de craintes, de méfiance & de mauvaise-foi parmi les propriétaires. L'Arrêt de 1777, qui sembloit devoir remédier aux abus, a rencontré dans l'exécution plusieurs obstacles insurmontables. Une foule de tracasseries se sont élevées entre les Seigneurs & les Communautés admises à discuter les déclarations des biens & des rentes nobles possédées par les Seigneurs; chacun a réuni ses efforts pour se dérober au vœu de la loi; & quiconque a su l'éluder, loin d'encourir le déshonneur attaché à la fraude, a rendu sa fraude & son sort dignes d'envie. Touchée de ces désordres, mais incapable d'y remédier dans l'état actuel des choses, l'Administration a statué qu'on supplieroit le Monarque d'accorder à la Province un abonnement pour ses vingtièmes. Il est à présumer que les déclarations des particuliers surveillés par l'opinion générale, seroient désormais moins vicieuses, & que le seul déshonneur attaché à une augmentation quelconque de la part des Administrateurs, deviendrait un frein suffisant pour contenir les propriétaires frauduleux; on auroit enfin quelque honte d'être infidèle envers l'Etat, comme on rougit maintenant de tromper un simple particulier,

2°. A l'égard de la capitation, les Administrateurs avoient besoin de toute l'activité du zèle & des lumières. Le nom seul de cet

impôt fut toujours un objet de terreur pour le peuple, sa répartition, livrée à l'arbitraire, sujette à mille espèces d'injustices, renouvelle chaque année dans nos provinces tout ce que la haine, la vengeance, la faveur, les préventions, les jalousies peuvent causer de désordres, lorsqu'elles sont mises en action par l'erreur & l'intérêt. Deux moyens adoptés par l'Administration, promettent d'heureux changemens dans cette partie. Le premier est de solliciter un abonnement pour la capitation, & d'obtenir que la masse totale de ce subside reste fixée d'une manière invariable. Le deuxième, de classer les cotisations, & d'en former un rôle à colonnes proportionnelles, où seront rangés les individus taxés à la même cote, en sorte que les plus fortes se trouvent réunies dans un des extrêmes, & les plus foibles dans l'autre. Ce rapprochement des taxes semblables, & des nuances qui les séparent, simplifie le travail des Administrateurs obligés de connaître les forces respectives des contribuables; il facilite en même tems les réclamations des individus lésés, en leur offrant sous un point de vue la liste de tous les particuliers qu'on leur assimile, & celles des colonnes voisines où ils prétendent être transférés. Des projets de rôle ainsi rédigés, sont remis aux Communautés pour les faire examiner par des assesseurs de toutes les classes, & procéder à leur réforme; après cette opération,

ils passent au *Bureau intermédiaire* destiné à compléter l'ouvrage.

Le même Bureau est chargé d'exclure du rôle de la Noblesse & des privilégiés tous ceux qui n'ont aucun droit d'y être compris, sans toutefois *que ces distractions puissent diminuer le montant actuel des rôles de la Noblesse & des privilégiés* ; & dans le cas où de nouveaux privilèges seroient admis dans le rôle de la Noblesse, ils y *porteront la cote à laquelle ils étoient précédemment imposés*, & *cette cote sera diminuée de la contribution de la Communauté dont ils sortent*. Réglemens pleins de sagesse, qui tendent à soulager les classes industrieuses de la Province.

3°. La Taille méritoit une égale attention de la part des Administrateurs; ils l'ont particulièrement dirigée sur la forme du cadastre le plus propre à établir une juste balance dans la répartition ; & sur les moyens de procéder au recouvrement de l'impôt, avec le moins de frais possible.

Un cadastre Topographique & général, tel qu'on l'a proposé dans différens Ouvrages économiques, suppose un siècle de travaux, & une dépense de plusieurs millions; encore entraîneroit-il des erreurs inévitables, des procès ruineux, une inquisition barbare : aujourd'hui juste, il cesseroit de l'être après 40 ou 50 ans. L'Administration a donc statué qu'on ne forceroit les Communautés à aucune déclaration ni à l'arpentement des terres; » mais » que, pour parvenir à une présomption

» equitable sur le taux des allivremens res-
» pectifs des Communautés, le *Bureau in-*
» *termédiaire* feroit préliminairement la vé-
» rification des différens sols & des diffé-
» rentes natures de biens de la Province,
» des frais de culture, & des produits des
» récoltes, du prix commun des ventes &
» des loyers, pour être, les différentes di-
» visions, partagées en autant de divisions
» qu'il sera nécessaire, de manière que la
» première division contienne le sol de meil-
» leur produit, & la dernière, le sol du
» plus mauvais, les divisions intermédiaires
» étant remplies par les sols des qualités in-
» termédiaires, &c. » C'est dans l'ouvrage
même qu'il faut examiner ce nouveau plan
de cadastre; il se trouve déjà fait en grande
partie à l'égard des individus considérés par
rapport à leur communauté; mais la réu-
nion comparée de ces objets n'existe pas en-
core; elle seule peut mettre les Administra-
teurs en état d'établir enfin un second ordre
d'équilibre entre les contributions des Com-
munautés, prises comme autant d'individus.
Si l'injustice est réfugiée quelque part, ce doit
être à cette hauteur, où l'œil d'un particulier ne
sauroit atteindre. Nous croyons que des ca-
dastres formés d'après ce modèle, par-toutes
nos Provinces, deviendroient d'une grande
utilité pour le Gouvernement. La répartition
générale de l'impôt, qui n'a d'autre base au-
jourd'hui que le simple apperçu des Inten-
dans, cesseroit d'être vague & arbitraire; le
Ministre

Ministre des Finances opérant sur le Royaume entier comme on auroit d'abord opéré sur chacune de ses parties, l'impôt se trouveroit réparti d'une manière proportionnelle, en sorte que l'oppression même auroit une balance exacte.

Mais ce n'est pas assez d'avoir trouvé la méthode la plus juste de répartir un impôt, il faut y joindre encore les moyens de le percevoir avec douceur ; & c'est ici que se présentent en foule les obstacles nés du malheur & de l'impuissance des contribuables ; ici l'Administrateur sensible qui veut suivre la marche d'un système de perception, se trouve arrêté par des cris & par des larmes ; il recule d'horreur au seul souvenir de la *Contrainte* & de ses impitoyables satellites. Au centre de la Capitale, où l'or abonde, où viennent s'engloutir les productions de l'agriculture, où les citoyens, affranchis de la Taille, en connoissent à peine le nom, tout autre recouvrement se fait en silence & sans efforts ; mais au sein des campagnes, il faut des huissiers, il faut des records, des soldats, une garnison ; croira-t-on jamais que pour les seuls frais de *Contrainte*, il en coûte annuellement cinquante mille écus aux malheureux habitans des chétives contrées du Rouergue & du Quercy ? Croira-t-on qu'en une année, le seul Receveur des Tailles de Villefranche ait tenu en exercice *dix porteurs de contrainte, trente-neuf Brigadiers, cinquante-sept Sous-Brigadiers*, indépen-

Sam. 17 Juin 1780.

F

damment des Archers & des Recors? Ce fait a été vérifié sur le Registre d'une Election, par un des Administrateurs : puissent-ils en effacer la trace, à l'aide des moyens que la sagesse & l'humanité viennent de leur inspirer !

4°. Le travail de l'Administration relatif aux chemins, est peut-être le mieux entendu & le plus avancé. Dans cette partie, comme dans les autres, se trouvoient beaucoup d'abus, & une dette considérable. La Province paye environ 160,000 liv. pour ses routes; le recouvrement seul coûte 12,500 l. des devis pleins d'erreurs l'ont endettée de 100,000 écus envers différens Entrepreneurs; tous les travaux sont suspendus, elle manque de communications au dedans & au dehors. Le Roi ayant laissé le choix de rétablir la corvée, ou de la supprimer entièrement, on a reconnu que » de tous les moyens de » faire les routes, la corvée est le plus long » & le plus coûteux ; qu'il est la charge la » plus inégale, la plus pesante, la plus sujette » aux abus, & la plus injuste, puisque le » poids en tombe plus directement sur le » pauvre, à qui les chemins sont inutiles. » En conséquence, l'Administration s'est déterminée pour la voie de l'imposition, *comme plus équitable & moins onéreuse...* » Le » manœuvre, l'artisan, le fermier pouvant » gagner sur le premier travail au moins de » quoi payer leur quote part de l'imposition » de l'année suivante, & ce qui les accabloit

» devenant pour eux , dans le tems où ils
» manquent d'occupation , une véritable
» ressource. »

Après avoir mis sous les yeux de l'Assemblée le tableau des routes dont la Province a besoin , soit pour faciliter les mouvemens du commerce entre ses villes & ses campagnes , soit pour établir des communications avec l'Auvergne , avec le Languedoc , avec la Capitale , on a divisé ces objets en quatre classes : 1°. les routes de Postes ; 2°. celles où la poste n'est pas encore établie ; 3°. celles d'une Election ou d'une ville à une autre ; 4°. celles des Communautés. Les routes de la première & de la seconde classe , seront aux frais de la Province ; les routes de la troisième , aux dépens des Elections pour un quart , & le reste à la charge de la Province ; quant aux routes de la dernière classe , un quart est aux frais des Elections , un autre aux frais des Communautés , & le reste à ceux de la Province. Les Administrateurs voulant garder un milieu entre les sommes que payoit le peuple pour cet objet en 1772 & 1779 , ont fixé son imposition au onzième de la taille.

Il faut rendre hommage à la Noblesse , qui , dans cette circonstance , oubliant ses anciennes prétentions , est venue librement au secours du peuple , & a offert le quinzième de son imposition au vingtième.

Voulant se signaler à son tour , le Clergé a de même offert le quinzième de son im-

F ij

sion au don-gratuit. Il ne reste plus que les Commandeurs de Malthe, qui se feront sans doute un devoir de suivre un aussi bel exemple. Possesseurs en France d'un grand nombre de riches domaines, libres de toute espèce de charges publiques, & jouissant parmi nous de tous les avantages des citoyens, se refuseroient-ils à un acte de patriotisme de cette nature ; eux, dont l'institution devient chaque jour moins importante, à mesure que nos liaisons politiques avec les Mahométans s'affermissent & se multiplient ?

Nous n'avons fait qu'indiquer très sommairement les objets principaux dont s'est occupée l'Administration Provinciale de haute-Guienne ; obligés de garder le silence sur beaucoup d'autres qu'elle a pris en considération, tels que la mendicité, les octrois, les manufactures, la navigation, le don gratuit des villes, &c. &c. ; nous renvoyons à l'Ouvrage même. Les motifs qui ont déterminé l'Administration à le rendre public, se trouvent consignés dans un discours du Président : » Quoique la Pro-
 » vince connoisse la pureté de nos intentions,
 » (observe ce sage Prélat) & que vous ne puissiez pas douter à cet égard de l'opinion publique, je crois qu'il est nécessaire de la
 » fixer d'une manière invariable, en donnant à vos travaux la plus grande publicité. En écartant jusqu'à l'ombre du mystère, vous éloignerez le soupçon ; & le
 » peuple instruit de vos délibérations & des motifs qui les auront dictées, ne pourra

» les combattre qu'en les discutant, & s'ac-
 » coutumera malgré lui à juger avec circonf-
 » pection la conduite des Administrateurs.
 » D'ailleurs, la publicité de nos opérations
 » soutiendra notre zèle, notre courage &
 » notre impartialité. Elle établira entre la
 » Province & nous, une sorte de corres-
 » pondance qui, en éclairant nos conci-
 » toyens sur nos principes, ainsi que sur nos
 » vues, & les rendant, pour ainsi dire, té-
 » moins de nos travaux, les mettra à por-
 » tée de nous communiquer leurs lumières,
 » & de nous garantir contre les surprises
 » inévitables dans une Administration aussi
 » compliquée. »

Tel est le langage d'un ciroyen qui, dans
 cette Assemblée, comme dans plusieurs au-
 tres non moins délicates, s'est montré di-
 gne de la confiance du Monarque & du peu-
 ple; aussi recommandable par les talens de
 l'homme d'Etat, que par les qualités émi-
 nentes de Ministre de la Religion; qui, placé
 entre les Représentans des trois Ordres d'une
 Province, est parvenu à les animer tous d'un
 même esprit & d'une même volonté; qui,
 bien convaincu qu'un édifice tel que la
 constitution Françoisse, n'est réparable qu'en
 sous-œuvre, s'est sur-tout attaché aux ré-
 formes compatibles avec l'intérêt de la géné-
 ration présente; laissant à ses Successeurs
 l'exemple de son amour pour la patrie, de
 son ardeur pour acquérir des lumières, de

sa prudence pour attaquer les abus , de son courage pour triompher des obstacles , de sa modestie pour faire honneur à ses collègues des desseins & des entreprises qu'on n'eût peut-être jamais exécutés sans lui.

Nous oublions d'observer qu'un des statuts de l'Administration, porte que les membres *ne jouiront d'aucuns honoraires pour assistance à ladite Assemblée, ni pour frais de voyages, ni d'aucuns privilèges ou exemptions, à raison des charges publiques & impositions royales.* Elle a pensé que » la gloire de servir » sa patrie étoit le seul salaire & le plus » flatteur qu'on puisse offrir à des citoyens;... » qu'une Administration qui ne doit son » établissement qu'à des vues de bienfaisance & d'économie , ne devoit pas commencer par donner lieu à des dépenses » onéreuses, avant même d'avoir procuré » à la Province un soulagement réel. »

LE CID, Tragédie en cinq Actes de Pierre Corneille, changée sur les observations de l'Académie Française. Brochure in-8°. A Lausanne.

« *IL est vraisemblable que si une Pièce de*
 » *Théâtre est bien corrigée, elle donnera plus*
 » *de plaisir au Public qu'elle n'en donnoit*
 » *précédemment avec tous ses défauts ; &*
 » *dans cette idée on lui rend le service de le*

» tenter ; de plus , on donne ici au Public
 » l'amusement de la comparaison. » C'est
 avec cette modestie & cette élégance que
 l'Auteur du Cid corrigé s'explique dans sa
 Préface. Nous ajouterons volontiers qu'il y
 a plus que de la vraisemblance dans son as-
 sertion , qu'elle est d'une incontestable vé-
 rité ; une Pièce bien corrigée plaira sûre-
 ment davantage qu'avec tous ses défauts. Le
 réformateur du Cid en a-t'il corrigé les dé-
 fauts , ou les a-t'il multipliés ? En a-t'il fait
 ressortir les grands traits , les a-t'il affoiblis
 ou mutilés ? Avant que de l'examiner avec
 la sévère franchise qu'il nous demande , nous
 dirons un mot de sa Préface. Elle renferme
 apparemment toutes les raisons qui l'ont
 autorisé dans ses changemens , les principes
 vrais ou faux qu'il a cru les plus convenables
 à son opération. C'est une espèce de traité
 sur l'Art dramatique, qui renferme une foule
 d'erreurs si vieilles & si rebattues , qu'on les
 croiroit renouvelées, non des Grecs , mais
 des Welches.

L'ennuyeuse dispute sur les unités est dé-
 cidée depuis long-temps. Le grand Corneille
 lui-même a démontré l'importance & la né-
 cessité de ces règles. Racine les a toujours ob-
 servées avec un respect qui doit fermer la
 bouche aux barbares qui les regardent comme
 les entraves du génie. L'Auteur de Mérope
 les a long-temps défendues , par des raisons
 victorieuses , contre les sophismes de La
 Motte. L'Auteur du Cid corrigé , pour qui

F iv

l'autorité de ces grands Maîtres n'existe pas, veut encore agiter cette question, ou plutôt la résoudre en faveur de La Motte. Il se plaint du respect *outré* que nous portons, à nos modèles & aux préceptes qu'ils nous ont laissés. De ce que l'Académie a judicieusement remarqué que les événemens accumulés dans le Cid sont de la plus grande invraisemblance, en supposant qu'ils aient eu lieu le même jour, il tire la juste conséquence de l'inutilité des règles. *L'unité de temps, réduite à un jour, selon lui, choque l'esprit, & ôte toute vraisemblance. L'unité de lieu la blesse encore plus, ajoute-t'il, sans qu'on sache, ni pour celle-ci ni pour la précédente, cui bono, elle a été établie.* Quel langage ! quelle logique ! Il plaint le malheur des Écrivains ; il se persuade que les anciens Auteurs des règles ont ralenti l'effort du génie en les établissant, " Le projet d'une conspiration, les assemblées des conjurés, le conseil du Prince, les courtisans, l'entrevue des amans ; quoi, toutes ces Scènes ignorées les unes des autres, (des Scènes qui s'ignorent ; expression neuve !) doivent se passer en même lieu ! quelle apparence ! quelle possibilité ! " Il lui semble qu'à moins d'un prodige, on ne peut observer ces unités sans faire cesser l'illusion. Corneille, Racine & Voltaire ont donc fait des miracles : Auguste & Cinna se rendent au même palais, & l'intérêt croît, & l'illusion augmente, & la vraisemblance est parfaite.

Burrhus & Néron se parlent en beaux vers dans le même appartement où Britannicus & Junie viennent gémir sur leur destin. Soit qu'il n'ait pas lu ou qu'il n'ait pas entendu ces chef-d'œuvres, l'Auteur qui corrige le Cid n'entrevoit point encore la possibilité de faire arriver des conspirateurs, des Princesses & des amans dans le même lieu. C'est une adresse miraculeuse qu'il ne connoît point encore à Racine ; & il entreprend de corriger Corneille ! Il n'a point encore appris que les trois unités sont les règles fondamentales du Théâtre ; que ces lois observées servent non-seulement à écarter des défauts , mais à amener de vraies beautés, de même que les règles de la belle Architecture exactement suivies, composent nécessairement un bâtiment qui plaît à la vue : c'est ce que M. de Voltaire a vainement répété pour lui. Il ne fait point qu'une Pièce de Théâtre est la représentation d'une action , d'une seule , & non de deux ou trois , parce que l'esprit humain ne peut embrasser plusieurs objets à la fois , parce que l'intérêt qui se partage s'anéantit bientôt ; parce qu'enfin la Nature nous a indiqué ce précepte , qui doit être invariable comme elle.

Ce que l'Auteur du Cid corrigé trouve de plus surprenant dans la Tragedie de Corneille , c'est le nombre des événemens. Il trouve que chaque Acte est marqué par un fait nouveau ; il prend plaisir à les conter.

ACTE I, querelle de Dom Diègue & du

F v

Comte. ACTE II, combat & mort du Comte.
 ACTE III, combat de Rodrigue & de Dom
 Sanche. ACTE V, jugement du Roi. Le plus
 grand défaut de cette Tragédie est ce qu'il y
 trouve de plus admirable. Voltaire, à son
 avis s'est trompé certainement, quand il a
 dit que le Cid méritoit son succès malgré la
 multiplicité des événemens, & non pas à
 cause de cette multiplicité. Nous renvoyons
 cependant à la Préface de son *Œdipe* l'Au-
 teur de ce code singulier, & nous en reve-
 nons toujours à notre première observa-
 tion : avec de tels principes on ne peut que
 mutiler Corneille.

L'Anonyme avoue ingénument qu'il en-
 tendra dire sans doute qu'il y a de la témé-
 rité dans son entreprise : faire usage des
 justes observations de l'Académie, pour
 rendre parfaite une Tragédie pleine de
 beautés & de défauts, ne nous paroîtroit
 point une témérité. L'entreprendre avec
 des principes faux & bizarres, qui contra-
 rient ceux de l'Académie & de Corneille
 lui-même, est d'une audace impardonnable,
 de la part du Réformateur.

Il nous avertit prudemment qu'il a obser-
 vé de mettre moins de suite, moins d'arrange-
 ment dans les exclamations, d'étendre moins
 une même pensée, de faire des sens plus cou-
 pés, enfin de mettre plus de naturel & moins
 d'art dans l'expression des sentimens, de ne
 pas tant viser à l'élégance des tours... trop
 de tours, une perfection si exacte tient plus de

Part que de la véhémence de la passion
Toute l'Europe admire Corneille, mais personne ne s'étoit douté jusqu'ici que son style eût trop de tours & de précision. Voltaire, commentant ce grand homme, n'observe nulle part que pour embellir ses Tragédies, il faille en retrancher ce qu'elles peuvent avoir d'élégance & de pureté. Le Réformateur du Cid ne fait guères cas que de la véhémence. Ce que nous avons extrait de la Préface annonce assez que les vers substitués à ceux de Corneille ne seront pas plus véhémens que sa prose n'est Française. Nous citerons d'abord les vers de Corneille qu'il a cru devoir corriger. Chimène demande vengeance au Roi.

Sire, mon père est mort; mes yeux on vu son sang,
Couler à gros bouillons de son généreux flanc;
Ce sang, qui tant de fois garantit vos murailles;
Ce sang, qui tant de fois vous gagna des batailles;
Ce sang qui, tout sorti, fume encor de courroux.
De s'être répandu pour d'autres que pour vous.

Ce dernier mouvement n'est, peut-être point assez simple & assez naturel dans la situation affligeante de Chimène; mais la violence de la douleur suggère quelquefois des traits aussi hardis. Voyons les changemens :

Sire, un père chéri.... Grands Dieux !.... Son corps
 sanguant

S'offre encor à mes yeux.... Son cœur tout palpitant,.

Ce grand cœur qui, pour vous, gagna tant de batailles,
 Ce cœur versant son sang, ce semble, avec douleur
 De le répandre ailleurs que pour son Roi vainqueur.

Sire, mon père est mort; mes yeux ont vu
 son sang, &c. cette expression de la douleur
 & de la vérité a paru trop commune à notre
 Censeur; il aime beaucoup mieux faire des
 sens plus coupés; il l'a promis; il tient pa-
 role:

Sire, un père chéri.... Grands Dieux!.... Son corps
 sanglant, &c.

Que cette suspension est sublime!

Ce cœur versant son sang, ce semble, avec douleur
 De le répandre ailleurs que pour son Roi vainqueur.

Chapelain, Pradon, Dubartas, ont-ils
 jamais parlé ce jargon?

Le Prince à mes côtés feroit dans les combats
 L'essai de son courage à l'ombre de mon bras,
 Il apprendroit à vaincre en me regardant faire.

CORNEILLE.

CORRECTIONS.

Le Prince sous mes yeux verroit ce qui se fait,
 Et non par le récit en apprendroit l'effet.

Le discours noble & rapide de Dom
 Diègue à son fils, pour l'exciter à la ven-
 geance, finit aux trois vers suivans, dont
 l'Anonyme n'a pas cru devoir faire usage.
 Il n'en laisse subsister qu'un.

Je ne te dis plus rien : venge-moi ; venge-toi ;
 Accablé des malheurs où le destin me range ,
 Je vais les déplorer ; va , cours , vole & nous venge.

Corneille a jugé à propos de faire retirer
 Dom. Diègue après ce mouvement. Son
 Censeur veut prolonger la scène , & la traîne
 en ces vers :

Accablé des malheurs où le sort me destine ,
 Je pars ; fais ton devoir : Rodrigue , en es-tu digne ?

.

Et j'ai le doux espoir de voir punir l'outrage ,
 Puisque l'on voit en lui le plus noble courage.

(Ici un silence.)

Je pourrai donc souffrir la lumière du jour !

Le Réformateur nous a prévenu qu'il ne
 viseroit point à l'élégance des tours , qu'il
 feroit des sens coupés , des suspensions ,
 des silences , des répétitions ; ne voulant
 point manquer à sa promesse , il s'efforce
 de souiller , par des vers pitoyables , la fin
 d'une scène intéressante. *Destine & digne* ne
 riment pas ; c'est-là le moindre défaut de
 ses changemens : l'Auteur ne connoît ni
 notre versification , ni notre Théâtre , ni
 même notre Langue. On va s'en convaincre
 par les vers suivans :

Ils peuvent en disposer sans que rien les arrête. . . .
Qu'à la pointe des armes il lave cette injure. . . .

Elle m'attaque ! moi ! par la désobéissance....

Tour-à-tour agitée de vengeance & d'amour....

Tu offres à mon esprit en déchirant mon cœur....

Mon cœur sans restriction tout entier à Chimène....

Ils abordent hardiment, ils anèrent, ils descendent,

&c. &c. &c. &c.

Nous avons été révoltés de voir presque tous les grands traits du Cid en butte aux bizarres pinceaux du Réformateur. Il faut qu'il obscurcisse le tableau le plus noble & le plus touchant de la Tragédie. C'est Dom Diègue vengé qui rend grâce à son fils.

..... Appui de ma vieillesse,
 Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur ;
 Viens baiser cette joue, & reconnois la place
 Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

Voici ce que l'Auteur a osé substituer à ces vers :

C'est à ces cheveux blancs....
Viens presser cette joue, & reconnois la place
Du plus mortel affront....

Ce que l'Auteur a corrigé dans le plan de l'Ouvrage, ne vaut guères mieux que ses vers.

Il supprime l'Infante, personnage étranger & froid dans la pièce ; mais le rôle qu'il substitue à celui-là, n'est guères plus animé.

C'est une Reine qui a pour l'Amante de Rodrigue une tendresse fondée sur la ressemblance avec la Princesse sa fille qu'elle a perdue. Ce moyen nous paroît insuffisant & vague, ou plutôt l'intérêt que prend la Reine au sort de Chimène, n'est point motivé, & l'on gémit de voir qu'il faille presque toujours parler cette Reine en vers de sa façon.

ACTE II. L'Auteur a supprimé ces rodomontades que le caractère Espagnol avoit mis en vogue autrefois. En le retranchant, il falloit substituer le langage simple & noble qui est d'usage entre les gens d'honneur. Cette correction est manquée.

ACTE IV. Il a trouvé la supercherie du Roi, à l'égard de Chimène, puérile & peu convenable à son rang. Le discours est tourné en équivoque. La remarque est juste; mais l'exécution est encore manquée.

Dans les dernières Scènes du Cid, le Roi conclut le mariage de Chimène avec Rodrigue, en présence de Chimène elle-même. Ici on la fait retirer, & le Roi prononce. Ainsi on supprime l'acquiescement de cette Amante, à qui l'on donne le Meurtrier de son père. L'Auteur des changemens la fait sortir avant la décision, & laisse appercevoir dans l'éloignement, au Spectateur, une union qui le blesse, étant scellée sous ses yeux. Ce changement, qui paroît juste & raisonnable, est encore fait d'une manière si défectueuse, que la Scène de Corneille, telle qu'elle est

dans le Cid , fera toujours plus de plaisir & d'effet que ces corrections triviales ne causent d'ennui. L'Anonyme attend le jugement du Public pour se déterminer à corriger d'autres Ouvrages : il lui demande s'il a réussi , il est aisé de deviner la réponse du Publi.

ÉPITRES , par M. ***. A Lausanne ; & se trouvent à Paris, chez L. Cellot, Imprimeur Libraire , rue Dauphine.

RIEN de plus difficile en tout temps & en tout genre que de faire de bons vers ; mais aujourd'hui rien de plus commun qu'une malheureuse facilité à faire ce qu'on appelle des vers de société. On dit que sous Henri III le Duc de Joyeuse donna dix mille écus pour un Sonnet. On ne donneroit pas autant aujourd'hui pour dix bons Poèmes épiques : Ce n'est plus le temps où le mauvais Sonnet de Job & celui d'Uranie partageoient la cour & la ville entre Benserade & Voiture, Ce n'est plus même celui où une sorte de talent à rimer correctement des bagatelles médiocres suffisoit pour faire la réputation des la Farre , des Pavillon , des Ducerceau. L'Almanach des Muses offre tous les ans une liste de vingt Auteurs à peu-près de cette force , qui n'en sont pas pour cela plus célèbres. Ce petit mérite est devenu si commun , que ce n'en est plus un , à moins qu'on n'y excelle.

Le nombre des Élus au Parnasse est complet.

Nous n'avons qu'à jouir : nos pères ont tout fait.

Quand l'œillet , le narcisse & les roses vermeilles

Ont prodigué leurs sucs aux trompes des abeilles ,

Les bourdons sur le soir y vont chercher en vain

Ces parfums épuisés qui plaisoient au matin.

Les Amateurs de vers, accoutumés à cette imagination douce & brillante , à cette fleur de poésie que respirent les aimables productions de Chaulieu, de Gresset & de Voltaire, ne se contentent plus que difficilement ; & c'est sur-tout en ce genre qu'il est vrai de dire ,

Il n'est point de degré du médiocre au pire.

Ce n'est pas qu'il soit défendu de composer quelques bagatelles faites pour l'oreille de l'indulgence & de l'amitié ; mais il semble que le Public ne devrait pas être dans la confidence. On a beau dire qu'on a cédé aux sollicitations de ses amis , le Lecteur n'en croit ni plus ni moins. En effet, il faut être de bonne-foi. Le seul desir d'obtenir les suffrages du Public peut obliger un Auteur à lui présenter ses amusemens. On peut parier que l'Auteur de la Brochure qui fait le sujet de cet article, en affichant son mépris pour la gloire , ne s'est pas attendu à être pris au mot. Quoi qu'il en soit , nous allons transcrire en partie sa première Épître , intitulée *mes Aveux*.

Je n'ai point la sotte manie
D'annoncer, la trompette en main,
Des prétentions au génie.
Je suis un bon diable d'humain
Qui fais des vers par fantaisie.
Je fais que j'ai peu de talent,
Que mes vers sont sans harmonie,
Et j'en conviens tout bonnement,
Jouer est mon unique envie.
Loin des charmes de ma Ninon,
Quand mon cœur amoureux soupire,
Pour calmer ses maux, de ma lyre
J'essaye à tirer quelque son.
Si le Dieu du goût d'un sourire
Daigne encourager mes travaux,
Mieux qu'Apollon elle m'inspire,
Je lui dois le peu que je vaux.
Je voudrois vivre en sa mémoire,
Ce seroit le vœu de mon cœur :
La gloire est douce, mais la gloire
Souvent coûte cher au bonheur.
Pour l'obtenir, que l'on s'agite,
Que l'on recherche ses douceurs !
Plus de repos & moins d'honneurs,
C'est ma devise favorite.
Courez après elle qui voudra,
Pour moi j'y renonce au plus vite.
Je n'en veux point à ce prix-là.
Que j'entasse tome sur tome.

Que je me consume à grands frais
Pour voler après un fantôme
Que je n'attraperai jamais !
Non , je veux dans l'insouciance ,
Libre de soins , couler mes jours.
Je suis né pour l'indépendance ,
Je ne suivrai que les amours.
Si par hasard dans mon asyle
La gloire un jour porte ses pas ,
Sans cesser de vivre tranquile
Je pourrai lui tendre les bras.
J'accueillerai l'enchanteresse
Ainsi qu'un convive amusant.
Elle ne marchera pourtant
Qu'à la suite de ma maîtresse.
Si cela ne lui convient pas ,
Bon soir , Madame la Déesse ,
Nous n'aurons jamais de débats.

Nous avons cité cette Épître comme la moins foible du Recueil , & néanmoins on n'y reconnoît que trop la facilité lâche & profaïque de Ducerceau. Elle pèche du côté de ce ton noble , que la délicatesse Françoisise admet pour un des premiers principes du bon goût. Tout ce qu'on en peut dire , c'est qu'elle n'a pas les défauts ordinaires aux faiseurs de vers de ce siècle. C'est très-bien fait sans doute d'éviter le précieux néologisme , l'affectation du style , la ridicule recherche des idées singulières , la bi-

zarre alliance des mots étonnés de se voir ensemble, la tournure sophistique des pensées triviales; en un mot, de ne pas substituer un vernis factice aux couleurs de la Nature; mais il ne faut pas confondre avec le naturel une familiarité prosaïque. La Fontaine a beaucoup de naturel; mais voyez comme ses vers sont pleins de pensées, d'images, de saillies, & même d'invention de style. Nous le répétons, il n'y a plus aucun mérite à entasser rimes sur rimes, même avec une sorte de facilité. Il en est de la Poésie qui n'a que des piés, comme de certains reptiles qui ont plus de pattes que les oiseaux n'ont de plumes à leurs ailes. Avec toute cette multitude de piés si justes & en si bel ordre, ils ne peuvent que ramper, & ce ne sont après tout que des chenilles.

V A R I É T É S.

LETTRE au Rédacteur du Mercure.

Des Savans je fuis les débats,
 Dans mon sens rarement j'abonde;
 Ce que je fais le mieux au monde,
 C'est de dire je ne fais pas.

IL y a pourtant des choses, Monsieur, que je ne puis m'empêcher d'affirmer. Je fus bien tenté de vous écrire il y a quelque tems, & de vous certifier que cette Marion de Lorme qu'on affirmoit si positivement avoir vécu jusqu'en 1752, & avoir atteint sa 132^e année, étoit morte au contraire encore jeune.

J'avois son Extrait mortuaire fait en vers par les contemporains. Je vous l'ai montré ; mais à l'appui des Poètes & des Historiens , je voulois ajouter quelques recherches faites sur les Registres de la Paroisse de Saint-Paul , où l'on n'a rien trouvé qui concernât cette femme célèbre. Il n'est point question d'elle à l'année indiquée. Dix ans plus tôt , on trouve une vieille femme , qui ne s'appelle ni Marion , ni de Lorme , & qui paroît avoir été centenaire. Or , tandis que je m'occupois de ces recherches , des gens plus expéditifs que moi ont si puissamment réfuté cette fable , que j'ai cru inutile d'en parler davantage.

Si cependant je me suis tû sur la Courtisane , je ne puis garder le silence sur un personnage plus célèbre , qu'on fait vivre aujourd'hui soixante ans de plus qu'il n'a vécu ; c'est l'Empereur de la Chine, le sage Cam-hi.

Vous avez dit vous-même , d'après le Courier de l'Europe , & je ne sais combien d'autres papiers d'une semblable authenticité , que le sage Cam-hi venoit de descendre au tombeau. Se peut-il que les rédacteurs de tant d'écrits qui sont les monumens fondamentaux de l'Histoire du siècle , ne sachent pas que ce vertueux Cam-hi est mort en 1724 ; que le quatrième de ses fils, Yong-Tcheng , lui a succédé & a régné onze ans, qu'en 1735 il a laissé son Empire à son fils, le savant Kien-long , qui fut Conquérant & Poète , & qui régnoit encore au commencement de l'année dernière ?

Cette erreur de nom assez grave ne peut-elle pas faire douter de la mort de ce Prince ? Pourquoi ne nous dit-on ni le lieu , ni la date de sa mort , ni le nom du fils qu'il a désigné pour lui succéder ? On nous parle il est vrai de sa maladie ; c'étoit le chagrin de voir le peuple de ses Provinces moins heureux qu'il ne l'avoit cru. C'est un mal dont je ne sache pas qu'aucun Souverain soit mort en Europe .

ni dans l'Asie-Mineure, ni dans la Perse, ni dans l'Inde, encore moins en Afrique. On ne le connoît qu'à la Chine, & cela est heureux; car si ce mal gagnoit, il pourroit arriver de tems en tems quelque mortalité parmi les têtes couronnées.

Vous nous dites encore qu'une Société de Curés vient de proposer à tous les autres de se cotiser pour armer une Frégate contre les Anglois. J'ignore si cette nouvelle est plus sûre que celle de la Chine; j'admire le zèle héroïque & patriotique de ces bons Curés, & je vois ce que peut faire une Frégate de plus.

Mais moi, qui ne suis qu'un pauvre Hermite, j'aurois désiré que ces bons Curés, au lieu d'armer des Soldats, eussent renouvelé, puisqu'ils ont de l'argent, l'exemple qu'a donné le Régent de l'Audience Royale de Majorque, le respectable Dom Joseph de Cregensan, en ouvrant une souscription pour soulager les veuves & les orphelins que la guerre multiplie prodigieusement.

Pour moi, Monsieur, qui n'ai jamais en aucune manière concouru à la mort de personne, je desire bien sincèrement qu'aucun homme désormais n'abrège les jours de ceux qui vivent; & que nos graves Historiens ne prolongent pas les jours de ceux qui sont morts. Je suis, &c.

Le Frère P A U L,
Hermite de Paris.

P. S. Je viens de lire à l'instant, dans la Gazette de France du 2 Juin, qu'Aider-Ali-Kan inquiète les Anglois sur la Côte de Coromandel. Cependant, cette même Gazette nous avoit assuré l'année passée, à la date du 14 Septembre 1779, que des Vaisseaux Anglois venoient d'apporter à Londres la nouvelle de la mort de ce terrible Aider-Ali-Kan: en effet,

143

DE FRANCE.
depuis, dans aucune nouvelle apportée de l'Inde, son nom n'a été prononcé.

Comment la correspondance perpétuelle qu'il y a entre l'Inde & la Grande-Bretagne ; comment le retour de tant de François qui arrivent du Bengale, ou de la Côte de Coromandel, permettent-ils qu'il y ait des doutes sur l'existence d'un homme qui a conquis tant d'Etats ? Est-ce encore un troisième personnage qu'on fait agir après la mort ?

G R A V U R E S.

HENRI IV chez Michau, Estampe d'environ 18 pouces de large sur 14 de haut, dessinée & gravée par Ph. L. Parisseau. Prix, 8 liv. A Paris, chez l'Auteur, rue de Savoie, la quatrième porte cochère à droite en entrant par la rue des Grands Augustins.

Treizième Livraison du *Voyage pittoresque de l'Italie : Royaume de Naples*. On souscrit à Paris, chez M. de la Fosse, au Caroussel.

Figures de l'*Histoire de France*, cinquième Livraison. Prix, 18 liv. On souscrit à Paris, chez le sieur Le Bas, Graveur-Pensionnaire du Cabinet du Roi, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Percée (*Voyez l'Avis qui est sur la couverture.*)

ERRATA. Dans le dernier Numéro du *Mercury*, Art. VERSAILLES, page 79, on lit : *l'Administration Provinciale du Berry eut l'honneur, &c.* lisez : *l'Administration Provinciale de Haute-Guienne eut, &c.*



ANNONCES LITTÉRAIRES.

LETTRE à M. de Bellisle, pour servir de réponse aux Observations d'un Sourd & Muet, par M. l'Abbé Deschamps, Vol. in-12. A Paris, chez les Marchands de Nouveautés.

Le Génie de l'Architecture, ou Analogie de cet Art avec nos sensations, par M. le Camus de Mezières, Architecte. Vol. in-8°. Prix, 3 liv. A Paris, chez l'Auteur, rue du Foin S. Jacques, au Collège de Maître Gervais; & chez Morin, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques.

Fragment sur Shakespear, par M. Sherlock; traduit de l'Italien, par M. D. R. in-8°. Chez la veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques; & chez Esprit, Libraire, au Palais-Royal. Prix, 15 f.

T A B L E.

A ELIPHE,	97	<i>de Haute-Guienne,</i>	111
<i>A la même,</i>	98	<i>Le Cid, Tragédie,</i>	126
<i>Epitaphe de M. Dorat,</i>	99	<i>Eplres,</i>	136
<i>La Leçon utile, Anecdote, ib.</i>		<i>Lettre au Rédacteur du Mer-</i>	
<i>Bouquet à Mlle de B. . . .</i>	109	<i>cure,</i>	140
<i>Enigme & Logogryphe, ib.</i>		<i>Gravures,</i>	143
<i>Procès-Verbal des Séances &</i>		<i>Annonces Littéraires,</i>	144
<i>de l'Assemblée Provinciale</i>			

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur de France*, pour le Samedi 17 Juin. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 16 Juin 1780. DESANCY.

M E R C U R E D E F R A N C E .

S A M E D I 24 J U I N 1780.

P I È C E S F U G I T I V E S E N V E R S E T E N P R O S E .

L E N O R M A N D V I N D I C A T I F .

C E R T A I N plaisant, natif de Normandie,
Qui faisoit rire & qui ne rioit point ;
Avec douceur souffrant la raillerie ,
Mais à la rendre exact au dernier point ,
Arrive un jour dans une hôtellerie.
La soif le tourmentoit , sans parler de la faim.
Tristement à l'écart il tenoit dans sa main
Sa bourse de cuir entr'ouverte ,
Légère , hélas ! solitaire prison !
Il venoit de jouer , avoit fait grosse perte ;
Une pièce d'argent , petite encor , dit-on ,
Tout à son aise & sans rendre aucun son ,
Rouloit au ventre creux de la bourse déserte.
Suivant son lit , on se couche. A l'écart
Il mène l'Hôte ; & modeste en son dire ,
Demande un vin. . . passable ; on lui donne du pire :

San. 24 Juin 1780.

G

De la bouteille il ne veut qu'un seul quart.

L'Hôte à ce mot jugeant sur l'apparence

Que l'étranger est léger de finance,

Pour le servir prend un air de dédain,

Négligemment lui transvase son vin,

En perd moitié, puis d'un air d'insolence :

« L'ami, dit-il avec un ton railleur,

« Vous allez à coup sûr nager dans l'abondance ;

« Vin répandu porte bonheur. »

Que faire ? Se fâcher ? L'Hôte n'eût fait que rire.

Le Normand fit mieux, Sans mot dire

Il l'écoute parler ; puis l'argent à la main ,

Il lui demande un quartier de gros pain.

Tandis que l'Hôte a gagné sa cuisine ,

Vers le tonneau tout droit il s'achemine ,

Tourne le robinet ; soudain

Bacchus fuit à longs flots , coule & roule à son aise ;

Tant que bientôt, comptoir, bancs, table & chaise,

Tout nage dans des flots de vin.

L'Hôte arrivé, jure, s'écrie ;

Au robinet il court d'abord ;

Puis fond sur le Normand avec tant de furie ,

Que ce dernier sur l'heure en seroit mort ,

S'il en eût eu la moindre envie.

Mais , quoique pauvre , il tenoit à la vie ;

Il défendit ses jours. L'aventure courut ;

La scène étoit dans un village ;

Chez le Seigneur l'Hôte parut,

Voulant sur l'étranger gagner frais & dommage.

Le Seigneur mande le Normand ;
 Puis de lui demander le pourquoi , le comment.
 Mais celui-ci , sans changer de visage ,
 Répond aussitôt : « Monseigneur ,
 » L'Hôte m'avoit appris , n'aguères , qu'en ménage ,
 » Vin répandu portoit bonheur.
 » Pour répondre à sa bienfaisance ,
 » Envers lui je me suis rendu
 » Prodigue par reconnoissance.
 » Puisqu'un verre de vin perdu
 » M'est garant d'un bonheur extrême ,
 » Pour l'enrichir plus que moi-même ,
 » De bon cœur j'en ai répandu
 » Près d'un tonneau ». Je n'ai besoin de dire
 Qu'au Seigneur il prit un sourire.
 L'Hôte enfin se vit renvoyer
 Sans tuer le Normand , le Normand sans payer.

M A D R I G A L

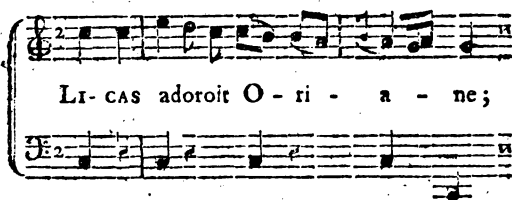
*Fait à la Campagne de Mlle DE C....
 au sujet d'une piqure que lui avoit faite
 une Abeille.*

CONSOLEZ-VOUS , trop séduisante Iris ,
 Du mal que vous a fait cette innocente Abeille ;
 Car en piquant votre bouche vermeille ,
 Elle a cru savourer & la Rose & les Lys.

(Par M. Cresp. *)

G ij

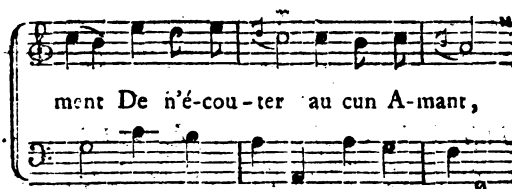
ROMANCE.



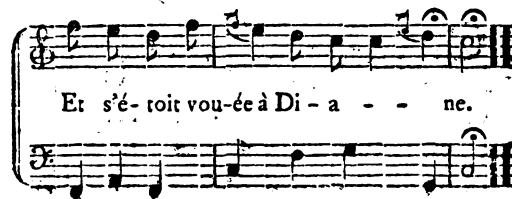
LI-cas adoroit O - ri - a - ne;



Mais la Nimphe a-voit fait fer-



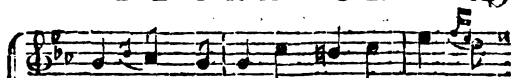
ment De n'é-cou-ter au cun A-mant,



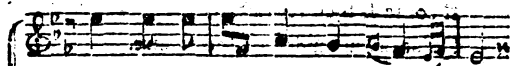
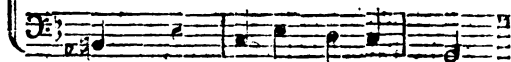
Et s'é-roit vou-ée à Di - a - - ne.

DE FRANCE.

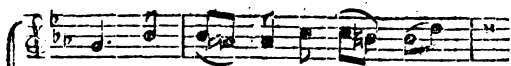
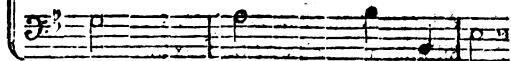
149



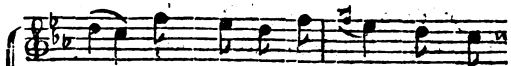
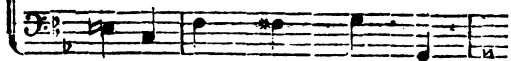
Fi - del-le à ce ser-ment au - ste - re ,



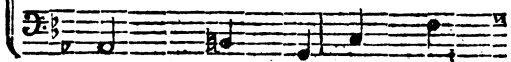
Long-tems la bel- le ré - si - sta ;



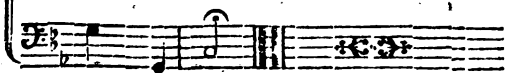
Mais Li - cas si fort in - si -



sta , Qu'en- fin e'- le fut moins sè-



ve- - - - re.



G iii

UN jour , qu'ensemble dans la plaine ,
Leurs Troupeaux païssoient réunis ,
Le beau Licas se crut permis
D'entretenir son inhumaine ;
Après avoir à la Bergère
Parlé d'abord de ses moutons ,
Il conte si bien ses raisons
Qu'un aveu tendre est son salaire.

OUI , Licas , dit-elle , je t'aime.
A l'instant un tonnerre affreux
Sillonnant les airs de ses feux ,
Leur cause une frayeur extrême.
Dans une caverne écartée
La terreur a guidé leurs pas ;
Ah ! contre moi , mon cher Licas ,
Diane est sans doute irritée.

JE t'avois , dit-elle , ô Déesse !
Promis de fuir tous les amans ,
Mon cœur viole mes sermens ,
Tu te venges de ma foiblesse.
Ah ! plains le sort de ta Bergère ,
Licas ; qu'allons-nous devenir ?
Diane , hélas ! pour me punir
S'arme des foudres de son père.

MAIS l'éclair perce leur retraite ,
La terre tremble sous leurs pas ;

Licas vers elle étend les bras ,
Et la Nymphé en pleurant s'y jette.
Craignant moins l'amant que l'orage ,
La belle embrasse son Berger :
On devient doux dans le danger ;
La peur la rendit moins sauvage.

Le bruit croît , leur frayeur redouble :
Hélas ! vont-ils perdre le jour ?
L'orage est passé sans retour ,
Et le calme succède au trouble.
De Latone la fille austère
N'avoit point causé leur terreur :
C'est l'Amour qui , pour leur bonheur .
Avoit seul lancé le tonnerre.

(Cette Romance est tirée de l'Histoire du Chevalier
du Soleil , & la Musique est de M. Philidor.)

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Gril* ; celui du
Logogryphe est *Langue* , où se trouvent
Ange , *élan* , *nu* , *nüe* , *lune* , *gale* , *âne*.

É N I G M E.

JE pris naissance en même-temps que l'homme ,
En même-temps , ou peu s'en faut :
Ce fut . . . O la maudite pomme !

G iv

Je n'ai ni vice ni défaut,
 Mais je les porte tous en somme.
 Je suis du sage le soutien ;
 Par ses soins je deviens féconde,
 Et dois mon existence au malheur de ce monde,
 Quoique je sois fille de bien.
 Utile à tous, & sur-tout nécessaire
 Au souffrant valétudinaire,
 A l'indigent dans sa chaumière,
 A l'esclave dans sa prison,
 A tout forçat dans sa galère,
 Au maître qui donne leçon.
 L'insolent, le brutal, (prudence vous en garde)
 Le railleur, pis cent fois, la femme babillarde ;
 Viennent me livrer mille assauts :
 Et sans armes & sans défense,
 Tranquille au sein de mon indifférence,
 Je peux combattre tous les maux.
 Il n'est rien avec moi (jugez mon importance)
 Dont on ne vienne à bout ; & le monde sans moi
 Deviendrait un théâtre & d'horreur & d'effroi.
 A me chercher, Lecteur, plus on met de constance,
 Et plus ainsi vers moi pas à pas on s'avance.
 Mais tu me tiens, dis-tu, l'on ne peut s'y tromper ;
 Fort bien ; mais si je suis long-temps sans t'échapper,
 Ce sera grand miracle en France.

(Par M. L. Demaserie.)

L O G O G R Y P H E .

LA nef qui s'arrêta sur les Monts d'Arménie,
Etoit mon prototype , & j'en suis la copie :
Ce qui doit étonner , c'est que non loin des Cours ,
L'étranger curieux me trouvera toujours.
Mais pour répandre sur mon être
Un jour tant soit peu lumineux ,
Mes pieds inégaux , paresseux ,
Des doctes sœurs , que vous devez connoître ,
Ont le nombre mystérieux.
Lecteur , si vous voulez en faire l'analyse ,
Ce rayon émané des cieux ,
Et qui vous spiritualise ,
Doit s'y présenter à vos yeux ;
Le nom d'un Érudit , un animal stupide ,
Un citoyen des airs , un élément perfide
S'y trouveront pêle-mêle entassés ;
Vous y verrez encor une ville de France ;
Un sage des siècles passés ;
Une branche de la Finance ;
Un Prêtre , un grand Seigneur au pays Musulman ;
Le plus tendre des noms pour une ame bien née ;
Un habitant des côtes de Guinée ;
Un mot Hébreu ; plus , maint autre Allemand ;
Ce qu'enfin Despréaux à table craignoit tant.

(Par M. l'Abbé Dourneau.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

COLLECTION *complète des Œuvres de*
Charles Bonnet. Tomes I, II & III. in-4^o.
A Neufchâtel, chez Fauche; & à Paris,
chez Hardouin, Libraire, rue des Prêtres
S. Germain-l'Auxerrois. 1779.

L'AUTEUR a séparé ses Œuvres en deux classes, l'Histoire-Naturelle, & la Philosophie spéculative. La scène s'ouvre par l'Histoire-Naturelle : M. Bonnet nous apprend qu'il s'est déterminé fort difficilement à donner cette Édition complète ; ce n'est qu'après avoir lutté assez long-tems contre les sollicitations de son Libraire, l'empressement de ses amis, l'indulgence (c'est-à-dire, les vœux) du Public, qu'il a enfin cédé, pour le plus grand avantage de ce même Public. Il ne dissimule point que la Physique fut sa première inclination, qu'il la regarde, & avec grande raison, comme la mère de la métaphysique ; que les liens d'une parenté si proche forment de ses divers écrits un ensemble, établissent entre-eux cette unité si précieuse aux gens de goût : il ajoute que la fille ne commença à devenir auprès de lui la rivale de la mère, à attirer ses regards, que lorsque, pour lui plaire, elle eut emprunté

les brillantes couleurs de la nature, & qu'elle se fut rendue palpable en revêtant un corps. Il avoue, en faisant une espèce d'excuse à ceux qui ont pris les premières Éditions, qu'il a enrichi celle-ci de corrections; ce sont des droits qu'il s'est faits à la reconnaissance publique, & il ne peut trop les multiplier. Enfin, pour ne rien laisser ignorer aux Lecteurs de ce qu'il leur importe de savoir, il nomme les personnes à qui l'on doit la belle exécution de l'Édition nouvelle; correction & propreté, au Pasteur Meuron de Neufchâtel; vignettes & culs-de-lampe, à M. Bradt, Danois; portrait de l'Auteur méditant profondément sur le perfectionnement futur des êtres, à M. Juel, du même pays; enfin, belle gravure de ce beau Portrait, à M. Clémens, compatriote du Peintre, son ami & celui de l'Auteur.

Après ces détails intéressans, car tout l'est dans une grande entreprise, M. Bonnet entre en matière par les observations suivies qu'il a faites sur la reproduction des pucerons: il est venu à bout d'élever dans la solitude la plus exacte neuf générations de pucerons du plantain, tous pris au moment de leur naissance, & qui tous ont été féconds sans avoir été fécondés, sans avoir pu l'être; ils ont produit 8, 13, 30, & jusqu'à 80 petits vivans; d'où il résulte, ou que la multiplication des pucerons s'opère sans aucun accouplement, ou qu'un premier accouplement sert, de mère en fille, au moins

G vj

pour neuf générations consécutives ; ou enfin , comme disoit M. de Réaumur , que ces insectes s'accouplent dans le ventre de leur mère. Ce premier succès a encouragé l'Auteur : il a entrepris de nouvelles expériences , & il ne désespère pas de parvenir à élever de même en parfaite solitude jusqu'à la trentième génération de ces singuliers hermaphrodites. Mais ce n'est pas en ce seul point qu'ils sont singuliers : on en connoît des espèces où la distinction de mâle & femelle a lieu , ainsi que l'accouplement à la manière vulgaire , & qui toutes-fois peuvent aussi se perpétuer sans accouplement , & produire tantôt des fœtus ressemblans à des œufs , & tantôt des insectes vivans. Voilà de petits animalcules bien bizarres , & qui semblent faits exprès pour dérouter les grands Philosophes , sur-tout ceux qui osent renfermer les moyens de la Nature dans le cercle de leurs préjugés ; car la Philosophie a aussi les siens , même la Philosophie observatrice. Par exemple , n'est-ce pas un préjugé bien étrange que celui de notre Philosophe Genevois sur la multiplication sans accouplement ? A force d'observer & de méditer , il est parvenu à se persuader que cette voie de génération étoit la plus simple , la plus naturelle ; que l'autre , au contraire , étoit compliquée , singulière , étonnante même , & que si la Sagesse suprême l'a préférée , c'est seulement , dit M. Bonnet , pour donner lieu à la diversité qui,

jointe à l'unité, constitue le beau physique; & encore pour prévenir la dégénération des espèces par le choc, par la compensation des défauts contraires des deux individus concourans à la génération. Sans cela, il est probable que l'homme auroit eu le bonheur de se multiplier de la façon la plus simple, la plus naturelle, la plus pure, en un mot, comme les pucerons, les polypes & les tilleuls.

Mais nous ne sommes pas au bout des merveilles. On connoît les découvertes de M. Trembley sur la propriété qu'ont les polypes de se multiplier pour ainsi dire de bouture; il nous a appris qu'il ne falloit que couper un polype en trois pour avoir trois polypes; on a observé ou soupçonné, avec plus ou moins de fondement, la même propriété dans les orties & les étoiles de mer, dans les salamandres, les limaçons, les scolopendres, &c. M. Bonnet l'a retrouvée dans une espèce de vers aquatiques vivipares, & il en rend compte dans la seconde partie de ce premier volume. Ayant partagé un de ces vers en deux, il a eu le plaisir de voir chaque tronçon conserver le mouvement progressif, reproduire sous ses yeux toutes les parties qui lui avoient été retranchées, & devenir un ver bien complet, & capable de se reproduire de la même manière. Ces mêmes vers coupés en quatre, huit, dix, douze, & jusqu'à vingt-six portions, se sont multipliés quatre, huit,

dix, douze, ving-six fois; multiplication prodigieuse, & qui, sur le pied de douze sections seulement, faites chaque année à chaque individu, donneroit, au bout de la sixième année, près de trois millions de polypes provenans d'un seul.

On sent quelle riche moisson de détails un pareil phénomène présente à l'observateur : M. Bonnet a remarqué qu'une portion quelconque du corps du ver comprise entre deux sections ne s'étendoit, ni ne croissoit, mais seulement les parties qui repoussent à chaque extrémité de cette portion; que l'accroissement de ces parties se faisoit selon les mêmes loix observées dans les végétaux par M. Hales, mais plus lentement dans les tronçons plus voisins de la queue; que des tronçons qui n'avoient que deux ou trois lignes après l'opération, avoient deux pouces au bout de six mois, & ne prenoient pas moins d'accroissement total que des portions beaucoup plus longues. Au reste, cette propriété de se reproduire ainsi par la section, la nature la devoit en quelque sorte à ces vers, puisqu'elle les a faits cassans, pour ainsi dire, & sujets à se partager d'eux-mêmes, comme certaines espèces de polypes, soit lorsqu'ils s'enfoncent un peu trop avant dans la terre, ou qu'ils rencontrent une terre trop ferme, ou par l'effet de causes intérieures & moins connues. Mais tout a ses bornes; & sans pouvoir assigner précisément celles de cette étrange multiplica-

tion , sans avoir remarqué que les parties nouvellement produites fussent moins bien conformées, l'Auteur avoue qu'il n'a point eu de vers qui se soient complétés plus de douze fois , & qu'après les dernières opérations, l'accroissement étoit moindre qu'il n'avoit été après les premières. Il a observé, dans le cours de ses expériences , que le principe de reproduction ne réside pas également dans tout le corps de ces vers , & que si l'on fait la section à moins d'une ligne & demie de distance de l'une ou l'autre extrémité , la partie coupée périt sans se reproduire; tandis que des tronçons d'une demi-ligne de longueur , pris entre les deux points ci-dessus déterminés , croissent , se prolongent de part & d'autre , & deviennent avec le tems des vers complets. De quelques-uns de ces tronçons on a vu sortir de petites anguilles vivantes qui se partageoient en deux naturellement , & avoient éminemment la vertu de se multiplier par ces divisions. En général, la circulation des humeurs n'éprouve aucun dérangement dans ces vers mutilés , & ils semblent conserver les mêmes inclinations : on les a vus , peu de tems après qu'on leur avoit coupé la tête , tantôt s'enfoncer dans la boue , la partie antérieure & tronquée la première , tantôt ramper le long des parois du vase , & faire effort comme pour en sortir. M. Trembley avoit su donner six à sept têtes à ses polypes , par l'art de les diviser; M. Bonnet n'a pu en don-

ner que deux à ses vers aquatiques, lesquels, par leur mobilité, & même par leur mollesse, se dérobent aux expériences; les deux têtes étoient l'une à côté de l'autre, & sembloient produire dans le ver deux volontés : heureusement l'ancienne tête paroissoit être mieux organisée, plus forte, & prévaloit sur l'autre.

Parmi les diverses espèces de vers aquatiques, il s'en est trouvé plusieurs qui avoient la même faculté de se reproduire étant coupés par morceaux; mais dans une de ces espèces, au lieu de repousser une tête & une queue, la plupart de leurs tronçons ont poussé deux queues : dans un seul cas une tête unique nouvellement produite, s'est trouvée inclinée à l'axe du corps; dans tous les autres cas les parties reproduites ont eu leur direction & conformation régulières. Il n'y a pas jusqu'aux vers de terre qui n'aient cette faculté de se multiplier ainsi par section : seulement l'opération est plus longue, mais aussi ils sont capables de supporter de très-longes jeûnes.

A propos de tous ces vers qui se multiplient en se divisant, & qui ont quelquefois plusieurs têtes, notre Auteur élève des questions très-subtiles, & comme on le pense bien, très-intéressantes sur le *moi* des polypes, sur ce que devient le *moi* du polype divisé, sur la formation du *moi* des polypes nouvellement produits par cette même division; mais tout en raisonnant ainsi sur le *moi* des insectes, il s'en faut bien qu'il

perde le sien de vue, & qu'il nous le laisse oublier. Il paroît s'en occuper sans cesse; sans cesse il va réclamant ses droits sur la découverte qu'il aura faite d'un mamelon de chenille, de la manœuvre d'une chrysalide, de la construction d'une coque, de la manière dont un puceron vient au monde; il ne perd pas non plus l'occasion de citer les lettres de ses correspondans où l'on rend justice à son mérite; en sorte qu'il met le Lecteur à portée d'observer aussi le *moi* du Philosophe, & d'en démêler le ressort principal.

La troisième partie du premier volume, consacrée de même aux insectes, renferme des observations de détail, parmi lesquelles il y en a de neuves, sur les chenilles, leurs coques & leurs chrysalides; sur les papillons & leurs œufs; sur une fausse chenille & le ver qui la mange; sur les fourmis & les fourmis-lions; sur les mouches ichneumonées & les mouches des galles; enfin, sur les araignées & le ver-mangeur de la jusquiame.

Encore trois Mémoires sur les chenilles au commencement du second volume, suivis d'une bonne dissertation sur le *tania*, ou ver-solitaire, sa structure, son origine, sa reproduction, & le spécifique de M. Herrenschevands; sur sa tête nouvellement découverte par l'Auteur, & jadis entrevue par M. Andry; les quatre suçoirs dont elle est munie; les corps floriformes, ou esta-

macs ; les stigmates , le vaisseau continu qui parcourt toute la longueur du ver , & qui fût autrefois injecté par M. Winslow ; enfin , sur les petites ouvertures qui se trouvent sur les côtés ou sur la convexité de chaque anneau , & qui ont été prises pour des bouches par les uns , pour des anus par les autres.

Le reste de ce second volume roule sur les plantes , sur la végétation dans des matières autres que la terre ; l'usage des feuilles , leur retournement , avec les exceptions , leur arrangement & ses causes finales , objet favori des spéculations de M. Bonnet ; sur le Redressement des tiges , l'étiollement des plantes , leurs singularités , l'art de les colorer , les découvertes auxquelles cet art a donné lieu , & la prétendue conversion des espèces ; enfin , sur la rosée & les influences de la lumière & de la chaleur à l'égard de la végétation.

Le troisième volume nous présente les *Considérations sur les êtres organisés*. L'opinion chérie de l'Auteur , & qui , selon lui , a été imaginée par la Philosophie elle-même , c'est que les germes de tous les corps organisés d'une même espèce sont renfermés les uns dans les autres , & se développent successivement , suivant les circonstances. Rien de plus philosophique en effet , & en même-temps rien de plus commode pour expliquer la formation des êtres organiques , que de les supposer tous formés dès l'origine des

choses : mais aussi rien de plus modeste & tout à la fois de plus inconséquent , que d'annoncer , après avoir ainsi résolu ce grand problème , après avoir expressément affirmé qu'il n'y a point dans la nature de véritable génération , que d'annoncer , dis-je , qu'on arrachera un jour à la Nature ce grand secret qu'elle semble s'être réservé. L'Auteur Philosophe se sert de toutes les ressources de son génie pour appuyer sa belle découverte ; il n'oublie pas , comme on s'en doute bien , la divisibilité indéfinie de la matière ; & si l'imagination se révolte contre l'énorme petitesse des germes de cette série décroissante à grands pas , dont chaque terme est à celui qui le suit immédiatement , dans la raison du corps organisé (200 liv.) par ex. au 1^{er} germe qui en doit éclore ($\frac{1}{100}$ ^e de grain) , & où la raison du trentième terme au premier ne pourroit s'exprimer dans l'hypothèse , que par une fraction dont le numérateur seroit l'unité , & le dénominateur un nombre composé de deux cent quarante-six chiffres ; l'Auteur impose silence à cette imagination raisonneuse , en lui disant : » Le soleil , un million de fois plus gros que la terre , a pour terme extrême un globule de lumière dont plusieurs milliards entrent à-la-fois dans l'œil de l'animal vingt-sept millions de fois plus petit qu'un ciron ; » & si cela ne suffit pas pour faire taire l'imagination , & la rendre plus traitable , il saura tirer de ce même globule de lumière , un

autre Univers qui aura son soleil, ses planètes, ses végétaux, ses animaux, & parmi ces derniers, un animalcule qui sera à ce nouveau monde ce que l'animalcule vingt-sept millions de fois plus petit qu'un citron, est au monde que nous habitons. Comment douter après cela des germes innombrables renfermés, emboîtés les uns dans les autres? Ne croit-on pas les voir intuitivement, les mesurer, les compter, les suivre jusques dans les abîmes de l'infini, & devenir spectateur de leurs admirables *évolutions*? ou plutôt, ne voit-on pas que ces suppositions n'expliquent rien; qu'elles sont le roman de la métaphysique, & que ce qu'elles ont de romanesque & de faux se répand sur toutes les conséquences que l'on en veut tirer. Il suffit de dire que le germe de la trentième génération seroit plus petit par rapport au premier corps organisé, représentant ici la première génération, que le plus imperceptible animalcule du monde créé par M. Bonnet, ne l'est par rapport à la masse entière de cet Univers réel, de ce monde planétaire où nous vivons & raisonnons bien ou mal.

L'Auteur n'est pas moins heureux à résoudre les objections qu'à imaginer des hypothèses: si on lui demande comment, dans son hypothèse des germes préexistans, il explique les monstres, les mulets, &c. il se tirera des monstres en disant qu'ils sont aussi préexistans, & que parmi les germes

il y en a de monstrueux : c'est-à-dire que, fidèle à l'esprit de son système, au lieu de nous dire comment se font les monstres, il se contente de nous attester sur son honneur qu'ils sont faits depuis long-tems ; & voici son dilemme victorieux : ou il faut entreprendre d'expliquer mécaniquement la formation des organes, ce que la bonne Philosophie reconnoît être au-dessus de ses forces ; ou il faut admettre que le germe contient actuellement en raccourci toutes les parties essentielles à la plante ou à l'animal. Comme si M. Bonnet avoit le droit d'interdire à la nature tout moyen de former successivement de nouveaux êtres organisés, par la seule raison que ce moyen seroit au-dessus de l'humaine intelligence !

A l'égard des mulets, de ces produits métis dus à l'union peu naturelle de deux espèces différentes, plus ou moins éloignées, il explique leur forme équivoque & mixte par l'influence de la nourriture sur la conformation de l'animal, bien entendu qu'il regarde la liqueur féminale comme la première nourriture de l'embryon, ou, si l'on veut, du germe passant à l'état d'embryon. Or, il est démontré par le fait que cette singulière nourriture a la force d'imprimer la ressemblance du père au germe contenu dans les ovaires de la mère ; je parle ici le langage de M. Bonnet. Or, comme cette force & sa manière d'agir est probablement au-dessus des explications de

l'Auteur , * pourquoi ne s'est-il pas déterminé, en Logicien aussi intrépide que conséquent , à admettre aussi des germes de mulet préexistans dans chaque femelle ?

Mais pourquoi les mulets n'engendrent-ils point ? C'est une autre question que l'Auteur s'étoit faite à lui-même dans un tems où il croyoit en effet les mulets stériles ; & il avoit répondu sans hésiter , que l'Auteur de la Nature ayant voulu limiter les espèces, avoit établi un tel rapport entre la liqueur séminale & le germe , que les organes de la génération de ce germe ne sauroient être développés en entier que par le fluide séminal propre à son espèce , &c. Mais toute cette explication tombe d'elle-même par une note que l'Auteur a mise dans cette dernière édition , & où il avoue que les mulets engendrent. Or , je vous prie , *finalistes* téméraires , quelle confiance peut-on avoir , pouvez-vous avoir vous mêmes dans vos assertions sur les fins de la Nature & de son Auteur , vous qui croyez voir ces fins aussi clairement dans les phénomènes imaginaires & chimériques , que dans ceux qui ont une existence réelle ?

* Tome III , page 442.



NOUVELLE Topographie, ou *Description détaillée de la France*, par M. Robert de Hessein, Censeur Royal.

DEUX Observations très-simples font la base de ce travail absolument neuf, dont le tems & la réflexion découvriront de plus en plus l'extrême utilité.

Première Observation. Tout quarré quelconque peut se diviser en 9 quarrés égaux, en prenant le tiers des côtés. Par exemple, dans un quarré de 24 pieds de longueur sur autant de largeur, vous en trouverez 9 de 8 pieds sur 8, comme le démontre la figure ci-jointe.

8	4	6
3	1	2
9	5	7

Seconde Observation. De ces 9 quarrés contenus dans le plus grand, l'un est toujours au centre. (N^o. 1 de la Figure.) Les 8 autres toujours aux 8 points Cardinaux. Est (2), Ouest (3), Nord (4), Sud (5). Nord-Est (6), Sud-Est (7), Nord-Ouest (8), Sud-Ouest (9).

Rien de plus simple & de plus évident

que ces deux Remarques ; en voici l'application.

Le Royaume de France & ses frontières forment un premier quarré qui se divise en 9 *Régions* ; chaque Région en 9 *Contrées*, chaque Contrée en 9 *Districts*, chaque District en 9 *Territoires*, chaque Territoire en 9 *Bans*, chaque Ban en 9 *Cantons*, chaque Canton en 9 *Ténemens*, chaque Ténement en 9 *Carreaux*, chaque Carreau en 9 *Pièces*, chaque Pièce en 9 *Mesures*.

Et la Mesure est un quarré de 8 toises sur 8, ou 48 pieds de longueur sur autant de largeur.

L'*Atlas Topographique* renfermera donc les Cartes suivantes : premièrement, celle de la France entière divisée en ses 9 Régions. Elle se distribue chez l'Auteur, rue du Jardinot, vis-à-vis celle du Paon, & se vend 3 liv. 12 s. à ceux qui n'ont pas souscrit.

Elle est accompagnée d'un Précis de Description générale en 4 pages in folio. Ce Discours offre une méthode absolument neuve, de classer tous les objets qui composent un État aussi vaste que la France; tous les hommes, tous les arts, tous les travaux, tous les biens, tous les êtres quelconques s'y trouvent distingués avec précision, & placés dans le rang que leur assigne la Nature.

Secondement, l'Atlas comprendra les 9
Cartes

Cartes des Régions principales, en commençant par celle du Nord-Est, qui paroîtra bientôt.

A chacune de ces 9 Cartes sera jointe une Description plus détaillée des pays qu'elle renfermera, suivant la méthode expliquée dans le premier Discours.

Troisièmement enfin, l'Atlas sera complété par les Cartes & Plans Topographiques des Districts, subdivisés en Territoires & Bans; ces Plans ne seront qu'au nombre de 54; les pays frontières trop éloignés & les mers environnantes qui rempliroient les autres, n'exigeant pas de Cartes particulières.

Le total sera donc de 64 Cartes ou Plans. On peut souscrire à raison de 25 liv. pour les 10 premières, accompagnées du Discours explicatif, ou de 160 livres pour les 64.

Dans les Plans des Districts, chaque ligne de la Carte vaut 72 toises; chaque point, 6 toises seulement. On n'a jamais publié de Topographie si complète & si détaillée.

Mais en suivant toujours la méthode uniforme & générale de cet Ouvrage, l'Auteur promet de fournir par la suite les Plans particuliers des Ténemens, des Carreaux & des Pièces qui lui seront demandés. Dans ces Plans détaillés, une ligne ne vaudra que 3 toises de sol pour les Cantons, une toise pour les Ténemens, & un tiers de toise ou 2 pieds pour les Pièces.

Sam. 24 Juin 1780.

H

On ne peut rien de plus commode pour les Arpentemens, les Terriers, les partages, & autres opérations rurales.

Observez que, sans rien changer aux dénominations actuelles, qui sont toutes arbitraires, mobiles & variées à l'infini, la nouvelle Topographie ajoute des caractères certains, invariables & uniformes, tant sur le terrain même que sur les Plans.

Ainsi, dans mille ans & à mille lieues d'ici, l'on reconnoîtroit avec évidence la place qu'occupe aujourd'hui la plus petite maison, par les caractères suivans : au Royaume de France, *Région* (du Centre, par exemple,) *Contrée* du (Nord, par exemple;) *Distriçt* du . . . *Territoire* du . . . *Ban* du . . . *Canton* du . . . *Téne-ment* du . . . *Carreau* du . . . *Pièce* du . . . *Mesure* du . . . Ces dix mots réduisent à l'impossibilité physique de se méprendre sur l'emplacement.

Mais comment les Auteurs de la nouvelle Topographie pourront-ils reconnoître & assigner les limites des *Régions*, *Contrées*, *Distriçts*, *Territoires*, &c. ? C'est la question qu'on a droit de leur faire : ils y répondent au commencement de leur Prospectus.

Depuis cent douze ans, les plus illustres Astronomes & Géographes de l'Académie des Sciences ont travaillé par les ordres & aux frais de Louis XIV, de Louis XV & de Sa Majesté régnante, d'abord à mesurer le

Méridien qui passe par l'Observatoire de Paris, plusieurs parallèles à ce Méridien, & plusieurs perpendiculaires: Secondement, à renfermer la superficie du Royaume dans une suite de triangles exactement mesurés & liés entre-eux: Troisièmement enfin, à constater la distance des clochers de chaque Paroisse principale à la Méridienne de Paris, & leur latitude précise.

C'est en vérifiant les points constatés par ce travail, digne de l'immortalité, en les rapportant, par une méthode simple & infaillible, à leur plan général ou à leurs quarrés subdivisés de 9 en 9, que les Directeurs de la nouvelle Topographie donneront à leurs Cartes & à leurs Plans l'exactitude la plus indubitable & l'utilité la plus permanente.

Jusqu'à présent tout est vague, incertain & changeant dans le mesurage & dans la description sur le papier; désormais tout sera clair, fixe, uniforme & proportionnel; les Arpenteurs auront les mêmes bases, le même langage, les mêmes échelles. Dix mots feront toute la nomenclature du nouvel Art, la démonstration des calculs, la perpétuité des plans, qu'il ne faudra plus recommencer, & que le moins habile pourra vérifier, tant sur le papier que sur le Terrain.

L'Auteur a donc raison d'annoncer que son travail doit être utile à tous les Citoyens, principalement aux Seigneurs, aux

H ij

Propriétaires Fonciers & aux Cultivateurs. Ceux qui souscriront pour son Atlas complet, auront les Plans détaillés des *Bans*, des *Ténemens*, *Cantons* & *Pièces* qu'ils désireront, pour leur utilité particulière, à beaucoup meilleur marché que les autres.

La gravure du nouvel Atlas sera parfaitement exécutée; la Carte de France, qui paroît avec le Prospectus & le Précis de Description générale, indépendamment du mérite qu'elle tire de la nouvelle méthode, est en outre de la plus belle exécution.

M É L A N G E S Historiques, Politiques, Critiques, Philosophiques, &c., ou Précis des Evénemens les plus intéressans de l'Histoire Ancienne & Moderne, & principalement de ceux qui concernent l'Histoire de France, avec le détail abrégé de tout ce qui s'est passé depuis le commencement du règne de Louis XV jusqu'en 1766 inclusivement, 1 vol. in-8°. d'environ 700 pages. Prix, 6 liv. relié. Par M. Ducrot.

Q U I ne croiroit trouver dans cet Ouvrage, à la lecture du titre, quelques traits au moins qui rappelleroient l'existence des Grecs, des Romains, des Carthaginois? Ces Peuples, si célèbres dans les annales du monde, n'y sont pas même nommés: Caligula & Néron sont les époques les plus re-

culées que l'Auteur donne à ce qu'il appelle *Précis de l'Histoire Ancienne*; & cependant le Libraire, sans doute sur sa parole, promet que *tous les siècles précédens s'y développent en peu d'heures devant nous, & nous amènent jusqu'à celui que nous voyons illustré.*

Le Lecteur, attristé par la description des atrocités des Caligula, des Néron, espère en vain le récit des vertus des Marc-Aurèle, des Titus, des Louis XII; il ne trouve au lieu d'eux, dans toute la première partie, que de nouvelles scènes d'horreurs; il ne voit qu'échafauds dressés, ou poignards aiguisés. Enguerrand de Marigny, le Cardinal de la Baluë, les Connétables S. Paul, de Montmorency, Jacques d'Armagnac, le Comte de Chalais, le Maréchal de Marillac, Cinq-Mars, de Thou, viennent successivement déchirer l'ame du Lecteur sensible par leurs différens supplices. Jacques Clément, Barrière, Châtel, Ravailiac, Damien, ne manquent pas de figurer dans cette hideuse galerie. Quelle impression doivent faire de tels objets sur les jeunes gens, pour qui l'Ouvrage, dit-on, est spécialement destiné?

M. Ducrot n'a point puisé ses recherches dans les sources primitives: il s'est borné aux Auteurs les plus modernes & les plus célèbres; il en a conservé jusqu'au style. On ne peut lui en faire un reproche, puisqu'il l'avoue. C'est une variété de plus, qui, peut-être, ne déplaira pas au Lecteur, mais il au-

roit dû ne choisir que des faits bien constatés. Pourquoi dit-il, en parlant de l'attentat sur Henri IV par Jean Châtel, que ce scélérat avoit avoué l'avoir commis par les conseils & les ordres des Jésuites; tandis que les Ecrits les plus authentiques du tems, & particulièrement le Journal de Henri IV, disent qu'il soutint à la question ordinaire & extraordinaire, & jusqu'à la mort, *n'avoir communiqué son dessein à personne, & qu'il avoit entrepris ce coup de son propre mouvement?*

Dans la seconde partie, où l'Auteur quitte les grands traits de l'histoire pour se livrer à des détails plus faits pour des mémoires que pour des élémens, il avance, en parlant de l'Edit de Louis XV, qui annobliroit les Capitaines dont les pères & les aïeux auroient eu les mêmes grades, *que, sous les Règnes de Charlemagne, de Henri IV, un Officier de fortune qui avoit vieilli dans le service, rentroit dans la foule des Roturiers, tandis qu'un Partisan pouvoit acquérir la noblesse à prix d'argent.* Un jeune-homme, à la lecture de ce passage, ne croira-t-il pas que sous le premier Empereur François, la Noblesse étoit déjà fixe, héréditaire, & formoit un Corps dans l'Etat? Un Gentilhomme entêté de ses aïeux, ne se tourmentera-t-il pas pour reculer son illustration jusqu'à cette époque? Il termine cette seconde Partie par un Mémoire sur l'Artillerie; c'est aux gens du métier à le

juger. Sa dernière Partie renferme des descriptions géographiques du Royaume de Siam , de l'Abyssinie , de Tripoli , de Tunis , d'Alger , de la Chine , avec quelques particularités sur le Gouvernement , les mœurs , les usages des Peuples de ces contrées. On y trouve une Anecdote Chinoise qui fait regretter de n'en pas trouver un plus grand nombre de ce genre. Trop de personnes sont intéressées à la savoir , pour ne la pas rapporter. Un riche inspecteur des Manufactures de ce pays , donna un Gouverneur à ses deux fils : ils annonçoient d'heureuses dispositions. Ce Gouverneur négligea , pendant un long voyage que fit le père , de les cultiver ; pour que sa conduite ne fût point éclairée , il éloigna les amis de la maison , renvoya les Domestiques les plus affidés. On se plaignit au père , qui ne voulut rien croire. A son retour , il reconnut que ce Gouverneur l'avoit trompé : il le renvoya. Ce Gouverneur eut l'imprudence de le citer au tribunal d'un Mandarin , pour obtenir la pension qu'on lui avoit promise. Le Mandarin examina les enfans , & prononça cette Sentence : „ Je condamne cet éducateur à
 „ la mort , comme homicide de ses élè-
 „ ves , & leur père à l'amende de trois
 „ livres de poudre d'or , non pour l'a-
 „ voir choisi mauvais , car on peut se
 „ tromper , mais pour avoir eu la foi-
 „ blesse de le conserver si long-temps. Il

Hiv

» faut qu'un homme ait la force d'en per-
» dre un autre quand il le mérite , & sur-
» tout si le bien de plusieurs l'exige. »

BIBLIOTHÈQUE du Nord, Ouvrage destiné à faire connoître en France tout ce que le Nord & l'Allemagne produisent d'intéressant , d'agréable & d'utile dans tous les genres de Sciences , de Littérature & d'Arts, avec des spéculations morales , législatives & littéraires de plusieurs Observateurs des Contrées Septentrionales , sur des sujets fort importans aux Méridionales. Tomes I & II, année 1780.

LA manie des Ouvrages Périodiques semble être particulière à notre siècle. Ils se sont multipliés à l'infini. Les bons esprits murmurent avec raison contre cette quantité prodigieuse

D'innombrables Journaux , dont le fécond progrès Changea les ignorans en Savans par Extraits.

Il est très-dispendieux de les réunir tous , & presque impossible de lire en un mois un si grand nombre de Volumes. Un autre motif de plainte & de discrédit à l'égard de ce genre d'Ouvrages , c'est que l'humeur , la passion , & même l'acharnement animent la plume de la plupart des Journalistes , & que les plus modérés distinguent un peu trop leurs amis de leurs ennemis. La Bibliothèque du Nord est exempte de tous ces abus & de tous

ces inconvéniens ; nous osons assurer que si elle étoit plus connue , on conviendrait généralement qu'elle mérite l'accueil le plus favorable , & qu'elle manquoit à notre Littérature. Elle fait parler notre langue aux meilleurs Écrivains du Nord , & sur-tout de l'Allemagne ; elle nous met à portée de juger de leur esprit & de leurs idées par des extraits ou par des morceaux entièrement traduits , & peut être regardée comme une suite du Journal Étranger , qui n'a existé que quelques années , & qui néanmoins étoit , comme celui-ci , un des Ouvrages Périodiques les plus instructifs & les plus agréables. Nous avons déjà parlé avantageusement de ce Journal dans un des Numéros de l'année dernière. Il a recommencé avec l'année 1780 : il en paroît tous les mois un Volume de huit feuilles. Le prix de l'abonnement est de vingt-quatre livres pour Paris & pour la Province , l'Ouvrage rendu franc de port. On souscrit chez Ballard , Imprimeur , rue des Mathurins , ou chez M. Rossel , Rédacteur , rue des Écouffes , au Marais. Les matières contenues dans les deux Tomes que nous annonçons , sont très-variées & très-intéressantes.

TOME I. Littérature , *Lettres sur l'Amour de la Patrie , ou Correspondance d'Anapistémon & de Philopatros.* " Ces Lettres , dit le Rédacteur , sont le fruit du délassement d'un grand Roi & d'un Roi Philosophe dans toute la vérité & la beauté de ce terme ,

H v

prodigué de nos jours à tant de gens qui le déshonorent par la témérité de leurs opinions. Le style familier, aisé & noble dont elles sont écrites, les principes sages & lumineux qui y sont développés, suffiroient seuls pour faire reconnoître l'auguste plume qui les a tracées. Qu'il est heureux pour l'humanité, que parmi ceux qui sont destinés à en faire le bonheur, il s'en trouve qui s'occupent aussi efficacement des moyens de le lui procurer ! » Ces Lettres sont au nombre de dix. *Remarques sur l'Histoire Universelle de M. Wëguelin. Musique, Réflexions sur l'Art du Chant. Beaux-Arts, de la bien-séance nécessaire dans les Beaux-Arts. Biographie, Mémoire historique sur le Maréchal de Fabert. Morale Politique, de la difficulté de juger les Hommes Supérieurs.* Cette dissertation mérite d'être lue avec attention. *Médecine, Mémoire sur le Magnétisme animal.*

TOME II. Philosophie, *Discours sur l'origine des Hommes.* Littérature, *Suite des Lettres sur l'Amour de la Patrie.* Histoire, *Notices intéressantes sur l'Empereur Joseph II.* Cet écrit avoit été fait dans le temps même que Sa Majesté Impériale étoit à Paris, & étoit prêt à paroître quinze jours avant qu'elle ne quittât cette Capitale. Des circonstances particulières en ont empêché l'impression à cette époque. On va juger du style par une anecdote déjà connue, mais qui n'a jamais été présentée d'une manière plus intéressante.

« Ce Prince, dans une de ces promenades
» où il se plaît à cacher sa grandeur, vit
» une jeune personne qui portoit un paquet
» dans son tablier, & qui paroissoit plongée
» dans la douleur la plus amère. Sa jeunesse
» & son affliction l'intéressèrent. Il l'aborda
» avec cet air d'honnêteté touchante qui
» peint l'intérêt & le respect que les âmes
» sensibles ont toujours pour l'infortune. Il
» lui demanda si on pouvoit, sans indis-
» crétion, savoir ce qu'elle portoit. La jeune
» personne, dont le cœur gonflé de chagrin
» éprouvoit ce besoin, que tous les infor-
» tunés ont senti quelquefois, de le répandre
» au-dehors, ne put résister long-temps aux
» instances de l'inconnu qui l'interrogeoit.
» Elle lui dit que le paquet qu'elle portoit
» renfermoit quelques hardes de sa mère,
» & qu'elle alloit les vendre. Elle ajouta en
» pleurant que c'étoit la foible & dernière
» ressource qui lui restoit pour subsister
» toutes deux ; qu'elle n'auroit jamais dû
» s'attendre à un pareil sort ; qu'elle étoit
» fille & sa mère veuve d'un Officier qui
» avoit servi avec honneur & distinction
» dans les troupes de l'Empereur, sans avoir
» obtenu cependant les récompenses qu'il
» étoit en droit d'en attendre. Il auroit fallu,
» lui répondit le Monarque, présenter un
» mémoire à l'Empereur. N'êtes-vous con-
» nue de personne qui puisse lui recom-
» mander votre affaire ? Elle lui nomma un
» de ces courtisans qui promettent & qui

H vj

„ oubliant avec la même facilité, qui depuis
„ long-temps s'étoit chargé de la recom-
„ mander, sans avoir pu, disoit-il, rien
„ obtenir. L'inutilité de ses démarches avoit
„ même inspiré à la jeune personne des idées
„ désavantageuses de la générosité de l'Em-
„ pereur, & elle ne les dissimula point. On
„ vous a trompée, lui répliqua le Prince en
„ cachant son émotion, je suis comme sûr
„ que si l'Empereur avoit su votre situation,
„ il y auroit apporté remède. Il n'est point
„ tel qu'on vous l'a dépeint. Je le connois,
„ il m'aime, & il aime encore plus la justice.
„ Il faut absolument avoir recours à lui.
„ Faites un mémoire, venez demain me
„ l'apporter au château, à tel endroit & à
„ telle heure; si les choses sont telles que
„ vous me les avez dites, je présenterai moi-
„ même le mémoire à l'Empereur, j'ap-
„ purai votre demande, & j'ose croire que
„ ce ne sera pas en vain. La jeune personne
„ essuyoit ses larmes, & se répandoit en
„ protestations de reconnoissance pour le
„ Seigneur inconnu, quand il ajoute : en
„ attendant, il ne faut pas vendre vos hardes.
„ Combien comptiez-vous en avoir? Six
„ ducats, répondit-elle. Permettez-moi que
„ je vous en prête douze, jusqu'à ce que
„ nous ayons vu le succès de nos soins. A
„ ces mots ils se séparèrent. La jeune per-
„ sonne court porter à sa mère les douze
„ ducats, les hardes & les espérances qu'un
„ inconnu, qu'un Ange de Dieu, qu'un

„ Seigneur de la Cour, qu'un ami de l'Em-
 „ pereur vient de lui donner. A la descrip-
 „ tion qu'elle fait, à la physionomie qu'elle
 „ peint, aux discours qu'elle rapporte, la
 „ mère, ou quelqu'un qui étoit présent,
 „ reconnoît l'Empereur. Heureux le Prince
 „ qui, en pareil cas, ne peut être méconnu !
 „ La jeune personne alors demeure épou-
 „ vantée de la liberté avec laquelle elle a
 „ parlé à l'Empereur de lui-même. Elle
 „ n'ose plus aller le lendemain au château ;
 „ ses parens ne peuvent parvenir à l'y
 „ mener qu'après l'heure indiquée. Elle
 „ arrive enfin comme l'Empereur, impa-
 „ tient de la voir, donnoit des ordres pour
 „ envoyer chez elle. Elle ne put alors mé-
 „ connoître son Souverain. Elle s'évanouit.
 „ Lorsqu'elle fut revenue à elle-
 „ même, l'Empereur la fit entrer dans son
 „ cabinet avec les parens qui l'avoient ac-
 „ compagnée, il lui remit pour sa mère le
 „ brevet d'une pension égale aux appointe-
 „ mens dont son père avoit joui, & dont
 „ la moitié étoit réversible sur elle, dans le
 „ cas où elle perdrait sa mère. Mademoiselle ;
 „ lui dit ce bon Prince, je prie Madame
 „ votre mère & vous de me pardonner le
 „ retardement qui vous a mises dans l'em-
 „ barras. Vous êtes convaincues qu'il étoit
 „ involontaire de ma part ; & si quelqu'un
 „ à l'avenir vous dit du mal de moi, je
 „ vous demande seulement de prendre mon
 „ parti ». Académies, *Notice sur la Société*

des Antiquités de Hesse-Cassel. Histoire Naturelle, Essais sur la Minéralogie. Médecine, Lettre du Docteur Efferding. Glossologie, Défense de la langue Celte-gomérîte. Biographie, Mémoire historique sur M. Lançon, Maître Échevin de Metz. Poésie, le Temple des Messins. Physique, Mémoire sur l'affinité des Corps. Commerce, Réflexions sur le Commerce de la France avec ses Colonies. Ces divers Ouvrages sont en entier, & ne sont point présentés seulement par extrait; en un mot, c'est moins un Journal qu'une Collection Périodique.

S P E C T A C L E S.

ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE.

LE Mardi 6 Juin, on a représenté pour la première fois *Andromaque*, Tragédie-Lyrique, en trois Actes, musique de M. Grétry.

Cette Tragédie Lyrique est tout simplement l'ouvrage de Racine, élagué, reserré, changé autant que l'exige la marche d'un Opéra. Nous nous garderons de faire aucun reproche à l'Auteur des retranchemens. Que pourrions-nous ajouter à ce qu'il se dir à lui-même dans l'Avertissement qu'il a fait imprimer en tête de son *Andromaque*? " L'on » n'a eu, d'â il, d'autre prétention que de servir le génie d'un Artiste, dont les talens

» ont fait si souvent nos delices.... On es-
» père que le Public pardonnera cette espèce
» de *sacrilège*, en faveur du motif qui l'a fait
» faire ». Mais, si d'un côté cet Avertisse-
ment, qui annonce le plus profond respect
pour Racine, nous engage à ne pas relever
les erreurs dans lesquelles il étoit presque im-
possible de ne pas tomber en coupant l'Ou-
vrage de ce grand Homme; d'un autre, la
modestie qui y règne nous invite à rendre
à certaines parties du nouveau Poëme le
tribut d'éloges qui leur est dû. C'est, par
exemple, une idée très-heureuse que celle
de n'avoir point donné de Confidens à Her-
mione, à Oreste, ni à Andromaque, & de
leur avoir substitué des chœurs. L'intérêt s'en
augmente, & l'effet des situations en devient
plus imposant. Nous ne pouvons cependant
approuver celui de la seconde Scène du pre-
mier Acte. Est-il naturel qu'Oreste ait besoin
d'un chœur d'Ambassadeurs pour soutenir
auprès de Pyrrhus la demande qu'il lui fait
d'Ashtanax au nom de toute la Grèce? C'est
abuser des libertés que donne la Scène lyrique
que de les étendre à ce point. Oreste doit
parler seul, puisqu'il est le Chef de l'Amba-
ssade; & en supposant que le chœur des
autres Ambassadeurs puisse être toléré, il
ne peut l'être qu'après le refus de Pyrrhus;
car alors l'empotement, nous oserons dire
indécent, de la suite d'Oreste, peut cesser de
le paroître, & devenir motivé par l'indi-
gnation qu'elle éprouve, en apprenant de la

bouche même du fils d'Achille, qu'il veut défendre la veuve & le fils d'Hector. La Scène où Astyanax est sur le point d'être livré aux Grecs sous les yeux mêmes de sa mère, est de l'intérêt le plus touchant. L'idée de mettre sur la Scène le couronnement d'Andromaque & le meurtre de Pyrrhus, en conservant la Scène des reproches d'Hermione & celle des fureurs d'Oreste, présentait de grandes difficultés. Il y a d'autres changemens heureux qui méritent des éloges.

Avant de parler de la musique de cet Opéra, nous allons tâcher d'opposer quelques principes à une opinion qu'on s'efforce d'accréditer, *que tous les sujets tragiques peuvent être portés avec succès sur le Théâtre de Polymnie.*

Nous observerons d'abord que rien n'est plus dangereux pour les Arts que la confusion des genres, & que c'est peut-être à cet abus qu'il faut attribuer la première cause de leur décadence. Nous avons un Théâtre consacré à la Tragédie proprement dite, & ce Théâtre, composé des chefs-d'œuvres des Corneille, des Racine, des Voltaire, des Crébillon & de quelques autres, n'a point eu besoin du secours de la musique pour acquérir ni l'éclat dont il jouit, ni sa supériorité sur les Théâtres de toutes les nations connues. Nos Maîtres ont senti que de l'exposition au nœud, du nœud au dénouement, les ressorts qui font mouvoir un Drame Tragique, les caractères qu'on y met en opposition, exigeoient des développemens

fans lesquels il n'y avoit plus ni ordre, ni clarté. Ils ont vu que les deux grands mobiles de la Tragédie étant la terreur & la pitié, il falloit conduire le Spectateur par les larmes, les sanglots, l'espoir, l'incertitude & l'horreur jusqu'à la catastrophe, & que les développemens étoient encore indispensablement attachés à cette marche, dont résulte non-seulement la plus grande perfection possible de l'Art, mais même le véritable intérêt. Après ce coup-d'œil rapidement jeté sur les moyens propres aux grands sujets de la Tragédie, que l'on examine ceux qui tiennent à l'Opéra, on s'apercevra premièrement que tous les objets de chant, de danse & de pompe théâtrale, donnent aux représentations une étendue considérable; secondement, que, comme le dit M. de Voltaire, *une Tragédie ne pouvant être par-tout passionnée, parce qu'il y faut du raisonnement, du détail, des événemens préparés, & la Musique n'étant pas capable de rendre heureusement tout ce qui n'est pas animé, & ce qui ne va pas au cœur*, le système des développemens, par conséquent celui de la grande Tragédie, est inadmissible sur une scène qui ne demande que deux coups de pinceau pour la peinture d'un caractère, & deux mots pour la préparation d'un incident; d'une scène où les situations ne peuvent être qu'indiquées; d'une scène enfin où les accessoires seuls ont le droit d'être prolongés. Si nos ré-

flexions sont vraies , nous demandons , non pas aux partisans enthousiastes de l'opinion que nous voulons combattre , mais aux gens de goût qui savent distinguer les genres , comment tous les sujets tragiques pourrout être portés avec succès à l'Opéra ? Nous leur demandons , pour ne parler que d'Andromaque , si l'objet de comparaison qui existe au Théâtre François , ne fera pas fatal au Drame Lyrique ? Et nous les prions de prononcer sur le sort qui attend l'Académie Royale de Musique , dans le cas où le genre qu'on vient d'y introduire parviendroit à s'y établir comme un genre dominant & exclusif. Nous savons bien qu'on peut nous opposer l'exemple d'Iphigénie en Aulide ; ce moyen de nous répondre seroit très-foible , 1°. parce que de tous les sujets Dramatiques , c'est le plus intéressant , le plus attachant , le plus parfait peut-être qui ait été imaginé depuis l'existence des Théâtres. 2°. Parce qu'il est de nature à plaire dans tous les tems , comme à tous les esprits. 3°. Parce que la pantomime seule de son action suffiroit pour arracher des larmes aux Spectateurs les moins sensibles. 4°. Enfin , parce qu'il semble exiger les accessoires qui sont du ressort de l'Opéra , & que son dénouement est analogue à la manière dont il convient qu'un Drame se termine sur la scène lyrique. Qu'on cherche à corriger les abus de ce Théâtre , rien de plus louable ; qu'on rapproche son illusion

de la plus grande vraisemblance possible ; à la bonne heure ; mais qu'on ne dénature point le genre qui lui est propre , & que , dans les tentatives que l'on fera pour le varier & le rendre plus intéressant , on n'oublie pas ce mot si vrai : *le mieux est l'ennemi du bien.*

Il y a loin du style de *Silvain* & de *Lucile* à celui que demande un Opéra-Tragédie. *Andromaque* est le premier Ouvrage de ce genre que M. Grétry ait tenté ; & , si l'on en juge par les beautés qui s'y font remarquer , on peut concevoir de grandes espérances sur les autres compositions de la même espèce , dont ce Musicien va s'occuper.

Les Chœurs sont en général d'un grand effet ; ils sont bien conçus , & quoiqu'un peu nombreux , n'ont rien de fatigant , parce qu'ils sont variés & écrits d'un style convenable à leur situation. La sixième Scène du second Acte mérite une attention particulière ; les oppositions entre le caractère d'Andromaque & celui de Pyrrhus y sont apperçues avec une grande intelligence ; elle se termine par l'expression pathétique la plus intéressante. Les airs des Ballets ont été goûtés & applaudis.

Nous ferons peu de remarques critiques sur cette nouvelle production de M. Grétry : il a dû juger de l'effet de son ouvrage ; & s'il s'est examiné lui-même avec la bonne-foi qui doit être le partage d'un homme d'un talent aussi distingué , nos remarques sont inu-

tiles; s'il n'a point eu ce courage, elles sont inutiles encore. Nous lui demanderons néanmoins, 1°. pourquoi dans la seconde Scène du premier Acte, Oreste, en adressant ce vers à Pyrrhus, *Ne vous souvient-il plus, Seigneur, quel fut Hector?* le prononce à demi-voix; & avec une expression qui convient à un reste de terreur? Cette expression est fautive; car outre qu'un héros tel que le fils d'Agamemnon doit être incapable d'éprouver du trouble au souvenir d'un ennemi mort, quelque redoutable qu'il ait été, Oreste n'ayant pu se trouver au siège de Troie, n'a point vu les hauts faits d'Hector, il n'en doit parler devant le fils de son vainqueur que comme d'un Guerrier qui fut à craindre, & non comme d'un homme dont la mémoire glace encore de frayeur la Grèce consternée. 2°. Pourquoi, dans le vers qui suit, & qui est dit par le chœur des Ambassadeurs, *Nos Peuples affoiblis s'en souviennent encor*, le premier hémistiche est exécuté *piano*, & le second *fortissimo*? Est-ce pour faire une opposition? Il n'en est pas besoin, le débit de ce vers est simple, & n'exige dans les accens qui lui conviennent, ni transition, ni contraste. 3°. Enfin, nous lui ferons remarquer que dans les fureurs d'Oreste, il ne s'est pas assez occupé des tems nécessaires à la vérité & à l'illusion. Oreste voit tour-à-tour Pyrrhus, Hermione, les démons, les serpens qu'elle traîne après elle, les Euménides, &c. Il est tout simple qu'à chaque objet que

son imagination égarée lui présente, il se donne le tems de regarder & de le reconnoître avant d'en parler; quelques traits d'Orchestre un peu plus étendus qu'ils ne le sont, auroient suffi pour amener ces tems; l'Acteur auroit quelques secondes de repos; sa voix & son jeu y gagneroient, & l'effet de la situation en seroit mieux senti. Que M. Grétry n'a-t-il vu notre sublime Le Kain dans ce moment de la dernière Scène d'*Andromaque*! Cet exemple lui auroit paru bien plus convaincant que notre observation.

Mlle Duplan chante Hermione. On a imprimé que M. Legros *saisit parfaitement le caractère de Pyrrhus, tel que Racine nous l'a tracé*. Nous priérons nos Lecteurs d'observer que, depuis Baron, aucun Comédien du Théâtre François n'a mérité cet éloge. On a imprimé encore que M. Larri-vée, *familiarisé depuis long-tems avec la famille d'Agamemnon, rend avec la plus grande vérité le rôle, & sur-tout les fureurs d'Oreste*. Est-il étonnant qu'après des louanges aussi ridiculement exagérées, nos Acteurs accusent de malignité les Journalistes qu'on appelle sévères, parce qu'ils sont justes, & que rien ne les engage à cesser de l'être? Nous ne mériterions pas d'aspirer à ce titre, si nous négligions de parler de Mlle Levasseur. Elle joue le rôle d'Andromaque avec une intelligence digne des plus grands éloges. Il y a long-tems que nous n'avons vu sur le Théâtre de l'Opéra

quelque chose d'aussi attachant, d'aussi intéressant que son jeu dans la Scène, où, après avoir baigné de ses larmes son fils qu'on est prêt à lui arracher, elle se rend aux vœux de Pyrrhus, pour conserver les jours de cette image adorée du grand Hector.

Les Ballets sont de M. Dauberval; ils sont très-bien exécutés par les principaux sujets de la Danse.

Au N°. prochain les Articles de la Comédie Italienne.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

TRAITÉ de Musique, concernant les tons, les harmonies & les accords, & le discours musical, par M. Bamezrider. Seconde Édition. Vol. in-8°. A Paris, chez l'Auteur, rue Neuve S. Roch, près celle des Moineaux, & chez Gueffier, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe.

Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque, N°. E, seconde partie. Vol. in-8°. A Paris, chez Moutard, rue des Mathurins.

Mémoire sur les effets salutaires de l'Eau-de-vie de Genièvre, par M. Daignan, Docteur en Médecine. Vol. in-8°. A Paris, chez Lamy, Libraire, quai des Augustins.

Dissertation Chimique sur les Eaux Minérales de S. Diez, par M. Nicolas, Démonstrateur de Chimie, à Nancy. Vol. in-8°. A Nancy, chez Bachot, Imprimeur-Libraire.

Réflexions sur la Hollande, où l'on considère

principalement les Etablissemens de Charité , par M. Daignan , Docteur en Médecine. A Paris , chez Lamy , Libraire , quai des Augustins.

Essai sur le Jugement qu'on peut porter de M. de Voltaire. Vol. in-8°. A Paris , chez Mérigot le jeune , Libraire , quai des Augustins.

La nuit de Janot , ou le Triomphe de mon Frère, Comédie-parade , in-8°. A Paris , chez Esprit , Libraire , au Palais-Royal.

Table Tachygraphique , ou moyen d'apprendre soi-même cet Art , avec des modèles d'abréviations en François , Italien , Espagnol , Anglois , Latin ; utile aux personnes qui suivent les Cours ou les Tribunaux , & qui sont curieux d'écrire aussi vite que la parole ; par M. Coulon de Thevenot , Juré-Expert Vérificateur , & Membre de l'ancienne Académie d'Écriture. A Paris , hôtel de Brégný , rue des Mauvais-Garçons , Cimetière S. Jean.

Cette Carte , qui peut se mettre sous cadre , offre toutes les abréviations nécessaires pour remplir le but de l'Auteur. On y voit 187 caractères placés dans un ordre si méthodique , que toute personne en peut soi-même apprendre l'usage. A l'aide de ces caractères , on supprime les deux tiers des lettres ordinaires.

On vient de mettre en vente chez Moutard , Imprimeur-Libraire , rue des Mathurins , les Tomes XV & XVI de l'*Histoire Universelle* , nouvellement traduite de l'Anglois.

Lettres Physiques & Morales sur l'Histoire de la Terre & de l'Homme , par M. J. R. de Luc , Citoyen de Genève. 6 vol. in-8°. A Paris , chez la veuve Duchesne , Libraire , rue S. Jacques.

Hymne au Soleil, suivi de plusieurs morceaux du même genre, par M. l'Abbé de Reyrac. Cinquième Edition. Vol. in-12. A Orléans, chez la veuve Rouzeau-Monteau; & à Paris, chez Debure, Esprit, Moutard, Onfroi & Valade, Libraires.

L'Origine du Monde & de la Terre en particulier, par Wallerius, traduit en François par M. J. B. D. Vol. in-12. Prix, 3 liv. A Paris, chez Bastien, Libraire, rue du Petit Lion.

La vraie manière d'apprendre une Langue quelconque, vivante ou morte; Ouvrage divisé en plusieurs parties; GRAMMAIRE LATINE. Seconde Partie. Vol. in-12. Prix, 1 l. 10 s. A Paris, chez Morin, rue S. Jacques.

La Nature considérée sous ses différens aspects, ou Journal des trois Règnes de la Nature, par M. Buchoz. In-12. Tome premier. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Harpe, près la Sorbonne; & chez Lamy & Saugrain, Libraires, quai des Augustins.

T A B L E.

<i>LE Normand vindicatif</i> , 146	<i>Nouvelle Topographie de la</i>
<i>Madrigal</i> , 147	<i>France</i> , 167
<i>Romance</i> , 148	<i>Mélanges Historiques, &c.</i> 172
<i>Enigme & Logogryphe</i> , 151	<i>Bibliothèque du Nord</i> , 176
<i>Collection complète des Œuvres de Charles Bonnet</i> , 154	<i>Académie Roy. de Musiq.</i> 182
	<i>Annonces Littéraires</i> , 190

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercure de France*, pour le Samedi 24 Juin. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 23 Juin 1780. DESANCY.

JOURNAL POLITIQUE DE BRUXELLES.

R U S S I E.

De PÉTERSBOURG, le 25 Avril.

LE 5 de ce mois, le régiment des Gardes à cheval a célébré sa Fête selon l'usage; l'Impératrice a dîné en public avec les Officiers de ce Corps, auquel elle a accordé quelques nouvelles graces à cette occasion. Son départ est toujours fixé au 10 du mois prochain; elle arrivera à Mohilow le 27, où l'on croit que l'Empereur se trouvera le lendemain. Quoique l'intention de ce Prince soit de garder l'*incognito* sous le nom de Comte Falkenstein, il se confirme que le Feld-Maréchal Comte de Romanzow est désigné pour l'aller recevoir sur les frontières.

La débacle des glaces a rendu notre rivière navigable depuis vendredi dernier. Mais le passage entre Cronstadt & Oranieboom est encore fermé par les glaces.

D A N E M A R C K.

De COPENHAGUE, le 5 Mai.

OUTRE les 4 vaisseaux de ligne & les 4 frégates que l'on équipoit, la Cour vient de mettre encore en commission deux autres vaisseaux de ligne le *Jylland* de 70 ca-

3 Juin 1780. a

nons , & le *Mars* de 60 ; & l'on recrute , tant dans ce Royaume , qu'en Norwége , le nombre d'hommes nécessaires à ces armemens.

Les vaisseaux de guerre le *Wagrie* & le *Droit d'Indigenat* , commandés le premier par le Capitaine Bille , & le second par le Capitaine Gerner viennent d'entrer en rade. Le Capitaine Ziervogel a mis à la voile avec une frégate sur laquelle sont les Officiers & les équipages nécessaires pour ramener ici les 2 frégates qui se trouvent à Frédériksham en Norwége.

Le vaisseau de guerre Russe , Capitaine Spendof qui a hiverné ici , & une frégate de la même Nation qui étoit de retour de Norwége où elle avoit été envoyée , ont mis hier à la voile pour se rendre à Pétersbourg.

Les dernières lettres d'Helsingbourg portent que le Général Major de Platen , commandant de cette Ville , a été gratifié par le Duc Ferdinand de Brunswick du Portrait de S. A. S. accompagné d'une lettre gracieuse.

S U È D E.

De S T O K O L M E , le 5 Mai,

LE 28 du mois dernier le Roi tint le Chapitre annuel de ses Ordres ; il créa Chevalier de l'épée M. de Celsing , son Envoyé à la Porte.

Le Duc de Sudermanie ayant été nommé Commandant du Corps à cheval , prêta , le 25 , serment en cette qualité entre les mains de S. M. en présence des Sénateurs & des principaux Seigneurs de la Cour.

S. M. vient de déclarer au chargé d'affaires de la Cour de Russie, qu'elle acceptoit les propositions que cette dernière lui a faites , relativement à la neutralité armée ; qu'en conséquence , elle fera armer encore 6 vaisseaux de ligne ; de sorte que nous aurons cet été 10 vaisseaux de ligne & 6 frégates. 6 des premiers resteront dans le port de Carlscrone , où ils se tiendront prêts à partir au premier ordre. On se flatte que le parti que prennent les Cours du Nord , de concert avec les autres Puissances neutres , réprimera les excès des navires armés & des corsaires des Puissances belligérantes ; excès dont la rencontre de la frégate l'*Illerim* avec un corsaire Mahonois , fournit un nouvel exemple , ainsi qu'on l'a remarqué dans la relation que la Cour vient de publier de cet évènement.

A L L E M A G N E.

De V I E N N E , le 10 Mai.

L'IMPÉRATRICE-REINE se propose de se rendre avec toute sa Cour au Château de Schombrun vers le 15 ou le 16 de ce mois. C'est vers ce tems que l'Archiduc Maximilien se mettra en route pour le voyage qu'il doit faire dans les Pays-Bas.

Outre la promotion des Chambellans faite depuis quelque tems , on en a annoncé une autre de Généraux qui est secrète encore & qui sera publiée incessamment.

Le 4 de ce mois S. M. I. & R. se rendit à Neudorf dans le Château du Cardinal Ar-

chevêque de Vienne , pour assister à la dédicace d'une nouvelle Eglise ; Elle revint ici le lendemain.

L'Empereur n'est attendu de retour dans cette Capitale que vers la fin du mois d'Août prochain.

» M. Charles - Guillaume Teufel de Parkensee , écrit-on de Ratisbonne , précédemment Envoyé de Mecklenbourg & de plusieurs autres Cours , retiré depuis quelques années sur ses biens à Teublitz , s'est tué d'un coup de pistolet dans un âge fort avancé. Il y avoit déjà long-tems qu'on remarquoit en lui des signes de mélancholie «.

De HAMBOURG , le 27 Avril.

DANS la disette actuelle des nouvelles , on ne s'entretient ici que du plan de la neutralité armée proposé par l'Impératrice de Russie , & dont l'exécution ne peut que procurer les plus grands avantages , tant pour le présent que pour l'avenir.

On lit dans un papier imprimé à Philadelphie l'Extrait suivant d'une Pièce intitulée , *la Crise* , adressée au peuple d'Angleterre par l'Auteur du *Common-sense*.

» Cinq ans se sont écoulés depuis le commencement des hostilités , & dans chaque campagne , par un affoiblissement progressif , vous vous êtes trouvés successivement moins capables de conquérir l'Amérique. Vous avez changé de Généraux sans changer de fortune , & cependant vos revers ne vous ont pas rendus plus prudents , au contraire ils vous ont rendus plus cruels. Vous avez cru que la gloire d'une Nation , comme celle d'un Indien féroce , consistoit dans le nombre des chevelures enlevées , & dans les tourmens qu'on fait souffrir à ses Ennemis.

Pendant qu'éloignés du théâtre de la guerre vous n'aviez rien à perdre & peu à craindre , le récit des maux que vous commandiez , affectoit aussi peu votre sensibilité que la lecture de ces Histoires de l'Antiquité , dont la distance des tems & des lieux affoiblit l'impression & change les plus terribles scènes en sujets de paisible conversation.

Le tems de trembler pour vous-mêmes est enfin arrivé , & les flottes combinées ont porté l'effroi sur vos côtes. Jusqu'ici vous n'aviez supporté que les dépenses de la guerre sans en connoître les misères & les dangers. Voyez combien les Américains ont maintenant d'avantages sur vous. L'habitude de la détresse a fortifié leurs ames contre tous les événemens. Ils se sont déterminés à abandonner leurs maisons & leurs villes aux flammes de leurs cruels dévastateurs , & à chercher au milieu des déserts de nouveaux asyles à la liberté opprimée , plutôt que de subir le joug que vous vouliez leur imposer. Ainsi familiarisés avec l'infortune & les malheurs de la guerre , ils ont appris à les supporter avec courage. La justice de leur cause a été pour eux une source intarissable de consolation , & l'espérance de la voir triompher , leur a rendu leur position plus supportable , mais votre situation est le revers de la leur. Vous êtes les artisans de tous vos maux , vous avez été sans pitié pour les autres , & vous n'en excitez point pour vous-mêmes. C'est en vain que vous implorez le secours des Nations étrangères , jamais elles ne s'uniront à vous pour persécuter l'Amérique. La vraie , la saine politique des Puissances Européennes est d'humilier l'ambition usurpatrice , & de réduire à une égalité plus légitime le fier tyran des mers. Aveuglés par vos passions vous rapportez tout à elles. Vous vous étonnez que les Etats du Sud ne vous aident pas à conquérir un pays que vous armeriez bientôt contre eux ; que ceux du Nord ne s'efforcent pas de vous

faire rendre un Commerce de productions qu'ils vous fournissent déjà eux-mêmes, & que la Hollande si long-tems victime de votre acte de navigation, ne se sacrifie pas pour vous conserver l'empire des mers.

Quand une nation ne peut perdre par la guerre que ce qu'elle perdrait en ne prenant pas les armes, le parti de la guerre, est le seul qui convienne à ses vrais intérêts, & telle étoit la situation de l'Amérique au commencement des hostilités; mais il n'en est pas de même lorsqu'une nation ne peut gagner par la guerre que ce qu'elle pourroit obtenir par la paix, & telle est la position présente de l'Angleterre.

Il vous est impossible de conquérir l'Amérique, c'est une proposition que l'expérience & la raison démontrent; quel peut donc être votre objet en continuant la guerre si ce n'est l'épuisement de vos finances, de vos ressources & enfin votre propre destruction? & quand serez-vous convaincus de l'erreur ou de la mauvaise foi de ceux qui vous ont trompés? Il faut encore renoncer aux fausses notions dont vous êtes préoccupés qui ne peuvent qu'accroître vos désastres & combler votre perte.

Ceux d'entre vous qui forment *la minorité* ou le parti de l'opposition se plaisent à croire que sous leur Administration l'Amérique accepteroit des offres qu'elle refusera toujours du Ministère actuel; mais ils sont dans l'erreur, & lord Chatham lui-même, eût-il tenu le gouvernail, auroit échoué sur cet écueil. Au commencement de nos contestations, ces espérances pouvoient n'être pas destituées de fondement, mais puisque vous nous avez vous-mêmes forcés à choisir l'indépendance, que nous avons reconnu la nécessité & senti les avantages de la révolution qui s'est opérée, elles ne servent qu'à prolonger une guerre dont l'évènement déjà fixé par le sort des armes & garanti par des Trai-

tés ne peut pas être changé ou altéré par d'aussi foibles considérations.

Les deux partis dont vous êtes le jouet perdent le tems en vaines disputes de mots ; savoir , si l'Amérique sera indépendante ou non , tandis que la seule chose qui soit en votre pouvoir , est de reconnoître ou non son indépendance. Ils confondent une question militaire avec une question politique , & ils prétendent conquérir par des suffrages ce qu'ils ont perdu dans des batailles. Dire que l'Amérique ne sera pas indépendante , c'est voter contre le décret des destinées , ou c'est soutenir que se trouvant indépendante elle ne voudra pas l'être ; questions oiseuses qui ne servent qu'à montrer la folie des disputes & la foiblesse des disputans.

D'après la longue habitude de regarder l'Amérique comme votre domaine , vous lui attribuez toujours les mêmes préjugés qui vous gouvernent. Parce que vous avez adopté une religion dominante à l'exclusion des autres , vous pensez qu'elle le doit faire aussi , & parce que par une insociable petitesse d'esprit , vous nourrissez d'éternelles animosités contre la France & l'Espagne , vous supposez que l'Amérique ne peut contracter une amitié solide avec ces Puissances ; en effet , tant qu'elle a pris vos jugemens pour modèles des siens , elle a pensé comme vous ; mais maintenant qu'elle a secoué avec le joug de votre domination celui de vos opinions , elle pense & elle agit sur des principes bien différens , & guidée par des lumières plus sûres , elle croit devoir un juste retour d'amitié aux Puissances bienfaisantes & désintéressées , contre lesquelles vous lui aviez inspiré les plus injustes préventions.

Quoiqu'il en soit , on apprend que les Puissances neutres ne tarderont pas à mettre de fortes escadres en mer , afin de protéger leur commerce , & l'on prétend même que si les

Anglois continuent à molester les navires neutres , il pourroit bien arriver dans peu que l'on formât quelque entreprise de conséquence. On assure que les Villes Anféatiques ont accédé à la neutralité armée ; & le bruit court qu'il doit se tenir à la Haye des conférences entre les Puissances maritimes. Elles s'ouvriront , ajoute-t-on , aussi-tôt que le Baron d'Erenswerth , nouveau Ministre du Roi de Suède auprès de LL. HH. PP. y sera arrivé.

On dit que le Prince de Prusse doit faire au mois de Septembre prochain un voyage à Pétersbourg , où il compte séjourner quelque tems.

On mande des frontières de Pologne qu'il s'assemble à Mohilow une foule incroyable pour y voir l'entrevue de l'Impératrice de Russie & de l'Empereur ; ce dernier y arrivera à cheval ; il y a quelques milliers de Russes aux environs de la Ville , pour qu'il ne s'y commette point de désordres.

I T A L I E.

De N A P L E S , le 2 Mai.

L'HEUREUX accouchement de la Reine a été célébré ici par des fêtes qui durent encore. Le Roi a fait remettre à son auguste épouse le présent de 50,000 ducats qu'il est d'usage dans ce Royaume de faire à la Reine , lorsqu'elle donne la naissance à un Prince.

On mande de Rome que l'Archiduc Ferdinand & l'Archiduchesse son épouse en sont

partis le 22 du mois dernier pour retourner à Milan par Lorette & Florence. Le Pape leur a fait de magnifiques présens ainsi qu'à leur suite; la veille de leur départ, il envoya à Madame l'Archiduchesse; la rose d'or que les Souverains Pontifes font dans l'usage de bénir le 4^e Dimanche de Carême. M. Manciforte, Majordôme du Sacré Palais, qui fut chargé de la lui porter, reçut de S. A. R. une tabatière d'Or, garnie de diamans & dans laquelle étoit une bague de 7 gros brillans.

Les mêmes lettres ajoutent qu'il vient de vaquer un cinquième chapeau dans le Sacré Collège par la mort du Cardinal Guidi, élevé à la pourpre le premier Juin 1778, Diacre de la Sainte-Eglise, & Titulaire de St-Césaire. Il est mort d'une fièvre inflammatoire le 23 du mois dernier, âgé de 58 ans.

Selon des lettres de Constantinople, il y est arrivé d'Ispahan un député des Antagonistes du nouveau Souverain de Perse, & presque en même-tems un autre du Prince Héraclius de la Georgie. Cet Antagoniste se nomme Zadic Chan. Il prétend, ainsi que le Prince Héraclius, disputer par les armes le Gouvernement de la Perse au nouveau Souverain. On ne croit pas que la Porte ait intention de soutenir ni l'un ni l'autre.

ESPAGNE.

De CADIX, le 5 Mai.

LA flotte sortie de ce port le 28 du mois dernier, a été rencontrée à la hauteur de

Lagos par un bâtiment arrivé hier. Depuis ce tems-là sa marche n'a plus été retardée, le vent a changé, & il lui est favorable. Elle est composée de 12 vaisseaux de ligne, 5 frégates, 7 Corsaires armés par le commerce, 64 bâtimens de transport chargés de 12,000 hommes de troupes, d'artillerie & de munitions de guerre, & 59 bâtimens de commerce dont 3 François & 3 Américains.

Il reste dans ce port 15 vaisseaux de ligne, dont 10 sont tous prêts à mettre en rade, & les 5 autres le seront incessamment. Il y en a 8 à la Corogne, 5 frégates & une corvette, en état de mettre à la voile au premier ordre. Le convoi parti de Brest le 14 y est arrivé avec la frégate la *Santa-Leocadia*.

Nous venons de voir mouiller dans cette baie le vaisseau Parlementaire le *Sartine* qui ramène de l'Inde M. de Bellecombe, ci-devant Gouverneur de Pondichéry & les autres Officiers François. Ce bâtiment étant sur le cap Saint-Vincent, a eu le malheur de rencontrer l'escadre de Johnstone. Il faisoit les signaux Parlementaires, ne cherchant pas à fuir lorsqu'au mépris du droit des gens le Commodore Johnstone qui montoit le *Romney* lui a envoyé 2 bordées qui ont tué ou blessé 25 personnes à bord du *Sartine*. Le Capitaine & deux Officiers sont au nombre des morts. On s'attendoit si peu à un attentat pareil, que tout le monde étoit sur le tillac, & un boulet est venu mourir aux pieds de M. de Bellecombe. Johnstone connoissant son erreur, ou du moins faisant semblant de s'être

mépris, a cessé son feu, & il a écrit une lettre d'excuse. Il faut croire qu'il n'en sera pas quitte à si bon marché, & que sa Nation ne se contentera pas de le désavouer.

M. de Beauffer a mis à la voile hier avec ses cinq vaisseaux; il va croiser à la hauteur de Lisbonne, & il pourra bien se réunir à 7 vaisseaux qui ont dû sortir du Ferrol. On croit qu'il reviendra ici dès que l'escadre de Toulon sera arrivée.

Suite du règlement concernant la navigation des vaisseaux neutres.

8°. Dans le cas où les bâtimens, arrêtés par les vaisseaux de Roi ou Corsaires, jetteront leurs papiers à la mer, & que ce fait sera juridiquement prouvé, ils seront, pour cette raison seule, déclarés de bonne prise; conformément au seizième article du Règlement pour la course.

9°. S'il étoit prouvé que dans la cargaison des vaisseaux arrêtés, il se trouvât quelques effets de propriété ennemie, pour-lors, toutes les fois que le Capitaine l'aura déclaré librement, les susdits effets seront déchargés seuls, on en payera le frêt, sans retenir plus long-tems les Patrons, ni empêcher aucunement leur navigation, bien entendu toutes fois, qu'autant que faire se pourra, on ne mettra lesdits bâtimens dans le cas de courir aucun danger, par le déchargement des effets susmentionnés: on donnera en outre aux Capitaines un reçu des effets déchargés, de l'état où ils se sont trouvés, ainsi que du montant de leur frêt jusqu'au lieu de leur destination; ce qui sera constaté par leurs Charte-Parties ou Connoissemens, afin de pouvoir être satisfaits de ce qui leur sera dû par le Commissaire de Marine du premier port où ils aborderont; ce dont ils donneront avis par la voie du ministère, afin que si le reçu dont ils sont porteurs,

leur a été donné par un Corsaire, le montant leur en soit payé par les propriétaires, & s'il leur a été fourni par un vaisseau du Roi, on prenne à cet égard les mesures les plus convenables, pour qu'en cas qu'il fût jugé absolument nécessaire de conduire les susdits bâtimens dans quelque port pour les y décharger, ils soient indemnisés de ce qui leur sera dû à raison de leur frêt, pour autant de journées qu'il sera jugé indispensablement nécessaire qu'ils emploient, tant pour aller aux susdits ports, que pour en revenir : mais néanmoins, le cas arrivant où ces Capitaines cacheroient des effets de propriété ennemie, ou nieroient qu'ils appartiennent à ces mêmes ennemis, ils seront poursuivis juridiquement, les Juges de la Marine examineront le cas & décideront avec liberté d'appel au Conseil de Guerre, qui, conformément à l'usage des Tribunaux *Anglois*, déclarera de bonne prise tous ces effets, qui paroîtront légalement appartenir aux ennemis, au moyen de quoi, attendu le recellement & la dénégation des susdits effets, on ne tiendra aucun compte ni du frêt, ni des journées perdues aux Patrons des navires, puisqu'ils auront été cause eux-mêmes du retard apporté à leur navigation.

10°. Lorsque dans les cas susdits ou d'autres semblables, les navires des amis ou des neutres seront arrêtés & amenés dans des ports, autres que ceux de leur destination, contre les formes prescrites, ou sans y avoir donné lieu par des raisons bien fondées, soit par la direction de leur cours, soit par l'état de leurs papiers, par quelque résistance de leur part, la nature de leur cargaison, ou d'autres causes légales, fondées, ou sur les Traités ou sur l'usage des nations universellement adopté, les Armateurs, qui auront saisi lesdits vaisseaux, seront condamnés à bonifier les journées perdues, ainsi que les dommages & préjudices causés au navire saisi : cette condamnation ou justification sera mentionnée dans la même Sen-

etace, qui contiendra les déclarations de bonne ou de mauvaise prise, & à cette fin, on procédera avec la plus grande célérité, en ne portant aucune atteinte, tant aux privilèges qu'aux points principaux, dont la nature des choses exigera l'observation, & les décisions, soit qu'elles portent condamnation ou élargissement, devront être exécutées sous caution, ainsi qu'il est réglé pour l'avantage des Armateurs; & s'il arrivoit que les vaisseaux qui auroient causé le dommage, appartenissent au Roi, dans ce cas, les Tribunaux ou Juges de la Marine en donneront connoissance au Secrétaire de V. E., en lui envoyant en même-tems les pièces justificatives & leurs avis, afin que S. M. puisse ordonner les dédommagemens convenables, & ce qui sera jugé nécessaire pour prévenir ou remédier à des cas semblables; & c'est dans ce sens que doivent être entendus le quarantième & autres articles du Règlement pour la course.

La suite à l'ordinaire prochain.

A N G L E T E R R E.

De L O N D R E S , le 20 Mai.

Nous n'avons point encore de nouvelles de l'Amérique Septentrionale; tout ce qu'on a débité depuis l'arrivée des dernières dépêches du Général Clinton est fort vague & fort contradictoire; on a assuré tour à tour qu'il avoit pris Charles-Town & qu'il avoit essuyé un échec qui rendoit cette conquête impossible; ni l'une ni l'autre de ces nouvelles ne mérite de la confiance. Les avis les plus sûrs sont qu'il avoit demandé à New-Yorck un renfort de 4000 hommes; ce qui suppose qu'il a besoin d'un secours aussi considérable, & qui est de plus de la moitié de son armée actuelle; dans ce cas, il n'a pas

dû songer à brusquer une attaque qui , si elle
 ne réussissoit pas , l'exposeroit lui-même à
 subir le sort du Général Burgoyne. On pré-
 tend qu'il s'est borné à prendre une position
 forte à James-Island , à 15 milles de Charles-
 Town , & qu'il prend le parti d'y attendre
 le renfort qu'il a demandé. Ces avis qui sont
 au moins probables , nous laissent dans
 l'anxiété ; elle ne pourroit qu'augmenter ,
 s'il est vrai , comme on l'assure d'après quel-
 ques lettres particulières de Hampton en
 Virginie , que plus de 6000 hommes , tant
 de troupes réglées que de milices , ont été
 introduits dans Charles-Town depuis que
 le Général Clinton a paru sur ses côtes. Le
 Général Moultries commande dans la place
 dont la garnison est nombreuse ; & l'armée
 continentale qui garnit ses lignes est sous les
 ordres des Généraux Gates & Lincoln. Dans
 ce cas , il est douteux que le secours attendu
 de New-Yorck soit suffisant pour réduire
 une place si bien défendue. On a lieu de
 craindre d'ailleurs que ce secours n'arrive
 pas si-tôt , & qu'il ne soit pas proportionné
 aux besoins. L'armée de Washington permet-
 tra-t-elle au Gouverneur de New-Yorck de
 s'affoiblir ? ce Général est campé auprès de
 Kingsbridge , on ne doute point qu'il n'ait
 des vues sur cette place ; on parle même
 d'un choc qui a déjà eu lieu , & dans lequel
 90 gardes ont été tués , ainsi que deux de
 leurs Capitaines dont l'un s'appelle Watsen.
 Le corps des gardes , depuis qu'on l'a en-
 voyé en Amérique , a fait , soit dans cette

action, soit dans d'autres, une perte considérable qui l'a diminué au moins d'un cinquième. Comme on ne parle pas de ce qu'a pu perdre le Général Américain, on suppose que cette affaire a été une surprise dans laquelle il a eu l'avantage.

La possession de New-Yorck ne nous a pas donné la province; l'Assemblée a passé l'acte suivant dans le mois de Février.

» Attendu que plusieurs citoyens & natifs de New-Yorck ont non-seulement prêté de l'assistance aux ennemis de leur pays, mais ont pris encore les armes pour les seconder, & par-là se sont rendus coupables de haute-trahison envers les Etats-Unis; il a déclaré que tous les ennemis de leur patrie seroient déclarés indignes de l'habiter; que leurs personnes pourroient être arrêtées par tous les Officiers civils & militaires quelque part qu'on puisse les trouver, & que leurs biens quelconques seront saisis & confisqués au profit des Etats ».

En attendant que le Ministère ait reçu des nouvelles & qu'elle les publie, il en est arrivé des Isles. La gazette de la Cour du 16 de ce mois, a donné l'extrait suivant d'une lettre du Vice-Amiral Parker en date du 7 Avril dernier.

» Le 15 du mois dernier, la *Pallas* a envoyé ici un vaisseau Espagnol armé en flûte, montrant 20 canons, chargé de 2100 quintaux de poudre, & de quelques approvisionnement d'artillerie, le tout destiné pour les garnisons du Continent Espagnol. Le 25 du même mois, le *Janus* est arrivé fort endommagé dans ses agrès & dans son corps; il nous a informé, de la part du Capitaine Cornwallis, que le 20, à la hauteur de Monte-Christi, il a rencontré 4 vaisseaux de ligne François, & une frégate, ayant sous leur escorte plusieurs vaisseaux

marchands. Nos vaisseaux le *Lion*, de 64, le *Bristol*, de 50, & le *Janus*, de 64, formèrent la ligne en avant, & furent chassés par les François, qui, à six heures du soir, arrivèrent à la portée du canon. Le combat de retraite se soutint pendant toute la nuit; l'ennemi ne jugeant pas à propos d'approcher nos vaisseaux bord à bord, quoiqu'il fût en son pouvoir de le faire. La matinée du 21 fut calme; comme le *Janus* étoit à portée, le Commodore François fit sur lui un feu soutenu & bien dirigé qui l'obligea de profiter d'un peu de vent qui s'éleva pour s'éloigner, après avoir perdu son mât de hune, d'artimon & son mât petit perroquet. Le *Lion* & le *Bristol* se firent tirer par leurs bateaux pour porter du secours au *Janus*; cette manœuvre engagea un feu général qui dura 2 ou 3 heures. L'ennemi employa le reste du jour à réparer ses dommages, & au coucher du soleil, se remit à la poursuite de nos vaisseaux; mais n'en approcha pas à la portée du canon pendant toute la nuit. Le 22, immédiatement après le point du jour, le Capitaine Cornwallis découvrit, du côté de dessus le vent, 3 voiles qu'il crut être, & qui étoient effectivement le *Ruby*, & les frégates le *Niger* & la *Pomona*; sur-le-champ les François serrèrent le vent, le Capitaine Cornwallis leur donna chasse pendant 5 heures; mais ils refusèrent le combat, quoique le *Janus* fût désarmé, & que le Capitaine Cornwallis n'eût que 2 vaisseaux de 64, & un de 50 à opposer à 4 vaisseaux de ligne de 74, commandés, à ce que j'ai appris depuis, par M. de la Motte-Piquet. Les noms des vaisseaux François sont l'*Annibal*, le *Héros*, le *Vainqueur*, le *Dia-dème* & la frégate l'*Amphitrite*. Les François firent feu avec si peu de jugement, que sur nos 3 vaisseaux, nous n'avons eu que 12 hommes tant tués que blessés.

Suivant cette lettre, tout l'avantage paroît avoir été de notre côté; mais des avis particuliers, & arrivés en assez grand nombre, se

réunissent tous pour prouver , ou que l'Amiral Parker n'est pas exact dans son récit , ou que sa lettre a subi de furieuses altérations dans le bureau de l'Amirauté. Ils assurent que loin de chasser M. de la Mothe-Piquet , le Capitaine Cornwallis a toujours été chassé lui-même , & que si le calme ne l'avoit pas favorisé , en arrêtant M. de la Mothe-Piquet , sa petite escadre tomboit infailliblement entre les mains de l'ennemi. On sent bien que de pareilles nouvelles ne pouvoient pas être publiées par le Gouvernement. Nos papiers encouragés par son exemple , s'empresrent d'en débiter de plus flatteuses encore. On lisoit hier matin dans la plupart le paragraphe suivant.

« On a reçu hier 18 , à l'Amirauté , des dépêches de Sir George Rodney , datées de Sainte-Lucie , par lesquelles l'Amiral l'informe qu'il y est arrivé sans accident , & qu'il a pris le commandement de la flotte. Sir George est parfaitement rétabli de la maladie qui l'a malheureusement détenu à la Barbade. Il ajoute qu'au moment où il écrit , il se transporte , avec sa flotte , de Sainte - Lucie à la Martinique , où il se propose de forcer le Comte de Guichen au combat ; dessein dans lequel il se flatte de réussir , parce qu'il mettra le Commandant François dans l'alternative délicate d'accepter le combat , ou de rester bloqué dans son port ; parti dangereux qui laisseroit les autres Isles & le commerce de la France sans aucune protection ».

Ce paragraphe qui tourne ici bien des têtes a paru excessivement ridicule à toutes les personnes un peu instruites , & qui savent qu'on ne bloque pas un port comme une ville ; que le vent quand il souffle de terre , force les vais-

seaux bloquans de gagner le large, & que quand au contraire il souffle vers la terre, il les contraint aussi de regagner bien vite la haute mer. D'ailleurs on ne voit pas pourquoi l'on suppose qu'il est nécessaire de forcer M. de Guichen au combat, lorsqu'on fait qu'il n'a été aux Isles que pour combattre, & que personne n'ignore sa supériorité. Dans le cas où M. de la Mothe-Piquet ne seroit pas de retour à la Martinique, M. de Guichen y a trouvé 8 vaisseaux qui joints aux 16 qu'il y a conduit, en forment 24 en bon état sans la division qui a été à St-Domingue. Nous savons que l'Amiral Parker n'en avoit que 17 & que Rodney n'en a mené avec lui que 4. Notre infériorité est plus grande encore, parce que dans le nombre des vaisseaux il y en a au moins 9 peu en état de servir. Cela suffit pour faire juger que ce paragraphe n'est qu'une fanfaronnade. Il seroit très-malheureux pour nous que Rodney entreprît en effet de la réaliser; il pourroit flétrir tous les lauriers qu'il a cueillis à Gibraltar & qu'il doit à sa prodigieuse supériorité. Un combat rendroit notre position aux Antilles absolument désespérée. Cet état des choses fait regretter le retard que le départ du Général Walsingham a essuyé, il ne peut à présent arriver à tems en Amérique pour arrêter les progrès des François, & il est à craindre qu'ils n'aient déjà porté de grands coups avant qu'il soit dans ces parages. On assure qu'enfin il est parti le 14 ou le 15 de ce mois. L'Amiral Graves qui s'étoit, dit-on, réuni à lui dans la rade de Torbay, a mis à

la voile avec lui ; mais on ignore s'il a la même destination. On prétend que le Gouvernement instruit de quelques projets, dont l'exécution est confiée à l'escadre partie de Brest le 2 de ce mois , a expédié des instructions à Walsingham & à Graves ; mais on ne dit pas où ils ont dû le recevoir.

Les nouvelles reçues des Indes Orientales annoncent qu'il y a eu dans les magasins de la Compagnie au Bengale un incendie qui a consumé beaucoup de marchandises & d'effets précieux. Le Capitaine Gowland est arrivé de Calcutta avec des dépêches. Il avoit pris la voie de terre , & dans la route de Balfora à Alep , n'étant accompagné que de six Gardes , un Interprète & un Domestique , il a été attaqué & dépouillé par une troupe de brigands auxquels il a cependant eu le bonheur de cacher ses dépêches. On dit qu'elles contiennent des plaintes des habitans du Bengale contre la Cour de Justice ; ces plaintes sont signées de 600 habitans & de beaucoup de Gentoux. Ces derniers se plaignent sur-tout de quelques-unes de nos Loix , qui , étant absolument contraires aux idées des naturels du Pays , exposent notre nation à la haine de ces Asiatiques , si elles ne sont pas promptement abolies.

On travaille avec beaucoup d'activité à l'équipement de la flotte d'observation , qui , dit-on , commence déjà à se rassembler à Spithéad. On disoit dernièrement qu'elle seroit composée de trente-cinq vais-

seaux de ligne ; on n'en compte plus aujourd'hui que vingt , qui sont trois de 100 canons , quatre de 98 , deux de 90 , un de 80 , huit de 74 , un de 64 , un de 60 , un de 50 , deux de 32 & trois de 28. On assure généralement que le Prince William-Henri continuera son apprentissage sous l'Amiral Digby à bord du *Royal-George*. Cette flotte n'a plus de Commandant ; Sir Charles Hardy vient de mourir. Arrivé le 16 à Portsmouth pour en prendre le commandement , il hissa le 17 son pavillon à bord du *Victory* , & fut salué par la flotte. Cet honneur étoit le dernier réservé à ses longs services. Le soir du même jour il se trouva très indisposé , & le lendemain il mourut d'une inflammation d'entrailles , âgé d'environ 67 ans. Il laisse vaquant le commandement de la flotte , qu'on croit destiné à l'Amiral Mann qui l'avoit refusé avant que Sir Charles Hardy l'acceptât. On ignore qui lui succédera dans le Gouvernement de l'Hopital de Greenwich , & dans la place de représentant pour Plimouth.

Le Parlement depuis plusieurs jours n'a été occupé que des moyens d'assurer les emprunts en établissant de nouveaux droits sur plusieurs objets , qui aggravent les charges de la nation , & sont encore bien loin de produire les sommes dont on a besoin. La discussion des affaires de l'Amérique , proposée le 11 de ce mois , fut remise à quinzaine , parce que l'on se flattoit de recevoir dans l'intervalle des dépêches du

Général Clinton , & la nouvelle du succès de son entreprise sur Charles-Town. On continue de concevoir l'espérance d'un accommodement avec l'Amérique ; le Lord George Germaine avoit déclaré dans la séance du 6 de ce mois qu'il se flattoit que son accomplissement n'étoit pas éloigné ; que ce n'étoit point une spéculation , mais une opinion fondée sur des avis récents. On n'a pas manqué de commenter cette assertion & d'en tirer les augures les plus favorables ; on a dit qu'il falloit que le Ministère eût reçu des propositions ; mais quelles sont elles ? qui les a faites ? Pourquoi tous les avis de l'Amérique montrent-ils dans tous les Etats-Unis une opposition insurmontable à tout accommodement dont l'indépendance ne sera pas la base. On regarde ici ce que le Ministre déclare à cet égard sous le même point de vue que ce qu'il a déclaré tant de fois ; ou il cherche à tromper la nation en lui donnant de fausses espérances , ou il croit que la prise de Charles-Town décidera les Américains à céder. Mais il avoit conçu le même espoir lorsqu'on s'empara de New-Yorck , & ensuite de Philadelphie ; & on sait quel en a été l'effet. Au reste la conquête de Charles-Town n'est pas encore certaine. On parle beaucoup ici d'une lettre secrète écrite par le Général Clinton au Ministre , interceptée par un corsaire Américain qui s'est emparé du vaisseau qui en étoit chargé ,

& qui ne tardera pas à être publique si cela est vrai. Le Général, assure-t-on, y confie au Ministère, qui se gardera bien de le publier, qu'il n'a aucun espoir de réussir dans son expédition; il peint au juste l'état de la place, celui de ses défenses. Il lui déclare qu'il a tort de se flatter d'un parti dans la Province; on voit dans toutes celles des Etats-Unis où les Anglois descendent en foule, ce qui est arrivé à New-Yorck; la crainte fait prêter le serment qu'on exige, mais on ne cède qu'à la force, & les troupes ne se sont pas plutôt éloignées que ce serment est abjuré. Si cette lettre existe réellement, si elle n'est pas supposée, on peut juger de la solidité de nos espérances. Au reste il est difficile qu'elles trompent la partie saine de la nation; il y a long-tems qu'elle fait que l'Amérique est perdue pour nous, & que des efforts qu'on a faits pour la conquérir, il ne restera que l'accroissement d'une dette immense que nous ne pouvons pas nous flatter de payer jamais.

Le Général Conway, écrit un Américain, a assuré dans son discours à la Chambre des Communes, le 6 Mai, que l'alliance entre la France & les Etats-Unis, n'est pas naturelle. C'est sans doute une grande question que de savoir si elle l'est ou non. Avant de la résoudre, il convient d'examiner ce qu'on entend par une alliance naturelle, & voici, je crois, ce qu'il y a de mieux à dire : lorsque deux Nations ont les mêmes intérêts en général, elles sont alliées naturelles. Le Général Conway observe, 1°. que la nature a élevé une barrière entre la France & l'Amérique; mais la nature n'a

élevé d'autre barrière que l'Océan & la distance ; & cette barrière est également grande entre l'Angleterre & l'Amérique , car le Général Conway ne soutiendra pas que la Nature ait posé dans la constitution des esprits ou des corps Américains , quelques principes d'amitié ou d'inimitié pour une Nation plutôt que pour une autre.

Le Général observe ensuite que l'habitude a élevé une autre barrière entre la France & l'Amérique , mais il auroit dû remarquer que l'habitude de l'affection ou de la haine entre les Nations , se changent aisément à mesure que changent les circonstances & les intérêts essentiels. D'ailleurs , le fait est que la cruauté des Anglois envers les Américains (cruauté qu'ils ont eu soin d'étendre sur toutes les parties de l'Amérique depuis une longue suite d'années) , a détaché de l'Angleterre leurs esprits & leurs cœurs , & je ne sais si aujourd'hui il existe en Europe une Nation aussi généralement & aussi cordialement détestée que l'Angleterre l'est par l'Amérique. Tout au contraire , la plupart des autres Nations d'Europe ont traité les Américains avec honnêteté ; la France & l'Espagne leur ont témoigné de l'estime , de la confiance & de l'affection ; & ces procédés ont prodigieusement changé l'habitude des Américains à cet égard.

La troisième barrière de l'invention du Général Conway , est l'idiôme. Il n'est pas douteux que la différence d'idiôme n'occasionne quelques difficultés entre la communication des alliés , mais ces difficultés diminuent chaque jour. Il n'y a peut-être pas de langue qui jamais ait été étudiée en même-temps par tant de personnes , que l'est actuellement la langue Française en Amérique , & il est certain que la langue que parlent les Américains , n'a jamais été autant étudiée en France que depuis la révolution présente , de sorte que l'embarras de s'entendre diminue sensiblement de jour en jour.

La Religion fait la quatrième partie de la barrière. Mais observons d'abord qu'il n'y a pas assez de religion d'aucune espèce parmi les Grands en Angleterre , pour rendre les Américains bien passionnés pour ces Grands ; ensuite , que quelque religion qu'il y ait en Angleterre , elle est aussi bien loin d'être la religion de l'Amérique que l'est celle de la France. La Hiérarchie d'Angleterre n'est pas moins désagréable à l'Amérique que celle de tout autre pays. D'ailleurs les Américains savent très bien que le desir d'étendre une religion par les conquêtes , & de faire des prosélytes par la force & par l'intrigue , a disparu parmi toutes les autres nations du monde en grande partie , & qu'il reste plus de cet esprit en Angleterre que par-tout ailleurs. Les Américains ont eu & ont toujours plus de raison de craindre qu'une liaison avec l'Angleterre ne soit plus propre qu'une liaison avec toute autre nation de l'Europe , à introduire chez eux une religion qui leur est désagréable , du moins quant aux Evêques & à la Hierarchie. L'alliance avec la France ne comporte aucun article concernant la religion. La France ne réclame ni ne desiré aucune autorité ou influence sur l'Amérique à cet égard , au lieu que l'Angleterre réclamoit & se proposoit d'exercer une autorité , & de forcer l'Amérique du moins jusqu'à introduire des Evêques ; & les Missionnaires Anglois , afin de chercher à propager l'Evangile dans les parties éloignées , ont envoyé depuis un siècle de grandes sommes d'argent en Amérique , pour y soutenir leur religion. Cet or a réellement produit l'effet qu'on en attendoit ; il a corrompu beaucoup d'esprits , & il a été la principale source du Torysme. Il en résulte donc que tant que la Religion sera conservée , l'alliance de l'Amérique avec la France est dans le fait plus naturelle que les anciennes liaisons de l'Amérique avec la Grande-Bretagne

de-Bretagne, ou que toute autre liaison qu'elle pourroit former.

En effet, tout homme qui examinera sérieusement cette affaire, verra que ces trois circonstances d'habitude, d'idiôme & de religion, opéreront à l'avenir, comme causes naturelles d'animosité entre l'Angleterre & l'Amérique, parce qu'elles faciliteront l'émigration, la perte de la liberté, la décadence de la religion, l'énormité de la dette nationale, la diminution du commerce, de l'importance politique en Europe & du pouvoir maritime; ce sont autant de malheurs qui ne peuvent manquer d'arriver en Angleterre, & qui engageront beaucoup de ses meilleurs sujets à passer en Amérique; & ainsi l'habitude, l'idiôme & la religion contribueront à cette émigration. Pour l'empêcher, le Gouvernement Anglois se verra donc obligé d'employer toutes sortes de moyens, & il ne croira pouvoir mieux réussir qu'en nourrissant la haine du peuple Anglois pour les Américains.

» Le mauvais naturel des Anglois s'est déjà assez manifesté, & tout le monde voit que depuis nombre d'années leur Gouvernement non-seulement s'est livré aux passions les plus révoltantes contre les Américains, mais même qu'il a pris pour système de fomenter ces passions dans l'esprit du peuple Anglois «.

» Enfin l'habitude, l'idiôme & la religion ont beaucoup moins de force que d'autres intérêts plus essentiels, pour déterminer l'amitié & la haine des Nations. C'est principalement le commerce qui influe sur l'affection ou l'animosité Nationale. Aujourd'hui il est aisé de voir que les intérêts mercantiles d'Angleterre & d'Amérique seront désormais incompatibles. L'Amérique enlèvera ou du moins diminuera le commerce d'Angleterre en construction de vaisseaux, en frêt, en pêche de baleine & de morue & de toute espèce de poissons, en pelleteries & fourrures,

3 Juin 1780.

b

enfin en une infinité d'articles qu'il seroit trop long de détailler. A ces égards, l'Amérique n'ira point sur les brisées de la France , & au contraire elle donnera prodigieusement de facilités & d'avantages au commerce & à la marine de cette Puissance. Alors il y aura une rivalité & une concurrence perpétuelles entre l'Angleterre & l'Amérique , ainsi qu'une source éternelle de haine & de guerre. L'Amérique aura besoin de l'alliance de la France pour la défendre contre les mauvaises intentions de l'Angleterre , de même que la France aura besoin de celle de l'Amérique pour l'assister contre la jalousie & les hostilités naturelles & perpétuelles de la Grande-Bretagne «.

» Les limites de territoire seront aussi une autre source constante de disputes. Si malheureusement on fait une paix qui mette les Anglois en possession du Canada , de la Nouvelle Ecosse & des Florides ou de quelque morceau de terre en Amérique, ils empiéteront sans cesse sur l'Etat des Provinces-Unies , au lieu que la France ayant renoncé à toute Jurisdiction territoriale en Amérique, il n'y aura lieu à aucune dispute «.

» C'est pourquoi les peuples d'Amérique, chez qui les fermiers même paroissent avoir examiné plus sérieusement les intérêts des Nations que le Général Conway , croient généralement que depuis qu'ils se sont déclarés indépendans , l'Angleterre est devenue leur ennemie naturelle , & que comme depuis des siècles elle a été & qu'elle sera toujours l'ennemie naturelle de la France & l'alliée naturelle des autres ennemis naturels de la France , l'Amérique est devenue l'amie naturelle de la France , & la France l'amie naturelle des Etats - Unis : Puissances naturellement unies contre un ennemi commun , & dont les intérêts continueront long-tems d'être réciproquement assurés & favorisés par une amitié mutuelle «.

» Il est bien singulier que les Anglois jugent aussi dogmatiquement des intérêts de toutes les autres

Nations. S'il faut les en croire , les Américains tiennent & ont tenu depuis plusieurs années une conduite tout-à-fait contraire à leurs intérêts ; la France & l'Espagne ont agi contre leurs intérêts ; la Hollande agit contre ses intérêts ; la Russie & les Puissances du Nord agissent toutes contre leurs intérêts ; l'Irlande agit contre ses intérêts &c. , de sorte que sur toute la surface du globe , il n'y a que cette petite Isle d'Angleterre qui connoisse ses intérêts , & encore parmi ses habitans , les Comités , les Associations & les Assemblées sont tous dans la même erreur que le reste du monde. Ainsi chez toutes les Nations de la terre , il n'y a que le Ministère Anglois & la majorité incertaine & flottante qui agissent naturellement , & conformément à leurs intérêts.

Le reste du monde croit pourtant avoir raison , & que c'est la majorité Angloise ou Ecoissoise qui est dans l'erreur «.

Les Dépêches que la Cour a reçues de ses Ministres dans les Cours du nord , confirment toutes le plan de confédération des Puissances de cette partie de l'Europe , pour protéger le commerce de leurs sujets contre les attaques des Puissances belligérantes ; & nous ne pouvons nous dissimuler que plus de modération de notre part auroit empêché cet événement qui va porter coup à notre suprématie maritime , & nous arracher pour jamais l'empire des mers qui vont redevenir libres comme elles doivent l'être.

On prétend que le Chevalier Yorke , notre Ambassadeur à la Haye , a encore l'espérance d'adoucir les Hollandois ; mais il faut pour cela que nous nous y prêtions ,

& que nous respections nos traités. Si nous prenons enfin ce parti , il seroit possible de terminer à l'amiable nos différends avec la République; & cet accommodement conclu, pourroit en amener insensiblement un autre avec les Puissances avec lesquelles nous sommes en guerre.

Le Baron de Nolken , Envoyé Extraordinaire du Roi de Suède , a présenté dernièrement un Mémoire à notre Cour pour se plaindre de l'Armateur Anglois , qui a attaqué si indignement , comme l'on fait , la Frégate Suedoise *l'Illerim*. On est curieux de savoir quelle réponse on lui fera. La seule raisonnable , & qui est de justice , est une satisfaction éclatante , & la punition du corsaire. Mais c'est peut-être parce qu'elle seroit juste , qu'on la fera attendre. Le Ministre Suédois a en même-temps déclaré l'accession du Roi son Maître à la neutralité armée proposée par la Russie , & sa résolution de protéger le commerce de ses sujets.

» Malgré la supériorité que le Gouvernement Britannique a de nouveau acquise parmi les Représentans de la Nation , écrit-on de Dublin , en date du 5 de ce mois , il s'en faut de beaucoup que les esprits soient rentrés dans leur ancienne inactivité & leur soumission passive & confiante à l'Administration Angloise. M. Martin , Membre pour le Bourg de James-Town , annonça avant-hier dans les Communes , qu'il proposeroit le lendemain :

» 1°. D'établir un Comité pour faire des recherches sur l'accroissement des dépenses publiques , & sur les réformes qu'il y auroit à faire

» à cet égard : 2°. D'établir pareillement un Comité
 » pour faire des recherches sur les causes de l'aug-
 » mentation de l'établissement civil , ainsi que pour
 » rédiger & arranger un plan tendant à opérer une
 » réduction en cette partie. « Malheureusement hier
 la Chambre fut trop peu nombreuse pour y agiter
 une matière de cette importance ; & par cette rai-
 son on fut obligé de différer à un autre tems.
 Hier , il y eut aussi une Assemblée des Citoyens &
 Bourgeois de cette Capitale au Tholsel (ou Hôtel
 Municipal ,) convoquée sur la requisition des Shé-
 rifs : le Jurisconsulte Preston y notifia , » qu'il
 » avoit à proposer une matière du plus grand
 » intérêt pour le peuple & de nature à mériter
 » l'attention de tout citoyen «. En conséquence il
 » a été indiqué une autre Assemblée au 11 Mai.

» Si l'altération que le Duc de Leinster a cru
 devoir apporter à son plan de conduite , a causé
 la défection d'une portion du parti Patriotique , &
 si son crédit influe beaucoup sur une partie de nos
 Volontaires , d'autre part cette variation lui attire
 des désagréments. Ceux de la Liberté de Dublin ,
 commandés par Sir Edouard Newenham , prirent ,
 le 28 Avril , les résolutions suivantes.

Arrêté unanimement , que nous jugeons qu'il
 n'est pas expédient que ce Corps reste plus long-
 tems sous les ordres de Sa Grace le Duc Leinster ,
 qu'une copie de cette Résolution , signée par le Se-
 crétaire , soit envoyée au Duc de Leinster ; que les
 remerciemens de ce Corps soient présentés au Lieu-
 tenant-Colonel Graydon & au Major Andrews ,
 pour leur attention en faveur de ce Corps ; que
 les susdites Résolutions & la Réponse de M. Grattan
 (à l'Adresse de ces Volontaires) soient imprimées
 dans les Papiers publics de Dublin : *Ordonné una-
 nimement* , que le Président signera ces Résolutions
 au nom du Corps.

(Signé) ALEX. GRAYDON , Lieut.-Colonel.

F R A N C E.

De VERSAILLES, le 30 Mai.

M. d'Agoty, fils aîné, Peintre de la Reine & de Madame, a eu l'honneur de présenter au Roi, le 16 de ce mois, divers bouquets de fleurs, servant aux ameublemens, & imprimés sur velours de coton & sur soie selon les procédés dont il est l'inventeur, & pour lesquels S. M. a bien voulu lui accorder un privilège exclusif.

De PARIS, le 30 Mai.

LES nouvelles reçues des Isles par le vaisseau qui a apporté la nouvelle de l'arrivée de M. le Comte de Guichen à la Martinique, portent que le 30 Mars, ce Général fit partir l'*Iphigénie*, (dont les papiers Anglois avoient annoncé la prise,) avec la *Courageuse* & la *Médée*, pour conduire des renforts à S. Vincent & à la Grenade. Comme les Anglois méditoient des entreprises, on regrette que M. de Guichen ne soit pas arrivé 4 jours plus tard; il les auroit trouvés occupés de leurs expéditions & il en auroit eu fort bon marché.

La blessure de M. de la Mothe-Piquet n'est pas dangereuse, & toutes les relations confirment que sans le calme il se seroit emparé des vaisseaux ennemis.

M. le Marquis de Vaudreuil, Chef-d'Escadre, a été nommé Gouverneur-Général de St-Domingue & des autres Isles sous-le-Vent.

M de Bongards a l'Intendance de cette Isle , que la mort de M. Taffard a fait vaquer. M. de Bongards a déjà rempli cette place avec distinction , & sa nomination ne causera pas moins de joie à la Colonie que celle de M. de Vaudreuil.

On écrit de Brest , qu'on continue de travailler à l'armement des vaisseaux destinés à former l'armée ; il y en a déjà plusieurs en rade : l'*Actif*, de 74 canons , y est entré le 17 de ce mois.

On attendoit dans ce Port des flottes de Bordeaux , chargées de munitions , de vivres & sur-tout de vin. Leur arrivée est nécessaire pour équiper complètement l'Escadre destinée à transporter une seconde division de troupes de 4 à 5000 hommes.

Le convoi parti de St-Malo , le Jeudi-Saint , étoit toujours à Cherbourg ; il est d'autant plus précieux qu'il consiste en partie en canons de fonte , & autres pièces d'artillerie , voiturées des arsenaux pour la descente qui auroit dû s'effectuer l'année dernière. Les Anglois , qui connoissent sa valeur , ne le perdent , dit-on , pas de vue ; & on dit que s'ils n'étoient pas arrêtés par le calcul de la dépense à faire , ils bombarderoient Cherbourg , s'ils ne pouvoient parvenir à brûler les bâtimens du Port. On croit que quelques vaisseaux de ligne pourront ne pas tarder à sortir de Brest , pour donner la chasse aux Anglois & les écarter de Cherbourg.

» Les vaisseaux le *Marseillois* & le *Zélé* , écrit-

on de Toulon, en date du 16, ont mis à la voile. On croit qu'ils iront à Cadix; mais qu'avant de s'y rendre, ils rempliront une commission particulière. Le *Terrible* de 110 canons, le *Hardi* & le *Lion* de 64, le *Sagitaire* de 50, sont en rade, d'où ils partiront à la fin du mois, pour se rendre, à ce qu'on croit, à Cadix. On frète des bâtimens marchands qui doivent porter des vivres aux vaisseaux qui se trouvent dans ce Port d'Espagne. — On attend du Levant un convoi de bâtimens de commerce richement chargés; il est escorté par les frégates la *Sérieuse*, la *Lutine* & la *Sultane*. — On travaille à la construction de 2 frégates; on ne sait pas encore le nom qu'elles porteront. — On mettra incessamment sur le chantier un vaisseau de 110 pièces de canons «.

On apprend par des lettres du Ferrol, que l'Intendant de la Marine dans ce port avoit reçu ordre de faire partir sans délai 8 vaisseaux de ligne & 4 frégates, & de leur remettre des paquets qu'on lui envoyoit, & qui ne doivent être ouverts qu'à une certaine hauteur.

Selon les lettres de l'Orient, il y est arrivé un bâtiment Américain portant des Dépêches qui, sur le champ, ont été expédiées à la Cour.

Nous nous sommes empressé de rapporter plusieurs traits de zèle, d'ardeur & de bonne volonté de la part de nos troupes. On ne finiroit pas si l'on vouloit les citer tous; mais en voici un qui mérite d'être distingué, & que nos Lecteurs ne verront pas sans intérêt.

« Lorsque M. de Ternay voulut mettre à la voile le 15 Avril dernier, il fit précéder les vais-

seaux de ligne par les vaisseaux de transport ; un de ces derniers , portant 250 hommes d'un des deux régimens étrangers , partis avec M. de Rochambeau , heurta contre un autre navire , & reçut des dommages si considérables , qu'il fut obligé de rentrer , & de passer sur le chantier pour y être réparé. Le vent changea dans la journée ; mais on ne perdit pas l'espérance de pouvoir mettre à la voile le lendemain 16. Comme on ne crut pas que le bâtiment endommagé pût être réparé assez tôt , il fut décidé qu'il ne seroit point de l'escadre de M. de Ternay , & qu'il ne partiroit qu'avec la division & le convoi qui doivent la suivre. Le Colonel du régiment dont ces 250 hommes faisoient partie & devoient rester en arrière, désespéré de se voir séparé de cette portion de sa troupe , & d'avoir par-là moins de moyens de rendre son régiment utile , alla au chantier , pria , conjura les Ouvriers d'accélérer leur ouvrage , & les anima tellement , que le vaisseau , qui demandoit trois jours de travaux , fut réparé en 24 heures , & en état de partir le 16 , si le départ avoit eu lieu. Le jeune Colonel , enchanté , s'empressa de récompenser les Ouvriers de leur activité , & fit distribuer un louis à chacun de ceux qui avoient été employés à ce travail ; ils étoient au nombre de 16 «.

La plupart des avis que l'on reçoit de Hollande , confirment que depuis la déclaration faite par la Grande - Bretagne aux Etats-Généraux des Provinces-Unies , les Anglois ont arrêté plusieurs vaisseaux Hollandois , chargés de marchandises innocentes , & dont le transport n'a jamais été défendu aux neutres. Ce procédé arbitraire paroît sans doute étrange aux Puissances maritimes du nord ; elles peuvent le comparer avec la conduite de la France. Le Roi , tou-

jours guidé par des principes de sagesse & d'équité , a envoyé les ordres les plus précis à tous les Commandans & Capitaines de ses vaisseaux de guerre & Armateurs de son Royaume , de laisser librement & sans empêchemens tous les vaisseaux neutres quelconques indistinctement, fussent-ils même destinés pour des ports ennemis , pourvu qu'ils ne se trouvent chargés d'aucunes armes ou munitions de guerre , dont le transport est interdit par les traités. Une lettre de M. de Sartine , au Commissaire Général des Ports & Arsenaux de la Marine du Roi , & Ordonnateur au Port du Havre , qui contient ces dispositions , est conçue ainsi.

» Vous savez , M. , que la guerre entreprise par le Roi , n'a d'autre but que le désir dont S. M. se sent animée pour le maintien de la liberté de la navigation ; en conséquence , elle a vu avec beaucoup de plaisir que la plupart des Puissances du Nord inclinent , & ont pris la résolution d'y coopérer. Déjà par des Règlemens y relatifs , S. M. a fait connoître , aux Commandans de ses escadres , son intention , relativement aux mesures & aux précautions que doivent observer les Capitaines de ses vaisseaux de guerre & autres bâtimens , envers les navires appartenans aux sujets des Puissances neutres , & que les premiers pourroient rencontrer sur mer. S. M. m'a donc chargé de réitérer encore ses ordres donnés à cet égard , & de vous ordonner d'exhorter les Capitaines & autres Officiers des vaisseaux armés en course , de se conformer avec plus d'attention que jamais à la teneur des Règlemens relatifs aux bâtimens neutres , & en particulier à ceux appartenans aux Russes. A cet effet , S. M. ordonne aux Capitaines des vaisseaux armés en

course & autres , d'user de la plus grande circonspection envers tous les navires neutres , & , selon l'exigence des cas , de leur prêter toute l'assistance dont ils pourroient avoir besoin , de ne pas apporter le moindre empêchement à leur navigation , quoique leurs cargaisons pussent être destinées pour les Ports ennemis , ni de les arrêter , sinon dans le cas où les Capitaines des Armateurs François auroient des raisons bien fondées pour croire que les susdits bâtimens navigassent pour les sujets du Roi d'Angleterre , à l'abri du pavillon d'une Puissance neutre , afin d'éviter par cette voie d'être visités , suivant les usages établis en pareils cas , ou lorsqu'ils tenteroient de transporter à l'ennemi des effets de contrebande , tels que des armes de toute espèce & autres munitions de guerre. L'intention du Roi est , que vous donniez connoissance de la Présente aux Commissaires du Département du Havre - de - Grace ; leur ordonnant en même-tems d'en remettre copie à tous les Capitaines des vaisseaux armés en course , & autres navires , prêts à sortir ou qui rentrent , afin qu'ils se conforment avec la plus grande circonspection à ce qui leur y est prescrit à l'égard des bâtimens neutres , & en particulier de ceux appartenans à la Russie «.

M. Bertin se retire avec 40,000 liv. de pension , dont 20,000 liv. sont réversibles à Madame la Comtesse de Mélé sa nièce. La Charge de Secrétaire-d'Etat qu'il possède est éteinte , & son département partagé entre les autres Secrétares d'Etat. M. le Comte de Vergennes , Ministre d'Etat au département des affaires étrangères , a l'Administration de Provinces. Le district des haras du

Royaume ayant été donné au Secrétaire d'Etat de la Guerre, M. le Prince de Montbarey charge de ce détail M. le Prince de Saint-Mauris son fils.

» M. Guillaumot, Architecte du Roi, Contrôleur & Inspecteur-Général des travaux relatifs aux carrières, &c. a opéré le 23 de ce mois, l'affaïssement du ciel d'une vaste carrière à plâtre exploitée par cavage, en présence de M. le Noir, Lieutenant Général de Police, & de M. Perronnet, Premier Ingénieur des Ponts & Chaussées de France, de MM. Moreau & Desmaisons, Architectes du Roi, & de M. de Chezy, Inspecteur-Général du pavé de Paris. Le vuide de cette carrière faisant partie de la butte Chaumont, près Belleville, étoit de 50 à 55 pieds de hauteur, présentant vers le chemin de Paris à Pantin, un front de 90 toises de longueur, sur environ 36 de profondeur, réduite; le ciel en étoit soutenu par 30 piliers, dans lesquels on avoit pratiqué 255 trous de mines qui ont été chargés d'environ trois mille livres de poudre à canon. Quelques personnes ont été admises à parcourir l'intérieur de la carrière & à juger de l'importance de ce travail, un beaucoup plus grand nombre ne s'est pas soucié de faire ce voyage souterrain; quelques milliers de poudre distribués dans cette enceinte, des mèches de communication qui pendoient au-dessus des têtes, & qu'une seule étincelle pouvoit mettre en action, avoient quelque chose d'imposant. On a mis le feu sur les 7 heures du soir; deux minures & demie ont suffi pour opérer le renversement des pilliers & occasionner l'affaïssement du ciel. Des coups successifs qui annonçoient le jeu de la mine dans les masses, un bruit sourd & profond, de superbes effets de lumière qu'on appercevoit par les bouches de la carrière, l'ébran-

lement d'une masse de terre d'environ 80 pieds d'épaisseur & de plusieurs arpens de superficie, un nuage considérable de fumée & de poussière, offroient en quelque sorte l'image des terribles effets d'un volcan suivi de tremblement de terre, & d'autant plus intéressante, qu'on pouvoit en jouir avec la plus grande sécurité. M. Guillaumot, à qui on doit le succès d'une opération aussi intéressante à la sûreté publique, a reçu des Spectateurs des applaudissemens qu'il s'est empressé de faire partager à M. Vandermark, qui le seconde dans les travaux de ce genre, en qualité d'Inspecteur des fouilles, & qui a mis le feu à la mine. Le Magistrat lui a donné les éloges que méritent son intelligence & son courage «.

Les établissemens salutaires se multiplient depuis quelque tems; parmi ceux qui intéressent le plus l'humanité, on doit distinguer la maison de santé ou infirmerie générale établie rue du petit-Vaugirard, par feu M. de Caubotte, ancien Directeur des deux maisons de santé établies par le Gouvernement & actuellement soutenue par sa veuve.

Cette maison, qui subsiste depuis plusieurs années, a mérité la confiance publique. Plusieurs Princes & autres grands Seigneurs l'ont adoptée pour leur infirmerie, & y envoient tous leurs gens malades. On y reçoit ceux des deux sexes pour toutes sortes de maladies, à raison de 4 liv. par jour en commun, ou de 6 liv. dans des chambres particulières. Le prix de ceux qui voudront avoir un appartement complet, sera suivant ce qu'ils exigeront. Les soins du Médecin, du Chirurgien, les médicamens, la nourriture, le bois, la lumière, les gardes, & généralement tout ce qui est nécessaire,

aux maladies, est compris dans le prix. Il y a des appartemens où l'on peut avoir son domestique & sa femme de chambre, & un corps de bâtiment séparé pour les personnes de distinction. On prend aussi des femmes en couches, & chaque femme a la liberté d'y appeler son Accoucheur, si elle veut. Les femmes ont des appartemens séparés, & sont servies par des femmes. On est libre de faire appeler tout autre Médecin ou Chirurgien que ceux de la maison, mais à ses propres dépens. Il y a un joli jardin pour la promenade des convalescens, ainsi qu'une Chapelle où se dit la Messe les Fêtes & Dimanches. Les malades sont visités tous les jours par un Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & un Maître en Chirurgie, Membre du Collège. Un Chirurgien qui réside dans la maison, les visite plusieurs fois par jour, & même la nuit, veille à ce que les ordonnances du Médecin soient exécutées, tant pour les médicamens, que pour le régime, ce qui est de la dernière conséquence pour les malades, & une assurance pour les Médecins du succès de leurs ordonnances, qui, administrées à propos, & par des gens de l'Art, ne causent jamais des accidens graves & souvent mortels, comme cela arrive, lorsque ces mêmes remèdes sont pris, soit dans un redoublement de fièvre, soit dans une crise qui survient, & qu'il seroit dangereux de troubler, &c. accidens qui arrivent quelquefois dans les intervalles des visites du Médecin, & qu'il ne peut prévoir.

On reçoit des abonnemens pour les grandes maisons qui desireroient un ou plusieurs lits fondés, moyennant 800 livres par an pour chaque lit; & moyennant une somme convenue par année, à proportion du nombre des domestiques, soit qu'il y ait peu ou beaucoup de malades, comme différens Princes & Seigneurs l'ont déjà fait, pour fixer

l'ordre de dépense à ce sujet , & pour le bien de leurs gens.

On prend aussi des infirmes ou incurables , moyennant 800 livres par an , pour tous frais.

On trouve dans cette maison tous les secours possibles , & même une machine électrique , pour ceux à qui ce secours pourra convenir , tels que les paralytiques , &c.

On y donne aussi tous les lundis matin de chaque semaine , des consultations gratuites aux pauvres , ainsi que les pansemens & autres soins analogues à leurs maladies. Enfin Madame de Caubotte ne néglige rien de tout ce qui peut être utile aux malades pour leur prompt rétablissement. Elle espère , par son exactitude & ses soins , mériter la même confiance que le public daignoit accorder à feu M. de Caubotte.

La Société royale de Médecine dans sa séance du 7 Avril dernier , a entendu le rapport des Commissaires nommés pour administrer le rob du sieur Lafecteur. Il résulte de ce rapport que le rob ne contient point de mercure ; qu'il guérit les maladies vénériennes confirmées ; qu'il n'exclut point les traitemens particuliers nécessaires , les précautions & les modifications relatives aux circonstances qu'il est impossible de désigner , & qui doivent être laissées à la prudence du Médecin. En conséquence la Société a confirmé l'approbation qu'elle a déjà donnée à ce remède , que sur sa parole on paroît pouvoir prendre avec confiance. Le sieur Lafecteur demeure rue de Bondi.

La Société Royale d'Agriculture de Lyon a ren-

voyé le prix qu'elle devoit donner cette année , à l'année prochaine ; elle propose les sujets suivans :
 1°. Chaque Paroisse ne pourroit elle pas , pour prévenir la mendicité , occuper ses pauvres ? Quel en seroit le moyen ? 2°. Quel seroit celui de donner aux mendiants valides & invalides de l'un & de l'autre sexe , renfermés dans les dépôts , des occupations qui pussent les rendre utiles à la société , lorsqu'ils y rentrent ? Le prix devenant double , sera d'une médaille d'or de 600 livres. Les Auteurs adresseront leurs ouvrages francs de port , à M. de Juis , Secrétaire perpétuel de la Société Royale d'Agriculture de Lyon, ou les enverront sous l'enveloppe de M. de Flesselles , Intendant de cette ville. Aucun mémoire ne sera reçu passé le 1 Février 1781.

Le 16 de ce mois D. Bery , Bénédictin de l'Abbaye royale de St-Germain-des-Prés, Congrégation de St-Maur , Historiographe du Roi pour les Provinces de Haynault & de Flandres , allant de l'Abbaye d'Aumont au village de Mondoulers , à quatre lieues de Bavay , rejoindre l'Arpenteur & les Ouvriers qu'il avoit pris pour tirer le plan de l'acqueduc de Flourfies à Bavay , construit par l'Empereur Auguste , apperçut un souterrain entre le bois d'Eclebes & le bois-le-Roi ; ce Religieux portant le pied sur la seconde marche , qui s'écroula tout-à-coup , tomba dans une cavité de dix pieds de profondeur , où il se trouva enseveli sous six pieds de terre. Deux Bûcherons ayant été heureusement témoins de cet accident , le retirèrent de cet abîme après 4 heures de travail. Ce Religieux enseveli

n'eut cependant que deux fortes contusions à la cuisse, & une stupeur générale, causée par la vapeur méphirique, qu'on parvint à dissiper avec de l'eau fraîche.

Charles César du Mesnildot, Comte de Tourville, arrière-neveu du Maréchal de ce nom, ancien Capitaine de Dragons de M. le Duc d'Orléans, Seigneur de St-Germain, Nay, Ruids, St-Sebastien & autres lieux, est mort le 15 Avril en son Château de St-Germain-le-Vicomte, âgé de 38 ans.

Marie Roux, fille de feu Jacques Roux, Notaire à Châlons-sur-Saône, née & baptisée à Châlons le 17 Avril 1680, mariée & veuve du sieur Guillaume Betaud, est morte le 17 de ce mois, âgée de 100 ans & un mois.

Thérèse-Elisabeth de Gaudechau, veuve du Vicomte d'Espies, Mestre-de-Camp de Cavalerie, est morte au Château d'Ome-court en Picardie le 10 de ce mois, âgée de 33 ans.

De BRUXELLES, le 30 Mai.

L'ARRIVÉE des Couriers extraordinaires qui ne cessent de se rendre de Versailles & de Madrid à Lisbonne, fait conjecturer que la bonne intelligence qui règne entre cette Cour & celle de Londres, pourroit bien s'altérer en partie, & que du moins S. M. T. F. n'est pas éloignée d'adopter le système de la Hollande & des Puissances du Nord, dont l'effet doit être de maintenir la liberté de la navigation & du

commerce de leurs sujets respectifs contre les déprédations continuelles des corsaires.

La réponse de la Cour de Madrid à la déclaration de la Cour de Russie n'a point encore été rendue publique ; on dit qu'elle porte en substance.

» Que le Roi a reçu avec plaisir les ouvertures qui lui ont été faites de la part de S. M. l'Impératrice de Russie, relativement aux mesures que cette Princesse se propose de suivre, tant à l'égard des Cours actuellement en guerre, que des Puissances neutres : que ces principes sont précisément les mêmes qui ont guidé le Roi antérieurement, & qu'il s'est efforcé de faire goûter à la Grande-Bretagne ; que depuis le commencement des troubles, S. M. C. ne s'est point écartée du système d'équité & de modération, qu'elle a fait éprouver à toutes les Puissances de l'Europe, & que c'est uniquement sur les procédés arbitraires de l'Angleterre, qu'elle a dû se décider pour des voies plus rigoureuses ; que puisque les Anglois, loin de respecter les pavillons neutres, se sont même permis d'attaquer les vaisseaux dont la cargaison étoit autorisée par les traités, il a bien fallu que l'Espagne veillât de son côté au maintien de ses intérêts ; que le Roi, non content de se borner aux marques fréquentes qu'il a données de son équité, déclare encore qu'il est prêt à témoigner toute la déférence possible pour celles des Puissances neutres qui se détermineront à protéger leur pavillon, & qu'il demeurera fidèle à cet engagement, jusqu'à ce que l'Angleterre mette un frein aux exactions que ne cessent de commettre ses navires, qu'au reste, S. M. C. accède aux autres articles de la Déclaration remise le 15 Avril, par le sieur de Sinoviev ; mais qu'elle se flatte en même tems, que pour ce qui concerne le blocus de Gibraltar, S. M. I. voudra prescrire à ses sujets de se conformer aux restrictions proposées par l'Ordonnance, émanée à Madrid, en date du 13 Mars dernier «.

Le Comte de Florida Bianca écrivit le premier de ce mois la lettre suivante au Comte de Rechteren, Ministre de Hollande à la Cour de Madrid.

» M. , S. M. a appris que la chaloupe d'un chébec , commandé par Don Barthelemi Rossello , s'étant saisi d'un bâtiment Hollandois , nommé le Spaar , Capitaine Jean Tierds Waagenaar , sortant de Gibraltar , où il avoit débarqué un chargement de farine , qu'il conduisoit du Ferrol à Cadix pour le compte des Pourvoyeurs de notre Marine , ledit bâtiment a été mis en liberté sur la déclaration qu'il a faite , savoir , qu'il avoit été pris sous le Cap Espartel par le Corsaire Anglois le Maidstone , qui l'avoit conduit à cette Place. Cependant on a des preuves que le bâtiment a été rencontré à l'entrée du Port de Cadix ayant encore son chargement ; que par conséquent la prétendue saisie par le corsaire Anglois est une pure fiction , & l'introduction à Gibraltar du chargement de 5162 un quart quintaux Castillans de farine , un vol manifeste fait à la provision de la Marine du Roi , & afin que de pareilles friponneries soient punies & prévenues par la suite , S. M. a ordonné qu'on fît le procès audit Waagenaar , & que je vous en prévienne , afin que vous en donniez connoissance à L. H. P. , auxquelles son Ministre à la Haye a ordre de se plaindre hautement d'un vol qui ne devoit pas être le fruit des ménagemens dont le Roi a usé envers le pavillon de la République ; j'ajouterai que S. M. espère que L. H. P. , par le remède qu'elles y apporteront , & par la punition sévère des coupables , lui épargneront de prendre par elle-même les précautions nécessaires pour réprimer des excès aussi crians «.

J'ai l'honneur d'être , &c.

Le Ministre Espagnol à la Haye a reçu

copie de cette lettre , & a porté , conformément à ses ordres , des plaintes aux Etats-Généraux d'une conduite aussi condamnable.

» Le bruit court , écrit-on de la Haye , que le Comte de Welderen , Ambassadeur de LL. HH. PP. à la Cour de Londres , a écrit à M. le Greffier Fagel , pour lui demander comment il devoit se conduire à l'égard des vaisseaux pris par les Anglois depuis la dernière proclamation du Roi de la Grande-Bretagne. On assure qu'il a été résolu de lui répondre qu'il devoit s'en tenir strictement à la teneur du Traité de 1674 , & réclamer en conséquence les vaisseaux & leurs cargaisons ».

Selon des lettres d'Amsterdam , on y en a reçu une du Capitaine Vander Wind , écrite de la Nouvelle-Yorck , dans laquelle il rend compte d'un nouvel excès commis par les Anglois à son égard , & qui l'ont exposé à une suite de désagrémens. Pendant son voyage aux Isles Canaries , il rencontra plusieurs corsaires Anglois qui lui prirent beaucoup d'effets de sa cargaison , & maltraitèrent son équipage. Enfin le corsaire la *Diane* , commandé par un certain Paul Sappie , s'empara de son vaisseau , le conduisit lui-même à bord avec 5 hommes , & mit 8 Anglois à bord de son navire pour le conduire à New-Yorck. Un corsaire Américain a repris ensuite ce navire & l'a conduit à Philadelphie. Vander Wind a passé 3 mois à New-Yorck & n'a obtenu sa liberté qu'avec beaucoup de peine. Il n'en a pas eu moins à obtenir qu'on lui permît d'aller à Philadelphie où il va réclamer son vaisseau , mais avec beaucoup d'incertitude si on lui en accordera la restitution.

» Nous avons été , le 20 de ce mois , écrit-on d'Amsterdam , dans la plus grande consternation ; elle fut occasionnée par deux bruits violens & successifs que l'on entendit tout-à-coup au-dessus du poids de la Ville sur le Dam , & dont on ignoroit la cause. On apprit bien-tôt que les soldats , qui y ont la grand'-garde , étant occupés à faire des cartouches pour les manœuvres qu'ils font annuellement , le feu prit , par accident , aux poudres , & ensuite aux cartouches. L'effroi fut général parmi les soldats , & occasionna une si grande confusion , qu'ils prirent la fuite , les uns par la porte , les autres par la fenêtre. Cinq de ceux qui avoient pris ce dernier parti se blessèrent très-grièvement , & le lendemain il en mourut deux. Les prompts secours que l'on apporta , empêchèrent que l'incendie ne fît des progrès , & le bâtiment a été peu endommagé ».

S'il faut en croire quelques lettres de Londres , on y a reçu avis de la côte d'Or , qu'une frégate Françoisse de 40 pièces de canons , a attaqué un fort Anglois nommé Succondée , dont elle s'est emparé ; & qu'après avoir encloué le canon qui s'y trouvoit , enlevé ce qu'il y avoit de mieux dans le fort , elle avoit remis à la voile , sans rien entreprendre contre les autres établissemens.

Il est arrivé le 11 , écrit-on de Londres , un Courier expédié de la Haye , par le Chevalier Joseph Yorke , avec la nouvelle suivante : » En conséquence de la permission accordée par les Etats-Généraux pour le passage des Recrues de Brunswick , de Hesse , d'Hanau , &c. à la solde de la Grande-Bretagne , par les terres de la République & pour leur embarquement dans un de ses ports , un vaisseau de guerre & des transports ont appareillé d'Angleterre pour prendre à bord ces recrues desti-

nées pour l'armée du Canada. Mais à peine les troupes , les bagages , &c. étoient embarqués , qu'il est arrivé un ordre des Etats - Généraux pour arrêter leur départ. On attribue cette conduite des Etats-Généraux à la demande formelle qu'ils ont faite à la Grande-Bretagne de la restitution des vaisseaux Hollandois pris par le Commodore Fielding. En conséquence les transports & les recrues resteroient en Hollande jusqu'à ce qu'on eût donné une satisfaction entière aux Etats-Généraux sur cet objet.

Le discours que prononça M. Grattan à la Chambre des Communes de Londres , lorsqu'il fit la motion pour la déclaration de l'indépendance de ce Royaume, mérite d'être connu.

» Jamais la Chambre nes'assembla pour prononcer sur un objet plus important, plus décisif ; il ne s'agit de rien moins que de protester aujourd'hui contre l'usurpation du Parlement de la Grande-Bretagne , que de se joindre à moi , & d'élever de concert & nos mains & nos voix contre cette usurpation : il s'agit de répondre au cri de trois millions d'habitans qui nous demandent justice ! Dans ce moment solennel , si le Ciel m'eût donné un fils , on me verroit comme le pere d'Annibal , le conduire à l'autel pour y faire serment de protéger les droits sacrés du peuple ! Ne nous le dissimulons pas , ce peuple a ses droits , il a entr'autres celui de nous sommer de les lui conserver , de lui en rendre compte en tout tems : un cri qui part de plusieurs millions de bouches , est un cri puissant : c'est la voix du tonnerre , on a beau chercher à ne pas l'entendre , elle frappe l'oreille la plus dure : cette voix vous dit que quoique l'on ait fait quelque chose pour l'Irlande , il reste encore plus à faire , que les esprits ne sont pas tranquilles , qu'il ne sont pas satisfaits : que si quelque chose peut en calmer l'effervescence , c'est la confiance qu'il est naturel de placer en vous , en vous considérant com-

me les gardiens nés de la liberté qu'ils réclament ».

Cette idée consolante fixe sur vous les yeux de la multitude qui vous parle ainsi : rappelez la Grande-Bretagne aux notions simples de la justice : engagez-la , forcez-la à restaurer votre liberté politique , en même-tems qu'elle restaure la liberté de votre commerce : dites-lui que la manière dont elle vous a dispensé cette dernière faveur , est alarmante ; que le Ministre Britannique en vous l'annonçant n'a pas dit qu'il étoit juste , mais seulement qu'il étoit expédient de vous accorder certains avantages ! Observez-lui que ce mot expédient annonce une réserve inquiétante ; qu'il est fatal dans la bouche de la Grande-Bretagne ; que c'est ce mot funeste qui lui a coûté l'Amérique , qui l'a plongée dans des fleuves de sang , dans des abîmes de misère & d'horreur ! Dites-lui enfin avec force , que ce mot expédient annonce de l'insincérité , des réserves tacites ; que tant que ces réserves existeront ou seront supposées exister , nous ne pouvons regarder les avantages récents , accordés à notre commerce , que comme passagers , infiniment précaires , parce qu'étant sans cesse à la disposition de la Grande-Bretagne , elle peut nous les retirer dès qu'elle le jugera expédient : ajoutez , que nous ne pouvons nous regarder dans ce moment-ci que comme des esclaves à qui l'on permet de respirer un moment , mais qui voyent encore les fers dont ils étoient chargés dans la main qui les leur a ôtés , & paroît toujours prête à les accabler de leur poids ! En parlant ainsi à la Grande-Bretagne , vous fixerez d'autant plus sûrement son attention , que le moment est favorable ; c'est un Dieu , c'est Dieu lui-même qui a créé pour vous ce moment de vous émanciper vous & votre postérité : ne permettez - pas qu'il s'écoule en vain : gardez-vous sur-tout d'attendre l'époque dangereuse de la paix ; hélas ! ce qui seroit paix pour les autres , seroit guerre pour vous : la Grande-Bretagne ne croiroit pas en jouir , si elle ne voyoit pas votre Isle humiliée , rentrée dans l'escla-

vage ! C'est au nom de tout ce qui vous est cher, c'est pour l'honneur de votre Patrie, pour l'honneur de la nature humaine, par le souvenir de tout ce que vous avez souffert, par le sentiment que vous conservez des injustices que vous avez essuyées, par l'amour que vous portez à votre postérité, par la dignité, la noble générosité qui règnent dans des cœurs Irlandois, que je vous conjure, vous supplie de saisir cette occasion fortunée, de marquer ce moment pour celui de votre liberté ! Croyez-moi, la Grande-Bretagne sait parfaitement bien actuellement que la Doctrine tendante à établir sa suprématie universelle est une chimère, une absurdité. Des légions d'ennemis l'entourent, la pressent, fondent sur elle de toutes parts : sa suprématie s'éclipse par-tout ; la mer n'est plus son Domaine, l'honneur de ses Conseils est flétri, ainsi que celui de ses armes : elle n'a plus d'armées, elle n'a plus de flottes, point d'Amiraux, point de Généraux ; l'engourdissement de l'indolence caractérise toutes ses mesures, la division aigrie par les revers préside à ses Conseils. Il n'en est pas ainsi parmi nous : ce moment est l'aurore de nos beaux jours, jamais l'Irlande, jamais aucun peuple de la terre ne put se flatter d'avoir un Sénat aussi bien composé que le nôtre, un Sénat qui a tant de droits à la confiance du peuple. Jamais peuple ne fut mieux disposé à seconder les grandes vues de son Sénat. Un feu divin embrase tous les cœurs : un enthousiasme sacré, dont l'antiquité même ne nous fournit point d'exemple, a converti une multitude languissante en un peuple fier : portez les yeux de l'imagination au-delà de cette enceinte, vous verrez 40 mille hommes sous les armes, fixant les yeux sur vous, attendant dans le silence le résultat des Délibérations de ce jour : leur vœu est uniforme, ils soupirent tous après la Liberté : La Providence semble leur sourire : Oui la main de Dieu est visible, je la vois, c'est elle qui a tout préparé, c'est elle qui va tout consommer !

La suite à l'ordinaire prochain.



JOURNAL POLITIQUE DE BRUXELLES.

TURQUIE.

De CONSTANTINOPLE, le 17 Avril.

LE 13 de ce mois le Capitan Bacha eut l'honneur de prendre congé du Grand-Seigneur ; il se rendit le lendemain à bord de son escadre qui est encore en rade, n'attendant qu'un vent favorable pour mettre à la voile. On dit que 3 vaisseaux, 5 frégates & 6 galères de cette flotte resteront sous le commandement de son Lieutenant qui lui-même se trouve chargé d'une expédition secrète.

L'intention de S. H. est de faire réparer les Châteaux des Dardanelles qui sont dans le plus grand délabrement. Elle se propose aussi de former un camp de 80,000 hommes dans les environs d'Andrinople.

On assure qu'on a trouvé dans les Archives de la Porte, une ancienne Ordonnance qui règle les limites en-delà desquelles les vaisseaux de guerre ni les corsaires des Nations en guerre ne doivent point pénétrer ; on s'attend à la voir remettre en vigueur, & les Puissances neutres font des vœux pour sa prompte exécution.

10 Juin 1780.

c

Le Tefterdar , ou Tréforier de la Porte en Crimée , rappelle de cette Province & arrivé ici , se rendit vendredi dernier en grand appareil chez le Grand-Vifir , conformément à l'ordre qu'il en avoit reçu. Cette vifite a eu pour lui les fuites les plus funeftes. Le Miniftre Ottoman lui déclara qu'il étoit accusé d'avoir communiqué à Gianikli Pachà , l'ordre qui lui avoit été envoyé par la Porte de l'arrêter , & d'avoir facilité par-là fa fuite & fa retraite en Crimée auprès du Khan des Tartares ; & lui ordonna , malgré tout ce qu'il put dire pour fe juftifier , de fe rendre auprès du Grand-Seigneur. Le Tefterdar prit le chemin du ferrail ; il trouva à la Porte un Bourreau qui l'attendoit & qui s'étant emparé de lui , lui coupa la tête fans autre forme de procès. Son corps a été expofé pendant trois jours devant le ferrail felon l'ufage ordinaire.

Le Député de Zadi, Chan d'Ispahan, & celui du Prince Héraclius de Georgie qui font venus ici pour engager la Porte à les foutenir dans les efforts qu'ils fe propofent de faire contre la famille de Kerim-Chan , ne paroiffent pas jufqu'à préfent devoir réuffir dans leur miffion. Ils n'ont été admis ni à l'Audience du Grand-Seigneur ni à celle du Grand-Vifir ; on paroît les regarder avec beaucoup d'indifférence.

R U S S I E

De PÉTERSBOURG , le 1er. Mai.

Le départ de l'impératrice de Ruffie pour

la Lithuanie , est à présent fixé au 20 ou au 21 de ce mois. Le Corps de Ville de Nerwa qui se propose de lui donner une fête , a envoyé ici des Députés pour la supplier d'honorer la ville de sa présence , ce qu'elle a promis de la manière la plus gracieuse.

Le Prince Wolkonski , Général en chef & Gouverneur général de Moscou , a demandé la démission de ses charges. L'Impératrice a bien voulu la lui accorder , en lui conservant en récompense de ses longs & fidèles services , ses appointemens pendant sa vie , & une gratification considérable. Elle a disposé du Gouvernement général de Moscou en faveur du Prince Kremaskoy , Général en chef de ses armées.

S U È D E.

De STOCKHOLM , le 10 Mai.

LE Roi a ordonné au Collège de Commerce de faire publier qu'il défend jusqu'à nouvel ordre l'exportation du sel de ce Royaume dans les pays étrangers.

Les fabriques de ce Royaume prospèrent de jour en jour. La liste des étoffes qui y ont été manufacturées pendant l'année dernière , présente les résultats suivans. On en a fabriqué de soie pour la valeur de 296,718 rixdalers ; de draps de différentes espèces pour 237,954 ; étoffes de laines de diverses sortes , pour 132,182 ; d'écorce d'arbre pour 93,372 ; rubans de soie & de laine pour 42,449 ; bas

tant de soie que de laine pour 19,200; en tout 821,895 rixdalers.

Pendant le courant de la même année on avoit importé ici pour 250,000 rixdalers d'étoffes de soie étrangères, dont les Marchands n'ont pu vendre la moitié; quant aux bas & aux rubans étrangers, qui sont de contrebande, il n'est pas possible de savoir ce qui en a été introduit en fraude.

P O L O G N E.

De VARSOVIE, le 13 Mai.

LE Prince Poniatowski, Lieutenant-Général de l'armée de la Couronne, & le Baron de Cocceji, Colonel du régiment des Gardes à pied, doivent partir aujourd'hui pour Polocz. L'objet de leur voyage est d'y aller complimenter l'Impératrice de Russie de la part du Roi; quantité de Magnats ont pris le chemin de la Russie-Blanche, où ils ont été précédés par le Comte de Branicki, Grand-Général de la Couronne.

Les troupes Russes qui traversent journellement le grand Duché de Lithuanie, y observent la plus rigide discipline. Ils marchent par pelotons de 250 hommes, afin d'être moins à charge dans les lieux par où ils passent. Toutes ces troupes ont ordre, dit-on, de se rassembler à Mohilow au nombre de 5000 hommes, pour empêcher les désordres que pourroit y occasionner l'affluence du monde qui y sera attiré

par la curiosité d'être le témoin de la grande entrevue indiquée au 15 du mois prochain.

Le 17 du mois dernier, l'Impératrice de Russie fit remettre au Roi un présent précieux par sa rareté. C'est un parchemin très-fin, d'environ 5 pieds de long sur une largeur proportionnée, où le fameux Tamerlan, Empereur d'Asie, qui se faisoit appeller le fils de Dieu, a écrit de sa main, en langue Arabe, l'histoire de sa vie.

ALLEMAGNE.

De VIENNE, le 18 Mai.

L'ABSENCE de l'Empereur n'empêchera point l'assemblée des camps ordinaires dans les environs de Luxembourg; il y en aura un à Schonbrunn & à Minckendorf; les troupes y feront leurs manœuvres pendant 15 jours. On assure que l'Impératrice-Reine s'y rendra pour voir les exercices.

S. M. I. & R. partira dans le mois prochain pour Prague, où elle assistera à la Bénédiction de Madame l'Archiduchesse Marie-Anne, en qualité d'Abbesse du Chapitre noble que l'Impératrice y a fondé en faveur de cette Princesse. On croit que l'Empereur, à son retour de Galicie, passera à Prague pour assister à cette cérémonie.

De HAMBOURG, le 20 Mai.

Le projet d'une confédération armée pour

le maintien de la navigation des Puissances neutres , paroît prendre tous les jours plus de consistance. La flotte armée en Russie , pour la protection de sa neutralité & de son commerce est composée de 15 vaisseaux de ligne , de 4 frégates , & d'un grand nombre de bâtimens inférieurs. Ses ordres sont de balayer non-seulement la mer Baltique , mais encore la mer de Suède & les environs d'Archangel de tous les corsaires des nations belligérantes. On assure qu'en mêmes tems les ordres sont donnés d'équiper à Revel & à Archangel une seconde flotte de 20 vaisseaux de ligne.

La Suède en arme dix & six frégates. Elle ne fera d'abord sortir que 4 des premiers ; les 6 autres resteront à Carlscron , mais en état de mettre à la voile au premier signal.

On est occupé en Danemark à en armer un pareil nombre ; on assure même qu'il y a des ordres de l'augmenter.

L'opinion la plus générale est que les Puissances qui doivent entrer dans la neutralité armée , se borneront d'abord à faire respecter leur navigation , & ne paroîtront comme médiatrices que lorsqu'elles verront que le sort des armes fera trop pencher la balance d'un côté au désavantage de l'autre. Ce sera alors qu'elles interviendront pour rétablir l'équilibre , en modérant les prétentions trop excessives des uns , & en réparant les pertes que le malheur , la né-

gligence ou la mal-adresse auront occasionnées aux autres.

« On ne fait pas , dit un de nos papiers , ce qu'on doit le plus admirer , ou de l'immobilité des Anglois , au milieu de tous les mouvemens qu'ils excitent , ou de ces mouvemens qu'ils font sans doute étonnés eux-mêmes d'exciter. Cela rappelle le bon mot de cet Anglois , qui , voyant en Espagne une magnifique Chapelle , pour l'accomplissement d'un vœu fait dans une bataille qu'il gagna en effet , s'écria : *Quand l'Empereur fit ce grand vœu , il avoit une grande peur.* N'est il pas étonnant en effet que les Puissances maritimes les plus formidables de l'Europe aient cru leurs droits assez en danger pour devoir se confédérer contre les prétentions arbitraires de l'Angleterre ? Il seroit bien plus étonnant que celle-ci parvint à les réaliser , mais c'est ce qui n'est pas à présumer ».

L'entrevue prochaine de l'Empereur & de l'Impératrice de Russie à Mohilow , fixe toujours la curiosité ; on assure que le Roi de Pologne se rendra aussi dans la même ville sous le nom de Comte de Poniatowski ; on a dit aussi que le Roi de Prusse avoit eu le dessein de faire le même voyage & dans le même tems , mais quelques accès de goutte n'ont pas permis à S. M. de songer à se trouver à cette entrevue si intéressante pour les principaux Souverains de l'Allemagne , & sur-tout pour les Puissances copartageantes. On continue d'assurer que le Prince Henti , son frère , se dispose à partir pour Mohilow à la fin de ce mois.

De GENES , le 10 Mai.

DEPUIS quelque tems il s'est répandu dans cette ville des pièces de fausse monnoie sous la forme des nouveaux écus de France. Elles sont composées de marcassite , avec un mélange d'étain , de plomb & autres métaux. Pour mettre tout le monde en état de les distinguer des véritables écus , on avertit que les faux sont en grande partie datés de 1767 , & quelques uns de 1768 , avec l'empreinte de Louis XV , Roi de France , ayant la tête & le col nuds. De l'autre côté sous l'écusson ou les armes de France , & sous le lien qui joint les branches d'olivier qui l'environnent , entre le mot *Domine* & le mot *Benedictum* , on voit la lettre L , & dans le contour au lieu des paroles *Domine salvum fac Regem* , il y a une petite ligne plus noire , indiquant l'union des deux parties de la forme dans laquelle on a jetté la composition pour faire la monnoie. Dans quelques-uns de ces écus on voit une ligne limée. Leur superficie est d'une couleur plus sombre que celle des vrais écus , & elle est remplie de petites cavités & élévations qui indiquent des grains de sable dont la forme est composée ; & si on jette ces pièces avec force sur un corps dur , elles se rompent en plusieurs morceaux.

» On s'occupe vivement à armer ici , écrit on de Trieste , une Compagnie de commerce pour les In-

des Orientales. L'octroi doit bientôt en paroître imprimé , pour que chacun puisse y prendre des actions , & avoir part à l'avantage qui en résultera. Comme il importe à notre Cour que les productions du pays soient transportées à l'étranger , cette Compagnie obtiendra tous les privilèges nécessaires pour la mettre sur un pied florissant , on va prendre toutes les mesures possibles pour que les fonds avancés produisent aux Actionnaires des intérêts considérables. L'Autriche se propose d'observer la plus exacte neutralité avec toutes les Puissances maritimes , & de former des alliances avec les Barbaresques. En attendant , pour n'avoir rien à craindre de ces derniers , nos vaisseaux seront armés moitié en guerre , moitié en marchandises .

E S P A G N E.

De CADIX , le 12 Mai.

LES vents ayant changé le jour que l'escadre Françoisse avoit appareillé , elle est revenue dans la baie , où elle est encore. Cependant comme il est essentiel qu'elle soit entre les caps pour agir avec les huit vaisseaux du Ferrol , M. de Beausset est décidé à mettre à la voile demain , quand même le vent ne seroit pas favorable. Son escadre consiste en 5 vaisseaux de ligne & une frégate ; elle a des vivres pour six mois.

Nous attendons à chaque instant des nouvelles de notre convoi ; elles doivent nous venir des Canaries où il a dû débarquer en passant 7 à 8000 hommes.

Il ne se passe rien d'intéressant au Détroit. D. Barcelo arrête de tems en tems quelques

bâtimens qui , à la faveur de la nuit , cherchent à se glisser dans Gibraltar ; mais il lui en est échappé quelques-uns qui sont arrivés à leur destination.

Un bâtiment Bostonien arrivé ici il y a deux jours , n'a pu nous donner aucune nouvelle de Charles-Town ; il a su seulement par un brig des Bermudes que 3 des plus gros vaisseaux de guerre du convoi de Clinton ont totalement péri dans leur traversée à Savanah ; comme la Cour de Londres a eu soin de supprimer la relation de l'Amiral Arbuthnot , il y a apparence qu'elle a voulu cacher cette grande perte , de même que celle de la *Défiance* dont on a appris la triste fin par des lettres particulières. Ainsi il seroit très-possible que le *Robuste* de 74 , le *Raisonnable* & l'*Europa* de 64 eussent aussi péri , car on ignore ce qu'ils sont devenus. Ils n'ont point paru à Savanah , & on n'a pas appris qu'ils soient retournés à New-York avec le *Russel*.

A N G L E T E R R E.

De L O N D R E S , le 27 Mai.

Le 24 de ce mois , la Cour a reçu des dépêches de l'Amiral Rodney , apportées par les Capitaines Uvedale & Bazely ; elles ont donné lieu à une gazette extraordinaire publiée le 25 pendant la nuit , dans laquelle on lit l'extrait suivant de la lettre de l'Amiral à Bord du *Sandwich* , devant la baie de Fort-Royal de la Martinique , le 26 Avril.

Depuis que j'ai informé L. S. que j'étois arrivé à la Barbade & à Sainte-Lucie , & que j'avois pris le

commandement des vaisseaux de S. M. dans cette station , l'ennemi qui , avec 25 vaisseaux de ligne & 8 frégates remplies de troupes , avoit fait parade pendant plusieurs jours devant Sainte - Lucie , dans l'espoir de surprendre cette Isle , fut trompé dans son attente par la bonne disposition que firent le Général Vaughan , Commandant des troupes , & le Contr'Amiral Parker , Commandant des vaisseaux. Le 27 Mars , peu de jours avant que j'arrivasse dans la baie du Gros-Islet , l'ennemi se retira dans la baie du Fort-Royal.

Aussi-tôt que mon escadre put être en état , je me mis en devoir de rendre aux François leur visite , & de leur offrir le combat ; en conséquence je me portai , le 2 Avril , avec toute mon escadre , devant la Baie du Fort-Royal ; pendant deux jours j'offris le combat à l'ennemi , mon escadre l'ayant assez approché pour compter tous ses canons , & quelquefois même à portée de celui de quelques-uns de ses forts ; quoiqu'ayant la supériorité du nombre , M. de Guichen préféra de rester dans le port. Je crus que , pour le bien du service de S. M. il étoit convenable de laisser une escadre de vaisseaux doublés en cuivre pour observer les mouvemens de l'ennemi , & m'avertir à tems , dans le cas où il tenteroit de mettre à la voile ; & avec les autres vaisseaux , je mouillai dans la baie du Gros-Islet ; prêt au premier avis de couper les cables , ou de lever l'ancre , pour poursuivre l'ennemi ou lui livrer combat s'il quittoit la baie du Fort-Royal.

Les deux escadres restèrent dans cette situation jusqu'au 15 du courant , que l'ennemi , avec toutes ses forces , mit en mer au milieu de la nuit ; comme j'en fus averti sur le champ , je le suivis , & ayant reconnu la baie du Fort-Royal & la rade de Saint-Pierre , nous découvrîmes l'ennemi le 16 , à environ 8 lieues sous le roc la *Perle*. Une chasse générale se fit aussi-tôt au N. O. ; & à 5 heures du soir ,

nous distinguâmes clairement que les forces consistoient en 23 vaisseaux de ligne ; un vaisseau de 50 canons , 3 frégates , un lougre & un cutter ; la nuit étant survenue , je formai l'escadre en ligne de bataille de l'avant , & j'ordonnai aux frégates la *Vénus* & le *Greyhound* de se tenir entre l'escadre de S. M. & celle de l'ennemi , pour observer les mouvemens , ce qui fut admirablement bien exécuté par cet excellent Officier vétérans, le Capitaine Fergusson.

Les manœuvres que fit l'ennemi pendant la nuit , indiquoient qu'il desiroit d'éviter le combat ; j'étois dans une résolution contraire , & en conséquence je contrariai tous les mouvemens.

Le 17 au point du jour , nous vîmes distinctement que l'ennemi formoit sa ligne de l'avant , je fis le signal pour que l'escadre se formât de même à la distance de deux encablures. A 6 heures 45 minutes , je notifiai , par un signal public , que mon intention étoit d'attaquer l'arrière - garde ennemie avec toutes mes forces ; chacun des vaisseaux de mon escadre répondit à ce signal. A 7 heures du matin , remarquant que l'escadre étoit trop étendue , je fis le signal pour que l'on formât la ligne de bataille à la distance d'une encablure seulement. A 8 heures & demie , je fis le signal pour la ligne de bataille par le travers ; chaque vaisseau restant à l'égard de l'autre N. quart N. E. & S. quart S. E. Les François ayant pénétré mon signal , devinèrent mon intention ; ils virèrent vent arrière & formèrent la ligne de bataille de l'autre bord. Je fis sur le champ le signal de serrer le vent & de former la ligne de bataille de l'avant. Je fis , à 9 heures du matin , le signal pour que l'on formât la ligne de bataille de l'avant à la longueur de deux cables babord amure.

Les différens mouvemens de l'ennemi exigeoient de moi beaucoup d'attention , & me forçoient à épier toutes les occasions qui se présentoient de l'attaquer avec avantage.

L. S. connoîtront les manœuvres de l'escadre de S. M. par les minutes des signaux faits pendant l'action & avant ; je fis , à 11 heures du matin , le signal pour que l'on se préparât au combat , afin de convaincre l'escadre entière que j'étois résolu à en venir aux mains avec l'ennemi. Je fis , à 11 heures 50 minutes , le signal pour que chaque vaisseau portât sur celui des vaisseaux de la ligne ennemie qui se trouvoit vis-à-vis de lui , conformément à l'article 21 des additions faites aux instructions pour le combat. Je fis , à 11 heures 55 minutes , le signal du combat ; quelques minutes après , je fis connoître par un autre signal que mon intention étoit de combattre de près , & que par conséquent le vaisseau amiral en donneroit l'exemple ; à une heure moins quelques minutes , l'un des vaisseaux de la tête commença le combat ; à une heure , le *Sandwich* au centre ayant essuyé le feu de plusieurs vaisseaux ennemis , entra en action ; remarquant que plusieurs de nos vaisseaux combattoient à trop de distance , je répétai le signal pour que l'on combattit de près. Le combat se soutint au centre jusqu'à quatre heures un quart , à ce moment M. de Guichen , à bord de la *Couronne* , sur lequel on avoit monté 90 canons , le *Triomphant* & le *Fendant* , après avoir combattu le *Sandwich* pendant une heure & demie , se retirèrent. La supériorité du feu du *Sandwich* , la bravoure de ses Officiers & de son équipage le mirent en état de soutenir un combat si inégal , quoiqu'avant que ces trois vaisseaux l'attaquassent , il en eût forcé trois autres à sortir de la ligne de bataille qu'il avoit entièrement rompue , & quoiqu'il fût sous le vent des eaux de l'Amiral François.

A la fin du combat , on pouvoit dire que l'ennemi étoit complètement battu , mais l'avant & l'arrière-garde étoient à une si grande distance du centre , plusieurs vaisseaux étoient si maltraités , particulièrement le *Sandwich* , [car il a été difficile

de le tenir à flot pendant 24 heures] qu'il auroit été impossible de le poursuivre dans la soirée même sans le faire avec le plus grand désavantage ; cependant on fit tous les efforts imaginables pour mettre l'escadre en état , & j'ai la satisfaction d'informer L. S. que le 20 nous découvrîmes encore celle de l'ennemi , & que nous la poursuivîmes pendant trois jours consécutifs , mais inutilement , parce qu'il fit tout ce qui étoit en son pouvoir pour éviter un second combat & pour gagner le Fort-Royal de la Martinique. Nous le coupâmes , & pour ne pas courir le risque d'une autre action , il se réfugia à la Guadeloupe.

Jugeant que ce seroit en vain qu'on s'obstineroit à sa poursuite , vu l'état dans lequel se trouvoit l'escadre de S. M. , & tous les mouvemens de l'ennemi indiquant d'ailleurs que son intention étoit de gagner la baie du Fort-Royal de la Martinique , seul endroit où il pût réparer son escadre désarmée , je pensai que la seule chance qui nous restât pour l'engager dans un nouveau combat , étoit de nous porter avant lui devant Fort-Royal où l'escadre à mes ordres attend journellement son arrivée. J'ai expédié des frégates au vent & sous le vent de chaque Ile pour me donner avis de son approche.

L'Amiral Parker m'informe que plusieurs vaisseaux de l'avant-garde ennemie ont été considérablement désarmés & obligés de se retirer ; son propre vaisseau a été endommagé , & son grand mât a couru beaucoup de danger.

Je ne puis finir sans informer L. S. que l'Amiral François qui m'a paru être un brave & excellent Officier a eu l'honneur d'être noblement soutenu pendant toute l'action.

Le Capitaine Uvédale du vaisseau S. M. l'*Ajax* , dont la santé ne permet pas qu'il reste dans ce pays , & le Capitaine Bazely du *Pegasus* , sont chargés de mes dépêches & instruiront L. S. de

tous les détails qu'elles peuvent desirer de connoître ; je joins ici un état des morts & blessés

Ligne de bataille, le jour du combat 17 Avril 1780.

Le *Sterling-Castle* en tête tribord amure, & le *Magnificent* babord amure.

Division du contre-Amiral Hyde Parker.

		cann.	homm.
<i>Sterling Castle.</i>	Cap. Carkette.	64	500
<i>Ajax.</i>	Cap. Uvedale.	74	600
<i>Elisabeth.</i>	H. C. Maitland.	74	700
<i>Princesse Royale.</i>	C. Am. Parker.	} 94	770
	Cap. Harmood.		
<i>Albion.</i>	Cap. Bowyer.	74	500
<i>Terrible.</i>	Cap. Douglas.	74	600
<i>Trident.</i>	Cap. Molloy.	64	500

Frégate.

Le Greyhound

Division de l'Amiral Rodney, Cammandant en chef.

<i>Grafton.</i>	C. Collingwood.		
	Cap. Neunham.	} 74	176
<i>Yarmouth.</i>	Cap. Bateman.	64	500
<i>Cornwall.</i>	Cap. Edwards.	74	600
<i>Sandwich.</i>	Chev. Rodney.	} 90	732
	Cap. Young.		
<i>Suffolk.</i>	Cap. Crespin.	74	600
<i>Boyne.</i>	Cap. Cotton.	68	520
<i>Vigilant.</i>	Cap. G. Home.	64	500

Frégates.

La Vénus chargée de répéter les signaux.

Le Déal Castle.

Le Pégase.

Division du Contre-Amiral Rowley.

<i>Vengeance.</i>	Com. Hotham.	} 74	617
	Cap. Holloway.		
<i>Medway.</i>	Cap. Affleck.	60	420
<i>Montagu.</i>	Capt Houlton.	74	600
<i>Conqueror.</i>	C. A. Rowley.	} 74	617
	Cap. Watson.		
<i>Intrépide.</i>	H. C. H. S. John.	64	500

Magnificent. . . . Cap. Elphinston. 74 600
Frégate.

Andromeda.

Le *Centurion*, vaisseau de 50 canons, destiné à assister l'arrière-garde, en cas de besoin.

*Liste des tués & blessés dans le Combat naval
du 17 Avril*

<i>Vaisseaux.</i>	<i>Tués.</i>	<i>Blessés.</i>
Stirling-Castle.	4 . .	34
Ajax.	4 . .	13
Elisabeth.	9 . .	15
Princesse Royale.	5 . .	14
Albion.	3 . .	2
Terrible.	0 . .	0
Trident.	14 . .	25
Grafton.	2 . .	30
Yarmouth.	5 . .	15
Cornwall.	21 . .	49
Sandwich.	18 . .	52
Suffolk.	0 . .	0
Boyne.	2 . .	0
Vigilant.	0 . .	2
Vengeance.	1 . .	6
Medway.	2 . .	2
Montagu.	9 . .	26
Conqueror.	13 . .	36
Intrépide.	7 . .	9
Magnificent.	4 . .	10

Total. . . . 120 . . 353

Officiers tués.

S. John, Capitaine Deacon, 1er. Lieutenant; Hooper, 2e, Lieutenant, & M. Dam, Danois, Lieutenant de l'*Intrépide*; Mackton, Lieutenant du *Sandwich*; & Wigmor, Lieutenant du *Medway*.

Officiers blessés.

Houlton, Capitaine, & Alexandre Cochrane, 4e, Lieutenant du *Montagu*; Carey, Capitaine des Soldats de la Marine; Ogle, Capitaine du 87e. régiment

faisant son service à bord ; Newnham , Capitaine ; Stewart , 3e. Lieutenant ; James Smith , 5e. Lieutenant du *Grafton* ; Edward Smith , Lieutenant du *Sandwich* ; Harriot , Lieutenant des soldats de marine de l'*Elisabeth* , & le Canonnier de l'*Intrépide*.

signé, G. B. RODNEY.

L'extrait suivant d'une lettre du Major-Général Waughan , Commandant en chef des troupes de S. M. aux Isles du Vent & Caraïbes , termine la gazette extraordinaire de la Cour , en date de Ste. Lucie du 25 Avril.

» Le Chevalier George Rodney ayant appris que l'escadre Française sortoit de Port-Royal , mit sur-le-champ à la mer ; & comme l'occasion pouvoit s'offrir de reconnoître les Isles ennemies , de procurer aux troupes les secours dont elles pourroient avoir besoin , ou de contribuer en quelqu'autre manière au bien du service , je me suis embarqué avec l'Amiral Rodney sur le *Sandwich* , qui a eu la part la plus distinguée dans l'affaire du 17 de ce mois. Aucun vaisseau n'a combattu avec plus de bravoure , & les annales de la Marine ne fournissent point d'exemples d'une conduite plus courageuse que celle de l'Amiral , qui a donné le plus superbe exemple. Entreprendre de le louer , ce seroit diminuer son mérite qui surpasse tout ce qu'on peut en dire.

Le mauvais état de la santé du Lieutenant-Colonel Mulgrave l'a engagé à demander la permission de repasser en Europe pour se rétablir ; comme il est resté fort long-temps dans ce pays-ci , qu'il est très-instruit de tout ce qui s'est passé , & qu'il peut donner à V. S. les détails les plus étendus , je me réfère à lui pour d'autres particularités dont vous voudriez avoir connoissance ; il a été employé comme Quartier-Maître Général , & il s'est toujours si fort distingué dans les différens objets de service que je regrette beaucoup de le voir quitter cette Isle. V. S. voudra

bien me permettre d'ajouter que mon unique ambition est de trouver l'occasion de servir S. M. , & que je ferai , pour y parvenir , les plus grands efforts «.

S'il faut en croire ces dépêches , l'Amiral Rodney a remporté une victoire complète ; mais on ne conçoit pas qu'on ait donné une relation aussi controuvée & aussi vague d'un évènement aussi intéressant. Dans une action dont nous sommes sortis victorieux , où tous nos vaisseaux doivent avoir donné & avoir parfaitement secondé le Commandant , puisqu'on avoue que le Général ennemi est un *brave & fort habile homme qui a été noblement soutenu* , il est bien singulier qu'on ne nomme pas un de nos vaisseaux , & qu'il ne soit question que de celui de l'Amiral. On a trouvé un peu étrange qu'aucun Officier ne soit nommé avec éloge ; que Sir George Rodney n'ait pas terminé sa lettre , selon l'usage , par des complimens à ceux qui ont eu part au combat , & qu'il n'en ait eu à faire qu'à ses ennemis. On croit que s'il eût employé cette formule à laquelle aucun de nos Généraux n'a manqué jusqu'à présent , la Cour ne l'auroit pas supprimée. On conclut de cet oubli qu'il n'a à se louer de personne , qu'il a été mal secondé , que ses Officiers n'ont pas entendu ses signaux que les François ont pénétré. On remarque dans sa relation une multitude de lacunes qui y jettent le plus grand louche ; ceux qui se sont chargés d'y faire des coupures s'en sont acquittés avec beaucoup de maladresse ; ils n'ont pas senti qu'en tron-

quant la lettre d'un habile Marin , on lui faisoit dire des absurdités. Le Lord North est convenu lui-même hier dans la Chambre des Communes des mutilations qu'a subi la lettre de l'Amiral avant sa publication ; il déclara même à la Chambre , curieuse de la voir dans son intégrité originale , qu'il la lui montreroit volontiers , s'il étoit possible que ce qu'on en a retranché ou changé ne perçât pas dans le public , ou que s'il y pénétrait , ce ne fût point avec le caractère de l'authenticité. Ce qu'on ne veut pas que l'on sache , à coup sûr ne sauroit nous être avantageux ; c'est la réflexion que l'on a faite , & l'on attend en conséquence la relation que M. de Guichen enverra à son tour en France , & qui rétablira les faits & nous instruira de ce que l'on ne veut pas nous apprendre encore.

Les avis particuliers qui ont transpiré , & qui ont acquis beaucoup de consistance de la déclaration même du Lord North aux Communes , de ce que l'on n'a point chanté de *Te Deum* , ni fait aucunes réjouissances , pas même tiré un seul coup de canon de la Tour , nous prouvent que ce n'est pas nous qui avons eu l'avantage. La seule consolation qu'ils nous laissent , c'est que nous n'avons perdu aucun vaisseau , que l'action n'a point été décisive , & que nous avons l'espoir d'une revanche , quoique nous ne puissions nous dissimuler que nous sommes fort affoiblis , que nos vaisseaux maltraités ne trouveront pas aux Isles tout ce qui seroit nécessaire

pour les réparer entièrement. On sait que l'Amiral qui date sa lettre de devant la baie de Fort-Royal, étoit déjà à Ste-Lucie lorsqu'il l'a écrite; que le soir du jour même où il prétend avoir vaincu les François, ceux-ci lui ont offert de nouveau le combat, sans que le prétendu vainqueur l'ait accepté, & qu'ils ne pouvoient pas l'y forcer parce qu'ils étoient sous le vent. On le répète, la relation de M. de Guichen qui ne sauroit tarder, dissipera toutes ces obscurités, toutes ces contradictions, & elle est attendue ici avec autant d'impatience qu'elle peut l'être en France.

Une lettre d'un Officier de plume, à bord de l'Escadre du Chevalier Rodney, contient les détails suivans, qui peuvent donner une idée des retranchemens qu'a dû subir celle de l'Amiral Rodney.

» Le 13 Avril, l'Escadre Française composée de 24 vaisseaux à deux ponts, de 4 frégates, 6 chaloupes & d'autres petits bâtimens, mit à la voile du Fort-Royal de la Martinique. Nous n'en eûmes connoissance que le lendemain, & le 15 l'Amiral Rodney appareilla du Gros-Islet, pour lui donner chasse avec 20 vaisseaux de ligne, le *Centurion* de 50 canons, & 5 frégates. Le *Fame* de 74 canons, ne sortit point, étant hors de service. Dans la soirée, on aperçut l'ennemi sous le vent, rangeant les côtes de la Martinique. L'Escadre Angloise louvoya toute la nuit pour se tenir entre l'ennemi & le Fort-Royal. Le 16 au matin, ayant perdu l'ennemi de vue, l'escadre longea la côte, faisant route vers St-Pierre. A midi, on aperçut de nouveau l'ennemi sous le vent. L'armée Angloise se hâta de sortir de la Baye de Saint-Pierre, & les frégates eurent ordre d'observer les

mouvemens de l'ennemi & d'en donner connoissance. Pendant la nuit, la *Venus* remarqua qu'il se dispoisoit à s'éloigner, & le communiqua à l'Amiral. Les François voyant qu'on avoit découvert leurs intentions & craignant apparemment de perdre leurs mauvais marcheurs, passèrent la nuit à manœuvrer & à se mettre en état de soutenir l'attaque «.

» Le 17 au matin, l'Amiral fit les préparatifs d'attaque; mais ses Capitaines étoient si peu accoutumés aux évolutions d'une escadre qu'il étoit midi, avant qu'ils eussent pû se former dans un ordre passable. Voyant l'ennemi forcer de voile au plus près, ce qui mettoit ses mauvais marcheurs dans la nécessité de faire servir toute leur voilure ordinaire, il donna à entendre par un signal que son intention étoit d'attaquer l'arrière garde. En conséquence il fit le signal d'arrière sur l'ennemi, & de l'engager de près. Le premier vaisseau de la tête s'efforça de joindre le vaisseau de la tête de l'ennemi, & aussi-tôt qu'il eut vû son feu il commença le combat, mais sans le serrer de près. l'ennemi, dans ce genre de combat eut tout l'avantage. Il pouvoit pointer comme il vouloit ses canons du vent, qui étant d'un gros calibre & bien dirigés, désemparoié nos vaisseaux & détruisoient nos hommes tandis que nos boulets ne portoient pas. Notre avant-garde, s'étendant trop, affoiblit le centre. Le signal pour engager de près ne fut obéi que par quelques vaisseaux, & même plusieurs s'élevèrent au vent pour sortir de la ligne «.

Le feu ayant été bien-tôt communiqué par l'ennemi, depuis l'avant-garde, jusqu'à l'arrière-garde, l'Amiral porta sur le vaisseau opposé au sien. Le *Cornwall*, l'un de ses Matelots, ayant été attaqué avant d'être arrivé sur l'ennemi, reçut & renvoya le feu à cette distance, & perdit plus de monde qu'aucun autre vaisseau. Le *Farmouth* ne cessa de tirer au vent de ce vaisseau par son bossoir de tribord, sans jugement & sans effet. Le *Suffolk* fit un tintamarre aussi inutile sous la poupe de l'Amiral.

Le *Montague* & l'*Intrépide* furent presque les seuls vaisseaux à l'arrière de l'Amiral , qui combattirent en règle. L'*Elisabeth* , sortit de la ligne , & laissa l'*Ajax* exposé au feu de 2 vaisseaux de 74 , qui l'obligèrent de rester de l'arrière pour se sauver. Les efforts que firent l'*Ajax* , le *Terrible* , la *Princess Royal* , le *Grafton* & le *Trident* mirent l'avant-garde ennemie en désordre , l'obligèrent de rompre la ligne , & de prendre une nouvelle position.

» Le Capitaine , les Officiers & l'équipage du *Sandwich* ont combattu avec bravoure & habileté , & ils ont forcé successivement trois vaisseaux François de rompre leur ligne. M. de Guichen s'en étant aperçu , & voyant que les vaisseaux qui lui étoient opposés s'éloignoient , arriva sur le *Sandwich* avec ses deux Matelots , & il dirigea le feu de trois gros vaisseaux sur lui seul. Le *Sandwich* soutint , pendant plus d'une heure cette attaque inégale , n'ayant d'autre appui que sa vigueur & son adresse à tirer ; & c'est ce qui en grande partie fit son salut. A la fin la *Princess Royal* , de 94 canons , étant venue à son secours , les vaisseaux François se retirèrent après lui avoir fait tout le mal imaginable , au point que pendant 24 heures , il fut difficile de le tenir à flot. Le combat dura depuis une heure , moins quelques minutes , jusqu'à 4 heures. La Grande-Bretagne n'a jamais pu avoir une plus belle occasion de remporter une victoire plus glorieuse & importante que dans cette journée. Aucun Général ne fit des dispositions plus judicieuses , ne montra plus d'habileté ni plus de sang - froid & d'intrépidité dans l'action que l'Amiral Rodney. Plusieurs vieux Officiers ont avoué qu'ils n'avoient jamais vu un Général faire une répartition plus exacte & plus savante de ses forces. Ceux qui combattirent à ses côtés , admirèrent son sang-froid & son courage intrépide. Enfin , n'est-il pas singulier que dans une action où tant d'Officiers ont mérité d'être censurés , l'Amiral Rodney ait , au contraire , mérité les plus grands

éloges. C'est le sentiment unanime de toute l'escadre qu'il s'est supérieurement bien conduit, & a soutenu l'honneur de son rang dans le service.

Le feu terrible & continuel du *Sandwich*, & l'abandon où on l'a laissé, sont le sujet continuel de l'étonnement de tous les Matelots & Officiers de l'escadre.

Qu'est donc devenue l'ardeur de la marine Angloise, puisque les coupables sont en trop grand nombre & trop puissans pour qu'on puisse les punir ? Nous sommes devenus trop honnêtes dans la marine, & les égards personnels l'emportent sur ce que nous devons à notre patrie. Certain Officiers qui se sont mal conduits dans cette dernière affaire, avoient déjà donné prise sur eux dans celle du 6 Juillet devant la Grenade ; mais alors les plaintes furent étouffées, & la Nation réduite à souffrir en silence ses pertes & sa honte. Cependant les Ministres sont responsables envers la Patrie de ne les avoir pas fait punir de cette première faute, puisque cette indulgence, leur a fourni une seconde occasion de déshonorer leur Nation. Un brave homme qui avoue qu'il a eu le foible de se laisser persuader par ses Officiers de ne point ferrer de près jusqu'à ce que sa conscience lui en eût fait un reproche & l'eût pressé d'obéir au signal & de porter sur l'ennemi, trouve qu'il mérite ainsi que la plus grande partie des Capitaines d'avoir la tête cassée pour avoir délobéi. La Nation doit être indignée de leur conduite & s'en venger. Quoique nous n'ayons pas obtenu le succès qu'une si heureuse occasion nous offroit, que la conduite de l'Amiral méritoit, & que le public avoit droit d'attendre ; cependant si on prend delà occasion de faire revivre la discipline presque expirante de la marine, le mal au moins aura servi à quelque chose. Mais il faut renoncer pour toujours à la discipline, si cette inconduite est passée sous silence.

Si tous nos vaisseaux, à l'exemple du *Sandwich*, étoient arrivés sur l'ennemi & l'avoient combattu

de près, ils auroient beaucoup moins souffert, & les François n'auroient pas pu résister à l'attaque; mais tant de vaisseaux se tenant lâchement éloignés, ceux qui étoient près se virent obligés d'agir comme s'ils se voyoient trahis & abandonnés. Il sera donc nécessaire d'établir une distinction entre ceux qui ont refusé de faire leur devoir, & ceux qu'ils ont empêché de le faire en les abandonnant. En effet le pavillon Anglois a été déserté si ouvertement, si honteusement & si inutilement, que les Officiers à bord des frégates, témoins du combat, n'ont pu s'empêcher d'en verser des larmes de rage. Tout le combat, si l'on en excepte la part qu'y eut l'Amiral & quelques Capitaines, n'a été qu'un composé de froideur, d'inaction, d'engourdissement, d'ignorance & de bassesse qui ne sont point naturels à la réputation de la Marine Angloise, & qui la couvrent d'opprobre.

Après avoir dit ce qui auroit pu être fait, il est juste de dire ce qui a été fait. A la fin du combat il ne se trouvoit que neuf vaisseaux ennemis dans la ligne. Le *Sandwich* qui avoit été si mal-traité qu'on avoit peine à l'empêcher de couler bas en faisant jouer toutes ses pompes, a été en 24 heures remis en état de combattre. Le 19 nous découvrîmes l'ennemi au nord, & nous nous efforçâmes de l'atteindre, mais les brises & notre position sous le vent nous en empêchèrent. Le 20 & le 21 il étoit au pouvoir de l'ennemi de combattre, mais il eut la précaution de serrer le vent & de ranger les côtes de la Guadeloupe, tandis que nos efforts continuèrent d'avorter par les calmes; nous étions alors sous la pointe du Prince Rupert de la Dominique. Le Samedi 22, l'ennemi s'éloigna davantage, de sorte qu'il fut jugé inutile de lui donner chasse. Notre escadre fit route vers le Fort-Royal de la Martinique, pour se placer entre l'ennemi & ses magasins. Nous arrivâmes le 25 devant cette Ile & nous reconnûmes que nous l'avions

l'avions empêché d'y entrer. Les François nous ayant laissé le champ de bataille & nous ayant évité, nous pouvons conclure qu'ils ont beaucoup souffert du feu de ceux de nos vaisseaux qui les ont approchés, & qu'ils ne sont pas fort pressés de se mesurer une seconde fois avec nous; c'est ce que nous font également juger les nouvelles voiles que l'ennemi avoit enverguées le 20, & le mauvais état dans lequel ont paru être plusieurs de ses vaisseaux. Le vaisseau de M. de Guichen a pris feu au commencement de l'action. Nous avons vu par un moufle qui a été environ deux heures dans l'eau & que le *Centurion* a retiré, que plusieurs gens de l'équipage à bord de ce vaisseau François s'étoient jetés à la mer.

On ignore encore ce qui se passe sur le Continent de l'Amérique. On parloit le 13 de ce mois que Charles-Town ne seroit pas pris le 1^{er} Mai. Ces paris augmentent de jour en jour. On est persuadé ici que la conquête de cette Place, quelque importante qu'elle soit, ne mettra pas fin à la guerre d'Amérique, & ne réduira point les Etats-Unis à renoncer à leur indépendance. Cet avantage se bornera, pour nous, à la possession d'un nouveau poste dans cette contrée, & la conservation nous en coûtera quelques autres, de manière que nous n'en serons pas mieux, que la guerre ira son train, qu'on continuera de lever & de perdre de l'argent & des hommes, & d'exposer inutilement l'Etat aux plus grands risques.

L'Amiral Walsingham, qu'on disoit parti le 14 de ce mois, est encore dans nos Ports; le convoi qu'il doit escorter est déjà de plus

10 Juin 1780.

d

de 400 voiles ; il doit s'y joindre encore une flotte pour Québec & une autre pour l'Inde , qu'il laissera à une certaine hauteur , & il partira à présent quand il pourra.

L'Amiral Graves l'a précédé , il a mis à la voile le 19 ; mais au lieu de 8 vaisseaux qu'il devoit conduire avec lui , il n'en a que 4 & 2 frégates ; les autres ont tellement souffert du coup de vent qui les a démâtés , qu'on n'a pas pu les réparer , & il a été impossible de lui en donner d'autres. Les transports partis sous son escorte portent 3000 hommes de troupes ; ce sont celles qui doivent remplacer l'armement qu'on préparoit à la Jamaïque , pour une expédition ; elles y étoient attendues dès le 6 Avril dernier , & il est difficile qu'elles arrivent avant la fin de Juillet. Il paroît que cet Amiral se rend directement à la Jamaïque ; il devoit d'abord passer à Gibraltar , pour y porter des secours , & tenter si la fortune lui seroit aussi favorable qu'à Rodney ; mais il a trop peu de forces pour l'espérer ; & le plan de la marche a été changé au grand regret , sans doute , de la garnison de Gibraltar , qui a besoin de secours de toute espèce , & qu'il faut abandonner à elle même pour se renforcer aux Isles , où cependant 4 vaisseaux de plus ne suffisoient pas pour nous rendre la supériorité.

Le Comte de Sandwich est à Plimouth où il a été presser l'armement de la flotte d'observation. Le commandement en a été offert à l'Amiral Barington & au Vice-Amiral

Mann , qui l'ont refusé ; & on l'a donné à l'Amiral George Geary , sous lequel ils serviront : il étoit presque aussi ancien que l'Amiral Hardy ; ceux qui le suivent immédiatement sont l'Amiral Pye , & après celui-ci Rodney ; il est âgé de 70 ans , & il y en a 20 qu'il n'a servi , & qu'il vit dans ses terres.

Le Roi a accordé une pension à la veuve & aux filles de l'Amiral Hardy , qui leur a laissé cependant une fortune considérable ; car , outre ses biens-fonds , on lui a trouvé 140,000 liv. sterl. en argent comptant.

Les dernières lettres de la côte d'or d'Afrique contiennent les détails suivans :

Un de nos Forts extérieurs , appelé *Succondée* , a été attaqué , il y a quelque temps , par une frégate Française de 40 canons ; elle a jetté l'ancre dans la Baie à la portée du canon du Fort , qui tomboit en ruine , défendu seulement par quelques pièces d'artillerie , presque hors d'état de servir , & où il se trouvoit une garnison de 4 hommes , savoir un Commandant , un Sergent & deux soldats , qui , dans une pareille position ne pouvoient pas faire une longue résistance ; néanmoins avant de se rendre , ils ont tué six François , & en ont blessé douze. Le Sergent du Fort a été tué , & le Commandant voyant que l'ennemi avoit effectué son débarquement avec deux cens hommes , s'est sauvé dans l'intérieur du pays. Les François n'ont retiré ni honneur ni profit de cette expédition ; ils n'ont trouvé que les effets du Commandant , évalués à 800 livres , qu'ils ont détruits. Le Fort ne renfermoit rien de précieux. Ils ont encloué le peu de canons qui s'y trouvoient , & qui étoient rouillés , & ont fait sauter les tourillons , après quoi ils se sont retirés sans rien entreprendre contre aucun des autres Forts.

Les mêmes lettres ajoutent que le Gouverneur de *Cape Coart-Castle*, & ceux des autres Forts se dispo-
soient à quitter un service dans lequel ils ne pou-
voient pas rester long temps ; la Compagnie ayant
arrêté les arrérages qui leur étoient dûs, ainsi qu'aux
Employés en général depuis le mois de Décembre
1778 ; & ayant refusé de leur rembourser les sommes
qu'ils avoient avancées de leurs poches pour l'en-
retien des Forts du Gouvernement, & qui se mon-
toient alors à plus de moitié de leur propre for-
tune. Par une conduite aussi injuste, jusqu'alors sans
exemple, les principaux Officiers se trouvoient rui-
nés, & les Officiers inférieurs, ainsi que les soldats,
mourroient de faim ; à peine y avoit-il un vaisseau
Anglois sur la côte, & le prix de toutes les né-
cessités de la vie étoit haussé de plus de 100 pour
100. Quelle défense présume-t-on que puissent faire
des hommes qui se trouvent dans une pareille posi-
tion, s'ils sont attaqués par les François, qui brûlent
d'envie de former une établissement sur la côte.

Les pertes en Afrique sont considérables ;
nous sommes menacés d'en faire de plus con-
sidérables encore dans l'Inde, où les naturels
commencent à se lasser des vexations des
Etrangers, qui sont venus d'Europe pour les
soumettre à leur joug. L'Empereur du Mo-
gol nous menace dans le Bengale, les Ma-
rates à Bombay, & le fameux Hyder-Aly sur
la Côte de Coromandel ; & les troubles par-
ticuliers qui se sont élevés dans le sein de
nos établissemens même, peuvent nous
mettre hors d'état de nous défendre.

Il n'est pas vrai que les Anglois résidens au
Bengale, aient adressé une pétition à S. M. pour

abolir le Tribunal de Justice qui y est établi. C'est au Parlement que la pétition est adressée, & elle lui sera bientôt présentée. Ils ne demandent pas cette abolition; ils désirent seulement que le pouvoir anti-constitutionnel de ce Tribunal soit restreint, & sur-tout que le jugement par Jurés leur soit accordé pour tous les cas où il l'est par la loi en Angleterre. Ils le regardent comme un des droits inhérens & inaliénables dont le tems ni les circonstances ne doivent jamais priver un Anglois; & cependant les Juges du Bengale ont décidé que les Anglois ne pourroient jouir de ce droit que dans les procès criminels. A l'égard des pétitions en langue Persane, présentées par les habitans du Bengale, de Bahar & d'Oriza, leur objet est d'être affranchis de l'oppression à laquelle ils se trouvent réduits par ce Tribunal Anglois, dont les réglemens sont tout-à-fait contraires à leurs usages, à leurs loix & à leur religion.

La neutralité armée fixe toujours l'attention de notre Cour. On ne laisse pas de craindre ici qu'elle n'ait des suites fâcheuses; si quelques personnes se flattent qu'elle pourra amener la paix, il y en a d'autres qui pensent que nous ne pouvons la faire avantageuse: la France & l'Espagne paroissent décidées à ne quitter les armes que lorsqu'elles nous auront enlevé l'empire des mers & rendu le commerce & la navigation libres; nous n'ignorons pas que le vœu de l'Europe est pour elles, & la neutralité armée l'a suffisamment démontré. Notre Ministère bien convaincu que c'est de la supériorité sur mer que dépend la sûreté de ses possessions dans

les quatre parties du monde , ne négligera rien pour la conserver ; mais du moins faudroit-il que par des ménagemens pour les Puissances neutres , nous les engageassions à nous la laisser ; le parti que nous prenons ne peut que les aliéner. Loin de revenir sur nos pas nous allons sans cesse en avant : le Juge de la Cour d'Amirauté , James Matrin , a rendu dernièrement l'Ordonnance suivante.

« Auprès de chaque Déclaration , qui sera présentée par un Réclamant neutre pour preuve ultérieure de sa propriété , il sera fait un serment par le Réclamant , pour affirmer que les divers effets réclamés , appartenoient au Réclamant au tems de l'embarquement , comme aussi au tems qu'ils ont été pris , & encore actuellement , & qu'ils lui auroient de même appartenus , en cas que ces effets n'eussent point été arrêtés & pris , & qu'ils appartiendront encore au Réclamant , lorsqu'étant rendus , ils arriveront & seront déchargés dans le vrai Port de leur destination ; & qu'au tems & lieu que lesdits effets seront vendus , ou qu'on en disposera autrement , ils sont seulement pour le compte & le profit dudit Réclamant , & que ni le Roi François , ni le Roi d'Espagne , ou quelque personne domiciliée dans leurs pays & possessions , ni quelque habitant des Colonies Angloises de l'Amérique en rebellion , ni leurs Facteurs ou Agens , ni aucune autre personne quelconque , autre que ledit Réclamant , n'a ou n'a eu au tems susdit aucun droit , propriété ou intérêt auxdits effets , ou n'en aura jusqu'à ce qu'ils auront été vendus ou qu'il en sera disposé autrement ; & qu'ainsi elles sont uniquement pour le véritable compte du Réclamant ».

F R A N C E

De VERSAILLES , le 6 Juin.

M. O-Dune , Ambassadeur du Roi en Portugal , eut l'honneur d'être présenté le 25 à S. M. & d'en prendre congé pour se rendre à sa destination. Le 28 le Comte de Châlon Ministre Plénipotentiaire de S. M. près l'Electeur de Cologne , prit également congé du Roi. Le même jour le Maréchal Duc de Mouchy prit aussi congé de S. M. pour retourner à son Commandement de Guyenne.

L'Administration Provinciale du Berry eut l'honneur d'être admise le même jour à l'Audience de S. M. , à qui elle fut présentée par le Maréchal Duc de Richelieu , Gouverneur & Lieutenant-Général de la Haute & Basse-Guyenne , & par M. Amélot, Secrétaire d'Etat ayant le département de la Province. La Députation , conduite par le Marquis de Dreux , Grand-Maître des Cérémonies , & MM. de Nantouillet & de Watronville , Maître & Aide des Cérémonies , étoit composée pour le Clergé , de l'Evêque de Rhodes qui porta la parole ; pour la noblesse , du Comte de Durfort ; pour les villes de M. de Marquera & pour les campagnes de M. Pons du Caylus.

La Comtesse de Serans & la Comtesse de Chataigné eurent l'honneur d'être présentées à LL. MM & à la Famille Royale , la première par la Marquise de Serans , Dame pour

accompagner Madame Elisabeth de France , & la seconde par la Comtesse d'Escars.

Le Roi a permis à Demoiselle d'Avarey , l'aînée , Dame pour accompagner Madame la Comtesse d'Artois de se qualifier du titre de Dame , sous le nom de Comtesse Henriette d'Avarey.

De P A R I S , le 6 Juin.

ON attend avec impatience des nouvelles de M. de Guichen ; elles ne peuvent tarder ; leur arrivée dissipera toutes les obscurités que laisse la relation de l'Amiral Rodney , publiée à Londres après avoir été tronquée. Comme il n'y a point eu de réjouissances ni de canons tirés en Angleterre , on est fondé à croire que Rodney a été très-maltraité , & les lettres particulières le confirment ; il faut que l'avantage nous soit demeuré , puisque les Anglois refusèrent le combat le soir même du jour de l'action dont leur Amiral se glorifie. Une armée n'est pas vaincue & a eu bien peu de dommages dans une bataille , lorsqu'elle est prête à recommencer le même jour ; & celle qui n'est pas en état de le faire , n'a certainement pas pu être victorieuse.

En attendant les dépêches de M. le Comte de Guichen , on a reçu à l'Orient des lettres arrivées par la goëlette les *Bons-Amis* ; dans l'une du Comte d'Arbàud , Gouverneur de la Guadeloupe , en date du 20 Avril , on lit ce paragraphe.

» L'Escadre du Roi, qui depuis hier est devant la rade de Basse-terre, est actuellement occupée à envoyer ses blessés à terre ; elle a rendu Lundi 17, un combat contre l'escadre ennemie, commandée par l'Amiral Rodney, sur lequel je n'entrerais dans aucuns détails : ils seront envoyés par le Comte de Guichen, ainsi que le Marquis de Bouillé qui étoit embarqué sur l'escadre. On ne connoît pas encore bien exactement le nombre des morts & des blessés. Tous mes ordres sont donnés, & mes dispositions faites pour qu'ils soient logés & bien soignés dans les Hopitaux «.

M. Joubert, Officier supérieur de la Martinique, a écrit de St-Pierre le 28 Avril.

» Notre escadre a mis à la voile le 13 de ce mois, ayant à bord 3000 hommes de débarquement, commandés par le Marquis de Bouillé. Elle ne put doubler la Martinique par le canal de la Dominique. L'escadre ennemie en eut connoissance ; elle parut le 16 devant Saint-Pierre, & a livré le combat le 17, sous le vent de la Dominique. L'action a commencé à une heure après-midi, & à 5 heures les ennemis ont serré le vent : la nuit les a soustraits à la vue & à la poursuite de l'escadre du Comte de Guichen, qui est resté maître du champ de bataille. L'escadre ennemie n'ayant point été découverte au point du jour, notre Général a porté sur la Guadeloupe pour y déposer ses blessés, sans laisser tomber l'ancre, & en s'entretenant sous voile ; nous n'avons pas encore de détail de notre perte en hommes. Les Anglois ont été vus de Saint-Pierre, les 26 & 27, faisant route pour Sainte-Lucie. Un Caboteur de la Guadeloupe, vient de me rapporter que notre escadre est sous le vent de cette Isle, & qu'il l'a laissée par le travers de *Destrayes*, dirigeant sa route vers le Nord «.

Il est toujours question à Brest du départ prochain de la seconde division de l'armée de M. de Rochambeau ; elle sera escortée

par quelques vaisseaux de ligne qui forment la seconde division de l'escadre de M. de Ternay; on ne dit pas en quoi elle consiste; on dit seulement qu'elle sera sous les ordres de M. de Bougainville.

Un courrier extraordinaire expédié de Madrid, nous apprend qu'il est entré à la Corogne une corvette Française avec l'avis que le convoi de M. de Ternay avoit doublé le Cap Finisterre le 15 Mai; il avoit essayé quelque gros tems, mais il étoit resté intact ainsi que les vaisseaux de guerre, & M. de Ternay poursuivoit sa route par un très-bon vent.

Cette agréable nouvelle a détruit le bruit qui s'étoit répandu, d'après quelques lettres de Londres, que l'*Ardent*, séparé par un coup de vent du reste de l'escadre, étoit tombé au pouvoir des ennemis.

Le même courrier nous apprend qu'il venoit d'entrer au Ferrol un corsaire de Bayonne, amenant un paquebot sorti de New-Yorck, le 7 Avril, dont il s'étoit emparé à l'abordage, & avant que le Capitaine eût songé de jeter à la mer les dépêches dont il étoit chargé. Elles ont été envoyées sur le champ à l'Ambassadeur du Roi à Madrid.

Selon des lettres de Toulon, le *Terrible* a dû être en état d'appareiller à la fin du mois dernier pour aller joindre le *Zélé* & le *Marseillois* qui croisent vers Minorque. Cette petite escadre, dont doit être le *Sa-*

gittaire, entrera dans l'Océan & est attendue à Cadix. L'*Expériment* a été rencontré avec le convoi des Isles, près du Déroit, par le *Sartine*, vaisseau Parlementaire qui est entré dans le port de Marseille. On sait que ce bâtiment a été maltraité par le vaisseau Anglois le *Romney*, commandé par le Capitaine Jonh. Voici une relation exacte de cette rencontre dans laquelle a péri un brave marin.

Le vaisseau François le *Sartine*, commandé par le Capitaine Jean Dallés, frété par le Gouvernement de Madras pour porter en France, en qualité de vaisseau de cartel, M. & Mde. de Bellecombe, partie de l'Etat-Major & de la garnison de Pondichery, étant le 1 Mai dernier à 5 heures du soir, à 5 lieues dans le Sud du Cap Saint-Vincent, faisant route au Déroit de Gibraltar, pour se rendre à Marseille, a eu connoissance d'un gros vaisseau portant sur lui. A 6 heures, se trouvant à peu de distance, il s'est préparé à lui parler, ayant pavillon de cartel, avec un guidon au grand mât (le Capitaine Dallés vouloit faire connoître, par cette distinction, qu'il avoit à bord un Officier de marque). L'autre vaisseau, qui avoit pavillon blanc, s'étant mis par le travers, hissa tout-à-coup pavillon Anglois, & commença à faire feu. Le premier coup qu'il tira ayant paru être pour assurer son pavillon, l'équipage & les passagers du *Sartine*, qui étoient tous sur le pont, dans l'impatience naturelle à des gens partis de l'Inde depuis dix mois, de l'entendre raisonner, ne se dérangèrent point; mais ce premier coup fut suivi de toute la volée chargée à boulets & à mitrailles, & d'une mousqueterie considérable. Le Capitaine Dallés fut tué, ainsi que deux hommes du Régiment de Pondichery, & il y eut 12 blessés. Plusieurs boulets portèrent à fleur d'eau dans les manœuvres.

vres , dans les bois , & causèrent un grand dommage au vaisseau , dont l'équipage ne pouvoit concevoir la cause d'un procédé aussi contraire au droit des gens. Le *Sartine* amena son pavillon & ses voiles dans le dessein de faire cesser le feu ; mais le Capitaine Anglois ne le fit discontinuer que lorsque toute sa bordée fut tirée. Se trouvant ensuite à tribord , il ordonna au *Sartine* de mettre son canot à la mer , & voyant qu'on ne le faisoit pas aussi promptement qu'il le desiroit , il y mit le sien , & envoya plusieurs Officiers , qui témoignèrent , en arrivant à bord , le plus grand étonnement de se trouver sur un vaisseau de cartel , & dirent qu'ils avoient cru venir amariner un vaisseau de guerre , alléguant des raisons aussi vagues que foibles , pour excuser le procédé indigne de leur Capitaine , d'attaquer un vaisseau avec pavillon de cartel , n'ayant que deux canons pour signaux , & une quantité prodigieuse d'hommes placés dans les endroits les plus apparens , sans aucune espèce d'armes. On apprit de ces Officiers que leur vaisseau est le *Romney* , de 50 canons , Capitaine John. M. Deschamps , embarqué à Madras sur le *Sartine* , en qualité de Commissaire Anglois , se rendit aussi tôt à bord du vaisseau de sa Nation , pour communiquer au Capitaine la commission de cartel du *Sartine*. Un instant après , il fut envoyé un Chirurgien Anglois avec les choses nécessaires pour le pansement des blessés. L'état du *Sartine* ne pouvant être vérifié d'une manière certaine à cause de la nuit , M. Roubaud , Capitaine en second , fit prier le Capitaine Anglois de lui donner sa conserve jusqu'au jour , ce qu'il promit , en envoyant une lettre d'excuse à M. de Bellecombe , qui lui fit dire qu'il y répondroit dans deux heures ; mais vers le milieu de la nuit , le Capitaine Anglois envoya son canot pour prévenir qu'il ne pouvoit plus continuer la conserve , & que le *Sartine* lui fit connoître par des

signaux, les besoins qu'il pourroit avoir, après cela il fit route. M. de Bellecombe, à qui on rendit compte que le vaisseau faisoit quatre pouces d'eau par heure de plus qu'à l'ordinaire, ordonna à M. Roubaud de tâcher de se regréer, & de faire route pour Cadix; ce qui fut exécuté avec les précautions qu'exigeoit l'état du vaisseau ».

Selon les rapports des Officiers arrivés avec le *Sartine*, l'escadre de l'Amiral Hughes, dans son trajet d'Europe au Cap de Bonne-Espérance, a éprouvé des pertes considérables qui l'ont fort diminuée. On est persuadé qu'elle n'en a pas moins fait dans sa route jusqu'aux Indes, pendant laquelle elle a toujours eu les vents contraires, & qu'elle a pu à peine débarquer en Asie un nombre de troupes suffisant pour y mettre les forces Angloises dans l'état où elles étoient avant la guerre. L'Amiral Hughes avoit dit au Gouverneur du Cap que ses ordres étoient d'aller attaquer Manille; mais il est vraisemblable qu'en arrivant à Madras, il s'est trouvé dans l'impossibilité de rien entreprendre de cette année. Il n'a pas un nombre suffisant de troupes avec lui; & loin de pouvoir en prendre dans l'Inde, celles qui y sont déjà sont suffisamment occupées avec les Chefs du pays, & ont besoin de renforts. Nadgiskan, Général de l'Empereur du Mogol, les menace dans le Bengale; les Marates les inquiètent à Bombay, & Hyder-Aly-Kan sur la côte de Comandel. Les Anglois troublés dans leurs propres possessions, ont plus d'intérêt de songer à les conserver, qu'à tenter

ailleurs des expéditions qui les affoibliroient.

« Le beau tems , écrit-on de Brest , va nous amener tous les bâtimens viviers qui s'étoient réfugiés à l'Orient , & les vaisseaux de ligne de Rochefort que nous savons avoir descendu la rivière. On presse toujours l'armement de la grande flotte. Les principaux vaisseaux , tels que la *Bretagne* , &c. ont été carénés. On croit que cette armée sera prête à appareiller dans un mois. Il n'y a rien encore de décidé sur les vaisseaux qui escorteront la seconde division de l'armée de M. de Rochambeau ; il n'est question aujourd'hui que du Conseil de guerre ordonné par Sa Majesté , pour examiner la conduite de M. du Chilleau , Capitaine de vaisseau , commandant ci-devant le *Prothée*. Les Officiers qui le composent sont le Comte du Ghaffault , Lieutenant Général , Président ; le Comte de Breugnon , Lieutenant - Général ; le Marquis des Hayes de Cry , le Vicomte de Rochechouart , le Comte d'Hector , Chefs d'escadre ; M. Beauissier de Châteauverd , le Baron d'Arros M. de Briqueville , le Chevalier de la Biochaye , le Chevalier de Monteclerc , le Comte de Begue , le Chevalier de Saint-Riveul , le Chevalier de Sillans , le Chevalier de Fautras , Capitaines de vaisseau ; ce dernier , Major de la Marine , fait les fonctions de Procureur du Roi ».

Les mêmes lettres portent que la frégate l'*Andromaque* , qui étoit sortie pour une croisière , ayant touché sur les pierres noires , est rentrée , & a été remplacée par la *Bellone*.

« M. Ganne , Lieutenant de frégate pour la campagne , & en second sur la corvette du Roi le *Pilote-des-Indes* , s'est emparé , le 21 Mai , sur les Isles de Chaufey , d'un Corsaire de Jersey , ayant 8 pierriers & 13 hommes d'équipage. Trois jours après , M. le Tourneur , Capitaine de brûlot pour la campagne , qui commande le *Pilote-des-Indes* , envoya encore sur ces Isles M. Ganne , avec le

corsaire qu'il avoit pris , & un canot commandé par M. Vallée , Officier de la corvette. Le 25 , ils eurent connoissance de deux corsaires ennemis , un de 4 canons & 6 pierriers , & l'autre de 12 pierriers. M. Ganne & M. Vallée , ayant délibéré sur le parti qu'ils avoient à prendre , décidèrent de porter sur ces deux corsaires , malgré leur infériorité , & de sauter à l'abordage. Le canot de M. Vallée , marchant mieux , attaqua le corsaire de 4 canons , & l'enleva , avec perte seulement d'un matelot , & M. Ganne s'empara de l'autre bâtiment. Tous les deux ont été conduits à Grandville , ayant chacun 30 hommes d'équipage , tandis que MM. Ganne & Vallée , n'avoient ensemble que 34 hommes. Ces deux Officiers , ainsi que leurs équipages , se sont conduits dans cette occasion , avec beaucoup de bravoure & d'intelligence.

Toute l'Europe fait des vœux pour la liberté des mers , & on attend avec impatience les effets de l'union des Puissances maritimes , qui doivent mettre un frein aux procédés violens & arbitraires des corsaires & de la marine d'Angleterre. Voici un attentat encore plus insultant que ceux dont ils se sont rendus coupables. Le Capitaine d'un bâtiment Hollandois , arrivé à Bordeaux , dépose qu'à 60 lieues de ce Port il a été hélé par un corsaire Anglois qui , sur-le champ , a envoyé un canot à son bord : il a montré ses provisions ; il étoit sur son lest : les Anglois fâchés , sans doute , de ne trouver aucunes marchandises qu'il leur auroit été facile de faire passer pour contrebande , ont pillé ce qui étoit à leur bienséance , & sont retournés à leur bord. Le Capi-

taine Hollandois se croyoit délivré d'eux ; lorsqu'il se vit sommé de venir parler au Capitaine-Corfaire avec la personne la plus distinguée de son bord ; c'étoit un passager. Ils se rendirent sur le corfaire ; ils n'y furent pas plutôt montés qu'on les dépouilla , on les lia sur un canon , & on leur donna 50 coups de garfell (fouet de corde) ; après cette exécution on les renvoya. Le corfaire est de Liverpool , & le Capitaine a une jambe de bois.

Louis-Michel Potelle , de Rouen , matelot du vaisseau le *Languedoc* , ayant eu le malheur d'avoir la mâchoire inférieure emportée par un boulet de canon , à l'affaire de Sainte-Lucie , la guérison de cette blessure avoit laissé une ouverture par laquelle la salive se perdoit. Dans cet état dangereux , le Matelot âgé de 26 ans , à son retour en France , s'adressa à M. Merklein , Mécanicien de la Reine , pour le sauver du prompt dessèchement dont il étoit menacé. Après nombre d'essais , M. Merklein est parvenu à composer au jeune infortuné , une mentonnière d'or , & d'argent fin doré d'or moulu , dont la mécanique , selon l'attestation de l'Académie Royale de Chirurgie , est très ingénieuse , & au moyen de laquelle Louis Potelle peut parler assez distinctement , & avaler la plus grande partie de la salive qu'il perdoit ; la surabondance de cette humeur étant absorbée par une éponge fine sur une lame d'or , percée de trous de différens diamètres , qui laissent passer la salive dans la base du menton artificiel , d'où elle est évacuée sans peine , par la simple compression sur un bouton extérieur qui soulève une soupape. . . . invention qui mérite à l'Auteur les plus grands éloges , & que pour l'utilité publique , on placera dans le premier Volume des Mémoires de l'Académie.

Le Comte de Lally Tolendal , craignant de blesser le Parlement de Rouen , n'a pas voulu présenter en son nom , au Conseil-d'Etat , une Requête en cassation de l'Arrêt , qui déclare M. de Prémefnil recevable dans son intervention : elle a été présentée par M. Allen , l'un des impliqués dans le procès-criminel du Comte de Lally. M. Bertrand , Maître des Requêtes , est chargé de la rapporter au Bureau des Cassations.

» On croit , écrit-on de Rennes , que cet Arrêt ne peut manquer d'être cassé. Ce n'est pas qu'il n'y ait des exemples où l'intervention a été admise en matière criminelle , telle que celle de M. de la Motte , dans le procès de Desfrues , empoisonneur de sa femme ; mais notre procédure devant être secrète , les Juges ne la reçoivent que pour faire droit en jugeant , & ils ne peuvent faire venir à l'Audience , comme l'Arrêt dont se plaint M. de Lally. A la vérité , le vœu général est de voir abroger ce point de l'Ordonnance , & que l'instruction criminelle se fasse publiquement. Le Parlement de Rouen ne pouvoit déroger à cette Loi , dans une cause plus capable d'exiter la curiosité , aussi n'a-t-il jamais eu tant de monde à ses Audiences. M. de Lally Tolendal ne se montrant point ailleurs , il y recevoit de grands applaudissemens ; tous les Auditeurs étoient ravis de voir la manière dont , à son âge , il savoit répondre à un Magistrat éloquent & habile. On est sur-tout très-content de celle dont il repoussa le reproche de s'être fait un parti acharné contre les Loix & la Magistrature ; quant à l'énumération des dangers que son adversaire voyoit pour la France , l'Europe & l'Asie , si la mémoire du Comte de Lally étoit réhabilitée , il rappella tous les innocens qui ont été jus-

tifiés sans qu'aucun Empire ait péri : Calas , le Maréchal de Marillac , l'Amiral Chabot & tant d'autres.
 « Non , non , ajouta le jeune Officier , ce ne sont
 « jamais des actes de Justice qui perdent les Empires ;
 « les peuples voyent avec consolation que comme il
 « n'est pas un seul homme à l'abri d'une erreur , il
 « n'est pas un seul artêt à l'abri d'une réforme ; ils ad-
 « mirent des Souverains , des Magistrats assez géné-
 « reux pour faire à l'équité celui de tous les sacri-
 « fices qui coûte le plus à la vanité ».

« M. le Prince de Montbarey , Ministre de la Guerre , est venu au Louvre le 24 Mai à l'Atelier de M. Caffieri , Sculpteur du Roi , pour y voir la statue en marbre de St. Satyre ; cette figure a environ 8-pieds de proportion , & est destinée à décorer la Chapelle de St. Ambroise de l'Eglise Royale des Invalides. Il en a paru si satisfait , qu'il en a commandé une autre pour le même lieu à cet Artiste. Ce Ministre , par un zèle qui fait honneur à son goût pour les Arts , a marqué le désir que sous son Ministère ce superbe édifice fût entièrement décoré.

St. Satyre étoit frère aîné de St. Ambroise , & célèbre Orateur ; il se distingua aux tribunes de Rome , où il plaida plusieurs causes dans l'Auditoire du Préfet Symmaque.

St. Satyre est représenté , dans le moment qu'il harangue le Peuple , à une tribune.

Chrétien le Roi , Prêtre , Professeur Emérite d'Eloquence en l'Université de Paris , au Collège du Cardinal le Moine , est mort le 11 du mois dernier , âgé de 69 ans , il s'étoit acquis la réputation d'un excellent Citoyen. Les établissemens utiles qu'il a faits dans sa patrie honorent sa mémoire , & le

mettent au nombre des bienfaiteurs de l'humanité. Il étoit né à Sedan.

Louis Chavel , Docteur en Théologie de la Faculté de Paris , ancien Evêque d'Orange , Doyen des Evêques de France , Abbé , Commendataire de l'Abbaye Royale de Chaumont , en Portien , ou la Piscine , Ordre de Prémontrés Réformés , Diocèse de Reims , est mort à Paris.

Les numéros sortis au tirage de la Lotterie Royale de France , du 1er de ce mois , sont : 88 , 47 , 32 , 87 , 35.

De BRUXELLES , le 6 Juin.

LA curiosité générale est fixée sur les événemens de la campagne qui va s'ouvrir ; il paroît que le principal théâtre de la guerre sera sur le Continent de l'Amérique & dans les Isles. Les opérations ont commencé dans ces parages , & on est dans l'attente des nouvelles les plus intéressantes. Les premières qui arriveront fixeront les incertitudes sur le véritable état du Général Clinton & de l'Amiral Rodney ; quoique dise ce dernier , ou peut-être quoique lui fasse dire la gazette de la Cour de Londres , il paroît que la fortune qui l'avoit si bien favorisé en Europe , ne l'a pas aussi bien traité en Amérique ; on devoit s'y attendre , elle paroissoit attachée à la supériorité , & celle des François dans les mers des Indes-Occidentales , a dû l'attirer de leur côté.

Les préparatifs se continuent dans les ports de France , d'Espagne & d'Angleterre , mais les flottes d'observation ne sont encore prêtes nulle part. Les vaisseaux Espagnols qui doivent se rendre à Brest , sont toujours dans leurs rades ; on ne croit pas qu'il se frappe de grands coups en Europe ; la campagne du moins ne peut qu'être commencée tard ; on peut avoir formé des plans d'une nature absolument différente de ceux des années dernières ; ils sont un secret pour le public , & ils offrent un champ vaste aux conjectures de ceux qui cherchent à les pénétrer. S'il faut en croire quelques-uns qui ne sont sans doute que rêver , le mystère de la destination du *Zélé* & du *Marseillois* , partis de Toulon , & qui doivent avoir été joints par d'autres vaisseaux , est plus importante qu'on ne le croit ; ils ne vont pas seulement croiser devant Mahon , pour contenir les corsaires de cette Isle , & ensuite passer à Cadix pour faire voile de là avec les vaisseaux François & Espagnols vers Brest. On médite quelque grande entreprise dans la Méditerranée. Les vaisseaux qu'on a frétés à Toulon pour le compte du Roi , sont plus que suffisans pour embarquer 12,000 hommes de troupes ; on a armé à Majorque 40 barque montées chacune d'un canon de gros calibre ; il n'est pas difficile , disent-ils , en rapprochant ces deux faits , de démêler le but de cet armement. Les premiers succès de la dernière guerre flattent beaucoup leur

imagination. Les Anglois , ajoutent-ils , assez occupés de divers côtés , n'ont pas approvisionné Minorque autant qu'ils l'auroient pû ; & le Détroit de Gibraltar , gardé soigneusement par les Espagnols , n'exigera pas de grandes forces dans la Méditerranée pour assurer le succès d'une expédition.

Tous ces beaux plans ne sont vraisemblablement que des rêves qui n'existent que dans l'imagination de nos politiques , mais leur effet est d'inquiéter les Anglois , de fixer leur attention sur une multitude de points qui peuvent être menacés , & de la détourner de celui sur lequel on veut porter le principal coup.

Le 8 du mois dernier , écrit-on de Londres , deux particuliers dont l'un est Marchand & l'autre Officier du Schérif , furent conduits à la Cour du Banc du Roi , accusés d'avoir fait arrêter depuis peu un Domestique du Comte de Welderen , Ambassadeur de Hollande à Londres. Le Juge fit observer combien il étoit important d'empêcher la violation du droit des gens , & de punir sévèrement ceux qui y porteroient atteinte. La Cour jugea conséquemment que le Maréchal du Tribunal prendroit avec lui les deux accusés , & les conduiroit le lendemain à l'Hôtel de l'Ambassadeur , avec un écriteau sur leur poitrine où seroit écrit en gros caractères le genre de leur délit ; que là ils demanderoient pardon à S. E. de l'offense commise envers lui ; que le Marchand garderoit prison pendant trois mois , & l'Officier du Schérif paieroit 39 liv. sterl. d'amende , & seroit mis en prison jusqu'à ce qu'il la payât. On a applaudi à ce jugement ; mais on a été étonné de voir une Cour de Justice punir si sévèrement une infraction au

droit des gens ; tandis que les Cours d'Amirautés s'empressent de les justifier. Il paroît que l'on juge en Angleterre que ce qui est tort sur terre n'en est pas un sur mer. Le Marchand & le Schérif condamnés étoient-ils plus coupables que nos corsaires ? «

Les lettres de Hollande offrent journellement de nouveaux sujets de plaintes de la part du commerce contre la marine Angloise qui continue d'enlever tous les vaisseaux de la République, lors même qu'ils sont chargés de marchandises innocentes ; elles cessent de l'être dès qu'elles sont pour le compte des François. Le vœu général est que la neutralité armée ait promptement son effet ; les Négocians ont adressé un nouveau Mémoire aux Etats-Généraux pour les supplier de presser l'armement des vaisseaux qui doivent protéger le commerce qui, de son côté, est prêt à coopérer efficacement à ce qui peut compléter le plus promptement les équipages, & à toutes les mesures que LL. HH. PP. jugeront nécessaires.

PRÉCIS DES GAZETTES ANGLOISES, du 31 Mai.

Nous avons eu le 17, écrit-on de Sainte-Lucie à bord du *Cornwall* le 23 Avril, un rude combat, qui a commencé à une heure & demie après-midi & a duré jusqu'à quatre heures. Notre vaisseau a souffert plus qu'aucun autre, sur-tout dans ses mâts & vergues ; notre perte est de 21 tués & 49 blessés. Les François ne manqueront pas de prétendre à l'honneur de cette journée ; mais je crois qu'ils n'ont que peu de sujet de se vanter. Il n'y a eu de part & d'autre aucun vaisseau pris ou détruit. Mais si tous les nôtres se fussent battus comme le *Sandwich*

& le *Cornwall*, je crois que la question auroit été décidée. Le Capitaine de l'*Intrépide* est mort de ses blessures. Les places des deux autres sont remplies, mais elles n'ont pas vaqué par un excès de courage de leur part. *Gen. Even Post du 30 Mai.*

Vous apprendrez, écrivoit le 26 un Officier du *Sandwich*, par l'Express qui va être dépêché, la nouvelle de notre combat du 17 de ce mois. Ce n'est point une action décisive : c'eût été une journée glorieuse si chaque vaisseau eût fait son devoir comme le nôtre. Mais je suis fâché de vous dire que plusieurs des Capitaines de S. M. soit incapacité, soit manque de courage, se sont mal conduits dans cette occasion critique. *Idem.*

Le 17 de ce mois à deux heures après midi, écrit le 23 un Officier du *Montague*, nous avons eu une action avec 25 vaisseaux de ligne François. Le *Montague* a été pendant deux heures & demie dans la chaleur de l'action. Cinq vaisseaux François sont tombés sur lui ensemble. Si leur feu eût continué avec la même vivacité nous aurions été coulés bas avant qu'on eût compté dix minutes. Il nous étoit impossible de nous éloigner, toutes nos manœuvres étant hachées. Au moment où nous étions réduits à cette triste extrémité, le reste de l'escadre commença à entrer vivement en action. Il y a plusieurs de nos vaisseaux qui n'ont pas reçu un boulet. Nous en avons eu 30 dans la flottaison à tribord, 21 à bas-bord ; notre Capitaine qui s'est admirablement conduit, a été blessé ainsi que le troisième Lieutenant, le Capitaine des Troupes de Marine, & un Capitaine du quatre-vingt septième Régiment qui a perdu le bras gauche. *Kentish Gazette du 31 Mai.*

Un autre Officier s'exprime ainsi dans une lettre :
 » Le Chevalier George Rodney & son Capitaine se sont comportés en Héros, & si nous avions été soutenus, nous aurions pu rendre un meilleur compte de l'ennemi «.

On lit dans la lettre d'un autre , que le Chevalier Rodney a reçu 14 boulets dans la flottaison , & qu'un de ses vaisseaux a été obligé de l'accompagner pendant 24 heures pour recevoir l'Amiral & l'équipage si son vaisseau couloit bas. Son pavillon a été emporté successivement du grand mât de hune, du petit mât de hune & du mât de perroquet de fougue. Un Gazetier s'est permis cette observation : « Comment est-il possible qu'un Officier de vaisseau craigne d'approcher l'ennemi & oublie entièrement son honneur qui fait tout le bien de son existence , pour un risque aussi foible que celui qu'on court communément à la mer , où , suivant la plus rigoureuse probabilité, il y a toujours deux cents contre un à parier qu'on ne sera pas tué , & soixante contre un qu'on ne sera pas blessé , tandis qu'on s'expose dans une proportion beaucoup plus effrayante au danger d'être déshonoré ».

On a vu des lettres écrites par des François sur l'affaire du 17 Avril. Ils prétendent avoir remporté une victoire complète ; ils disent pour soutenir cette assertion , qu'après l'action & étant toujours sous le vent , ils ont formé leur ligne & offert le combat que l'Amiral Rodney n'a point voulu accepter. Ils donnent comme une autre preuve de leur supériorité, qu'ils ont tenu la mer pendant trois jours après l'action , ne cessant d'offrir le combat , & que l'Amiral Rodney l'a évité jusqu'il eût l'avantage du vent. M. de Guichen , qui montoit *la Couronne* , avoit après l'action neuf pieds d'eau dans sa cale. Il a été obligé de se faire remorquer par le *Triomphant* & le *Fendant*. Plusieurs des gens de son équipage ont été noyés dans la cale. *Kentish Gazette* du 31 Mai.

La flotte pour les Indes Occidentales aux ordres du Commodore Walsingham se préparoit le 28 Mai à appareiller de Torbay , le vent soufflant bon frais du S. E.

JOURNAL POLITIQUE DE BRUXELLES.

R U S S I E.

De PÉTERSBOURG, le 5 Mai.

L'ANNIVERSAIRE de la naissance de l'Impératrice qui est entrée dans la cinquante-deuxième année de son âge, a été célébré le 2 de ce mois, selon l'usage, & hier S. M. I. accompagnée du Grand-Duc & de la Grande-Duchesse est partie pour Czarsko-Zelo.

La semaine dernière le Ministre de la Cour de Vienne a reçu un courier qui lui a apporté des dépêches de l'Empereur; elles sont uniquement relatives au voyage de ce Prince à Mohilow, où il desire, dit-on, qu'il n'y ait aucune cérémonie à cette occasion.

La flotte que l'Impératrice a fait équiper à Cronstadt pour maintenir sa neutralité sur mer, est prête à appareiller au premier ordre. On assure qu'elle passera le Sund, & qu'elle écartera tous les corsaires, non-seulement de la mer Baltique, mais encore des mers qui baignent la Norvège jusqu'à Archangel. On assure qu'il

17 Juin 1780.

c

sera équipé en outre une seconde escadre destinée à renforcer la première s'il en est besoin.

Le célèbre Cook dans le cours de son dernier voyage, avoir recueilli des curiosités de différentes espèces dont son successeur, le Capitaine Clarke, a fait présent au Major Boin, en reconnaissance des services utiles qu'il lui a rendus pendant que ses vaisseaux ont été sur la côte de Kamtschatka. Le Major qui a augmenté cette collection de tout ce qui peut contribuer à faire connoître les habitans des Isles situées du côté de l'Amérique, a supplié S. M. I. d'agréer toutes ces raretés; elle vient de les destiner au Cabinet de l'Académie Impériale des Sciences de cette Ville.

D A N E M A R C K.

De COPENHAGUE, le 15 Mai.

Nos armemens se continuent avec beaucoup d'activité. Le Comte de Schimmelmann, grand Trésorier de la Couronne, a fait remettre à l'Amirauté pour les faciliter 200,000 rixdahlers. Les vaisseaux de guerre, la *Princesse Sophie-Frédérique*, & le *Danebrog*, ont été ce matin en rade.

S U È D E.

De STOCKHOLM, le 15 Mai.

Il est toujours question du voyage que S. Majesté doit faire dans les pays étran-

gers. Dans quelques semaines elle partira pour Wismar, d'où elle continuera sa route par Hambourg pour Spa, sous le nom de Comte de Gothie.

On prépare les convois nécessaires pour la protection du commerce. Le 29 de ce mois, il y aura dans le Sund une frégate prête à prendre sous son escorte les navires Marchands destinés pour les Ports du Canal jusqu'au Cap Finisterre. Deux autres convois composés également chacun d'une frégate, se trouveront prêts, l'un le 14 Juillet, & l'autre le 31 Août; un quatrième convoi le sera aussi le 30 Septembre pour la Méditerranée jusqu'à Livourne.

P O L O G N E.

De V A R S O V I E , le 20 Mai.

ON assure que la Diète ne s'assemblera qu'au mois de Septembre prochain, & qu'elle se tiendra sous le lien d'une confédération. Les universaux pour les Diétines sont déjà expédiés.

Selon les nouvelles que l'on a de l'Empereur, il est déjà arrivé dans la Galicie, qu'il parcourt & qu'il examine soigneusement, La Pocutie & cette partie de la Moldavie, qui s'étend jusqu'au fleuve Sereth, & qui a été cédée à la Maison d'Autriche, ont principalement attiré son attention; ce voyage, celui de l'Impératrice de Russie, l'entrevue annoncée à Mohilow causent, dit on, des

mouvemens parmi les Princes de la Walachie & de la Moldavie ; les Hospodars ont envoyé des Emissaires au-delà des frontières & jusqu'en Pologne pour être instruits sûrement de toutes les particularités qu'il leur seroit intéressant de ne pas ignorer. Un de ces Emissaires est venu jusqu'ici où il passera plusieurs mois. La Porte aussi curieuse que les autres Puissances de savoir les suites de cette entrevue a ordonné à ces Princes de l'instruire de tout ce qu'ils auront appris.

Le Comte Ogrodzki, Grand-Secrétaire de la Couronne, Chevalier des Ordres de l'Aigle blanc, & de St-Stanislas, Chef de la Chancellerie Royale du Cabinet, & Secrétaire du département des affaires étrangères dans le Conseil Permanent, est mort dernièrement d'une attaque d'apoplexie, âgé de 69 ans. Comme il n'a jamais été marié, ses biens passent aux enfans de la Comtesse sa sœur.

A L L E M A G N E.

De V I E N N E , le 22 Mai.

L'IMPERATRICE REINE est partie hier pour Neustadt où Elle se propose de passer deux ou trois jours. Elle se rendra ensuite à Menkendorf où il va se former un camp ; partie de la garnison de cette Ville, à laquelle on a joint 1600 hommes de recrues ; s'y est déjà rendue le 19.

On reçoit fréquemment des nouvelles de l'Empereur. On a appris que le 27 Avril après

avoir passé la nuit dans le Château de Dubritz appartenant au Comte d'Illeschkazi, il continua sa route & traversa à cheval le Comté de Zips, quoiqu'il fût alors un tems très-orageux. L'intention de S. M. I. est de gratifier de diplômes de Princes ou de Comtes de l'Empire Romain, quelques-uns des principaux Magnats des Provinces acquises en Pologne. On ajoute qu'en quittant Mohilow, elle prendra la route de Bukowine.

L'année dernière, le jour du Jeudi-Saint on vola ici le grand Dais dans l'Eglise des Augustins. Ce vol fut fait en plein jour, & ceux qui le commirent eurent l'audace de sortir le Dais de l'Eglise en présence de tout le monde pour l'emporter avec moins d'embarras. Le 18 de ce mois, on a volé dans la même Eglise la bannière des boulangers, richement brodée en argent, toute neuve & évaluée à plus de 2000 florins.

ITALIE.

De LIVOURNE, le 17 Mai.

ON mande de Naples que le *Reis Tripolitain* pris par les chébecs du Roi l'année dernière, & mis en liberté par la bienfaisance de la Reine, est revenu dans cette Ville pour présenter à S. M. comme un hommage de sa reconnoissance, des animaux rares de l'Afrique & quelques tapis d'un travail précieux.

Un paquebot venant de Malte, rapporte que la petite vérole y fait les plus grands ra-

vages , & que le nombre des morts , tant enfans qu'adultes est de plus de 3000.

Le 7 de ce mois le tems étant favorable , le Doge de Venise a fait la cérémonie d'épouser la mer Adriatique avec la pompe d'usage ; le concours des étrangers qui étoient venus pour la voir , a été des plus considérables.

Les mêmes lettres ajoutent que le Grand Conseil de la République a élu cinq Correcteurs qui doivent proposer après le terme d'un an ; les loix les plus convenables pour diminuer le prix des articles de première nécessité , réprimer le luxe , & prescrire des instructions aux Magistrats préposés à l'exécution des loix.

On apprend de Bologne que la nuit du 9 de ce mois on y a ressenti une violente secousse de tremblement de terre , accompagnée d'un bruit souterrain , de chocs & d'ondulations ; elle a été suivie une heure après d'une autre petite secousse avec ondulation ; mais l'une & l'autre n'ont causé aucun dommage. Il s'éleva de la terre , après le tremblement , un brouillard qui a paru être un effet des vapeurs & des exhalaisons produites par le bitume , le soufre & autres matières qui brûlent dans son sein.

On lit dans une lettre du Vice Consul de France à Messine , en date du 23 Avril , les détails suivans.

» Après les différentes secousses de tremblement de terre que nous avions éprouvées , la tranquillité renaissoit , chacun s'étoit retiré chez soi , & les maisons avoient moins souffert qu'on n'avoit cru , lorsque

dans la nuit du 8 au 9 de ce mois les secouffes recommencèrent ; on en compta jusqu'à huit toutes sensibles & effrayantes. Celle qu'on ressentit à onze heures & demie avant minuit fut des plus vives, & fit abandonner les domiciles. On se refugia dans les places de Saint-Jean, de la Cathédrale & sur l'Esplanade : les femmes, les enfans, les malades dans des carrosses, & presque tout le reste des habitans fut sur pied & en prières. A trois heures un quart du matin, j'étais debout, je sentis l'air de la chambre s'agiter avec violence, comme si une fenêtre se fût ouverte ; l'instant d'après, les murailles s'ébranlèrent avec un bruit, dont l'ondulation fut assez longue ; j'ai compté, après la première secousse, onze battemens de pouls jusqu'à l'entière assiette du sol, en sorte que si l'on suppose la motion de l'air & l'ébranlement, le tout a duré plus de 20 secondes, mais heureusement sans aucun mouvement vertical. Comme la crainte de voir ma maison s'écrouler portoit machinalement ma vue sur les murailles, j'ai observé fort exactement que ce tremblement de terre a eu la même direction que celui du 28 Mars dernier, c'est-à-dire du Nord au Sud. Ma maison s'est ouverte en quatre endroits, presque toutes celles de la Marine ont plus ou moins souffert. Le palais de *Villa di cane*, celui de *Bosco*, celui du Consul d'Espagne, la belle Église de l'*Annunciata*, le Monastère de *Monte-Vergine*, la belle Fabrique *Delle Verginelle*, sont ouvertes du haut en bas : l'Hôtel de-Ville a aussi souffert quelques dommages, ainsi que tous les grands édifices, & en général il y a peu de maisons qui n'aient besoin des plus grandes réparations. Le Gouvernement les fait exactement visiter toutes ; il fait démolir celles qui menacent ruine, & étayer celles qui sont susceptibles d'être réparées. On a envoyé à Catania & à Melazzo pour y être informé de ce qui se passe aux volcans : l'Etna est tranquille,

Stromboli jette beaucoup de feu, nous entendons, depuis plusieurs jours, un bruit souterrain assez fréquent, & pareil à celui qui précéda en 1767 l'éruption du Vésuve. Il paroît venir de Monte-Scudero, à dix-huit milles de cette ville, & les habitans de la Scaletta & des environs disent que la cime de cette montagne paroît enflammée. On prétend qu'autrefois il y a eu un volcan qui pourroit se rouvrir «.

ESPAGNE.

De CADIX, le 16 Mai.

L'ESCADRE Françoisé, composée de 5 vaisseaux de ligne & de 2 frégates, est sortie hier de la baie. On avoit cessé de l'approvisionner sur l'avis que les vaisseaux de Toulon lui apportent des munitions ; elle n'a de vivres que pour 4 mois. Elle doit revenir ici dans 25 ou 30 jours avec la flotte du Ferrol, qui a ordre de venir mouiller dans notre baie après la croisière.

La position des ennemis à Gibraltar devient de jour en jour plus fâcheuse : ils manquent de vivres & sur-tout de charbon ; bientôt la disette d'eau, qu'ils éprouvent, fera naître parmi eux beaucoup de maladies : tous les transfuges s'accordent sur ce point ; ce qui est très-croyable, puisque D. Barcelo ferme exactement la place, & que 3 ou 4 petits bâtimens de la côte d'Afrique, les seuls qui y soient entrés depuis deux mois, n'ont pu apporter beaucoup de rafraîchissemens.

Le 10 de ce mois avoit été choisi pour détruire les bâtimens qui sont dans la baie ;

D. Barcelo fit sortir ses brûlots ; toutes les batteries devoient les seconder ; mais le vent ayant changé tout-à-coup les brûlots revinrent à Algésiras ; les ennemis ont cherché depuis un mouillage moins exposé ; mais notre brave Chef-d'Escadre ne les laissera pas tranquilles.

Nous n'avons nulles nouvelles de l'armée partie dernièrement. La destination des troupes & des vaisseaux de guerre est toujours un mystère. Bien des gens ne sont pas persuadés que ces forces vont tomber sur la Jamaïque , comme toute l'Espagne paroît le desirer.

Il est arrivé une goëlette Américaine de Boston, en 23 jours de traversée : elle a apporté les nouvelles suivantes.

« L'Armée Angloise , lit-on , dans une lettre de Charles - Town du 25 Février , sous le commandement du Général Clinton , a pris des quartiers dans les Isles de Port-Royal , de John , de James & de Stony-point. On n'est pas parfaitement au fait du nombre de ses troupes , on sait seulement que cette armée est considérablement diminuée depuis son départ de New-Yorck. Quelques déserteurs ont rapporté que depuis cette époque la flotte a essuyé deux fortes tempêtes ; que 13 bâtimens furent jetés sur les écueils des Bermudes & y périrent ainsi que les troupes qu'ils portoient ; qu'il fallut , pour en alléger d'autres , jeter à la mer tous les chevaux dont ils étoient chargés , ainsi que beaucoup d'autres munitions de guerre , &c. On ne peut douter , à la lenteur des mouvemens de cette armée , depuis qu'elle est abordée , qu'elle n'éprouve de grands obstacles pour pousser son attaque , & que les renforts qu'elle

a demandés , soit à New-Yorck , soit en Europe , ne lui soient de la plus grande nécessité. . . . Nous avons ici quatre frégates & deux navires marchands François , avec six autres bâtimens plus petits ; nos lignes sont bien fortifiées ; nous attendons aussi des secours , & dans peu notre garnison sera assez forte pour n'avoir rien à redouter de l'ennemi «.

Les nouvelles de Boston du 27 Mars ajoutent :

» On dit que les Anglois ont démantelé plusieurs forts & postes avancés de New-Yorck , & qu'on y a fait embarquer presque toutes les troupes qui s'y trouvoient , vraisemblablement pour aller au secours du Général Clinton. Ce qui reste de la garnison use de la plus grande modération envers les habitans de cette ville qui n'ont pas été employés à l'expédition. On ajoute qu'on a détruit aussi les casernes de Long-Island & de Kings'bridge «.

Selon d'autres nouvelles du 10 Avril.

» Le Capitaine Emerton , du bâtiment le *Saratoga* , arrivé à Salem le 4 du courant , de retour de Port-au-Prince & de la Havane , d'où il est parti le 10 de Mai , rapporte qu'étant entré dans ce dernier port pour se réparer , il y avoit été retenu quelques semaines , en conséquence d'un embargo général qu'on venoit d'y mettre , pour se préparer à une expédition , dont on parloit diversement. La flotte devoit être composée de plusieurs vaisseaux de guerre de différens ports , d'un nombre considérable de navires de transport & d'un gros corps de troupes qui avoient mis à la voile le 7 du même mois «.

Fin du Règlement concernant la navigation des vaisseaux neutres.

11°. La vente des prises & de leurs cargaisons , mentionnée par les articles 37 , 44 & autres de l'Ordonnance pour la Course , se fera , non-seulement après en avoir dressé inventaire & en présence

du Patron, des Intéressés, ou de ceux qui y sont légalement autorisés, mais aussi après qu'au préalable, des Experts en auront fait une estimation formelle, où les causes d'avarie, ou d'autres, influant plus ou moins sur le prix des effets, seront examinées & juridiquement prouvées, de manière qu'en tout tems on puisse notoirement constater tant le prix des marchandises taxées avant la vente, que, conséquemment, les fraudes qui pourroient se commettre durant ladite vente, ainsi que le préjudice qui pourroit en résulter.

12°. L'intention de S. M. étant, que cette déclaration royale soit observée, comme faisant une partie de ses Ordonnances, imprimée & publiée dans tous ses ports & places maritimes, le Roi m'ordonne de la faire parvenir à V. E., pour la faire publier & que vous veilliez à sa ponctuelle exécution, tandis que de mon côté, je la communiquerai à tous les Ambassadeurs & Ministres étrangers, résidans en cette Cour, afin que chacun en donne connoissance à sa nation respective.

13°. En attendant, S. M. ordonne à V. E., de donner aussi les ordres nécessaires aux Tribunaux & Conseillers de la Marine, pour qu'ils aient à expédier avec la plus grande diligence, les procès entamés & relatifs aux navires arrêtés, conformément à l'esprit de cette Déclaration royale, qui, quant à l'essentiel, s'accorde avec les précédentes successivement publiées «.

A N G L E T E R R E.

De L O N D R E S , le 4 Juin.

On ne s'occupoit ici depuis les dernières dépêches de l'Amiral Rodney que de son combat, sur l'issue duquel on disputoit encore, & que la Nation, malgré l'affertion de

l'Amital ou des Ministres ; pense nous avoir été défavorable. Un autre événement vient de mettre fin à ces débats ; il les a du moins suspendus.

» On se rappelle la tentative que le zélé Lord George Gordon a faite à plusieurs reprises pour faire révoquer le Bill en faveur des Catholiques ; il avoit déclaré que les Protestans qui le désiroient étoient en si grand nombre, qu'ils tiendroient à peine dans l'espace qui se trouve entre le Palais de la Reine & Whitehall ; en effet, le 2 de ce mois, il est venu au Parlement porter une Pétition, signée, dit-on, par 160,000 Protestans ; il étoit accompagné d'une foule immense de peuple, animé par le fanatisme, & qui ne s'est signalé que par des excès. Cette populace imbécille & farouche a assiégé le Parlement ; la cocarde bleue étoit le signal de l'anti-Papisme ; tous ceux qui ne la portoient pas, ou ne l'acceptoient point, ont été insultés ou maltraités ».

» Tous Milords, tous Messieurs, dit un papier qui rend un compte assez plaisant de cette scène scandaleuse, entrent dans leurs Chambres comme on entre au parterre de la Comédie les jours de cabale. Le Lord Mansfield, tout arraché ; le Lord Germaine, inondé de bière ; le Lord Président, les jambes noires de coups de pied, & qu'il fait voir à l'auguste Assemblée ; les Lords Hillsborough & Townshend, les cheveux épars & tous couverts de poussière ; le Lord Hertford, sans chapeau ; les Lords Denbigh & Dudley, sans per-ruque ; le Duc de Northumberland, cherchant sa montre ; le Lord Fitzwilliam, comptant ses breloques. On entend des vitres se casser : c'est Milord Ashburnham qui entre par une croisée. Il avoit reçu plus de cent soufflets : il a laissé, dit-il, le lord Boston aux prises, & il en est très-inquiet. On veut délibérer : mais où est le Lord Stormont : Hélas ! » répond piteusement l'Huissier

Molineux «, le pauvre Lord est plus mort que
 vif dans son carrosse à quelque distance de la porte.
 Il s'est tapi dans le fond, voyant que cette in-
 digne canaille de séditieux ouvrait les portières
 des deux côtés. Ils ont fait de son carrosse une
 allée, & chacun lui donne la chiquenaude en pas-
 sant. Rumeur dans la Chambre. Est-ce que les
 Juges de paix n'ont point été prévenus ? Pourquoi
 n'a-t-on pas assemblé les troupes ? » C'est que ce
 » n'est pas une affaire personnelle aux Ministres
 » comme l'étoit celle du 6 Avril «, répond aigre-
 ment Milord Shelburne. » Mais c'étoit vous que
 » cela regardoit, Milord Hillsborough ». Celui-
 ci assure qu'il en avoit laissé le soin à Milord North.
 On, réplique un autre, mais il a dormi là-dessus :

Dans la Chambre des Communes le Lord George
 Gordon a le courage de sortir plusieurs fois pour
 annoncer avec humeur à ses conjurés » que la
 » Pétition est mal accueillie, mais que sûrement
 » le Roi fera entendre raison à ses Ministres «.
 Le Général Grant, son ami, vient lui crier aux
 oreilles : » Ah ! Milord George, que faites-vous ?
 » Voyez combien d'innocens vous allez perdre «.
 Sans répondre à son ami, le Lord continue ainsi
 en s'adressant au Peuple : » Vous entendez comme
 » on me blâme de faire mon devoir. Voilà comme
 » pensent les Sages du siècle contre lesquels je
 » soutiens inutilement les intérêts de notre sainte
 » Religion ». Charles Turner veut haranguer.
 Quelqu'un s'écrie : » C'est lui qui contredit tou-
 » jours dans les débats le Lord George Gordon «.
 Turner huc, s'enfuit. Enfin, voilà d'un côté le
 Chapelain de la Chambre des Communes qui vient
 prêcher le peuple, & six Officiers de Police qui
 se dispersent parmi cinquante à soixante mille hom-
 mes pour les engager à se retirer. Le Prédicateur
 n'est pas entendu, & les six Constables rentrent
 dans la Chambre, l'un éreinté, l'autre éborgné,

les autres saignant des dents. La Cavalerie arrive le sabre au poing. Le Juge Addington, homme de sens, supplie le peuple dans les termes les plus humbles & les plus honnêtes de se disperser & jure sa parole qu'il fera retirer les troupes. On l'applaudit : aussi tôt par son ordre la Cavalerie fait volte face. Mais le calme ne se rétablit-
 soit aux portes du Parlement que parce que l'orage se portoit aux différentes Chapelles Romaines. Ce ne sont plus ici des coups de pieds & des soufflets, c'est une populace effrénée pour laquelle il n'y a rien de sacré. Elle est armée de pieux & de torches. Le premier objet de leurs fureurs, est la Chapelle de l'Ambassadeur de Sardaigne. Aucune considération ne l'arrête ; pas même les risques où on va exposer les Chapelles Angloises dans les Pays étrangers ? L'édifice tombe ; les ornemens sacrés sont arrachés des Autels & brûlés en pile au milieu de la rue & aux portes. Le superbe tableau du Chevalier Cazali, qui lui a été payé 2500 liv. sterl. est la proie des flammes. A minuit toute la Chapelle n'est plus qu'un amas de cendres. Envain les Pompiers ont voulu la sauver. Ces furieux ont à peine souffert que les pompes sauvassent une longue rangée de maisons voisines, monument du talent du fameux Inigo-Jones. La Chapelle Romaine de *Warwick-Street* éprouvé le même sort. La Garde du Roi avoit envain fait les plus grands efforts pour arrêter ces furieux. Elle n'est parvenue qu'à prendre en divers endroits une douzaine d'hommes que peut-être il vaudroit mieux qu'elle n'eût pas pris, & dont la punition peut renouveler l'émeute. Il y a eu des Membres dans la Chambre des Lords qui ont osé dire que ce désordre pourroit être l'ouvrage des Ministres eux-mêmes ; Milord Shelburne en a cité un exemple.

Cet évènement qui occupe encore tous les esprits, a opéré du moins une diversion

favorable pour les Ministres. On les fatigue moins à leur demander des nouvelles de ce qui se passe au-delà des mers, les raisons des suppressions qu'ils avouent avoir faites aux dépêches de Rodney; on les presse moins de nommer les Capitaines qui ont mérité l'animadversion de leur chef, & que l'on ne cache au public que parce que ce sont vraisemblablement de leurs créatures & qu'ils craignent avec raison que la honte dont ils se sont couverts, ne rejaillisse sur ceux qui les ont choisis. Les bruits publics qui ne percent peut-être pas dans ce mystère, en désignent déjà plusieurs; s'il faut les en croire, le Capitaine de l'*Yarmouth*, M. Bateman, se conduisit si mal au commencement de l'action, que son premier Lieutenant prit sur lui de le mettre aux arrêts & de prendre le commandement du vaisseau qui a fait ensuite des merveilles, comme on peut le voir sur la liste des tués & des blessés.

Les inquiétudes sur le Chevalier Clinton augmentent de jour en jour. Son expédition traîne trop en longueur pour ne pas alarmer; & son silence n'est pas propre à rassurer. Lorsque ses dernières dépêches arrivèrent, le Lord Germaine déclara dans la Chambre des Communes, que quelles que fussent les mesures que prendroit le Général, il faudroit quelles fussent mises en exécution avec la plus grande vivacité, puisque cet Officier lui avoit marqué dans une lettre particulière que le lendemain il passeroit la rivière

d'Ashley ; que les renforts qu'il avoit demandés à New - Yorck ne pourroient servir à leur arrivée que de corps de réserve , parce que sa position actuelle exigeoit qu'il marchât en avant , ne pouvant plus ni reculer ni attendre. Il seroit très-fâcheux que Clinton fût obligé de camper ; car la maladie se mettroit dans son armée , & le mois d'Avril est si fatal dans ce pays-là , qu'il ne réchapperoit pas la moitié des malades. On remarque déjà dans quelques papiers Ministériels des réflexions défavantageuses au Général Clinton ; bien des personnes ne les croient pas jettées sans dessein ; elles en infèrent que l'on commence à désespérer de son expédition , & on se rappelle que les Généraux , vantés d'abord avec emphase , sont ensuite déchirés & honnis impitoyablement parce qu'ils n'ont pas exécuté l'impossible.

On croit avoir vu le 31 Mai l'escadre de Walsingham & tout son convoi passer devant Falmouth , avec un bon vent ; en ce cas , il est enfin parti ; l'Amiral Graves l'a précédé de plusieurs jours puisqu'il est parti le 19. On ne manque pas de crier qu'il suit à la piste l'escadre de M. de Ternay , & que s'il la rencontre il en rendra bon compte ; mais on oublie qu'il n'a que 4 vaisseaux , que son adversaire lui est trop supérieur pour le craindre , & qu'il est à présumer qu'il ne le cherchera pas.

On travaille tant qu'on peut à équiper l'escadre de Spithead ; elle ne peut être prête de

long-tems , & cela est d'autant plus fâcheux qu'on croit ici que celle de Brest l'est ou ne tardera pas à l'être. L'Amiral Geary qui doit la commander, s'est très-distingué , tant dans la dernière guerre que dans les précédentes. Il étoit membre du Conseil de guerre assemblé pour juger l'Amiral Byng. Son jugement, son habileté, son expérience & sa bravoure semblent nous promettre tous les succès que l'on attendoit de l'Amiral Hardy.

On dit que le Commodore Johnstone, qui commande la station de Lisbonne, a informé les Lords de l'Amirauté qu'il a dépêché le Capitaine Maclaurin à l'Amiral Rodney, pour l'avertir que 14 vaisseaux de ligne & un grand nombre de transports, ayant à bord 12000 hommes de troupes, ont fait voile de Cadix pour l'ouest le 28 Avril dernier, pour aller attaquer la Jamaïque, ou selon d'autres pour appaiser une rébellion dans l'Amérique Méridionale. Quelle que soit la destination de ce convoi, il ne nous importe pas moins d'envoyer de nouvelles troupes & des vaisseaux à nos Isles, qui courent le plus grand danger, qui ne fait qu'augmenter depuis le combat du 17 & notre prétendue victoire.

Le Lord North, après avoir, sans doute, négocié avec la Compagnie des Indes, proposa, le 22 de ce mois, un Bill, dont le but est de renouveler la Charte de cette Compagnie. Les Actionnaires, alarmés, s'assemblèrent le 25. M. Fitz Gerald proposa de présenter une Pétition à la Chambre des Communes, pour qu'elle consentît d'appeler à sa

Barre des Avocats qui plaideroient pour la Compagnie contre le Bill. Cette proposition ne fut pas soutenue; mais les discours de ceux qui l'appuyèrent & de ceux qui la combattirent, ne montrent pas que le Lord North ait réussi à regagner leur confiance. Quelques-uns assurèrent qu'ils savoient de bonne part que la France avoit envoyé dans l'Inde, ou 6 vaisseaux de ligne, à bord desquels on s'embarqueroit des troupes, pour épargner des frais de transport, & pour donner à l'expédition aussi peu d'apparence qu'il seroit possible. Ils proposèrent de requérir le Gouvernement de faire passer sur-le-champ un renfort au Chevalier Hughes. Après bien des débats, la Chambre prit les résolutions suivantes.

« Résolu que le Bill présenté au Parlement par le Ministre, est contraire aux intérêts & aux droits de la Compagnie, qui ne regarde pas le moment actuel comme propre à la discussion. — Qu'il sera recommandé à ceux des Actionnaires & des Directeurs, qui sont Membres du Parlement, de demander une indemnité pour le paiement des 3 vaisseaux de guerre votés par la Compagnie pour le service public.

Le Sr. Jones annonça ensuite qu'à la première assemblée qui auroit lieu, il feroit une motion aux fins de déterminer les Actionnaires à donner pour instruction aux Directeurs de n'entrer ni directement, ni indirectement dans aucune négociation avec le Gouvernement sans consulter les Actionnaires «.

On parloit beaucoup, il y a quelque tems, de la dissolution prochaine du Parlement; on dit aujourd'hui qu'il a été décidé unanimement dans le Cabinet, qu'il ne sera dissous que l'année prochaine au printems, qui est le terme de la période complète de son existence naturelle.

» Pendant que la contestation politique au sujet

de nos droits , écrit-on de Dublin , étoit agitée avec beaucoup de feu dans la Chambre des Communes , la Chambre haute a été dans un état d'inactivité presque absolue. Le seul objet d'importance qui y a été discuté , est le Bill qui accorde une tolérance plus étendue aux Protestans dissidens de ce Royaume. Ce Bill n'avoit esquivé que peu d'obstacles dans la Chambre des Communes. Il en a éprouvé dans celle des Pairs , où les Archevêques de Cashell & de Tuare , & les Evêques de Kildare & de Limerick , ont protesté contre l'avis de la pluralité , par la raison , disent-ils , que ce Bill apporte une altération essentielle à la constitution du Royaume , & que les suites qu'on ne paroïssoit pas prévoir dans toute leur étendue , pouvoient être très-dangereuses. Heureusement pour l'Irlande , l'esprit d'intolérance y a perdu de sa force , comme dans tout le reste de l'Europe ; & on y regarde l'opposition des quatre Prélats , avec la même froideur que les efforts de Lord Gordon en Angleterre contre les Catholiques. Le triomphe de l'Administration , ici , n'est pas aussi complet qu'on se le représente à Londres ; tous les Corps n'ont qu'un principe auquel ils restent constamment attachés ; union avec la Grande-Bretagne , mais liberté absolue de commerce , & indépendance du Parlement. On ne souffrira pas volontiers les entraves que l'on cherchera à nous donner indirectement. Le Parlement a résolu , le 22 du mois dernier , de passer un Bill , aux fins de punir la murinerie & la désertion , & d'établir de meilleurs réglemens pour les troupes de terre. En conséquence de ce Bill , ce ne sera plus une loi Angloise qui sera observée & exécutée dans ce Royaume , mais une loi du Parlement d'Irlande. Cette motion a eu 140 voix pour , & il n'y en a eu que 18 contre ».

On assure ici que le Général Paoli a proposé au Ministère un plan , tendant à rendre

plus sût le commerce de la Grande-Bretagne dans la Méditerranée. On ajoute que ce plan a été approuvé , & que Paoli sera employé dans son exécution ; mais on ne dit point en quoi il consiste.

Le 24 du mois dernier Lord Howe s'est trouvé au lever du Roi & a eu à la fin une audience particulière avec S. M. Cette circonstance donne lieu à une foule de conjectures : 2 jours après le Vice-Amiral Palliser & le Capitaine Bazely , ont assisté aussi au lever de S. M. , qui leur a fait l'honneur de s'entretenir avec eux.

On parle moins aujourd'hui d'une espérance de réconciliation avec les Américains ; si quelqu'un , sur la foi des Ministres , s'y livroit encore , la lettre suivante d'un Américain suffiroit pour le détromper.

« Lorsque chez une nation ancienne , autrefois célèbre par sa sagesse , sa vertu & sa puissance , au milieu d'une Assemblée respectable , un grand Ministre prend la parole & déclare & avec un air de réflexion , de délibération & de solennité quelles sont ses opinions sur la vérité des faits & sur la probabilité des évènements futurs , personne ne peut révoquer en doute sa bonne foi , quoiqu'on soit certain qu'il a été mal informé & que son jugement porte à faux ».

« Le Lord G. , a déclaré le 6 Mai , dans la Chambre des Communes , » qu'il se flatoit que la paix » avec l'Amérique n'étoit pas éloignée , que c'étoit la » chose qu'il desiroit le plus & qu'il croyoit qu'elle » pourroit se faire à des conditions avantageuses & » honorables pour la Grande-Bretagne. — Qu'il étoit » intimement persuadé que le moment approchoit , » & que son espérance n'étoit pas purement spéculative mais fondée sur des avis récents. Il s'étendit

» sur la misère dans laquelle les Américains sont
 » plongés aujourd'hui, & il assura que la plupart
 » étoient disposés à rentrer dans leur devoir, mais
 » qu'ils en étoient empêchés par la tyrannie de ceux
 » qui jouissoient de l'autorité. Il ajouta qu'il ne
 » croyoit pas que le Congrès voulût jamais entendre
 » parler de paix ; mais que d'après la position des
 » affaires en Amérique, le décri de son papier mo-
 » noie, la pauvreté & la détresse du pays, la dette
 » énorme, le mécontentement de toutes les classes
 » du peuple au sujet de l'alliance avec la France ; le
 » peu de bénéfice que l'Amérique avoit retiré de cette
 » alliance ; il étoit persuadé que le peuple d'Amérique,
 » c'est-à-dire les Assemblées d'Amérique ne tarderoient
 » pas à écouter des propositions de paix ».

» Il peut y avoir quelque ambiguïté dans cette
 phrase : *à des conditions avantageuses & honorables
 pour la Grande-Bretagne* ; sans doute le Lord Ger-
 maine a voulu dire, *ou pour rentrer sous l'obéissance
 de la Grande-Bretagne*, ou du moins, *pour faire la
 paix avec elle séparément de la France* ».

» Les Américains accepteront-ils ou non ces con-
 ditions ? Cette question dépendant d'un événement
 futur ne peut être décidée par des témoignages, ni
 autrement que par des raisonnemens de probabilité.
 Un argument que le Lord Germaine ne paroît pas
 avoir prévu, est de quelque poids. Pour rentrer dans
 leur soumission au Roi d'Angleterre, ou pour faire
 la paix avec lui séparément de la France, il faut que
 les Américains s'engagent dans une guerre certaine
 au moins avec la France & l'Espagne, & peut-être,
 suivant les apparences actuelles, avec la Russie, la
 Suède, le Danemark, la Hollande & le Portugal ; car
 il paroît que chacune de ces Puissances est toute aussi
 opposée que la France & l'Espagne aux prétentions
 de la G. B. sur mer. Il n'y a pas parmi les Américains
 un Marchand, un Payfan, un Commerçant, un

Matelot qui ne sache cela ou qui ne doive le savoir bientôt. Il faudroit donc qu'ils fussent destitués de la dose de bon sens que Dieu a donné aux hommes, pour échanger l'amitié de toutes les nations du monde contre leur inimitié, uniquement dans l'intention de renouer, avec l'Angleterre qui ne les protégeroit pas, une liaison qu'ils ont toute sorte de raison de craindre comme le pire des maux qui puisse leur arriver, d'après les cruautés inouïes qu'ils ont déjà éprouvées de la part de l'Angleterre ».

» On soumet ces réflexions à la considération du Lord, & on lui demandera, si, dans le cas où il seroit Américain, il désireroit se précipiter sous les débris d'un Empire, & commencer une nouvelle guerre contre une ligue de toutes les nations du monde, qui aujourd'hui manifestent assez d'estime & d'égards pour l'Amérique. Si les Américains sont aussi misérables qu'il les représente, voudront-ils augmenter encore leur misère & la rendre indéfinie ou perpétuelle, en épousant la querelle d'un Empire ruiné & en faisant la guerre à une demi-douzaine d'Etats, qui ne le sont pas. Si nous nous en rapportons au témoignage de ceux qui arrivent de toutes les parties de l'Amérique, nous ne pourrions plus douter que le Lord ne se soit trompé. Tous les gens de cette partie du monde qui connoissent les principes & les opinions du peuple, déclarent qu'il est fermement, & avec une unanimité sans exemple, dans la résolution, de maintenir sa souveraineté & ses alliances, qu'il n'en veut prendre aucune autre, & qu'il n'y a personne en Amérique qui montre le plus léger desir de rentrer sous le Gouvernement de la G. B. ou de faire une paix séparée. Mais si le Lord cherchoit bien sincèrement la vérité, il pourroit revenir de son erreur. Il y a de certaines marques auxquelles on peut découvrir infailliblement les opinions, les inclinations & les desirs d'un peuple, sans recourir à des témoignages ou à des argumens.

La Presse, les Districts, les Jurés & les Assemblées, sont quatre sources d'où, indépendamment de beaucoup d'autres, on peut tirer une démonstration certaine des véritables sentimens du peuple Américain.

Il n'y a point de nation au monde qui jouisse d'une liberté aussi illimitée de la Presse que celle qui est aujourd'hui établie dans chaque Etat d'Amérique, & par la loi, & par l'usage. Tout Européen qui les lit Gazettes Américaines, ne révoquera point en doute cette assertion. Il n'y a rien que le peuple ne prenne la liberté de censurer ou d'attaquer. Il attaque les Gouverneurs & les Magistrats de toute dénomination, les Officiers & les Généraux de l'armée, de tout rang, les Assemblées & les Conseils, les Membres du Congrès, & le Congrès lui-même, toutes les fois qu'il désapprouve leur conduite. Y a-t-on jamais vu un seul article où il soit question d'un desir ou d'une velléité de rentrer sous le Gouvernement de la Grande-Bretagne, ou de faire une paix séparée.

Les Districts, en Amérique, sont de petits territoires d'environ deux lieues quarrées l'un portant l'autre. En vertu des anciennes loix du Pays, qui sont toujours en vigueur, il ne faut que le nombre de sept habitans d'un de ces Districts pour avoir le droit de demander aux Magistrats une Assemblée publique de tous les habitans. Il y a nécessairement, chaque année, plusieurs de ces Assemblées de Districts, & en général, il y en a un grand nombre. Dans ces Assemblées, se trouvent tous les habitans de quelque classe qu'ils soient; tout Payfan, Marchand, & même Journalier, aussi-bien que tout Gentilhomme & Magistrat public, a le droit de voter, & de dire son sentiment sur les affaires publiques, de proposer des mesures, de donner des instructions à ses Représentans dans la législature, &c. On a usé constamment & fréquemment de ce

droit sous l'ancien Gouvernement , & on en use aujourd'hui encore plus fréquemment sous le nouveau. On a vu des milliers de ces instructions aux Représentans sous l'ancien Gouvernement , dans lesquelles on leur enjoignoit de s'opposer ouvertement aux Juges , aux Gouverneurs , aux Actes du Parlement , au Roi , aux Lords & aux Communes de la Grande-Bretagne. Qui empêcheroit aujourd'hui ce même peuple de s'opposer au Congrès ? A-t-on lu un seul vote d'un de ces Districts , a-t-on entendu un seul discours pour proposer ou pour manifester le désir de rentrer sous le Gouvernement de la Grande-Bretagne ? N'est-ce pas là une manifestation du sentiment du peuple ?

Les Jurés , en Amérique , étoient anciennement un autre organe par lequel les sentimens des peuples parvenoient au public. Les grands & les petits Jurés ont exprimé , exposé avec assez de hardiesse & de liberté leur manière de penser contre les actes du Parlement & contre la conduite de la G. B. ; mais aucun s'est-il jamais permis un seul mot contre le Congrès ou contre les Juges dans leurs nouveaux Gouvernemens , ont-ils jamais enfin témoigné la moindre velléité de retourner sous l'obéissance de l'Angleterre ? Non très-certainement.

Mais , dit-on , le papier monnoie jette le Congrès dans de grands embarras. Hé bien ! qu'en veut-on conclure ? Se dispose-t-il pour cela à rompre l'Union , à violer ses alliances ? Le papier monnoie embarrasseroit-il moins le Congrès s'il avoit une guerre à soutenir contre la France & l'Espagne ? Cet embarras même ne seroit-il pas beaucoup plus considérable ? Le papier monnoie empêche-t-il l'accroissement & la population des Etats-Unis ? Non. La guerre actuelle y met-elle obstacle ? Non. Depuis le commencement de la guerre la population & les propriétés ont reçu tous les ans de nouveaux accroissemens ; & tous les efforts de la G. B.

ne

ne peuvent arrêter ces progrès ? Au contraire , les richesses & la population de la G. B. ont-elles augmenté ? Son commerce s'est il étendu ? La considération politique de la nation a-t elle acquis plus de prépondérance dans la balance du pouvoir en Europe ? L'abattement & la consternation des Anglois font assez connoître ce que l'on doit répondre à cette question.

Le Lord G. parle beaucoup de la misère des peuples en Amérique : qu'il se borne à regarder autour de lui ; qu'il considère l'état de la G. B. , & s'il est de bonne foi , il dira de quel côté est la misère, de quel côté la perspective affreuse d'une guerre civile est ajoutée à une guerre avec tout l'univers. — La vérité est que l'Agriculture & les Manufactures , non de luxe , mais de premier besoin , ont fait de tels progrès en Amérique par l'effet même de cette guerre , que c'est un point fort équivoque de savoir si les subsistances & l'habillement y ont été jamais plus faciles à se procurer & de meilleure qualité. En outre le butin immense fait par les corsaires Américains sur le commerce Britannique a introduit dans ce pays une quantité prodigieuse de marchandises de toute espèce. Et malgré tous les efforts de la Marine Britannique , le commerce des Etats-Unis s'étend & s'ouvre tous les ans de nouvelles communications avec différens pays : la G. B. elle-même est forcée de concourir à son accroissement ; & elle le fera de plus en plus par la suite , comme on en a eu une preuve récente dans la permission d'importer sur des bâtimens neutres du tabac d'Amérique de quelque partie du monde que ce puisse être.

On parle aussi de l'énormité de la dette des Etats-Unis. — Mais les Américains payent-ils un intérêt pour cette dette ? Toutes les choses de premier besoin ou de convenance sont-elles taxées à perpétuité pour payer cet intérêt ? La dette en-

17 Juin 1780.

f

tière est-elle , en raison de leurs facultés , égale à celle de l'Angleterre ? Cette dette en seroit-elle moins forte si l'Amérique se joignoit à la G. B. contre la France & l'Espagne ? La guerre contre la France & l'Espagne seroit-elle plus courte, coûteroit-elle moins de sang & moins de trésors que la guerre contre la G. B. ? Les Américains en rentrant sous la domination Angloise ne rendroient-ils pas leur dette dix fois plus onéreuse ? La paix faite , cette dette n'est plus rien pour l'Amérique. Que le commerce des Américains soit libre entre leurs divers Etats & avec toutes les autres Nations , & cette dette ne vaudra pas la peine d'en parler. Mais si au contraire les Américains retournent sous la domination Angloise , & si la communication d'une Colonie à l'autre est fermée comme autrefois , & si la G. B. conserve le monopole de leur commerce , cette dette deviendra pour eux un fardeau plus pesant & plus insupportable que celle de la G. B. ne l'est pour ses propres habitans .

On parle d'une répugnance générale pour une alliance avec la France. Cette assertion est en vérité le comble de l'absurdité : toutes les opérations du Congrès , tous les arrêtés des Assemblées du Continent , les spéculations des papiers publics démontrent la persuasion intime où sont les Américains de l'importance extrême de cette alliance. — On ajoute qu'elle a été pour eux d'une très-médiocre utilité. Mais n'a-t-elle pas occupé l'armée Britannique ? N'a-t-elle pas donné assez d'ouvrage à la Marine ? N'a-t-elle pas fait dépenser à l'Angleterre une somme annuelle de 20 millions sterl. ? N'a-t-elle pas empêché que tout cela ne fût employé contre l'Amérique ? N'a-t-elle pas ouvert une mine de trésors aux corsaires Américains ? N'a-t-elle pas protégé le commerce d'Amérique & porté un coup terrible à celui d'Angleterre ? N'a-t-elle pas engagé la Russie , la Hollande , la Suède , le Da-

nemark & le Portugal au moins à la neutralité ? N'a-t-elle pas au moins contribué pour beaucoup aux avantages considérables qui en ont résulté pour l'Amérique ? N'a-t-elle pas enlevé à la G. B. la domination des mers ? L'alliance auroit pu être plus utile avec les mêmes dépenses , si la France & l'Espagne eussent adopté plutôt le système d'envoyer en Amérique un plus grand nombre de leurs forces, Mais elles sont actuellement si bien convaincues de cette vérité , qu'il est impossible , à moins d'un miracle , que l'Amérique & la G. B. elle-même ne voient incessamment de nouveaux effets de cette alliance. — Le moment est venu où celle-ci doit expier son extravagance & ses crimes.

Le Lord Germaine affirme que les Peuples d'Amérique rentreroient dans ce qu'il lui plaît d'appeler leur devoir, s'ils n'étoient arrêtés par la tyrannie de ceux qui se sont emparé de l'autorité. — Cette assertion est si ridicule qu'on à peine à y répondre sérieusement. Mais de quelle autorité ces prétendus tyrans ont-ils pû s'emparer ? Dans un pays où tout homme depuis l'âge de 16 ans jusqu'à 60, appartient à une milice établie par la loi & à par conséquent des armes à la main ; dans un pays où cette milice n'obéit qu'à des officiers de son propre choix , & qui sont élus tous les ans ; où les assemblées, les sénats & les Gouverneurs sont aussi élus tous les ans par cette même milice ; où le Congrès est pareillement élu tous les ans par les assemblées & peut être révoqué par elles au premier moment , aucun corps peut-il s'emparer d'un pouvoir quelconque qui lui soit conféré par cette milice ? Dira-t-on que le Congrès se soutient par l'armée Continentale. — Mais, selon le Lord G., cette armée est si foible qu'il lui est impossible de se mesurer avec l'armée Britannique. Que deviendrait-elle donc si la majeure partie de la milice, qui n'est autre chose que le Peuple , se joignoit à

L'armée Britannique : Mais sans cette réunion, la milice suffit seule pour écraser l'armée Continentale. D'ailleurs cette armée n'occupe que quelques espaces de terrains très-bornés dans deux ou trois états pour cerner l'armée Britannique dans les points qu'elle y occupe, & pour protéger les vaisseaux de guerre Américains, & il lui est impossible d'avoir la moindre influence sur neuf ou dix grands Etats qui n'ont pas dans leur territoire une seule compagnie de l'armée Continentale.

Ce Lord conclut par une distinction qui, s'il est possible, a encore moins de fondement que ses assertions.

Il dit que le Congrès refusera toujours de traiter mais que les assemblées y consentiront. Ou ce Lord a-t-il trouvé le principe de cette différence entre le Congrès & les assemblées ? Les membres du Congrès ne sortent-ils pas de la même fabrique ? Ne sont-ils pas eux-mêmes Membres des assemblées ? Ne sont-ils pas les créatures des assemblées ? Ne sont-ils pas élus tous les ans ? Leur existence politique n'est-elle pas à tout moment sous la main des assemblées ? Les assemblées n'ont-elles pas le droit légal de les rappeler lorsqu'elles le jugent à propos & d'en nommer d'autres ? N'ont-elles pas le droit constitutionnel de leur donner des instructions sur la manière dont ils doivent se conduire ? S'ils n'obéissent pas à ces instructions, ne peuvent-ils pas les révoquer & en nommer d'autres qui seront plus obéissans ? Si les assemblées désiroient une réconciliation avec la G. B. ne peuvent-elles pas nommer un Congrès qui la désireroit aussi ? Si le Peuple désiroit une telle réconciliation ne peut-il pas nommer des assemblées qui feroient tous leurs efforts pour l'effectuer ?

Mais je me suis trop étendu à ce sujet, Milord Germaine décelez une telle ignorance des faits, une telle inattention aux signes les plus frappans

des sentimens des Peuples, & qui sont les indices infailibles de leurs intentions, une telle impéritie des loix & de la constitution des Etats - Unis d'Amérique, qu'un observateur impartial ne peut voir tant de bévues & d'extravagances sans étonnement & sans commisération pour la Nation infortunée qui doit en être la victime.

F R A N C E

De VERSAILLES, le 12 Juin.

L'ASSEMBLÉE générale du Clergé de France, ayant à sa tête le Cardinal de la Rochefoucault, eut le 4 de ce mois audience du Roi, à laquelle elle fut conduite par le Marquis de Dreux, MM. de Nantouillet & de Watronville, Grand - Maître, Maître & Aide des Cérémonies. M. Amelot, Secrétaire d'Etat, Chargé des Affaires du Clergé, présenta à S. M. les Députés des Provinces du premier & du second ordre; le Cardinal de la Rochefoucault porta la parole; cette assemblée fut conduite ensuite & présentée de la même manière à l'Audience de la Reine.

Le même jour LL. MM. & la Famille Royale signèrent le contrat de mariage du Comte François d'Escars, Gentilhomme d'honneur de Monseign. le Comte d'Artois, avec Mademoiselle de Ligny; celui du Comte Doilliamson, Mestre-de-Camp de Cavalerie, Sous-Lieutenant des Gardes du Corps du Roi, avec Mademoiselle d'Oilliamson; celui du Marquis d'Arfy, Colonel en second, Lieutenant en survivance du Gouvernement

de l'Isle de France , avec Mademoiselle Hux de Bayeux , & celui du Vicomte de Polastron , Capitaine de Cavalerie au régiment du Roi , avec Mademoiselle d'Esparbès de Luffan.

La Comtesse Delphine de Sorans , Dame de Remiremont , a eu l'honneur d'être présentée à LL. MM. & à la Famille Royale par Madame Elisabeth de France , en qualité de Dame pour accompagner cette Princesse. La Comtesse Henriette d'Avarey l'a été le 4 par la Marquise d'Avarey , & le lendemain elle le fut encore par Madame la Comtesse d'Artois , en qualité de Dame pour accompagner cette Princesse.

M. Edouard d'Agoty , de l'Académie des Sciences de Toulouse , a eu l'honneur de présenter au Roi , à Monsieur & à Monseigneur le Comte d'Artois , les deux premiers morceaux de sa galerie des tableaux d'histoire , gravés en couleur.

De P A R I S , le 13 Juin.

ON attend toujours les dépêches de M. le Comte de Guichen. On craint que le bâtiment , qui en a été chargé , n'ait été enlevé , puisque parti dix jours avant la goëlette expédiée par le Gouverneur de la Guadeloupe , il n'a point encore paru. On croyoit que le duplicata de ces dépêches seroit arrivé sur cette goëlette ; le Ministre a reçu tous ses paquets à l'exception du plus intéressant : il a expédié un courrier à l'Orient ,

pour savoir ce qu'est devenu celui-là ; s'il y a été oublié on l'auroit bientôt : il seroit cruel qu'il l'eût été à la Guadeloupe. La plupart des lettres particulières n'ont point été distribuées, de sorte qu'on ne fait que peu de détails du combat du 17 : voici ce qui paroît le mieux constaté.

» Rodney n'a dû son salut qu'à l'avantage du vent, & à ce que plusieurs de nos vaisseaux n'ont pu combattre faute de pouvoir s'élever assez au vent. Celui qui s'est le plus distingué, de l'aveu de toute la flotte, est l'*Artésien*, de 64, commandé par M. Peynier. Il n'a pas craint de se mesurer avec la *Princesse Royale*, de 90, que montoit Parker ; & il l'a désarmée, au point qu'elle a fait les signaux de détresse, & qu'on a été obligé de la remorquer hors de la ligne. Le *Vengeur*, de 64, Capitaine M. de Retz, s'est acquis aussi beaucoup de gloire ; c'est lui qui a achevé de ruiner la *Princesse Royale*. M. Daymar, Commandant le *Saint-Michel*, a eu le bras cassé ; il y a eu en tout 10 Officiers blessés. M. de Guichen ayant poursuivi l'ennemi pendant quelques jours, & le voyant trop près de Sainte-Lucie pour pouvoir le forcer à un second combat, étant bien sûr de n'être plus inquiété dans l'expédition qu'il avoit en vue, déposa ses malades & ses blessés à la Guadeloupe. L'*Iphigénie* seule a mouillé à Basse-Terre, la flotte étant toujours sous voile. M. de Grasse descendit à terre avec M. de St.-Simon ; & M. de Bouillé lui-même visita le lendemain les hopitaux. Les Officiers ne restèrent qu'une heure à terre. M. de Guichen ayant été vu au Nord de l'Isle, on est persuadé ici qu'il va attaquer Saint-Christophe ; & on ne croit pas que cette possession importante puisse se défendre contre 23 vaisseaux de ligne, & 3 ou 4000 hommes de nos meilleures troupes, auxquels on n'a à opposer que des bateaux, un seul régiment & quelques milices «.

Les vaisseaux armés à Brest entrent successivement en rade ; on va y construire le *Soleil Royal*, de 74 canons , dans le bassin couvert où étoit le *Royal-Louis*. Le *Northumberland*, de 68 , ayant été mis au bassin pour y être visité , le fond du bâtiment s'est trouvé bon , & les bordages en vont être réparés. 450 hommes du Régiment de Royal-Italien ont été embarqués sur la *Ville de Paris* pour y faire le service de Marine , & d'autres soldats suppléeront aux matelots dans les postes peu importants. On travaille sans relâche à l'armement de tout ce qui reste dans le port , consistant en 12 vaisseaux de ligne. Cette flotte sera prête à la fin du mois. Les bâtimens vivriers de la côte de Bordeaux arrivent , & l'on attendoit les convois de la Manche.

On compte toujours que l'escadre de Toulon , qui est à présent en rade , appareillera avant la fin du mois. Le *Zélé* & le *Marseillois* sont déjà partis ; on croyoit qu'ils croi-feroient quelque tems dans la Méditerranée pour amariner leurs équipages , dans lesquels il se trouve des élèves & des matelots de rivière. Une lettre de Cadix , en date du 20 du mois dernier , parle d'une manière plus positive de leur marche.

» Nous venons d'apprendre que les vaisseaux François le *Zélé*, le *Marseillois*, l'*Expériment* & 2 frégates, escortant un convoi de 30 voiles, destiné pour les Isles , ont débouqué le Détroit ; l'*Expériment* & les frégates accompagneront ce convoi en Amérique ; le *Zélé* & le *Marseillois* ayant

ordre de le quitter à une certaine hauteur , pour se réunir à l'escadre de M. de Beauffer. Les autres vaisseaux de Toulon ne tarderont pas de même à paroître dans nos parages. On croyoit que l'escadre du Ferrol se joindroit à la Françoisë ; mais elle est arrivée avant hier dans cette baie ; elle est composée de 8 vaisseaux de ligne & de 2 frégates. Nous doutons que les ennemis soient en état de mettre sur pied des forces assez supérieures pour tenter à présent de jeter de nouveaux secours dans Gibraltar ; D. Gaston est trop près du Détroit pour ne pas être à tems de pouvoir leur en disputer l'entrée «.

Le *Terrible* & le *Sagittaire* ont aussi appareillé de Toulon. La frégate l'*Artois* a dû mettre à la voile de l'Orient sur les ordres de M. Fabre. Le vaisseau ci-devant le *Bordelois*, à présent le *Comte d'Artois*, de 50 canons, de 36 & de 18 , commandé par M. de Cléonard , Lieutenant de vaisseau , appareillera au premier bon vent. Ce vaisseau a à bord 400 hommes formant une troupe commandée par les deux frères de M. Cléonard ; l'un en qualité de Colonel en premier , l'autre en celle de Colonel en second. On ignore la destination de cet armement.

» On attend à l'Orient le célèbre Paul Jones , qui est parti de Paris le 5 ou le 6 de ce mois ; il va commander une frégate & 3 gros corsaires. Il ramènera en Amérique 21 Officiers Bostoniens , qui sont arrivés de Danemarck. Cet intrépide Commodore ne peut qu'être flatté de la manière dont il a été accueilli. Les démonstrations d'estime pour sa bravoure qu'il a reçues aux Spectacles , aux promenades , sont le prix de la gloire qu'il s'est acquise sur les côtes d'Irlande , & par son furieux

combat dans la mer d'Allemagne. On peut prendre une idée de son esprit, qui est très-cultivé, par ses réparties au Maréchal de Byron. Ce dernier lui parloit du Capitaine Pearson, son adversaire, que le Roi d'Angleterre vient de créer Chevalier. *Puissai-je, M. le Maréchal*, répondit Paul Jones, *avoir une autre occasion de le faire créer Lord.* Le Maréchal lui ayant demandé, après la Revue du Roi, s'il y avoit été, s'il avoit fait attention aux manœuvres du Régiment des Gardes, & si ce spectacle lui avoit fait plaisir, *j'aurois bien mieux aimé*, repliqua-t-il, *le voir manœuvrer dans le Parc de St. -James* ».

On se rappelle le discours du Lord George Germaine dans la séance de la Chambre des Communes du 6 Mai dernier, relativement à l'Amérique, & qui donna lieu aux partisans du Ministère Britannique d'annoncer un accommodement prochain avec les Etats-Unis, & leur disposition à se prêter à toutes les conditions. On fait que ni en Angleterre ni dans le reste de l'Europe on n'a pas eu beaucoup de confiance à ces promesses; la résolution suivante du Congrès, prise le 31 Janvier dernier, & remise au Ministre Plénipotentiaire de France, montre quel est le fondement des espérances de Lord G. Germaine.

» Que le Congrès est bien-aîsé que S. M. T. C. n'ajoute aucune foi aux suggestions du Cabinet Britannique, touchant les dispositions des Etats-Unis en général, ou d'aucun Etat en particulier, à l'égard d'un traité de réconciliation avec la Grande-Bretagne, & qu'il souhaite que S. M. & toutes les Puissances de l'Europe soient persuadées que ces suggestions sont insidieuses & destituées de fondement; qu'on sera convaincu par les conf-

titutions & autres actes publics des différens Etats, que les Citoyens des Etats-Unis ayant des armes, jouissant de la liberté & du pouvoir politique de créer & diriger leurs Magistrats de la manière qu'ils jugent la plus convenable, sont unanimement déterminés de s'assurer à eux & à leur postérité les avantages de la liberté, en maintenant l'indépendance de leur Gouvernement, & en observant leurs traités & leurs engagements avec une fermeté & une fidélité invariables; & le Congrès assure S. M. que s'il se trouvoit en Amérique un individu assez vil pour montrer la moindre disposition à inspirer au peuple des sentimens contraires, cet individu perdrait dès ce moment même tout moyen d'atteindre au but, en perdant l'estime & la confiance du peuple «.

On étoit mal instruit lorsqu'on a dit que partie du traitement de retraite accordé à M. Berrin, étoit réversible à Madame la Comtesse de Mellet sa nièce.

On vient de nous faire passer une lettre de M. W. à M. Sherlock, Auteur des *Lettres d'un Voyageur Anglois*. Les détails intéressans qu'elle contient ne peuvent que faire plaisir à nos Lecteurs, & nous nous empressons de la transcrire.

« Quel dommage, Monsieur, que vous, qui d'un trait savez faire un tableau, qui dans une seule phrase rassemblez souvent un grand nombre d'idées, quel dommage, en venant dans notre Suisse, que vous n'ayez pas consacré un moment à décrire la Franche-Comté. J'arrive de cette belle Province; elle m'a donné une notion de l'intelligence, de l'activité, de la constance même des François. J'ai jugé que pour les rendre capables de tout, il suffit à ceux qui les gouvernent de leur marquer de la bienveillance & de l'estime.

Il y a vingt ans que je n'avois été à Besançon. Je n'ai plus reconnu cette ville. Je l'ai trouvée considé-

ablement étendue, embellie, & digne de l'admiration des étrangers ; mais ce qui m'a le plus étonné, c'est un marais sale & dégoûtant, devenu un Jardin enchanté. Des eaux limpides y coulent, les gazons frais y ont cette verdure vive si justement aimée des Anglois, des arbres vigoureux y étendent déjà leurs jeunes rameaux. Des bains en forme de Temples, des moulins pittoresques, des cafés construits avec élégance animent & décorent cette promenade délicieuse, à qui les Champs-Elizées de Virgile semblent avoir servi de modèle. En jouissant des charmes de ce lieu, j'avoue qu'une réflexion pénible est venue me tourmenter. Pour orner cette capitale, pour ajouter au plaisir de ses habitans, il en coûte, ai-je pensé, des sommes considérables aux Citoyens du reste de la Province, qui ne jouissent pas de ses beautés. C'est ainsi que pour fournir à l'énorme dépense qu'il a fallu faire pour élever aux Intendans un Palais immense & superbe, quoique rempli des défauts les plus choquants, & construit sans goût, on a été forcé d'écraser tout le pays. * Quel abus ! me disois-je, avec une sorte d'indignation naturelle à un Républicain qui juge trop vite ; mais je n'ai pas long tems resté dans l'erreur. Un Président très-aimable & qui réunit à une raison supérieure un grand amour pour les Arts, est venu me joindre. Nous nous étions connus à Genève en cherchant l'un & l'autre la santé auprès du Médecin le plus éclairé de l'Europe. Nous jouîmes avec transport du plaisir de nous retrouver, & il sentit vivement celui de me voir admirer sa patrie.

Convencez, me dit-il, que vous êtes bien content de ce lieu ? — Je le serois bien davantage encore, si je ne songeais pas à l'argent qu'il a coûté. — L'argent ; croyez-vous qu'il soit bien considérable, bien énorme ?

* Le logement de l'Intendant coûtoit à la Ville 4000 francs. On a voulu lui bâtir une maison. La dépense de cet édifice est montée à 650,000 liv. C'est donc 650,000 francs en pure perte pour la Province.

— Sans doute : cent mille écus ne me semblent pas une somme excessive pour payer les immenses travaux qu'on a faits ici. — En Suisse ne feroit-on pas un pareil ouvrage à moins de frais ? — Oui , mais en France a-t-on notre économie , notre constance , & cette intelligence qui supplée à la richesse en rassemblant les plus petits moyens ? — Nous aurions tout cela , si on nous laissoit un peu plus faire. La preuve en est sous vos yeux. Ces travaux qui vous étonnent , cette création que vous admirez a été faite à moins de trente mille francs , qui n'ont été que des contributions volontaires des Citoyens. Les uns ont donné quelques louis , d'autres avec un peu d'argent ont fourni des voitures , deux hommes intelligens ont conduit les ouvriers , les femmes ont applaudi & soutenu le zèle , & dans moins de trois ans l'ouvrage a été achevé. ** Dites-moi, demandé-je au Président, d'où naissent cette joie douce & pure que je vois briller sur la plupart des fronts , ce mouvement , cet intérêt vif qui animent la conversation de tous ces groupes épars ? — Ils se livrent à la plus flatteuse espérance. On a laissé entrevoir à cette Province , que la bonté du Roi aussi éclairée que paternelle le fera jouir d'une Administration semblable à celles du Berri , de la Haute Guienne & du Bourbonnois , & l'on s'occupe déjà des moyens d'éterniser par un monument patriotique la reconnaissance rendre & vive dont les cœurs sont pénétrés. Le sentiment chez nous a de l'énergie & il est prompt à se manifester. Les idées cependant ne sont pas encore fixées , on en présente mille , on en rejette autant. On voudroit écarter le faste , réunir l'élégance à la simplicité , & sur-tout exprimer avec force le sentiment dont les âmes sont enflammées. — Cela n'est pas aisé. — Du moins on

** A son passage à Besançon , M. le Prince de Condé admira, comme l'Auteur de cette lettre, la promenade de Chamart , & fut dans le plus grand étonnement, lorsqu'il fut le peu d'argent qu'elle a coûté.

se propose de le tenter. Peut-être on se contentera d'élever sur ce vaste tapis de verdure , un Obélisque de marbre blanc , symbole du pouvoir Monarchique. Chacun de ses pans sera orné d'un bas - relief. Sur le côté qui fait face au pont qui réunit la promenade à la ville , sera représentée la Province de Franche-Comté, aux pieds de son Roi. La plus vive expression du sentiment animera la figure ; des larmes d'attendrissement couleront de ses yeux , & le tendre sourire de l'amour sera sur ses lèvres. D'une main le Monarque la relèvera avec bonté , & de l'autre lui remettra un nouveau-plan d'Administration qu'elle recevra avec transport. Ces mots seront écrits au bas « :

Le bonheur de son peuple est celui d'un bon Roi.

Sur le côté opposé , au milieu des Arts utiles ranimés , des Vertus qui renaissent & suivies de l'Abondance caractérisée par la corne & par les épis qui la couronnent ; la Sagesse sous les traits de M. le Comte de Maurepas conduira Louis XVI au temple de l'Immortalité. Au bas sera ce vers :

Il ne peut s'égarer , la Sagesse est son guide.

Du côté du levant la Sagesse , toujours sous la figure de M. le Comte de Maurepas , de concert avec un Homme dont tous les traits caractériseront le génie , arrachera d'une main les voiles dont la Finance se tenoit envelopée. Son embonpoint extrême , & les sacs d'argent & d'or sur lesquels elle sera assise la feront assez reconnoître. De l'autre main la Sagesse remettra à la France un Code éclairé par un jour lumineux. La France qui semblera se relever , se ranimer , & prendre une force nouvelle , tiendra deux couronnes ; l'une destinée au front de la Sagesse sera formée de feuillage de chêne & de roses (1) &

*** On fait que les Couronnes civiques étoient de feuilles de chêne. Les roses sont l'emblème des Graces qui embellissent la Vertu.

l'autre, la seule récompense digne du Grand homme qui seconde la Sagesse, unira au feuillage du chêne des raisins & des épis. Au bas sera écrit :

Bienfaiteurs des humains, ils sont au rang des Dieux.

Le quatrième côté n'offrira qu'un Table rase & qui restera vuide jusqu'à ce que quelque nouveau bienfaiteur de la Province, soit jugé digne d'un hommage éclatant de sa reconnoissance. Les honneurs prodigués, sans être glorieux pour ceux qui les obtiennent, montrent l'avilissement de ceux qui les accordent.

L'idée de ce Monument, dis-je au Président, me paroît simple, noble & touchante; mais j'en reviens toujours à mon éternelle économie. Vous voulez, sans doute, que l'exécution de votre Obélisque & sur-tout celle des bas-reliefs dont elle sera décorée soit aussi parfaite qu'elle pourra l'être. Vous serez donc obligé de faire venir l'un des meilleurs Artistes de la Capitale, & de tirer de loin les marbres qui vous seront nécessaires. La dépense deviendra très-considérable, & ce ne sera pas sans peine qu'elle sera vue par le bon Roi, & par les vertueux Ministres à qui vous voulez donner un témoignage de votre amour. Ils ne sont occupés qu'à le mériter tous les jours davantage, & tous les jours ils s'en rendent plus dignes en faisant respecter notre nation dans toute l'Europe, en soutenant avec gloire une guerre difficile & prodigieusement coûteuse, sans employer d'autres ressources que celles qu'ils trouvent dans la sagesse de leurs plans & dans la supériorité de leurs combinaisons. Ce qu'ils redoutent le plus, c'est de se voir forcés à imposer de nouvelles charges au peuple; ainsi jugez s'ils approuveront que même par zèle & amour pour eux, on le fasse contribuer pour élever ce Monument de la reconnoissance. Que notre Roi, que nos Ministres se rassurent, me répondit le Président, nous ne ferons

point venir d'Artiste de Paris. Il en est un qui s'est formé à Rome, qui s'y est pénétré du génie antique, & qui après avoir travaillé avec les plus grands maîtres, est devenu leur égal. Rapellé par l'amour de la Patrie, il est maintenant établi dans cette Ville. Animé par la gloire, enflammé comme nous par le Patriotisme, qu'on lui donne les marbres que notre Province même nous offrira, qu'on paye des ouvriers pour les dégrossir, & l'honorable emploi qu'il fera de son talent sera son unique salaire; les Citoyens se disputeront le plaisir de fournir aux frais peu considérables d'un Monument élevé pour éterniser leur bonheur & leur sensibilité.

Je n'eus rien à répliquer au Président; je fus attendri, & je pensai comme lui, que la meilleure Nation du monde c'est la Françoisse; mais que pour lui accorder toute l'estime qu'elle mérite, c'est moins à Paris que dans les Provinces qu'il faut la voir.

On lit dans les Affiches de Bretagne une anecdote singulière que nous transcrivons :

» Tout le monde sait comment se distribuent les volières, & comment nos petits ovipares, devenus domestiques, se reproduisent; à 6 fois l'an, depuis le mois d'Avril, jusqu'au mois de Septembre. Dans chacune des divisions de ma volière, occupées par des serins aménagés, je mets ordinairement deux petits paniers garnis de peau d'agneau, afin que la femelle, tout en couvant ses petits dans l'un, puisse, sans retard, pondre ses œufs dans l'autre. Dans l'un des ménages, au moment que les œufs venoient d'éclore, une souris est entrée, & a déposé ses petits dans le panier vacant. Je ne me suis apperçu de l'augmentation de ma ménagerie, que lorsqu'à mon grand étonnement, j'ai vu que mon serin portoit alternativement la gorgée dans

l'un & l'autre panier. M'étant placé de manière à examiner ce que ce pouvoit être, j'ai vu la souris qui tendoit la gueule en l'air pour recevoir la nourriture que le serin lui portoit aussi régulièrement qu'à sa femelle, & de la même manière, en insérant son bec dans la gueule de la souris. — Je ne crois pas qu'on ait jamais rien vu de semblable entre les volatiles & les quadrupèdes, souvent antagonistes. Les personnes auxquelles j'ai procuré le plaisir de cette bisarrerie naturelle, en ont fait part à leurs amis; tous ont été aussi ravis qu'étonnés. La souris, au bout de 15 jours, a abandonné ses petits, déjà forts, au moment où j'allois les renfermer dans le panier avec un fil de fer. Cette mère craintive par les visites fréquentes qu'on lui rendoit, ayant passé deux jours sans revenir, j'ai détruit ses six petits. — Ma narration pourra paroître suspecte à quelques-uns, mais le fait est à la connoissance d'un très-grand nombre de personnes. Les Naturalistes en tireront le parti qu'ils jugeront à propos, si la chose peut fixer leur attention.

On mande de Notre Dame-de-l'Epine près de Châlons en Champagne, une cérémonie que plusieurs circonstances rendent intéressante.

» Le 22 Mai dernier, Pierre Pain-d'Avoire & Marguerite Galichet, ont renouvelé leur mariage. Cette cérémonie, annoncée la veille au son des cloches, a été célébrée avec solennité. Le vénérable couple a été accompagné à l'Eglise par ses 7 enfans & ses 7 petits-enfans, & par ses gendres & ses brus. On remarque que dans le même siècle, c'est le troisième renouvellement dans la même famille; l'aïeul & le beau-père avoient célébré leur cinquantaine. Pour rendre cette dernière plus mémorable, le fils aîné y a attiré un grand nombre de spectateurs, en annonçant deux

courfès, dont le prix étoit une paire de gants ; l'usage du pays est d'en donner une aux garçons, lors des premières noces. Celles-ci ont été faites par 4 Vieillards, dont les âges réunis faisoient 301 ans. Celui qui a gagné le premier prix, est le même qui dans sa jeunesse l'avoit gagné aux premières noces du vieux couple. On a sauté aussi les aiguillettes, consistant en un paquet de faveur ; après cette cérémonie, le couple, en l'honneur de qui elle se faisoit, a ouvert le bal par un menuet ; tous les spectateurs y ont pris part ensuite jusqu'au souper, où ont été invitées 4 femmes âgées ; les 4 Vieillards avoient assisté au dîner. Le repas a été très-gai ; le fils aîné a chanté des couplets analogues à la Fête, qui a été terminée par un nouveau menuet, dansé par le couple vénérable «.

« Le Sr. Wolff, de Soleure en Suisse, Peintre en *Paysage*, qui a fait les Vues les plus intéressantes des Montagnes de la Suisse, actuellement à Paris, a chez lui plusieurs de ses Ouvrages qui méritent la curiosité des Amateurs ; il demeure rue du Four St. Germain, chez un Boisselier, près de la porte de la Foire «.

De BRUXELLES, le 13 Juin.

ON assure que la Reine de Portugal a fait publier une défense de conduire dans les ports de son Royaume aucunes des prises que les navires des Puissances en guerre pourront faire dans les mers voisines, & qu'elle a déclaré sa résolution d'observer une parfaite neutralité.

Les Etats-Généraux des Provinces-Unies, déterminés à faire respecter la leur, & excités encore par les représentations que n'a celle de leur faire le commerce, vient d'arrêter de prendre pour faciliter l'équipement des vais-

seaux de guerre mis en commission , un certain nombre de matelots des navires marchands. Le nombre d'hommes à fournir par chaque vaisseau est d'un sur 3. Cette espèce de livraison n'aura lieu que 2 fois dans le cours de 12 mois ; & dans les deux premiers voyages que fera le navire. Aucun n'entreprendra de voyage avant d'avoir satisfait à la loi ; on n'excepte que ceux employés aux différentes pêches , ceux de la Compagnie des Indes-Orientales , & ceux de la Compagnie des Indes-Occidentales , ainsi que les bâtimens montés seulement du patron & de 2 matelots , ou du patron , d'un matelot & d'un mousse.

LL. HH. PP. ont chargé aussi leur Ambassadeur à la Cour de Londres , de faire à celle-ci les plus sérieuses représentations sur les violences commises le 21 Avril dernier par des bâtimens charbonniers , Ecossois , armés , contre le petit armateur François le *Printems* qu'ils ont attaqué sous le fanal d'Hellevoetsluis , & chassé sur l'isle de Gorée , d'où ils ont ensuite retiré le bâtiment à la haute marée , après que les François l'eurent abandonné , & l'ont emmené avec eux. C'est une violation de territoire dont la République exige une satisfaction éclatante.

» Le Courier que le Prince de Gallitzin avoit envoyé à Pétersbourg avec la réponse de LL. HH. PP. à la Déclaration de l'Impératrice de Russie , écrit-on de la Haye , est de retour depuis le premier de ce mois. Le lendemain le Prince de Gallitzin eut une conférence avec le Président de

L'Assemblée des Etats-Généraux , à qui il fit part du contenu des dépêches qu'il avoit reçues la veille. Quoiqu'on ignore au juste ce qu'elles contiennent , on assure cependant qu'elles sont très-favorables & qu'elles portent sur la demande faite à l'Impératrice , si elle garantiroit les traités subsistans entre la République & la Grande-Bretagne. Il a été répondu que LL. HH. PP. devoient donner à leur Résident à Pétersbourg des instructions pour entrer dans une négociation plus détaillée sur ce sujet au retour de S. M. E. On assure aussi qu'on va nommer des Députés pour entrer en négociation ici avec le Prince de Gallitzin «.

Toutes les Provinces ont été d'accord sur le projet d'accorder des convois illimités , à l'exception de celle de Zélande ; elle demande qu'avant de les effectuer on tente la voie des conférences amicales & des négociations. Le 11 Mai dernier elle a encore pris une résolution conforme à cet esprit de modération , qu'on n'auroit pas cru devoir subsister après les procédés arbitraires & insultans de l'Angleterre ; mais il paroît que ses représentations n'empêcheront pas l'exécution du vœu unanime des Provinces , & qu'elle finira par y accéder , ou par rester neutre dans ces grands démêlés , comme la constitution de la République le lui permet ; mais on doute que ce parti lui obtienne des ménagemens de la part des Anglois , qui ne cesseront d'être injustes que lorsqu'ils n'auront plus le pouvoir de l'être impunément.

Selon quelques lettres de Londres , la Compagnie des Indes Orientales a été informée que vers la fin du mois de Décem-

bre dernier , on effuya sur les côtes de Malabar un ouragan affreux , dans lequel un vaisseau de la Compagnie eut le malheur de périr avec tout son équipage. On ajoute que le désordre est dans la plupart de ses établissemens , que les Marates sont occupés à faire le siège de Tillichery , & que l'on craignoit fort que cette Place ne fût réduite à la nécessité de se rendre aux Indiens. Le fameux Hyder-Aly , dont on avoit annoncé la mort , il y a quelque tems , & qui en effet n'avoit plus fait parler de lui , parce qu'il avoit porté ses pas dans des parties éloignées des Côtes , où il a amassé des trésors immenses , a démenti ce bruit & reparu tout à coup ; il a plus de richesses , plus de puissance que jamais , & on craint fort qu'il ne les emploie contre nous.

» Le Roi de Prusse , écrit-on de Berlin en date du 27 Mai , avant de partir pour ses revues ordinaires dans cette saison , a ordonné que le 30 Mai , jour anniversaire de la mort de M. de Voltaire , on célébrât dans l'Eglise Catholique de Berlin un Service solennel pour ce grand homme , aux frais de Sa Majesté , & que tous les Membres Catholiques de l'Académie de Berlin y assistassent. On ajoute , que ce Prince , voulant rendre tous les honneurs possibles à la mémoire de M. de Voltaire , qu'il a déjà célébré par un éloge public , fait faire à Paris un Buste en marbre de cet illustre Ecrivain pour en décorer son Cabinet ; & on prétend qu'il destine à l'Académie un autre Buste de M. de Voltaire. On écrit en même-tems que le Roi , qui a donné à M. d'Alembert de fréquentes marques de son estime , l'a invité à venir passer quelque tems auprès de lui ; mais

on ignore si M. d'Alembert pourra se rendre à cette invitation.

PRÉCIS DES GAZETTES ANGL. *du 4 au 6 Juin.*

Le feu Roi voulant remeubler le grand appartement de l'ancien Palais, donna ses ordres au feu Duc de Montagu, qui étoit pour lors chargé de cette partie, de faire tapisser cet appartement en velours, ce qui ne coûta *pas plus* de 4000 liv. sterl. Lorsque le bon Prince voulut exprimer au Duc sa surprise de voir monter cette dépense à une somme aussi excessive, le Duc répondit *qu'il n'étoit pas Tapisser*, voulant faire entendre par là qu'il n'avoit retiré sur cette affaire que ses droits ordinaires, & que le profit du Tapisser ne valoit pas la peine qu'on y prît garde. Il est cependant de fait que pour moins de mille livres, on auroit tapissé le plus grand appartement du Palais.

Le feu Roi avoit coutume d'aller tous les Samedis de l'été à Kensington, & son voyage coûtoit la modique somme de mille livres sterling chaque fois. La Princesse Amélie dans un de ces voyages s'étant donné une entorse, & ayant eu besoin d'un peu d'eau-de-vie pour compresse, on vit dans le compte de la fin de l'année un article de 365 *bouteilles d'eau-de-vie pour l'usage de la Princesse Amélie.*

La Princesse Amélie ayant eu besoin d'aller, il y a quelques années, à Bath, pour le rétablissement de sa santé, il fallut ouvrir une nouvelle fenêtre dans son appartement pour le rendre plus logeable. On envoya chercher à cet effet un Maçon ordinaire de la Ville qui se mit aussi-tôt à travailler. Mais comme on lui fit sentir qu'il risqueroit peut-être beaucoup à faire un travail qui concernoit directement le Département des Bâtimens du Roi, aussi-tôt il cessa; & Messieurs de ce Département firent cet ouvrage, dont la dépense se monta à 150 guinées.

Dans la Séance des Pairs, le 3, le Lord Shelburne,

& divers autres de son parti , ayant dit que le soulèvement du 2 avoit pour principal objet le Bill qui a établi un Evêque Catholique dans le Canada , & la motion ayant été faite pour la révocation de ce Bill, le Marquis de Rockingham a déclaré qu'il croyoit cette révocation inutile , parce qu'il étoit bien sûr que le Canada ne seroit plus au nombre des possessions Angloises , quand la nouvelle de cette révocation pourroit y arriver. Il informa la Chambre qu'il avoit appris qu'on songeoit à rappeler l'Amiral Rodney , & à lui donner Palliser pour successeur. — Il dit qu'il savoit de bonne part que M. de Guichen étoit parti de la Guadeloupe le 26 Avril , à-peu-près dans le tems où les Espagnols étoient sortis de Cadix : qu'ils pouvoient se réunir avant qu'il fût possible aux escadres Angloises de partir pour les en empêcher , parce que les frégates Angloises qui ont suivi l'escadre Espagnole , auront le vent contr'elles pour revenir ; que l'armée combinée pourra tomber sur Rodney , qui n'a pas eu les moyens de se rétablir , & détruire toute son escadre. Enfin , il fit ses adieux à la Chambre , après avoir déclaré hautement que celle des Communes étoit une prostituée , que Mylord North méritoit qu'on lui fît son procès , & qu'on le mît à la Tour.

Le samedi 3 Juin , le Commodore Walsingham a été rencontré à quelque distance de l'ouvert de la Manche avec toute sa flotte en bon état.

L'ordre d'aller au plutôt croiser devant Brest , a été expédié le 5 à l'Amiral Geary ; & à l'Amiral Gambier , celui de faire partir au plutôt de Plymouth les vaisseaux qui doivent renforcer la grande escadre.

Il a été publié une proclamation du Roi , le 5 , qui promet une récompense de 500 liv. sterl. , à ceux qui découvriront les auteurs ou fauteurs des excès commis le 2 , aux Chapelles de Sardaigne & de Bavière. Cela n'a pas empêché que les séditieux n'en commis-

sent de nouveaux le 5 au soir, dans la maison d'un marchand Catholique.

Le 6 au matin, la populace attroupée devant l'Hôtel du Chevalier George Saville, qui a été le moteur du Bill en faveur des Papistes, a cassé toutes les vitres, enfoncé les portes, enlevé les plus riches meubles, & en a fait un feu de joie devant sa porte. = Il est arrivé des troupes devant lesquelles cette canaille s'est dispersée.

Pour prévenir de nouveaux attroupemens, attendus dans les champs de St-George; il a été canonné dans les environs, des détachemens de Dragons.

Le Lord George Gordon, en sa qualité de Président de l'Association Protestante, faisoit répandre des billets le 5, pour exhorter ses Associés à se conduire avec plus de régularité.

Dans l'émeute du 2. Le Lord Ashburnham voyant la populace se jeter sur son carrosse dont elle avoit ouvert les portières, sautoit dedans en criant de toutes ses forces, brûlés le Pape, brûlés les Papistes : & son laquais disoit de derrière le carrosse aux séditeux : » Eh ! Messieurs, mon maître n'est point le » Pape : je puis vous dire son nom : ce n'est point le » Pape : laissez-le tranquille «.

Trois des séditeux arrêtés le 2, seront jugés incessamment.

Dans une des lettres que le M. de Leicestre écrivoit de Paris à Charles Premier, (cette lettre est rapportée par Sydney, dans son second volume) il apprend à ce Monarque que M. de Rohan venoit de mourir, & qu'il avoit laissé un manuscrit curieux où l'on voyoit ce qu'il pensoit des différentes Puissances de l'Europe. Voici comme ce Seigneur François s'y exprimoit sur notre Nation : » l'Angleterre est un grand Animal qui ne peut mourir ; s'il ne se tue lui-même «. Hélas ! il étoit Prophète.



JOURNAL POLITIQUE DE BRUXELLES.

TURQUIE.

De CONSTANTINOPLE, le 2 Mai.

LE 20 du mois dernier, le Capitan Bacha mit à la voile avec 3 vaisseaux de ligne, 6 frégates & 4 galères. On dit qu'il a ordre de relâcher à Smyrne; mais on ne croit pas qu'il s'approche de cette place, où la peste, comme on vient de l'apprendre, s'est manifestée depuis quelques jours; il seroit à craindre qu'elle ne se communiquât à ses équipages, qui pourroient l'apporter ici à leur retour.

Nous attendons ici au premier moment 36 vaisseaux marchands François qui se trouvent aux Dardanelles, sous l'escorte de trois frégates de leur nation. Comme plusieurs sont chargés de comestibles, on espère que leur arrivée fera tomber le prix des vivres, qui a fort augmenté.

« On s'entretient beaucoup ici d'un fait très-singulier. Il y avoit depuis quelque tems dans cette Capitale un Particulier dont on ignore le nom, la patrie & la religion; il ne s'occupoit que des secours & des soins à donner aux pauvres & sur-tout aux esclaves. Il ne faisoit point d'autre métier que de demander l'aumône à toutes les

. 24 Juin 1780.

g

Nations , & il en partageoit le produit aux Turcs , aux Grecs , aux Arméniens , aux Juifs , &c. sans distinction. Il parloit très-bien les langues Turque & Greque ; on le croyoit Mahométan. Les maisons de la plupart des Grands de cet Empire lui étoient ouvertes ; les gens de Loi sur-tout le voyoient avec plaisir , parce qu'il étoit fort instruit , s'enonçoit avec grace & paroissoit particulièrement très-versé dans la controverse. Le Grand-Visir ayant entendu parler fréquemment de cet homme , l'envoya chercher il y a quelques jours pour savoir de lui s'il étoit Turc & Mahométan. Il répondit sur le champ qu'il étoit Turc & se retira. Mais cinq jours après , il reparut devant le Ministre sans avoir été mandé ; il lui déclara qu'il avoit trahi la vérité en lui laissant soupçonner qu'il étoit Mahométan ; & qu'il étoit en effet Chrétien. Le Grand-Visir , sur cette déclaration , l'envoya incontinent dans la place publique , où on lui trancha la tête sans qu'on ait pu apprendre rien de plus de cet homme extraordinaire «.

Les dernières lettres d'Alexandrie font mention d'un différend survenu dans la mer Rouge entre un navire Anglois & un navire Portugais. Il y avoit sur celui-ci un François qui a vécu long-tems parmi les Marattes , où l'on prétend qu'il a rendu de mauvais offices aux Anglois. On a voulu forcer le Capitaine Portugais à le livrer ; celui-ci l'a refusé ; il s'est ensuivi un combat dans lequel les deux navires ont essuyé des dommages ; le Portugais s'est retiré à Mocca.

S U È D E.

De STOCKHOLM , le 23 Mai.

Le Régiment des Gardes destiné à camper.

- cette année comme à l'ordinaire , devoit se rendre le 20 de ce mois sur le terrain; mais il est tombé ce jour - là & le suivant, une si grande quantité de neige , qu'il a été impossible de le faire manœuvrer sur le terrain. Le tems continue d'être très-mauvais & très-froid ; on a peu d'exemples d'un hiver aussi long dans ce Royaume. On apprend que les rivières se sont débordées dans plusieurs provinces, où l'on ne pourra pas ensemençer les terres.

Les abus de la liberté de la Presse, accordée par l'Edit du Roi de 1774, ont attiré l'attention de S. M. ; elle vient de rendre une Ordonnance dont l'objet est de les réprimer. Elle détermine les cas dans lesquels l'Auteur d'un ouvrage sera punissable lorsqu'il le publiera. Les Imprimeurs seront toujours pris à partie , & punis , pour avoir contrevenu à la loi. Ils perdront leurs privilèges , & seront enfermés dans des forteresses pendant dix ans & plus, selon le délit.

P O L O G N E.

De VARSOVIE, le 27 Mai.

LE Roi est , depuis quelques jours , au parc d'Ujardow , avec le Prince-Evêque d'Ermland. On croit qu'il y restera jusqu'au tems de la prochaine Diète , pour laquelle les Universaux seront incessamment publiés.

Plusieurs de nos Magnats qui s'étoient rendus à Zamosc pour y présenter leurs respects

à l'Empereur , en sont revenus sans avoir eu cet honneur ; ce Prince n'étoit pas entré dans cette ville. Ceux qui se rendent à Mohilow se proposent d'y déployer le plus grand faste ; ils auront une suite nombreuse , des équipages superbes , des livrées très-riches. Le Prince Radziwil, Waiwode de Wilna, s'est mis en route avec seize voitures à six chevaux.

Le 23 de ce mois , le Conseil Permanent a pris une résolution définitive sur l'établissement de la Commission chargée de régler les différends qui subsistoient avec la Russie depuis plusieurs années , au sujet d'un District le long du Dnieper , dont la propriété n'avoit pas été précisément fixée jusqu'ici. Les Députés de la part de la Pologne sont le Général Malcrowski & le Colonel de Witt , fils aîné de ce Général , & Commandant de Kaminieck ; ils sont déjà partis pour s'acquitter de leur commission.

A L L E M A G N E.

De V I E N N E , le 31 Mai.

LA Cour vient d'acheter du Comte de Paar, pour la somme de 600,000 florins, la Seigneurie de Schminists , où l'on doit élever de nouvelles fortifications.

Le Duc de Saxe Teschen a aussi acheté , dit-on , pour la somme de 700,000 florins , plusieurs terres situées en Hongrie. On assure que l'Archiduchesse son épouse a fait une nouvelle disposition en faveur de ce Prince ,

qui jouira en conséquence , après sa mort , de l'usufruit de ceux de ses biens les plus considérables qui lui sont tombés en partage depuis son mariage , sous condition néanmoins qu'après le décès du Duc , ils passeront à la branche cadette de Florence.

L'Impératrice a disposé aussi de la pension annuelle de 80,000 florins , que le feu Duc de Modène recevoit en qualité de Gouverneur de Milan ; l'Archiduc Maximilien , chacune des Archiduchesses Marie-Anne & Elizabeth , en recevront une somme annuelle de 12,000 florins ; & les 44,000 restans sont donnés à l'Archiduc Ferdinand.

De H A M B O U R G , le 2 Juin.

LA négociation entamée depuis quelque tems pour faire élire l'Archiduc Maximilien à la Coadjutorerie de l'Electorat & Archevêché de Cologne & de l'Evêché de Munster , a , dit-on , été heureusement terminée. Le Comte de Metternich , qui a été chargé de la part de la Cour de Vienne de conduire cette grande affaire , a , ajoute-t-on , assuré les Ministres des Puissances étrangères à Bonn , que cette élection n'apportera aucun changement dans le système politique actuel de l'Europe. On assure aussi que S. A. R. pourroit bien être encore élu coadjuteur d'un autre Evêché.

Les lettres du Sund portent que les frégates de guerre Angloises l'*Alfred* & le *Scourge* , croisent dans la mer du Nord ; on soupçonne qu'elles ne sont parties que

pour visiter plusieurs navires , parmi lesquels se trouvent quelques bâtimens Hollandois , qui ont mis depuis peu à la voile , & on craint qu'elles ne s'emparent de ceux qui sont destinés pour les ports de France. D'autre part, on est fort étonné qu'il se trouve dans le Sund tant de vaisseaux de guerre Anglois , qui y sont arrivés sans avoir sous leur convoi aucun navire marchand , & quoiqu'ils assurent qu'ils n'ont d'autre dessein que de chasser les corsaires François qui croisent dans ces parages , on craint cependant fort que leur but ne soit d'attaquer les navires marchands des Puissances neutres.

Le Roi de Prusse, mande-t-on de Berlin , est parti pour Magdebourg ; il a écrit la lettre suivante au Général de Ziéten.

« Mon cher Général de Ziéten , ce sera , sans doute , un grand plaisir pour moi que de voir à la prochaine revue un Général qui s'est si bien distingué dans mon service , à la tête du régiment qui lui est confié. Je consens volontiers que vous paroissiez en simple pelisse , sans couverture de tygre & sans aigles. Mais s'il faisoit un tems trop froid , je vous conjure de ménager votre santé , & de ne point venir à la place d'armes ; je ne veux point qu'un excès de zèle vous attire quelque incommodité , ou vous soit nuisible. Quand on a servi comme vous aussi long-tems , & avec autant de gloire , il est permis d'user des prérogatives que les Romains accordoient autrefois à leurs vétérans. C'est le conseil de votre ami & très-affectionné Roi ,
FRÉDÉRIC ».

On lit dans un de nos papiers l'anecdote suivante , qui paroîtra bien atroce & bien étrange.

« Un Marchand de cochons étant arrivé , le soir , dans un village de Bavière , se rendit chez un Cabaretier qu'il connoissoit. Après avoir soupe avec le maître , il le tira à part , & le pria de lui garder jusqu'au lendemain une somme de 1000 florins qu'il avoit sur lui ; le cabaretier le conduisit ensuite dans une chambre reculée de sa maison , où couchoit ordinairement son fils , alors absent , & qu'il n'attendoit pas. Ce fils arriva cependant au milieu de la nuit , & trouvant tout le monde couché , entra dans la maison par un passage secret dont il faisoit souvent usage , & se rendit dans sa chambre , où il se coucha auprès du Marchand. Comme il étoit ivre , son estomach ne tarda pas à se débarrasser du vin qu'il avoit bu. Le Marchand , incommodé & dégoûté , se leva , passa dans la chambre où mangent les étrangers , & s'endormit sur un banc. Le Cabaretier , peu de momens après , tourmenté de l'envie de s'approprier le dépôt qu'on lui avoit confié , courut dans la chambre où il avoit placé son hôte , & ne soupçonnant rien de ce qui s'étoit passé , porta deux coups de hache sur le malheureux qui y étoit couché , & qu'il ignoroit être son fils. Le lendemain matin , en entrant dans la chambre à manger , le premier objet qu'il aperçut , fut le Marchand , qu'il croyoit avoir tué , & qui lui porta des plaintes contre son fils , qui l'avoit forcé de quitter son lit pour se reposer ailleurs. Le Cabaretier , instruit aussi-tôt de sa méprise , se trouva mal ; il déclara lui même son crime , & fut arrêté sur-le-champ ».

I T A L I E.

De LIVOURNE , le 2 Mai.

SELON les lettres de Florence , la nuit du 4 au 5 de ce mois , le feu prit à la maison du Chevalier Jules Mozzi. L'incendie , qui dura près de 9 heures , a fait quelques dom-

mages aux quartiers voisins; mais les soins qu'on prit pour l'éteindre, & qui furent surveillés par la présence du Grand-Duc, en arrêterent les progrès. Un particulier a eu la jambe cassée dans cette occasion; un autre prêt à tomber dans les flammes, fut heureusement retenu.

» On craint fort, écrit-on de Naples, que les différentes secousses de tremblement de terre qu'on a éprouvées, n'aient mis en mouvement les matières volcaniques du Vésuve. Depuis 6 jours, il s'élève du cratère de ce volcan, une fumée noire & épaisse, à travers laquelle il vomit des rochers; cependant le feu ne s'est point encore manifesté; mais une quantité de cendre, mêlée à la fumée, a été portée par un tourbillon, à une élévation & à un éloignement extraordinaires. Ces cendres fines & noires sont retombées non-seulement à Portici, mais jusqu'en cette Ville, & même au-delà, & l'on a observé que la masse de fumée décrivant un arc, alloit à plus de 80 milles avant d'être entièrement dissipée «.

La contestation qui s'étoit élevée entre les Cardinaux Jean-François Albani, Marefoschi & Conti, au sujet des trois protectories vacantes par la mort du Cardinal Alexandre Albani, & auxquelles tous trois prétendoient, a été terminée par le Pape en faveur du Cardinal Marefoschi.

» Il nous est arrivé de France, écrit-on de Bastia, un grand nombre de canons, qui vont être répartis dans nos différens postes pour en rendre l'approche encore plus difficile. En attendant, on vient d'en envoyer 12 de 32 livres de balle, à l'*Isola-Rossa*, où l'on a élevé des fortifications. — Un bâtiment jetté par la tempête, s'est brisé contre un rocher de la plage de Lumio. Il se trouve que c'est un gros

navire de la rivière de Gênes , qui portoit , en Sardaigne , 500 sacs de grain. Tout l'équipage a été sauvé , à l'exception d'un matelot qui s'étoit jetté à la mer quelques minutes auparavant. — On dit que le Gouvernement a reçu ordre de faire couper les anciennes forêts qui se trouvent sur les montagnes , & dont les arbres sont destinés à fournir de bois de construction les Chantiers de France «.

Selon les lettres de Tripoli , la guerre civile trouble toujours cet Etat. Le Prétendant qui cherche à enlever l'autorité au Bacha , a dispersé les troupes qu'on avoit envoyées contre lui , & s'est rapproché de la ville dont il ravage les environs.

» Au milieu de ces désordres , ajoutent ces lettres , nos corsaires ne laissent pas de mettre en mer , & de porter à la course des forces dont nous aurions besoin pour nous défendre. Il y a quelque tems qu'un de nos chébecs s'est emparé , près du Cap Spartel , de 2 vaisseaux Impériaux , chargés de sel ; & quoiqu'ils fussent munis d'un Firman du Grand-Seigneur , on n'a pas craint ici de les déclarer de bonne prise , & de faire tous leurs équipages esclaves. Les Capitaines de ces bâtimens se sont adressés au Consul Hollandois , qui a écrit en leur faveur au Consul de la Nation à Smyrne , lequel a aussi-tôt instruit l'Internonce de la Cour de Vienne à Constantinople de cette conduite odieuse. On a lieu de croire que la Porte témoignera à cette Régence , son indignation d'un procédé aussi indigne , & l'obligera à restituer les vaisseaux pris avec leurs cargaisons «.

E S P A G N E.

De CADIX , le 5 Mai.

Le lendemain de la sortie de l'escadre Française , les deux chébecs Espagnols qui l'a-

voient suivie , découvrirent deux gros vaisseaux , qu'ils furent attaquer conjointement avec la frégate la *Nérei*de. C'étoient deux corsaires Anglois. L'un parvint à s'échapper, mais l'autre fut pris par les chébecs qui l'ont amené ici ; il s'appelle l'*Empereur*. C'est une très-belle frégate toute neuve , de 36 canons, dont 24 de 12 ; elle sortoit de Bristol , & n'avoit fait encore aucune prise.

L'escadre du Ferrol , composée de 8 vaisseaux de ligne , & 2 frégates , ne s'est pas réunie à M. de Beauffer , comme on avoit lieu de le croire , elle est rentrée avant-hier dans cette baie. Les vaisseaux qui la composent , sont la *Conception* , le *Septentrion* , le *Saint-Pascal* , le *Ferme* , le *Saint-Vincent* , le *Brillant* , le *Saint-Charles* , la *Galice* , avec les frégates la *Notre-Dame du Mont-Carmel* & la *Sainte-Perpétue*. Lorsque l'escadre Françoisse sera revenue de sa croisière , & que les vaisseaux de Toulon s'y seront réunis , la flotte qui partira d'ici sera des plus respectables.

A N G L E T E R R E.

De L O N D R E S , le 9 Juin.

ON attend toujours des nouvelles du Général Clinton. Son long silence , après ses dernières dépêches , rappelle celui qui fut gardé après la conquête annoncée si fastueusement de Ticonderago , & qui ne fut enfin rompu qu'après la malheureuse conven-

tion de Saratoga. On craint que les premiers avis ne nous annoncent un événement pareil. On disoit à la fin du mois dernier que le Général avoit été obligé de lever le siège de Charles-Town , après une action dans laquelle il avoit été repoussé avec une perte considérable ; on prétend que le 6 de ce mois le Ministère a reçu des dépêches de New-York , & comme il n'en a publié aucune , on conjecture qu'elles ne sont pas favorables : on n'en attend pas en effet qui le soient. On prétend que dans une lettre écrite le 10 Mars , par Sir Henri Clinton , au Duc de Newcastle , il y a une multitude de circonstances que les Ministres ne se soucient pas de rendre publiques : il y dit entr'autres qu'il ignore si Charles-Town sera bientôt pris où s'il le sera jamais. Plusieurs lettres particulières montrent les mêmes incertitudes , & nous apprennent que l'attaque de la Ville n'a été différée qu'à cause des renforts considérables arrivés de l'armée du Nord. Toutes les nouvelles assurent que les Américains sont très-bien fortifiés & que la place est presque imprenable. Le silence du Général Clinton donne beaucoup de poids à ces nouvelles. Il étonne d'autant plus que la traversée de la Caroline Méridionale & de beaucoup d'autres endroits de l'Amérique Septentrionale est souvent en cette saison de 21 jours & quelquefois de 18 ou 19. Cette circonstance contribue à faire lire & à accréditer une lettre confidentielle du

Général au Lord G. Germaine , qui circule depuis quelque tems. Elle a été , dit-on , interceptée par les Américains & publiée dans leurs gazettes ; elle porte bien des marques de supposition ; & la nouvelle de la levée du siège de Charles-Town , peut seule lui donner de l'authenticité. Nous en transcrirons quelques passages remarquables.

L'apparition du Comte d'Estaing dans ces contrées a produit le plus mauvais effet , en ce qu'elle a persuadé aux Américains que l'empire des mers ne nous appartient plus exclusivement... Conformément à vos instructions , je n'ai rien négligé pour corrompre à prix d'argent , mais avec économie , un certain nombre d'habitans , pour soulever les Nègres contre leurs Maîtres , & pour avilir le papier-monnoie du Congrès , en le faisant contrefaire avec autant de profusion que d'exactitude.... Ces malheureux Rebelles ont sans doute des espions en Europe , qui leur ont appris à éluder tous les pièges que j'ai tendus à leur bonne foi , avec un zèle que je peux , à juste titre , vraiment appeler ministériel... Ils ont armé leurs Nègres contre nous ; j'ai vu leur papier reprendre son crédit , & je crains bien que l'argent perdu pour faire des traîtres , n'ait été employé à augmenter le crédit de ce même papier.... Il est difficile d'être plus malheureux que je l'ai été dans ces différens projets.... Le long espace de tems qui s'est écoulé entre la menace du coup & le coup lui-même que je devois porter à Charles-Town , a permis aux Rebelles de rassembler dans les environs de cette place , 8000 hommes de troupes , de sorte que n'en ayant moi-même que 5000 , qui sont encore harrassés par la fatigue , la maladie & la chaleur , j'ai cru devoir me retirer à Savannah , d'où je vous écris le lamentable détail de cette expédition. Au reste , en considérant la

conquête de Charles-Town sous son véritable point de vue, je remarque que la seule utilité réelle dont elle pourroit être pour nous, se borneroit à donner à mon armée un quartier d'été plus salubre que celui de Savannah, où les maladies exercent de violens ravages.... Si je ne reçois incessamment le renfort que j'ai demandé au Général Paterfon à New-Yorck, il faudra absolument renoncer au projet de percer dans la Caroline Septentrionale, où les Rebelles sont en force.... Certains avis que je reçois de toutes parts, me font craindre que la situation de New-Yorck ne permette pas au Commandant de cette place de se dégarnir de troupes; & je pense qu'un détachement quelconque ne feroit que nous affamer sans avancer nos affaires, à moins qu'après avoir détruit les établissemens François dans les Antilles, l'Amiral Parker ne vînt avec sa flotte triomphante nous apporter des secours & des vivres «.

Cette situation de nos troupes dans la Caroline peut être en quelque sorte réelle; mais il n'est pas vraisemblable que, même dans une lettre confidentielle, le Général en eût ainsi rembruni le tableau; il l'auroit sans doute éclairci autant qu'il l'auroit pu.

On n'a reçu aucune nouvelle de l'Amiral Rodney; ainsi le bruit d'une nouvelle action dans laquelle, comme on s'y attend bien, on nous donnoit l'avantage, ne s'est pas soutenu. On a lieu au contraire de juger, d'après toutes les lettres particulières, que nous n'avons guères sujet de nous réjouir du combat du 17. La perte que nous avons soufferte en morts & en blessés, qui sont en bien plus grand nombre qu'on ne l'avoit publié, l'état de nos vaisseaux qui sont presque

tout désemparés , font penser que nous aurions commis une grande imprudence en nous exposant à un second combat. On trouve très-extraordinaire ici que l'Amiral Rodney ait gagné Sainte-Lucie où il ne peut rien trouver de ce dont il a besoin pour se réparer , au lieu de gagner Antigua , où du moins il y a quelques magasins. Quelques lettres particulières éclaircissent sa conduite , & ce qu'on doit juger de sa prétendue victoire. M. de Guichen ne lui a pas permis d'aller à Antigua. Ainsi lorsqu'il se vançoit d'avoir empêché les François de regagner la Martinique, il étoit de fait que ceux-ci l'ont contraint de s'éloigner du seul endroit où il pouvoit trouver des ressources.

L'expédition qui devoit partir de la Jamaïque , sous les ordres du Général Dalling , a dû être différée ; les forces dont on avoit besoin pour cet effet n'ont pas été expédiées d'ici à tems ; & celles qui se trouvent dans l'Isle y sont devenues nécessaires. Le Général Waugham , favori du Lord Germaine , a écrit ici une lettre , où il se plaint de ce qu'on lui a donné le commandement de 4000 hommes hors d'état de servir , attendu qu'ils manquent d'habits & qu'il y a deux Régimens qui , depuis 2 ans , n'ont pas de drogues pour se médicamenter.

On assure ici que le *Pegasus* , chargé des dépêches de l'Amiral Rodney pour le Gouvernement , a vu le Chevalier de Ternay

avec 7 vaisseaux de ligne & 21 transports par lat. nord 39-27, long. ouest 62-18, faisant route au nord-ouest; cela prouve clairement que cette flotte va à Terre Neuve ou à Halifax, & probablement à ces deux endroits. Comme nous n'avons dans cette partie du Monde aucunes forces en état de résister aux François, ils n'auront pas de peine à s'emparer de nos établissemens; & vraisemblablement ils en seront les maîtres avant que l'Amiral Grave ou l'Amiral Walsingham y arrive.

» L'escadre de la Manche, dit un de nos papiers, ne pourra pas être prête à appareiller avant le 10 de ce mois; & c'est tout au plus si elle peut sortir du canal vers la fin du mois. Elle sera, dit-on, composée de 36 vaisseaux de ligne, de 4 vaisseaux de 50 canons, & de 12 frégates, avec 5 vaisseaux munitionnaires & hopitaux. Il y aura dans cette escadre 3 vaisseaux du premier rang, 8 du second, 1 de 80 canons, 16 de 74, 6 de 64 & 2 de 60. Toute l'escadre Française qu'on équipe ou qui est déjà équipée à Brest, ne consiste qu'en 28 vaisseaux de ligne, qui doivent être joints par 21 vaisseaux Espagnols à la hauteur du Cap Finisterre. Quoiqu'il en soit, si nous ne sommes pas aussi malheureux cette année que l'année dernière, nous pouvons non seulement empêcher la jonction des escadres Française & Espagnole, mais même bloquer l'escadre Française dans le port de Brest, au moyen de quoi nous serons maîtres de l'embouchure du Golfe de Gascogne; & nous nous verrons en état d'intercepter les flottes marchandes des ennemis pendant tout l'été. L'escadre de Brest ne pourra mettre à la voile qu'au milieu de ce mois tout au

plutôt. Le Lord Sandwich doit donc observer que 20 vaisseaux de ligne Anglois devant Brest à présent, nous rendront plus de service que s'il faisoit partir 40 vaisseaux à la fin du mois «.

» Onze vaisseaux de la Compagnie des Indes ont appareillé de Portsmouth avec le convoi; l'*Amiral Royal* porte 34 canons, il y en a 4 de 30, les autres montent chacun 26 canons, de manière qu'on ne doit avoir aucune inquiétude pour leur cargaison. En effet, il est impossible qu'aucune petite division ose attaquer 12 bâtimens tous bien armés, & parmi lesquels il y a un vaisseau de ligne. Le *Prothée* qui escorte cette flotte est presque comme un vaisseau neuf. Il a été doublé en cuivre & monte 68 canons y compris ceux de chasse. Il a ordre de les accompagner jusqu'à Ste-Hélène, où il prendra tous les vaisseaux qui se trouveront à cette station pour les ramener en Angleterre «.

Les excès que le fanatisme du peuple, excité par celui du Lord Gordon, a commis depuis le 2 de ce mois, ont répandu l'alarme par tout. Le Lord ne croyoit pas vraisemblablement que l'association Protestante produiroit de si funestes effets; mais sa bonne-foi n'est pas une excuse; il ne sera pas justifié non plus par l'avis qu'il a fait publier le 5 de ce mois à ses associés; quand on a excité le zèle & causé ses écarts, on n'est pas lavé quand on le désapprouve. Jamais on n'a présenté une Requête avec une suite comme la sienne. Lorsqu'on rassemble une foule aussi nombreuse, il est difficile qu'elle ne soit pas mal composée, & qu'elle ne se livre à des excès. Ceux qui ont lu les résolutions suivantes de l'association Protestante, prises le 29 du mois

dernier , ne sont point étonnés de ce qui est arrivé.

» D'autant qu'il n'y a point à Londres de salle qui puisse contenir 40,000 personnes. Arrêté : que cette association s'assemblera le Vendredi prochain 2 Juin , dans la plaine de Saint-George (Saint-George-Fields) à dix heures du matin , pour délibérer sur la manière la plus prudente & la plus respectueuse , d'accompagner la pétition qui sera présentée le même jour à la Chambre des Communes. Arrêté : pour le bon ordre & pour la régularité , que cette association en arrivant au lieu du rendez-vous se formera en quatre divisions distinctes , savoir : la division de Londres , la division de Westminster , la division de Southwark & la division Ecossoise. Arrêté : que la division de Londres , occupera la droite du terrain du côté de Southwark , que la division de Westminster sera la seconde , celle de Southwark , la troisième , & la division Ecossoise sur la gauche , tous les associés portant à leurs chapeaux des cocardes bleues , pour se distinguer des Papistes & de ceux qui approuvent les derniers actes en faveur du Papisme. Arrêté : que les Magistrats de Londres , de Westminster , & de Southwark sont requis d'accompagner l'association pour contenir par leur présence & réprimer tous séditieux & mal intentionnés , qui pourroient vouloir troubler la conduite légale & paisible des Sujets Protestans de S. M. «.

Cet acte au moins singulier , désigne les auteurs de l'émeute. Le mal qu'elle a fait , les indignités qu'elle a commises , ont plongé cette Capitale dans la consternation. Les Puissances Etrangères ne manqueront pas de se plaindre. Le droit des gens a été violé à l'égard des Ambassadeurs dont on a détruit les Chapelles ; l'Ambassadrice de Sardaigne , qui

étoit sur le point d'accoucher ; effrayée de ce tumulte , a été très-affectée , & sa vie est en danger. Dimanche dernier tous les Ministres étrangers se sont assemblés , & ont envoyé des Couriers à leurs Cours. Cet événement inconcevable dans ce siècle , & qui doit faire frémir en montrant ce que peut encore le fanatisme , malgré les lumières & l'esprit de tolérance qu'elles ont répandu , mérite des détails ; nous extrairons de papiers de la Nation tous les faits qui se sont passés depuis le 5 de ce mois jusqu'à ce jour , & nous en formerons le Journal , suivi de ce funeste événement.

Le lundi 5 , le Lord Maire & les Aldermans délibérèrent sur les moyens d'arrêter la fureur des séditieux , qui continuoient à démolir & à brûler les Chapelles & les Maisons des Catholiques. Pendant ce tems-là , on dançoit à la Cour , ce jour-là étant l'anniversaire de la naissance du Roi ; mais le bal n'étoit ni si nombreux , ni si gai que les années précédentes. Deux personnages de distinction , le Comte de Surry & le Chevalier Thomas Gascoigne , avoient fait , la veille , abjuration de l'Eglise Romaine.

Le même jour , trois des séditieux furent mis à la Prison de Newgate. Plusieurs maisons de Catholiques furent brûlées dans divers quartiers. Les meubles de plusieurs hôtels & maisons , & entr'autres de celui du Chevalier George Savile , en furent enlevés & brûlés.

Le 6 , sur la motion du Général Conway , la Chambre des Communes , attendu qu'étant assiégée par les mutins , & environnée de troupes , ne pouvoit prendre aucune délibération , arrêta de s'ajourner au 8. Elle arrêta , avant de se séparer , de prendre en considération la pétition des Associés Protestans ,

mais pas avant la fin du tumulte. Les maisons furent illuminées, le soir, en signe de réjouissance; mais c'étoit par l'ordre des soulevés. — Dans cette séance, on força le Lord Gordon à ôter sa cocarde bleue de son chapeau. Comme il s'y refusoit, ses amis la lui ôtèrent, & il la mit dans sa poche. On l'empêcha de sortir de la Chambre, quoiqu'il offrit d'aller parler aux séditieux, pour les exhorter à faire moins de tumulte. Le Colonel Campbell, son parent, qui étoit assis près de lui, entendait dire que le peuple alloit enfoncer les portes, lui dit, d'un ton tranquille & assuré: « N'imaginez point, mon cher » Lord, que vous vous tirerez de tout ceci mieux » qu'un autre. Au moment où le premier séditieux » entrera ici, je vous passe mon épée au travers » du corps ». — Ceux qui entendirent ce propos, remarquèrent que le Lord Gordon commençoit à être déconcerté. — Il fut aussi arrêté de demander au Roi de faire indemniser les Ministres étrangers, & autres personnes qui ont souffert de l'émeute, & d'assurer S. M. que la Chambre y pourvoiroit. — M. M. Burke & Fox parlèrent avec beaucoup de véhémence contre les moteurs du tumulte, ainsi que contre les Ministres qui avoient négligé tous les moyens de le prévenir & de l'arrêter. — Ils dirent que cet événement alloit déshonorer l'Angleterre aux yeux de toute l'Europe; ils observèrent que cette émeute avoit quelque chose de très singulier, en ce que le peuple déployoit sa rage tout-à-la-fois contre ses amis & contre ses ennemis, qu'il ne distinguoit point un Savile d'un Sandwich. — Le vacarme augmentant devant la porte des Communes, le Chevalier Osborne prit sur lui de sortir, & de menacer le peuple du feu des troupes. On lui répondit qu'on repousseroit la force par la force. — Le Lord Sandwich, venant à la Chambre Haute, fut attaqué, insulté, blessé & mis en danger de la vie. La populace alloit le mettre en pièces, si le Colonel Smith, à la tête de la Cavalerie, n'eût pas

pris sa défense avec la plus vigoureuse résolution. Il ne parut point à la Chambre, mais il l'informa par écrit de ce qui lui étoit arrivé. Le Juge Hyde fit avancer la Cavalerie sur le peuple, qu'on ne fit plier qu'avec peine. Bien-tôt il reparut armé de bâtons, & la maison du Juge fut dévastée comme les autres, sans que la garde pût la sauver. — Le Juge Willes fut arraché de son carrosse, & roulé dans la boue.

La Prison de Newgate fut détruite ce même jour, (6), & 300 Prisonniers mis en liberté, au nombre desquels s'est trouvé le Libraire Parker. La populace s'y étoit portée pour demander les trois séditieux qui devoient être jugés le lendemain. Le Concierge & sa famille se sauvèrent par les combles. Sa maison, ses meubles & sa collection de tableaux furent la proie des flammes. Le Concierge tomba & se blessa en sauvant sa femme & sa nièce. Ce même soir, treize hôtels ou maisons considérables furent dévastés & brûlés. — Le peuple ne se retira de devant Newgate, qu'après qu'un matelot eut paru sur les combles, tenant un paquet de clefs, & criant qu'il ne restoit pas un seul prisonnier dans les cachots. Un moment après, il rappella le peuple, & il lui cria qu'il voyoit quatre brûlots. C'étoit ainsi qu'il désignoit quatre grands hôtels qui étoient en flammes. — Cette Prison de Newgate étoit à peine achevée. On a été 14 ans à la bâtir. Elle a coûté 140,000 liv. sterl. Le dommage est estimé 70,000 liv. sterling.

Le même soir, les soulevés coururent à la rue où demeure le Lord North; mais une forte garde les écarta de sa maison; ils se présentèrent devant la Banque, furent repoussés, & quelques uns tués.

Il s'étoit tenu, ce jour (6), une assemblée de Ville, où il fut arrêté que la Bourgeoisie s'armeroit, & que le militaire seroit reçu dans la ville. — Pour sauver un hôtel très-intéressant pour la Police, le Lord-Maire ordonna qu'on en ouvrit les portes aux

prisonniers, & cet acte de prudence fut très-bien accueilli du peuple.

Dans la nuit du 6 au 7, un grand nombre d'hôtels & d'édifices furent démeublés par les séditieux, qui, après avoir brûlé les meubles devant les portes, mirent le feu aux maisons. De ce nombre, est celle du Lord Mansfield. On n'a épargné ni ses tableaux, ni sa précieuse bibliothèque. Les soulevés ne souffrirent point que les pompes jouassent sur son hôtel, parce que la garde avoit tué six hommes & une femme. Ils consentirent seulement qu'elles jouassent sur celle du Baron Hotham. — Mylord Mansfield étoit malade le 7 au matin, de la frayeur qu'il avoit eue. Il ne put paroître à la Chambre des Pairs, où Lord Bathurst fut choisi Directeur par *interim*. On regrette, sur-tout, la perte de plus de 200 volumes de notes de sa main, sur la Jurisprudence.

Le 7 au matin, les Prisonniers du Fleet furent avertis de faire enlever leurs effets & meubles, la Prison devant être brûlée le soir. On mit le feu à celle du Banc du Roi, que les Prisonniers avoient déjà vidée. — Il y eut, ce jour-là, 34 maisons pillées & brûlées, & plus de 2000 Prisonniers pour dettes, élargis.

Le bruit commençoit à se répandre que le Lord Gordon n'étoit qu'un homme de paille dans toute cette affaire, & que les vrais moteurs de l'émeute étoient les Ministres de France, qui faisoient répandre de l'argent parmi les soulevés — Le Lord Gordon se rendit, le même jour, dans un carrosse de place, dont les portières étoient levées, au Palais où étoit le Roi; l'entrée lui en fut refusée, mais le Lord Stormont descendit lui parler, & leur entretien dura quelque tems.

Le même jour, les rues se remplirent de troupes, d'habitans de Londres, armés & formés en associations militaires. Cela n'empêcha pas qu'on arrêtât les carrosses qui passaient dans certaines rues; les séditieux demandoient de l'argent, pour ce qu'ils

appelloient leur troupe ; ils en demandoient aux portes des maisons , & personne ne leur en refusoit. — On entendoit le feu de la mousqueterie dans toutes les parties de la ville. Il y avoit quantité de maisons où les balles entroient par les fenêtres , & dans lesquelles on ne savoit où se réfugier.

Le 7 au soir , les liqueurs d'une grande distillerie brûlée couloient dans les ruisseaux , d'où le peuple les buvoit par sceaux. Le nombre d'hommes & de femmes qui en sont restés morts , est inconcevable. L'ivresse désarma plus de séditieux que le feu des soldats. Les uns se fatiguèrent en courant les rues & en traînant par-tout les pesantes chaînes qui avoient été arrachées à Newgate. Une infinité de maisons & d'édifices publics furent préservés de danger par les troupes. Le Bureau du Juge Wilmot & sa maison furent réduits en cendre. Pendant ce tems-là , les troupes garnissoient l'Eglise St. Paul , où l'on retiroit les prisonniers , ainsi que le Palais du Lord-Maire , l'Hôtel-de-Ville , la Tour , la Banque , la Monnoie , le Palais de Saint-James , Whitehall , le Palais de la Reine , &c. Le Peuple s'y présentoit de tems en tems , mais étoit toujours repoussé par le feu & par les bayonnettes , & le sang ruisseloit de toutes parts ,

Ce fut le 7 au soir que les prisons du banc du Roi & de Fleet furent brûlées , ainsi que diverses maisons appartenantes à M. Langdale , Distillateur Catholique. Divers corps de milice étoient déjà arrivés des Provinces voisines , & on comptoit 24,000 hommes de troupes dans Londres. Il arriva le même soir à la Banque , du canon des arsenaux de la Marine à Woolwich. On voyoit de dessus le pont de Black Friars , la ville de Londres brûler en sept endroits. La maison où l'on reçoit un droit sur ce pont , a été démolie , le peuple ayant déclaré qu'il ne vouloit plus qu'on payât pour le passer.

Plusieurs presses en activité , les unes pour le

Gouvernement, d'où il sortoit d'heure en heure des bulletins, à l'effet d'engager le peuple à se disperser, les maîtres à rappeler leurs apprentifs, & les gens tranquilles à ne point porter de cocarde bleue. Les autres qui fournissoient des billets incendiaires sous le titre de *fléau*, de *tonnerre*, où on indiquoit de nouveaux rendez-vous. L'Alderman Wilkes entra à la tête d'un corps de troupes dans une de ces dernières Imprimeries, d'où on se sauva à son approche. Parmi ces bulletins, il y en avoit où l'on assuroit que l'émeute étoit l'ouvrage des François.

Publication d'une proclamation du Roi, qui ordonne à tous les sujets bien intentionnés de rester dans leurs maisons, & aux Officiers des troupes de se servir de toutes leurs forces pour réprimer les désordres. Nouvelle assemblée du Corps de Ville, sur les mesures à prendre pour arrêter les progrès de l'émeute.

Le 8 au matin, on comptoit 33 personnes tuées dans différens quartiers. Les deux Chambres s'ajournèrent au lundi 19, & les Communes n'entendirent point le rapport du comité de l'émeute. Le Chevalier Philipp Jennings Clerke, fit sa confession à la Chambre des Communes de ce qui lui étoit arrivé le 6. Dans un moment où la populace s'amutoit au tour de lui, il avoit vu passer le Lord Gordon en carrosse, & l'avoit prié de lui donner asyle. A peine étoit-il assis à côté de lui, que les séditieux ôtèrent les chevaux & traînèrent le Lord dans plusieurs rues. Le Chevalier Clerke désespéré de participer à ce dangereux triomphe, levoit les bras, pleuroit, conjuroit qu'on le laissât descendre; mais le peuple se moquoit de ses cris, & il ne put mettre pied à terre qu'à la fin de la promenade. La Chambre devant qui il s'en accusa, parut trouver son aventure fort divertissante.

La populace s'étoit portée à la superbe maison du Lord Mansfield, qui s'y étoit retiré avec My-

Jadi. La garde la préserva ; l'émeute ne fut un peu vive que dans le bourg de Southwark, séparé de Londres par la Tamise.

On ne peut pas compter la quantité d'hôtels & de maisons de Lords, de Magistrats, de Députés & de Marchands qui ont été pillées, brûlées & démolies depuis le 6 jusqu'au 8. La perte du Lord Mansfield est estimée 30,000 liv. sterl. ainsi que celle du Distillateur Landsdale. On compte 60 maisons brûlées, 15 rasées, & on évalue le dégât à 1,200,000 liv. sterl. On assure que les séditieux n'étoient pas en aussi grand nombre qu'ils paroissent l'être, & qu'il n'y a jamais eu plus d'une centaine de bandits en action dans les lieux où il s'est fait le plus de dégât. Le 8 au soir, ils étoient beaucoup moins furieux & moins nombreux. Les forces militaires & les associations bourgeoises avoient rétabli le calme presque par-tout.

Le 9 au matin, il s'est tenu un comité chez Milord Stormont. On s'est séparé à une heure. Les Ministres ont monté chez le Roi, où il s'est tenu un conseil du cabinet. L'ordre y a été expédié à deux Messagers, d'arrêter le Lord George Gordon. Ces Messagers se sont rendus aussi-tôt à l'Hôtel de ce Lord, chez qui ils entrèrent sans difficulté. Celui-ci informé de l'ordre qui les amenoit, leur dit seulement : « Si vous êtes certains que c'est moi » que votre ordre regarde, je suis prêt à vous » suivre ».

Il monta avec eux dans un carrosse de place, escorté de cavalerie légère ; il étoit alors six heures du soir. On le conduisit à l'Hôtel des Gardes à cheval. Le peuple, sur son chemin, l'accabla d'injures, comme l'auteur de tout le désordre qui étoit arrivé. Il pria les Messagers d'Etat de fermer les portières, ce qu'ils firent. Il subit un examen très-long du comité des Ministres, où se trouvèrent plusieurs des Conseillers privés même de l'Opposition,

tion ; & à neuf heures & demie du soir , il fut conduit sous une forte garde à la Tour , où il est au secret. La populace qui suivoit fut fort tranquille , & il montra en descendant de voiture , beaucoup de sécurité & d'assurance. On dit que le Secrétaire de l'Association est aussi à la Tour.

Les Messagers d'Etat ont pris tous les papiers du Lord , qui n'étoient point sous clef , & ils ont apposé des scellés sur tous les tiroirs fermés de ses bureaux. Les gardes sont doublées dans tous les postes. Lorsque le Parlement rentrera , le lundi 19 , Mylord North remettra à la Chambre un Message du Roi , par lequel S. M. l'informera de l'emprisonnement d'un de ses Membres , & des griefs à sa charge , après quoi il sera donné une Commission spéciale , pour que le procès soit fait aux prisonniers d'Etat. Il y en a une de passée au sceau pour le jugement des séditieux dont on s'est saisi. — Le ci-devant Avocat-Général Wedderburne en est le Président.

Nouvelle proclamation pour ordonner de poursuivre , suivant le cours des loix , le jugement des auteurs , fauteurs & complices des excès & incendies commis aux diverses prisons , & autres lieux , avec promesse de 500 livres sterl. de récompense pour ceux qui les découvriront.

La loi martiale n'a point été publiée , comme le bruit en avoit couru. Il en a été question , mais le Juge Gould a insisté avec succès auprès du Conseil-Privé , pour qu'on s'abstînt de recourir à un moyen aussi violent.

Le Ministère sera obligé de faire passer au Parlement un acte d'autorisation pour l'ordre donné aux troupes d'agir à leur discrétion : si la loi martiale eût été mise en activité , il y auroit eu une proclamation à cet effet , tous les Tribunaux se seroient fermés , & un Prévot Maréchal auroit été nommé pour juger sans aucunes formes , & faire exécu-

24 Juin 1780.

h

ter ; mais les séditieux arrêtés seront jugés suivant le cours ordinaire des loix,

La Reine qui est dans son sixième mois de grossesse , a été si vivement affectée de ce tumulte , que l'état de sa santé donne de l'inquiétude.

Dans les deux Chambres du Parlement toutes les affaires ont cessé pour ne s'occuper que de celle-là, qui a suspendu un des débats les plus intéressans.

» Le Lord Shelburne avoit proposé , le 1er. de ce mois, une adresse au Roi , pour le supplier de faire remettre à la Chambre , 1°. copie de la déclaration qui suspend les stipulations particulières concernant la liberté de la navigation & du commerce dont les Hollandois jouissoient en tems de guerre ; 2°. celle des ordres donnés au Commodore Fielding , qui a saisi le convoi escorté par le Comte de Byland ; 3°. du mémoire présenté aux Etats-Généraux en conséquence de cette saisie ; 4°. leur réponse ; 5°. copie des deux Mémoires des Etats - Généraux ; 6°. celle des résolutions prises en conséquence ; 7°. du Mémoire de la Cour de Russie ; 8°. de la réponse ; 9°. du second mémoire de l'Impératrice de Russie ; 10°. de la réponse qui y a été faite ; 11°. de celle de la Cour de France ; 12°. de celle de la Cour d'Espagne ; 13°. de celle des Etats-Généraux.

A cette occasion , Lord Shelburne ne manqua pas de tomber sévèrement sur la conduite du ministère ; il désapprouva la manière dont on en avoit agi avec la Hollande ; il fit voir que c'est delà qu'est partie la Russie pour faire sa déclaration.

» Qui a donné lieu à cette étonnante mesure ? l'infraction des Traités de la G. B. : par ceux de 1673 & 1674 , la Hollande étoit en droit de transporter tout ce qui n'étoit pas expressément déclaré de contrebande ; malgré ces traités , le Commodore Fielding a reçu l'ordre extravagant de saisir un

convoi Hollandois : cet acte de démençe a alarmé la Russie, qui, sur le champ, a publié son manifeste, que la Hollande, la France & l'Espagne ont accueilli avec toutes les marques de la plus parfaite satisfaction. La France n'a pas manqué de saisir cette occasion de presser la confection du code maritime annoncé par l'Impératrice, promettant de l'adopter & de s'unir à elle pour l'appuyer : telle est la situation dans laquelle nous nous trouvons, pas un allié ; il nous restoit un seul ami, l'Administration a trouvé le secret de rompre avec lui ! N'est-il pas de la démençe la plus consommée de n'avoir pas cherché à s'assurer quelque alliance ? L'occasion s'en est présentée plus d'une fois, plus de deux : si à la fin de la dernière guerre l'Administration étoit lasse de sa connexion avec le Roi de Prusse ; si elle eût préféré l'amitié, l'alliance même de la Maison d'Autriche, l'occasion de s'en assurer s'est présentée il y a peu d'années. En 1774, époque des troubles de la Pologne, la G. B. se fût fait une amie de cette Maison, en interposant son autorité ; cette démarche eût été agréable à plus d'une Puissance européenne : si l'on eût préféré l'alliance du Roi de Prusse, il s'est présenté plus récemment encore une occasion de se la procurer, celle de la mort de l'Electeur de Bavière : quelque tems avant cet événement, la France le prévoyoit, elle sentoit combien il pourroit tourner à l'avantage de la G. B., combien la guerre qu'il occasionneroit infailliblement entre les Cours de Vienne & de Berlin, seroit contraire à ses intérêts. Quel parti ont tiré nos Ministres de cette circonstance ? Ils l'ont laissé échapper comme la première : au lieu de se concilier l'amitié de l'Autriche ou de renouer avec la Prusse, ils ont trouvé le secret de dégoûter ces deux Puissances, ainsi que presque toutes celles de l'Europe ; ils ont souffert que la France fût médiatrice entr'elles & fit leur paix. Leur con-

duite à l'égard de la Cour de Pétersbourg a été également coupable de négligence, ils ont laissé échapper une ou deux occasions de se concilier l'amitié de cette Cour, lors de sa rupture avec la Porte. Quel rôle ont-ils joué ? Ils ne sont point entrés dans les négociations ; mais , ce dont ils auront peut-être lieu de se repentir, ils ont envoyé des vaisseaux aux Russes , pour leur apprendre comment on obtient & conserve cette domination des mers , à laquelle ils prétendent aujourd'hui : tels sont les fruits de la prudence & de la sagesse de nos Ministres, ils ont perdu l'Amérique, la plus belle moitié de l'Empire ; & contre la moitié qui nous reste, ils ont suscité toutes les Puissances de l'Europe. Je dis décidément qu'ils ont perdu l'Amérique, parce qu'après ce qui vient de se passer en Hollande & en Russie, il faudroit être bien borné pour ne pas voir qu'enfin à présent l'indépendance de l'Amérique est consommée. Le nouveau code maritime le confirme de reste : la France & les autres Puissances maritimes dont il est de l'intérêt que l'Amérique ne rentre jamais sous la domination de l'Angleterre, auront soin de la faire comprendre dans le code. Or, je prévins l'Administration que ce code ne tardera pas à être en force ; que si elle ne prend pas promptement quelques arrangemens avec la Hollande, il se tiendra bientôt à la Haye un Congrès, à l'effet de donner la sanction de l'Europe maritime à la loi qui établit que les vaisseaux libres rendent libres les effets qu'ils ont à bord.

Le Lord Stormont essaya de répondre ; il entreprit de justifier tout ce qu'on avoit fait à l'égard de la Hollande ; il prétendit qu'elle même avoit tort. Tout ce qu'il prouva, c'est que l'intérêt de l'Angleterre étoit d'empêcher les Hollandois d'approvisionner les François, & que pour cela on avoit enfreint le traité de 1674. On lui fit voir que l'ar-

ticle secret sur lequel il avoit fondé tous les raisonnemens qu'il avoit employés , avoit été annullé par un article postérieur inséré dans le Traité de Décembre de la même année.

F R A N C E.

De VERSAILLES , le 20 Juin.

LE Roi a nommé Coadjuteur de l'Evêché d'Aix , l'Abbé de Caux , Vicaire-Général du Diocèse de Châlons-sur-Marne.

Le 11 de ce mois , Mademoiselle de Rohan de Rochefort a eu l'honneur d'être présentée à LL. MM. & à la Famille Royale , par la Princesse de Rohan Rochefort , sa mère , & de prendre en même-tems le tabouret.

Le même jour , la Marquise de Coigny a aussi pris le tabouret , étant présentée par la Duchesse de Fitz-James.

De PARIS , le 20 Juin.

L'ESPÉRANCE qu'on avoit de recevoir promptement les duplicata des dépêches de M. de Guichen , s'est évanouie ; ils n'ont pas été remis au Capitaine des *Bons-Amis* ; il y a lieu de croire que le premier bâtiment qui aura été expédié après lui de la Guadeloupe , en sera chargé. On ne compte plus sur la corvette dépêchée par M. de Guichen , il faut qu'elle ait été prise ; ayant mis en mer huit jours avant les *Bons-Amis* , elle auroit dû arriver. Cet oubli n'a pu qu'être fort sensible au Ministre de la Marine & à toutes les

personnes qui ont des parens ou des amis sur la flotte de M. de Guichen.

En attendant des nouvelles plus détaillées , on lit avidement toutes celles que l'on reçoit des Isles. Nous en avons de la Martinique en date du 5 Mai ; elles conviennent routes que Rodney a été fort maltraité , & qu'il est dans Sainte-Lucie , occupé à se réparer comme il peut , M. de Guichen l'ayant empêché d'entrer à Antigoa , où il auroit trouvé des magasins & plus de ressources. Quant au Commandant François , il suit ses projets ; & à cette époque on croyoit qu'il attaqueroit ou Antigoa , ou Saint-Christophe.

Selon les lettres de Bordeaux , il y entra à la fin du mois dernier un bâtiment venant de Saint-Domingue , parti le 18 Avril , sous l'escorte de la *Tourterelle* , avec un convoi d'environ 20 voiles. Ce convoi fut accompagné jusqu'au débouquement par M. de la Mothe Piquet. Aux Bermudes , il essuya un coup de vent qui sépara plusieurs vaisseaux , & alors un second orage a commencé à les disperser. Sept sont entrés au port du passage avec le *Breton* , vaisseau armé en guerre & en marchandises , montant 40 canons ; deux autres sont arrivés à Nantes.

Des lettres postérieures annoncent l'arrivée de la *Tourterelle* , commandée par M. de la Bretonniere , avec cinq navires. Deux autres sont entrés à Bayonne , de sorte qu'il n'en manque plus que quatre. M. de la Bre-

tonniere a confirmé les rapports des Marchands qui nous avoient annoncé que M. de la Mothe Piquet les avoit convoyés avec son escadre jusqu'au débouquement ; & qu'ayant eu avis par une corvette que M. de Guichen lui expédioit , du convoi de la Martinique , sous l'escorte du *Fier* , il avoit été le chercher pour l'accompagner lui-même au Cap.

On mande de Brest que , sans compter le convoi bloqué à Cherbourg , il se trouve à présent de quoi continuer les armemens , les flottes de Bordeaux & de Nantes ayant apporté au commencement de ce mois beaucoup d'approvisionnement & de munitions.

Le bruit se répand qu'il vient d'arriver à Nantes un bâtiment nommé la *Négresse* , parti de Philadelphie dans les premiers jours de Mai ; il a apporté , dit-on , des paquets de M. de la Luzerne pour la Cour , & une nouvelle bien importante , si elle se confirme. C'est celle de la levée du siège de Charles-Town , de la mort du Général Clinton & de la déroute de l'armée Angloise.

Cette nouvelle a été aussi répandue à Londres par des bâtimens neutres qui ont arraisonné la *Négresse* , & on l'a aussi apprise à Lisbonne par un bâtiment sorti de la baie de Chésapéak , & entré dans le Tage ; le Général Clinton avoit attaqué les lignes de Charles-Town & avoit été repoussée avec perte de 3000 hommes , le chagrin autant que la maladie avoit causé sa mort ; & Lord Cornwallis s'apprétoit à faire la retraite & à rembarquer les troupes. On le répète , si cette nouvelle est vraie la confirmation n'en peut tarder.

» Le *César* , écrit-on de Brest , commandé par M. de l'Espinouse , appareilla le 7 de ce Port avec

la frégate l'*Atalante* & un cutter , conduisant huit gros bâtimens chargés de munitions de guerre & de bouche , & principalement de biscuits , dont les deux navires le *Pondichéry* & le *Dauphin* , portent plus de 2 mille quintaux. On croit qu'ils vont approvisionner les Antilles. — Nous avons le 8 dix vaisseaux en rade ; le 10 le *Royal-Louis* y a passé. — On ne peut pas dire encore quand la seconde division de l'armée de Rochambeau partira. — Le conseil de guerre qui doit juger le Capitaine du *Prothée* , s'est assemblé plusieurs fois , & l'instruction étoit fort avancée lorsqu'elle a été suspendue par la maladie du Greffier de l'Amirauté. — Il ne nous vient rien de la Manche , quoique nous ayons beaucoup de frégates dehors , & d'autres bâtimens pour examiner ce qui s'y passe ».

Un autre convoi non moins précieux que celui de Brest , est parti le 9 de ce mois de l'Isle d'Aix pour les Antilles ; il est composé de plus de 40 bâtimens. Le *Guerrier* , de 74 , Capitaine M. du Pavillon , est sorti de Rochefort pour l'escorter , avec les frégates la *Railleuse* & la *Cérés* , & un lougre.

Le *Comte d'Artois* , de 64 , commandé par M. de Clofnard , a mis à la voile de l'Orient à-peu-près dans le même-tems , il se rend , dit-on , aux Indes Orientales. On ne fait point quelle est la destination du *Protecteur* , de 74 , Capitaine M. d'Achon , qui appareilla de Rochefort avec la *Galathée* , vers les premiers jours de ce mois ; peut-être a-t-il été au-devant des bâtimens du convoi de St-Domingue ; en ce cas il pourra

ramener ceux qui ont été séparés de la *Tourterelle* vers les Açores.

M. le Comte de Vaux, commandant l'armée de Bretagne, a pris congé il y a quelques jours du Roi, pour aller visiter les cantonnemens des troupes qui sont à ses ordres. On ne croit pas qu'elles s'assemblent cette année à St-Malo, encore moins au Havre; si l'armée s'embarque ce sera à Brest & sur des vaisseaux de ligne: il n'y aura de bâtimens de transport que pour les chevaux & les vivres.

» Le courier de l'Europe du 6 de ce mois, écrit-on de Saint-Malo, fait brûler dans ce Port un corsaire Espagnol de 28 canons; il fait sauter le Capitaine, les Officiers & 118 hommes. Nous n'avons rien vu de tout cela. Les corsaires Espagnols ne viennent point à Saint-Malo, & rien n'a brûlé dans ce Port. Cet article est pris sans doute des registres du café des Lloyds, & peut donner une idée de leur exactitude. Au reste il n'est pas étonnant que dans ce moment les tristes Anglois ne rêvent & ne voient que feu & flammes ».

» Le 8 l'Amiral Geary mit à la voile avec 23 vaisseaux; il devoit en prendre 4 à Plimouth, ce qui auroit porté son escadre à 27; mais le vent ayant changé le lendemain, on le croit rentré dans Portsmouth, d'où il n'étoit sorti que pour éviter que la révolte ne gagnât à bord.

M. de Marville, Commissaire du Roi, qui porta la parole Jeudi à l'Assemblée du Clergé, lui rappella les soins paternels du Roi pour ses Sujets, son attention à mettre de l'ordre dans ses Finances, & à les améliorer, afin de ne pas surcharger ses peuples d'impôts. Il observa qu'une guerre sur

h 5

mer dans toutes les parties du monde , & une Marine formidable à entretenir, obligeant le Roi à des dépenses extraordinaires , jusqu'à ce qu'il puisse parvenir à une paix honorable , l'unique objet de ses vœux ; il comptoit que le Clergé lui donneroit une nouvelle preuve de zèle , en lui accordant 30 millions sur son crédit , & S. M. viendrait à son secours en faisant verser à son Receveur un million chaque année pendant 14 ans , à compter de 1781.

M. le Cardinal de la Rochefoucault répondit à peu-près , que le Clergé ne cesseroit de faire les plus grands efforts pour prouver au Roi son amour respectueux , & contribuer aux charges de l'Etat ; mais que la demande plus forte qu'elle ne l'avoit jamais été , faisoit jeter un regard sur les anciens engagemens , & la difficulté d'en prendre de nouveaux ; que l'Assemblée en conséquence alloit examiner ce qu'il y avoit à répondre à cette demande.

Les Commissaires se retirèrent dans une Salle pour attendre le résultat de la délibération qui dura près de deux heures. La réponse qu'ils reçurent ensuite est qu'il avoit été arrêté de faire des représentations. On ne doute pas cependant que l'Assemblée ne se prête aux besoins de l'Etat.

Nous venons de recevoir la lettre suivante de Dunkerque :

Je suis bien étonné , Monsieur , qu'aucun de nos papiers publics n'ait rendu compte du courage & de la bonne conduite de M. d'Escagrac de Lanture , tué le 30 Avril dernier à la hauteur du Cap Flamhoroug. Ce jeune Officier , d'une des plus anciennes maisons du Quercy , commandoit le détachement du régiment de Rouergue , à bord du *Rohan-Soubise* , lorsqu'après un long combat le Capitaine Royer fut blessé ; il embrassa M. de Lanture , & lui dit : *puisque vous êtes ici , je suis sûr que mon vaisseau ne sera point pris , &*

que vous le défendrez jusqu'au dernier moment : aussi fit-il , & quoiqu'il fut couvert de blessures , il resta sur le pont , & ne cessa d'encourager les soldats & les matelots par son exemple & son intrépidité , jusqu'au moment où il fut tué sur la place.

Il me semble, Monsieur, que l'opinion du brave Royer méritoit bien d'être connue du public, & qu'un homme de qualité mort si courageusement pour sa patrie, avoit des droits à son estime & à ses regrets. J'ai l'honneur d'être.

M. le Vicomte de Rohan, fils de M. le Prince de Rochefort, épousera le 26 Mademoiselle de Rohan, fille du Prince de Guéméné. Par la distinction due à leur Maison, les Fiançailles se feront dans le Cabinet du Roi, & Mademoiselle de Rochefort y portera la Mante de la Future. Le feu Cardinal de Rohan avoit laissé 100 mille écus à son petit-neveu ; M. le Maréchal de Soubise en donne autant, & Madame la Comtesse de Marfan 200 mille francs, à l'occasion de ce mariage.

» M. si l'intérêt qu'inspirent les malheureuses victimes d'événemens désastreux, invite à rendre publics ces événemens, écrit-on de Saint-Cheron, vous ne refuserez pas une place dans votre Journal aux détails suivans : — Dimanche dernier, 4 Juin à 5 heures après midi, un orage extraordinaire s'éleva dans la partie de la Beauce, voisine de Dourdan ; la pluie & la grêle furent si abondantes qu'en très-peu de tems les Habitans de cette contrée se virent enlever l'espérance d'une récolte qui se présentoit avantageusement, & qui, à l'égard de certaines Paroisses, sembloit devoir réparer les malheurs des années précédentes. — Le Village de

Sermaize, dépendant de la terre de Bâville, dont M. le Président de Lamoignon est Seigneur, a surtout éprouvé un désastre peu commun; la situation dans une Vallée que dominent les plaines de Mondétour & de Blancheface semble y avoir donné lieu; les eaux qui dans ces plaines couvroient la surface de la terre, se répandirent avec une telle impétuosité par les ruisseaux de Villeneuve & de Mondétour, qu'une grande partie du Village de Sermaize fut inondée; on a vû le volume d'eau monter en moins d'un quart-d'heure à la hauteur de 12 à 14 pieds: des vagues qui s'élevoient & retomboient avec force présentoient l'image effrayante d'une mer en courroux. Sept maisons entières, beaucoup d'effets & de marchandises furent entraînés par la violence du torrent avec un fracas épouvantable, & à de telles distances, qu'après la retraite des eaux on eût presque douté de l'emplacement des bâtimens rasés. Mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'une femme enceinte de 8 mois & demi, périt dans ce désastre avec deux jeunes enfans; le nommé Coquet, mari & père de ces infortunés qui n'avoit pû les soustraire à ce funeste sort, ne dut lui-même sa vie qu'au bonheur qu'il eut de rencontrer une branche d'arbre à laquelle il se suspendit après avoir été pendant quelques instans le jouet des flots. D'autres personnes également emportées par les eaux avec leurs bâtimens & leurs ménages n'ont été sauvées du péril qu'en s'arrêtant à des bois & à des arbres qui se trouvoient dans leur passage & où on leur porta de prompts secours; plusieurs ont été blessées, mais sans danger. La Providence semble avoir veillé particulièrement à la conservation de la femme & de trois enfans du nommé Poncez; ces pauvres gens se voyant sur le point d'être engloutis ou entraînés par les eaux qui pénétoient dans leur maison, s'étoient réfugiés au haut de l'escalier du grenier, & par un bonheur inattendu cet asyle dangereux

resta seul au milieu des débris de la maison dont la couverture & les principaux murs furent emportés en un instant : un jeune enfant de deux ans , qui étoit sur un lit dans cette maison , a été noyé & jeté par les flots à un quart de lieue du Village , où il ne fut trouvé que 24 heures après la retraite des eaux , dans le limon qu'elles avoient déposé — Le nommé Chevalier , homme de foible tempérament & de stature médiocre dont la femme étoit malade au lit depuis deux mois & demi , pressé par le danger , prit cette femme sur ses épaules & la transporta par une lucarne dans une chambre haute de leur maison ; deux minutes plus tard il périssoit avec elle & leur fils unique , par l'engorgement subit des eaux dans la chambre basse qu'ils abandonnoient. — Indépendamment des édifices détruits , il en est d'autres (au nombre desquels est le Presbytère) où le passage de l'eau a fait un tort notable , par la dégradation des meubles & effets qui ont été couverts de sable & de terre. — Tout ce dégât s'est fait dans l'espace d'une demi-heure au plus. M. l'Intendant d'Orléans qui étoit dans le voisinage , est venu le lendemain à Sermaize , Paroisse de la Généralité , il pourvut aux premiers besoins de ses malheureux habitans & donna des ordres pour la prompte réparation de leurs chemins ; il a fait espérer que le rétablissement des bâtimens suivroit de près. Madame la Présidente de Lamoignon , dont la bienfaisance & le zèle pour les pauvres sont connus , a répandu aussi sur le champ quelques largesses en attendant qu'une connoissance plus détaillée des pertes , la mît à portée de procurer des secours efficaces. Ceux des Habirans de Sermaize que l'inondation a épargnés , ont aidé leurs concitoyens malheureux autant qu'il a été en leur pouvoir. C'est ici l'occasion de rendre justice au courage & à l'intrépidité du nommé Pierre Blot , Journalier à Sermaize ; ce particulier âgé d'environ 22 ans , a bravé les dangers les plus

évidens pour voler au secours de quelques Habitans qu'il voyoit périr, & son empressement a été justifié par des succès glorieux qui ont excité l'émulation de ses camarades, ils sont tous actuellement occupés à la recherche des marchandises & effets dispersés par les eaux. Je suis, &c. BRIERE DE MONDÉTOUR, *Lieutenant-Général de Bâville* ».

P. S. Les Personnes dont ce récit aura excité la compassion, & qui désireront contribuer au soulagement des malheureux que l'inondation réduit sans asyle & à une misère certaine, pourront adresser leurs secours à M. l'Homme, desservant la cure de Sermaize. Ce digne ecclésiastique a montré dans cette circonstance funeste un zèle vraiment pastoral, & une attention très-scrupuleuse dans la répartition des aumônes dont il a été le dépositaire.

Nous avons annoncé que le département des Haras du Royaume, qu'avoit M. Bertin, avoit été réuni au département de la Guerre, & que le Ministre avoit chargé de ce détail M. le Prince de St-Maurice, son fils, ce dernier article n'est pas exact. Le Roi en a accordé l'exercice à M. le Marquis de Polignac, Chevalier des Ordres du Roi; premier Ecuyer de Mgr le Comte d'Artois, avec 15,000 liv. d'appointemens, la prérogative de travailler avec S. M. pour ce qui concerne ce département, conjointement avec le Ministre de la Guerre.

M. de Lacroix vient de faire paroître le troisième cahier de son Ouvrage sur *la Civilisation*, & sur les moyens de remédier aux abus qu'elle entraîne. Entr'autres sujets intéressans qui y sont traités, tels que le *Vol domestique*, on y trouve un chapitre sur les *Prisons d'Etat*, bien digne de l'attention de tous ceux qui gouvernent.

„ Comme il ne nous appartient pas , dit-il , de
 „ sonder les motifs particuliers de ces ordres secrets
 „ devenus infiniment plus rares , à mesure que
 „ nous avons eu des Rois moins impérieux & des
 „ Ministres plus justes , nous ne nous arrêterons
 „ qu'à faire sentir combien les longues détentions
 „ sont affreuses , combien elles sont nuisibles à
 „ ceux qui y languissent , & combien , par cette
 „ raison , il est juste de faire précéder ces condam-
 „ nations rigoureuses d'un examen aussi attentif
 „ que celui qui doit éclairer les jugemens que la
 „ Justice ordinaire prononce. Eh ! qui peut , con-
 „ tinue-t-il , refuser sa pitié à un être que la na-
 „ ture avoit rendu libre , auquel elle a donné le
 „ besoin de se transporter d'un lieu à un autre ,
 „ de promener ses regards sur des objets divers ,
 „ à qui elle a accordé un doux penchant à se
 „ rapprocher de ses semblables , à leur communi-
 „ quer ses pensées , & qui se voit condamné à ne
 „ plus parcourir qu'un espace rétréci ; pour le-
 „ quel le sol immense qu'il habitoit se trouve tout-
 „ à-coup réduit à quelques pieds ; dont le cœur
 „ ne peut plus produire que de stériles sentimens ;
 „ qui n'a plus que les mêmes objets à voir , les
 „ mêmes voix à entendre , les mêmes actions à
 „ répéter , enfin dont tous les jours sont enve-
 „ loppés de la plus accablante uniformité ! son
 „ imagination ne lui rappelle que des jouissances
 „ perdues pour jamais , ne lui ramène que des re-
 „ grets accumulés & des privations éternelles. Si
 „ l'on pouvoit calculer , ou réunir sous un même
 „ point tous les instans de souffrances physiques
 „ & morales qui agitent ce captif isolé , abandonné
 „ à lui-même , on verroit que la vie qu'on lui
 „ laisse , est souvent convertie en une doulou-
 „ reuse sensibilité , cruellement prolongée , & peut-
 „ être pire que le supplice dont on a cru lui faire
 „ grace «.

Le même Auteur , après avoir observé qu'il règne en général plus de modération & d'équité dans les prisons d'Etat qui sont sous l'empire d'un Gouverneur militaire , que dans celles qui sont sous l'inspection des Religieux , cherche la raison de cette différence. » Peut-être, dit-il , ces derniers ont-ils besoin , pour se faire respecter des prisonniers , d'user envers eux de plus de sévérité ; peut-être aussi , séparés des autres hommes , ne regardent-ils plus ceux qu'on met sous leur garde comme leurs semblables , & se vengent-ils sur eux du mépris qu'ils leur ont montré dans le monde ». Il cite , pour preuve de ce qu'il avance , un exemple d'abus révoltant exercé dans une prison d'Etat sur les limites de la France , qui ne peut être trop hautement dénoncé aux Ministres , & sur-tout aux Intendans des Provinces , chargés spécialement de les prévenir.

On lit dans les Affiches de la Rochelle un trait bien intéressant ; c'est la requête d'une femme laborieuse , à l'Intendant.

» Monseigneur vous êtes aimé du pauvre , & ce sentiment fait votre éloge & le sien. Vous permettez qu'il vous aborde avec confiance , & jamais il ne sort de votre présence sans reconnoissance , ou sans consolation.

Voilà , Mgr. , ce que j'ai appris des infortunés qui ont eu recours à votre protection , qu'à vos bontés , &c. Ils m'enhardissent à vous présenter mon humble demande.

Dès que les mères n'allaitent pas leur enfans , & qu'on les confie à une nourrice étrangère , il est bien désirable pour leur conservation que cette nouvelle mère ait pour eux les soins & la surveillance qu'exige leur foiblesse , & si les Ordonnances & des Règlemens particuliers ont sévi contre des nourrices marâtres , ou dépravées , on doit distinguer celle qui s'acquitte de ce devoir pénible avec la sollicitude de la mère qu'elle remplace.

Je suis, Mgr., cette femme là ; avec une constitution robuste, insensiblement épuisée, j'ai nourri vingt-huit enfans, dix de mes nourrissons sont nés de moi, les dix-huit autres m'ont été confiés, & tous n'ont quitté mon sein qu'avec la santé & la joie de la première enfance.

J'ai rempli, Mgr., avec le vœu de la nature les devoirs de mon état ; mais mon mari & moi vieillissons dans la pauvreté, & ce n'est plus de mon lait que je peux nourrir nos enfans. Je ne demande pas, Mgr., de grandes récompenses, mais un léger secours qui apprenne à celles qui se consacrent au soin des nourrissons, que leur état n'est point sans distinction dans votre généralité, & que la femme honnête & utile peut sûrement implorer vos bontés, sur-tout lorsqu'il arrivera rarement qu'avec les mêmes titres on sollicite les mêmes graces «.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L'Intendant a bien voulu s'intéresser au sort de cette Nourrice ; M. le Marquis de Voyer a sollicité pour elle, & M. Necker lui a fait accorder une gratification de 100 l. avec promesse de la renouveler pendant quelques années.

» Le Sr. Blanchard vient d'exécuter, à Grenoble, chez M. le Marquis de Marcieu, Gouverneur de cette Ville, la nouvelle machine Hydraulique de son invention, dont on a annoncé les expériences en petit ; elle a eu en grand tout le succès possible ; elle est adaptée au service d'une Forge à fer, & sert à remonter une partie de l'eau qui a déjà servi à l'usage de ladite Forge ; au moyen de cette Machine, les manquemens d'eau dans les grandes sécheresses, n'arrêteront plus le cours des travaux. Par cette simple mécanique l'on peut élever au sommet des plus hautes montagnes toutes les eaux courantes, même celle des rivières, sans gêner la navigation. On pourra, en affranchissant les

lettres , s'adresser à l'Auteur , chez M. Attenhoffre , Négociant en Pelleterie , rue Michel-le-Comte , au Marais , à Paris .

Feu M. l'Abbé Omelane , Secrétaire des Commandemens de Mgr. le Duc d'Orléans , Abbé Commendataire de l'Abbaye Royale de Corbigny lès St. Léonard , Ordre de St. Benoît , Congrégation de St. Maur , & prédécesseur immédiat de M. de Bonneval , Abbé actuel , avoit fait , en mourant , les pauvres de son Abbaye ses légataires universels. Son legs a été réduit à 2400 liv. : le Prieur & le Bailli de cette Abbaye , chargés par le testament de faire la distribution de cette aumône , ont cru ne pouvoir mieux remplir les intentions bienfaisantes du testateur , qu'en faisant distribuer du bled. Cette distribution à laquelle tous les pauvres dépendans des terres de l'Abbaye ont participé , s'est faite dans la semaine Sainte de cette année. C'étoit un spectacle bien attendrissant , que celui des témoignages de reconnoissance que tous ces malheureux n'ont cessé de rendre à la mémoire de ce vertueux Abbé. La veuve Colage , habitante du village de Chandehir en Nivernois , Jultice de l'Infirmier de ladite Abbaye , âgée de 111 ans , s'est trouvée à la distribution de cette aumône. M. l'Abbé de Fremont , Grand - Vicaire d'Autun , & aujourd'hui Secrétaire de la feuille des bénéfices a consacré la première année d'une pension de 2000 l. que Roi lui a accordée sur ladite Abbaye au soulagement de ces mêmes pauvres.

Les numéros sortis au Tirage de la Lote-

rie Royale de France, le 16 de ce mois, sont : 84, 32, 5, 32, 3.

De BRUXELLES, le 20 Juin.

LES Etats de Hollande & de West-Frise en faisant part aux Etats Généraux des violences commises par des Charbonniers Ecoffois contre le petit corsaire le *Printems*, qu'ils enlevèrent le 21 Avril dernier sous le fanal de Gœré, ont fait ajouter dans leur rapport :

» Qu'ils regardent cette audace excessive des navires charbonniers Anglois & Ecoffois, comme une violation manifeste & volontaire du territoire de la République, accompagnée de circonstances fort aggravantes, comme s'étant commise à la sortie d'un havre de ce pays, & dans un endroit où il ne pouvoit être douteux qu'ils se trouvaient à la portée du canon du rivage, puisque le leur portoit sur terre, sans la moindre provocation du corsaire François, qui n'a pas tiré un seul coup. Cette action des bâtimens charbonniers n'a eu pour cause unique qu'une hostilité préméditée, tandis qu'il n'y avoit aucune raison de craindre que le corsaire, après être parvenu en pleine mer, interceptât l'un d'eux, vu que l'attaque a été commencée de leur part, au moment que ce corsaire avoit viré de bord pour quitter le large & entrer dans le port. Outre cela il a été poursuivi durant deux heures après qu'il étoit échoué sur le rivage, & il a été emmené du rivage Hollandois, malgré les représentations & les avis des Pilotes côtiers. L. N. & G. P. jugent que les Etats-Généraux sont non-seulement en droit de se plaindre de ces excès insolens de la part des Patrons Anglois & Ecoffois qu'on admet dans les ports de la République ; mais qu'elles ne peuvent les souffrir sans blesser la neutralité qu'elles ont embrassée dans les troubles actuels, & sans préjudicier à la dignité, à la sou-

véraîneté & à l'indépendance de l'Etat. Qu'ayant été dans l'obligation de s'y opposer efficacement, & de les empêcher par les voies de fait, si on avoit pu en être informé à tems, on ne pouvoit se dispenser de réclamer de la manière la plus sérieuse, le bâtiment enlevé, & de demander à S. M. B. une satisfaction convenable de la conduite de ses sujets.

Les ordres à ce sujet ont été expédiés au Comte de Rechteren; on est fort curieux d'apprendre la réponse que fera le Ministre Britannique; si l'on peut en juger par sa conduite actuelle, on ne doit pas se flatter qu'elle soit satisfaisante. Il se passe peu de jours qu'on n'enlève des bâtimens Hollandois; on en a conduit dernièrement 4 à Plymouth, enlevés par la frégate l'*Ambuscade* dans la baie de Biscaye. Ils se sont défendus, de sorte qu'il y a eu quelques hommes tués de part & d'autre; on compte au nombre des morts l'un des Capitaines. Pour empêcher de pareils excès, quelques vaisseaux arment, dit-on, moitié guerre moitié marchandise, & les équipages sont résolus de se défendre & de repousser la force par la force. S'il y en a beaucoup qui prennent ce parti, la neutralité de la Hollande sera mieux respectée.

L'escadre du Commodore Johnstone à Lisbonne, y a conduit plusieurs bâtimens Hollandois. Le bruit qui s'y étoit répandu que le Roi d'Angleterre avoit déclaré que tous les effets chargés sur des vaisseaux neutres, pour le compte de ses ennemis, seroient confisqués, y avoit répandu la plus grande

consternation. Ils ne peuvent être rassurés qu'en voyant les effets de la neutralité armée, proposée par la Russie.

Selon quelques lettres de Portugal , le Marquis de Pombal a été remis en liberté ; il résulte des déclarations qu'il a faites aux Commissaires chargés de l'interroger , qu'il a justifié sa conduite pendant son ministère. On ne manque pas de répandre beaucoup de bruits à ce sujet ; nous ne les répéterons pas ; s'ils sont fondés , on ne tardera pas à en être instruit par ce que la Cour en fera publier.

» Il vient d'entrer au Texel , écrit-on d'Amsterdam , un bâtiment Américain parti de Boston le 2 Mai dernier , par lequel on a été informé que le Marquis de la Fayette est heureusement arrivé dans cette dernière place le 28 Avril. Les gens de l'équipage rapportent aussi que M. de Ternay étoit attendu incessamment à Boston. Si cela est vrai , il n'y auroit plus de doute sur la véritable destination de cette escadre. Il ajoute qu'au départ du bâtiment , les nouvelles de la situation de Charles-Town étoient on ne peut pas plus satisfaisantes ; que non-seulement cette place étoit abondamment pourvue de tout ce qui lui étoit nécessaire pour une longue résistance , mais aussi qu'à cette époque le Général Clinton n'en avoit encore ni commencé le siège , ni même fait les approches «.

PRÉCIS DES GAZETTES ANGL. du 9 au 13 Juin.

Le Gouvernement fait présenter comme un événement de pur hasard , une émeute toute semblable à celle de Londres , qui a éclaté à Bath le Vendredi 9 , & dans laquelle une Chapelle Romaine a été entièrement démolie & brûlée avec tout ce qu'elle contenoit , ainsi que sept ou huit maisons voisines appartenant à des Catholiques.

Le nombre des soulevés y étoit de près de 10,000. Les Volontaires de Bath ont tiré sur le peuple, & on ne parle que d'un homme tué. Tout cela seroit venu, s'il faut en croire certaines Gazettes, pour une pierre qu'un enfant a jettée dans les vitres de la Chapelle. — Dans le même-tems on a été menacé à Bristol d'un pareil soulèvement qui heureusement a été prévenu.

Le 9 au soir le Conseil privé a mandé le Lord Maire de Londres, qui est convenu d'avoir pris sur lui de faire relâcher des séditieux, & d'avoir ensuite fait afficher des placards pour demander aux soulevés s'ils n'étoient pas satisfaits. Il a été réprimandé pour cette conduite & renvoyé. M. Fisher, Secrétaire de l'Association Protestante, qui avoit été arrêté, a été entendu pareillement; comme on ne peut le convaincre d'aucun tort dans toute cette affaire, il a été remis honorablement en liberté.

Le Lord Gordon n'a mis en avant pour sa défense, devant le Comité du 9 au soir, que l'étonnement où il avoit été lui-même de l'excès de fureur où ses amis s'étoient abandonnés, ajoutant qu'il espéroit qu'il n'en seroit point rendu responsable.

Il est arrivé le 12 chez le Lord Stormont des dépêches du Résident à Bruxelles, & chez le Lord Hillsborough un paquet de Paris par Ostende, qui a été porté au Roi sur le champ. Le même jour il s'est tenu un Conseil privé auquel ont assisté tous les Grands de l'Etat.

Le Lord George Gordon est toujours au secret. Le Lord George William son frère n'a pu le voir qu'à sa fenêtre & recevoir de loin son salut. — On n'admet plus personne dans l'intérieur de la Tour que les gens qui y habitent.

Les Secrétaires d'Etat de leur côté & la ville du sien s'occupent encore de diverses mesures pour prévenir de nouveaux désordres & des moyens de garder sûrement les prisonniers. — Il y a un

camp formé auprès du Parc St-James, & on retient des corps de troupes dans tous les environs de Londres.

A en juger par la multitude d'articles de Gazettes, sur-tout de celles des Ministres qui imputent l'émeute aux Conseils de France, & qui donnent divers détails à ce sujet, il est très-vraisemblable que le Gouvernement voit avec plaisir cette opinion s'accréditer.

Mylord & Mylady Mansfield occupent un appartement dans le Palais de St-James, où ils resteront, par le desir du Roi, jusqu'à l'entière cessation des troubles, sur lesquels il sembleroit qu'on n'est pas très-rassuré. — Des Américains qui sont à Londres n'ont pas laissé échapper cette occasion de rappeler le souvenir de leurs villes & leurs maisons mises en cendres par les ordres cruels du Conseil du Roi & du Parlement, ordres dans lesquels Milord Mansfield a eu la principale influence; & il y a des papiers publics où on lui demande comment il se trouve du feu à son tour?

Le 10 on a appris à Portsmouth que l'escadre aux ordres de l'Amiral Geary avoit paru le 9 à six lieues S. S. O. de la pointe de St. Albans, qui n'est qu'à une petite distance de l'Isle de Wight.

On apprend de Lisbonne que le Commodore Johnson a loué une maison à Bellona, & qu'il doit passer à terre tout le tems que son escadre sera en croisière. Trois de ses vaisseaux étoient déjà à la mer lorsque le bâtiment porteur de ces nouvelles a appareillé de Lisbonne, mais le *Hussar* n'a pu sortir faute d'hommes; les trois quarts de ses équipages étant dans les hopitaux. L'escadre du Commodore a été on ne peut plus malheureuse; elle n'a fait que deux prises, savoir, un petit corsaire & une polacre côtière Espagnole. Le Commodore a extrêmement mécontenté le Capitaine & l'équipage du *Hussard* pour avoir prétendu qu'il devoit avoir sa part du vaisseau le *Manille*, pris aux

atterrages de Ténériffe par le *Huffard*. Il est vrai que, quoique cet événement ait eu lieu avant l'arrivée du *Huffard* à Lisbonne, ce vaisseau étoit néanmoins déjà nommé pour faire partie de l'escadre du Commodore.

Peu d'instans avant sa mort le Lord Chatam avoit donné en Parlement le Conseil de rappeler d'Amérique notre armée. Hélas ! si cette malheureuse guerre dure encore un an, nous n'y aurons plus d'armée à rappeler ; elle sera toute entière passée dans cet autre empire d'où on ne revient point ; & le Lord Chatam qui souhaitoit la voir plus près de lui, est déjà en grande partie satisfait.

» Nos papiers rapportent une Anecdote, qu'ils estiment propre à faire connoître le caractère & les dispositions de deux des fils du Roi. — Un Artiste ingénieux, avoit montré au Prince de Galles & au Prince William Henri son frère, un procédé de son invention, pour faire de toute espèce d'écriture une copie parfaitement semblable à l'original. — Après en avoir fait deux ou trois épreuves, qui réussirent parfaitement, il pria les Princes de vouloir bien écrire eux-mêmes quelques mots qu'il pût copier selon sa méthode ; voici la phrase qu'écrivit le Prince de Galles. » Je crois que cette découverte fait honneur » à son inventeur : « voici celle du Prince Guillaume Henri, » Etant par la latitude de Nous eumes » connoissance de neuf vaisseaux de guerre Espa- » gnols «.

» Dans la dernière Assemblée (le 18 Mai,) des Citoyens de Londres, il fut question d'établir un Comité de Correspondance, quelqu'un du parti Ministeriel, motiva son opposition en disant, » qu'une résolution pareille pouvoit avoir les plus » dangereuses conséquences, & que c'étoit ainsi que » l'indépendance de l'Amérique avoit commencé. Eh bien ! s'écria quelqu'un, est-ce là une raison qui doit nous arrêter ?

FEB 9 1940

